

Le concile des maudits

Tremayne, Peter

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Peter
Tremayne

Le concile des
maudits

GRANDS DÉTECTIVES

10
18



PETER TREMAYNE

LE CONCILE DES MAUDITS

Traduit de l'anglais par Hélène PROUTEAU
10/18

« Grands Détectives » créé par Jean-Claude Zylberstein

Titre original : The Council of the Cursed

© Peter Tremayne, 2008.

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche,
2011, pour la traduction française.

ISBN 978-2-264-05266-7

*AD 670 : ... et ad sacrosanctum concilium Autunium, Luna in sanguinem
versa est.*

Chronicon Regum Francorum et Gothorum

An de grâce 670 : ... et au concile sacré d'Autun, la lune prit la
couleur du sang.

Chronique des rois des Francs et des Goths

PERSONNAGES PRINCIPAUX

Sœur Fidelma de Cashel, *dálaigh* ou *avocate des cours de justice* de l'Irlande du VII^e siècle

Frère Eadulf de Seaxmund's Ham de la terre des South Folk, son époux
À l'abbaye d'Autun

Leodegar, *évêque et abbé d'Autun*

Nuntius Peregrinus, *nonce papal ou ambassadeur*

Ségdae, *abbé et évêque d'Imleach*

Dabhóc, *abbé de Tulach Óc*

Cadfan, *abbé de Gwynedd*

Ordgar, *évêque de Kent*

Frère Chilperic, *intendant de Leodegar*

Frère Gebicca, *un médecin*

Frère Sigeric, *un scribe*

Frère Benevolentia, *intendant d'Ordgar*

Frère Gillucán, *intendant de Dabhóc*

Frère Andica, *tailleur de pierre*

Abbesse Audofleda, *abbatissa de la Domus Femini*

Sœur Radegund, *intendante de la Domus Femini*

Sœur Inginde

Sœur Valretrade

Dans la ville d'Autun

Lady Beretrude

Le seigneur Guntram, *son fils*

Verbas de Peqini

Magnatrude, *sœur de Valretrade*

Ageric, *forgeron et mari de Magnatrude*

Clodomar, *forgeron et frère d'Ageric*

Clotaire III, *roi d'Austrasie*

Ébroïn, *son mentor*

Dans la ville de Nebirnum (Nevers)

Arigius, *abbé de Nebirnum*

Frère Budnouen, *un Gaulois*

NOTE HISTORIQUE

Ce récit se déroule pendant le concile d'Autun, dans la Bourgogne actuelle. Du temps des Romains, Autun, une place forte de la Gaule romaine, s'appelait Augustodunum. Le concile d'Autun a marqué un moment important de la chrétienté : il y a été décidé que la règle de saint Benoît serait la norme de la vie monastique, ce qui condamnait les pratiques des monastères celtes en Gaule. Une fois de plus, l'Église celtique, dont Rome tentait de faire disparaître les rites et les coutumes pour y substituer les siens, se retrouvait sur la défensive. À Autun, on travaillait à renforcer les décisions prises au concile de Whitby en 664, quand Oswy de Northumbrie avait adopté les pratiques de l'Église romaine dans son royaume, rejetant celles qui avaient été introduites par les missionnaires irlandais. La décision d'Oswy d'adopter les dogmes romains influença progressivement tous les royaumes anglo-saxons.

Le concile d'Autun exigea également de tous les ecclésiastiques qu'ils apprennent par cœur la doctrine d'Athanase. Le cardinal Jean-Baptiste Pitra (1812-1889), dans son *Histoire de Saint-Léger* (Paris, 1846), croyait que cette décision était dirigée contre les idées du monothélisme qui s'étaient répandues dans les Églises celtiques de la Gaule. Il s'agissait d'expliquer comment le divin et l'humain s'unissent dans la personne de Jésus-Christ. Et le monothélisme enseignait que Jésus avait une nature humaine et une nature divine, mais une seule volonté divine. Du temps de Fidelma, le monothélisme jouissait d'une grande faveur, mais il fut officiellement condamné pour hérésie au VI^e concile œcuménique de Constantinople sous le pape Agathon, en 680-681.

Les chroniques diffèrent sur l'année du concile d'Autun, mais il semblerait qu'il ait eu lieu en 670. Dans les annales, qui sont souvent composées de compilations ultérieures ou de récits tardifs, les dates sont parfois imprécises. J'ai donc décidé un peu arbitrairement de l'an 670. Après tout, n'en ai-je pas le droit en tant qu'auteur de fiction et créateur du personnage de sœur Fidelma ?

Pour ceux qui douteraient que les épouses des prêtres et les religieux eux-mêmes aient été vendus comme esclaves avec la bénédiction de Rome, je signale que sous le pontificat de Léon IX (1049-1054), le souverain pontife a ordonné que l'on rassemble les épouses de prêtres dans le palais du Latran où elles étaient employées comme esclaves. Et quand Urbain II (1088-1099) fut appelé sur le trône de saint Pierre, il renforça le célibat par un décret et aussi par la force. Alors qu'il

assistait à un concile à Reims, il félicita l'archevêque de cette ville d'avoir fait enlever toutes les femmes de religieux et de les avoir vendues comme esclaves. Nombreuses furent celles qui choisirent le suicide plutôt que la servitude. D'autres décidèrent de se battre. Alors que le comte de Veringen, un Souabe, était parti chasser les épouses de prêtres, sa propre femme fut découverte empoisonnée dans son lit. Un acte de vengeance.

Pour mieux se repérer, les lecteurs doivent savoir que le fleuve gaulois Liga, un nom celte signifiait « limon » ou « sédiment » qui donna Liger en latin, n'est autre que la Loire. Aturavos est aujourd'hui l'Arroux, et Rhodanus, le Rhône. La ville de Nebirnum désigne Nevers, Divio, Dijon, et le port armoricain de Naoned, Nantes.

CHAPITRE PREMIER

Les deux silhouettes encapuchonnées se distinguaient à peine dans l'obscurité du mausolée. Elles se tenaient devant le grand sarcophage qui occupait le centre de la première nécropole, dans les catacombes situées sous l'abbaye. Depuis que ce lieu avait été sanctifié avec l'arrivée du christianisme, des générations d'abbés y avaient été enterrées.

Le silence n'était rompu que par les gouttes d'eau tombant dans des flaques. L'atmosphère humide était suffocante et la faible lumière qui perceait les ténèbres ne permettait de repérer que des formes vagues. Un étranger aurait pu prendre les deux silhouettes immobiles pour des statues.

Soudain des pas étouffés résonnèrent distinctement et les deux silhouettes se raidirent tandis qu'une lueur faisait se lever des ombres dans la caverne. Un homme, en robe de bure lui aussi avec un capuchon rabattu sur les yeux, apparut au milieu des tombes, une chandelle à la main.

— Je suis venu au nom de saint Benignus, dit-il d'une voix rauque en latin.

Les deux premiers visiteurs se détendirent.

— Soyez le bienvenu, répondit une voix féminine dans cette même langue.

— Eh bien ? demanda son compagnon. Il l'a toujours ?

L'homme posa sa chandelle sur le rebord en marbre du sarcophage.

— Oui, il le garde dans sa chambre.

— Alors ce sera un jeu d'enfant de s'en emparer, le signe que Dieu a béni nos efforts.

— Nous devons faire vite. Il en a déjà parlé à l'envoyé de Rome. Si, le moment venu, nous voulons l'utiliser comme symbole, il faut se l'approprier sans tarder.

— Dans l'éventualité où les événements tourneraient en notre faveur et que le peuple se soulève, nous devons empêcher cette personne de révéler la vérité. Le peuple ne doit jamais douter de l'authenticité de cet emblème.

— Sommes-nous préparés à ce qui nous attend ? demanda la voix féminine.

— N'oubliez pas que c'est pour un bien supérieur, déclara son compagnon.

— *Deus vult !* lança l'homme. Dieu le veut.

— Donc nous sommes d'accord ? articula la femme d'une voix

étranglée.

— Il faut agir ce soir même, dit l'homme d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Le trio se regarda dans la lumière crépusculaire et murmura d'une seule voix :

— *Virtutis fortuna cornes !* La chance est la sœur du courage !

Puis ils se séparèrent et disparurent dans les couloirs obscurs des catacombes.

— Je ne tolérerai pas plus longtemps pareille arrogance !

La voix tonitruante se réverbéra sous les voûtes de la chapelle, provoquant un silence stupéfait. Les abbés et les évêques, assis dans des fauteuils en bois sculptés autour d'une table, non loin de l'autel, se tournèrent d'un même mouvement vers leur pair. Il pointait un doigt vengeur sur un religieux.

— Calmez-vous, abbé Cadfan, intervint l'évêque Leodegar qui présidait la réunion.

La chapelle avait été aménagée pour accueillir le concile.

— Nous sommes ici pour débattre de l'avenir de nos Églises, que divisent aujourd'hui la langue et les rituels. Rappelez-vous qu'en cherchant des voies de convergence afin d'accomplir notre unité nous passerons forcément par des échanges virulents. Gardons-nous de prendre certaines répliques un peu vives pour des insultes personnelles.

L'abbé Cadfan tourna vers lui un visage fermé.

— Excusez mon franc-parler, Leodegar d'Autun, mais je sais distinguer une insulte d'une opinion honnête exprimée dans un débat. Et je ne tolérerai aucune injure de la part d'ennemis de mon sang et de mon peuple.

Le vieil ecclésiastique assis à la droite de l'abbé Cadfan, l'abbé Dabhóc de Tulach Óc, qui représentait Ségène d'Ard Macha, prétendant à la primatie dans les cinq royaumes d'Éireann, posa une main apaisante sur le bras de son compagnon.

— Je suis certain que l'évêque Ordgar ne voulait pas se montrer arrogant, glissa-t-il d'un ton conciliant. Nous parlons ici le latin, qui n'est la langue maternelle d'aucun d'entre nous, il nous est parfois difficile d'exprimer certaines nuances et nous nous montrons souvent maladroits.

L'évêque Ordgar, un homme au visage taillé à coups de serpe et dont la bouche arborait un pli inhabituel qui la figeait en un ricanement permanent, fixait d'un air revêche celui dont il avait déclenché le courroux. Puis il détourna son regard sur l'abbé Dabhóc.

— M'accuseriez-vous de ne pas maîtriser le latin ? demanda-t-il d'un air menaçant. Que connaissez-vous des raffinements de cette langue, vous, un étranger barbare ?

L'abbé Dabhóc s'empourpra et avant qu'il ait eu le temps de placer un mot, l'abbé Cadfan le devança.

— Toujours la même effronterie, émanant qui plus est d'un homme dont le peuple n'a pas encore émergé de la sauvagerie païenne. Nous, les Britons, n'avions-nous pas prévenu nos voisins d'Hibernia de s'abstenir d'initier ces Saxons à la lecture, à l'écriture et à l'acquisition des connaissances afin de mieux les convertir aux voies du Seigneur ? Ils ne sont pas encore suffisamment civilisés pour les mettre à profit.

Hibernia désignait les cinq royaumes d'Éireann en latin.

L'évêque Ordgar frappa du poing l'accoudoir de son fauteuil.

— Je suis un Angle, espèce de barbare *welisc* !

L'abbé Cadfan haussa les épaules.

— Angle ou Saxon, quelle différence ? Le même idiome guttural et la même ignorance. Alors que je vous appelle par votre nom, vous, dans votre suffisance, me traitez de *welisc*, ce qui dans votre dialecte signifie « étranger ». C'est pourtant vous qui êtes étrangers sur l'île de Bretagne. Quand vos hordes barbares y sont arrivées il y a deux siècles, mes ancêtres habitaient ces terres depuis la nuit des temps. Vous êtes entrés chez nous par la ruse, en vous cachant, puis vous nous avez envahis en semant partout la mort et la terreur. Votre seul but est d'éliminer tous les Britons mais vous n'y parviendrez pas, vous et votre sale engeance. Les *welisc*, comme vous dites, survivront, et le jour pourrait bien arriver où ils vous rejeteront à la mer. Ce pays que vous appelez terre des Angles était autrefois la paisible Bretagne.

L'évêque Ordgar se leva brusquement, renversant son siège, et chercha une épée inexistante à son côté.

L'abbé Cadfan lâcha un rire bref et jeta un regard circulaire aux prélat.

— Et voilà comment ces gens-là réagissent. S'il avait eu une arme, il aurait eu recours à la violence primitive contre moi. Et il s'arrogerait le droit de représenter le Christ en tant qu'homme de paix et de conciliation ? Il n'est qu'un sauvage, tout comme les petits chefs de son peuple, qui s'entretuent quand ils ne sont pas en guerre contre nous.

Un homme de haute stature et au teint basané, assis près de l'évêque Leodegar, se mit debout et frappa le sol du bâton de sa fonction. Il portait de riches vêtements et la croix en argent sur sa poitrine indiquait un rang élevé dans la hiérarchie religieuse.

— *Tacet* ! Taisez-vous ! tonna-t-il. Vous oubliez toute dignité. Vous appartenez aux élus de la foi rassemblés ici sous l'œil de Dieu et de notre hôte, l'évêque d'Autun. En tant qu'émissaire du Saint-Père à Rome, j'ai honte d'assister à un tel étalage de stupidités.

Que l'envoyé de Rome, le nonce Peregrinus, ait pris sur lui d'intervenir était une rebuffade envers l'évêque Leodegar, qui n'avait

pas su contrôler les délégués du concile.

D'un signe de la main, l'évêque pria le nonce de se rasseoir.

— Mes frères, dit-il d'un ton ferme, vous vous déshonorez devant le légat du pape. Ce concile, auquel participent les abbés et les évêques les plus puissants des Églises d'Occident, a pour mission de trouver les moyens de promouvoir notre unité. Certes, il ne s'agit pour l'instant que d'une réunion informelle, hors de la présence de nos conseillers et de nos scribes. Au cours de cette première rencontre, vous êtes censés faire connaissance. La chapelle n'est pas un marché où on se bat et s'injurie.

Des murmures s'élevèrent de la table autour de laquelle siégeaient une vingtaine de prélats.

L'évêque Leodegar se tourna vers l'évêque Ordgar.

— Ordgar, vous représentez ici Théodore, qui a été récemment nommé archevêque de Cantorbéry par notre Saint-Père Vitalianus à Rome. Croyez-vous que Théodore se serait permis de prononcer les paroles que vous venez d'adresser à un prélat de l'Église des Britons ?

Ordgar voulut répondre mais un regard furibond de Leodegar l'arrêta net, et il se renversa sur son siège d'un air maussade.

— Cadfan, poursuivit Leodegar, vous êtes venu ici en tant qu'ambassadeur des Églises de votre peuple, les Britons. Croyez-vous qu'elles approuveraient vos appels à la guerre et à l'élimination des royaumes des Angles et des Saxons ?

L'abbé Cadfan refusa de se laisser impressionner.

— Nous n'avons pas demandé aux Angles et aux Saxons de venir nous anéantir. Je suppose que vous avez tous lu le *De excidio et conquesta Britanniae - De la ruine et de la conquête de la Bretagne* ? Vous savez donc comment des gens ont été massacrés et forcés de fuir en Armorique, en Galice, en Irlande et même dans les terres des Francs.

— Ces faits appartiennent au passé, répliqua l'évêque Leodegar. Nous devons vivre au présent.

— Benchoer serait-elle de l'histoire ancienne ?

Leodegar parut perplexe.

— Benchoer ? À ce propos, je remarque que Drostö, l'abbé de Benchoer, n'est pas encore arrivé.

— Benchoer, l'une de nos plus vieilles abbayes, hébergeait trois mille frères consacrant leur vie au Christ. C'est Drostö qui devait représenter ici nos Églises, je ne fais que le remplacer. Le Saxon assis en face de moi accepterait-il de vous expliquer les raisons de son absence ?

— Les *welisc* ont toujours causé des problèmes, maugréa l'évêque Ordgar d'un air mauvais. Leur chef, dont le nom est imprononçable, a été particulièrement éloquent sur le sort qu'il réservait à mon peuple.

— Le roi de Gwynedd^[1] se nomme Cadwaladar ap Cadwallon, lança Cadfan avec colère. Il descend d'une lignée de souverains illustres qui

régnaient sur une brillante civilisation quand vos ancêtres pataugeaient encore dans la boue.

Cette fois, ce fut l'évêque Leodegar qui frappa le sol de son bâton.

— Si vous vous obstinez dans cette voie, je me verrai dans l'obligation de clore cette séance.

L'abbé Goelo de Bro Waroc'h, une abbaye d'Armorique, se racla la gorge.

— Sauf votre respect, Leodegar, je crois que le concile aimerait entendre la réponse à la question posée par notre distingué frère de Gwynedd.

— Il est vrai que nous attendions le vénérable Drostó et non pas vous, Cadfan, renchérit l'évêque Leodegar. Que s'est-il passé à Benchoer ?

Cadfan fixa sans ciller Ordgar de ses yeux d'un bleu intense.

— L'abbaye de Benchoer n'est plus que ruines et Drostó, traqué par des assassins, dort avec les quelques survivants du massacre dans les bois de Gwynedd. Il y a un mois de cela, le chef des Saxons de Mercia^[2] ...

— Des Angles de Mercia ! le corrigea Ordgar d'une voix forte.

— ... un barbare du nom de Wulfhere, à la tête de ses hordes, s'est rendu à Gwynedd où il a brûlé et détruit l'abbaye de Benchoer, passant par le fil de l'épée plus d'un millier de nos religieux. Sont-ce là les agissements d'un chrétien ?

— Un millier de moines ? s'écria un des délégués gaulois, effaré.

L'abbé Ségdae, chef évêque du royaume de Muman, le plus grand des cinq royaumes d'Éireann, fixa Ordgar d'un air grave.

— Est-ce vrai, évêque Ordgar ?

— Wulfhere est un Bretwalda et...

— Un Bretwalda ? l'interrompit Ségdae.

— Wulfhere est le suzerain des *welisc*, au même titre que des royaumes angles et saxons.

L'abbé Cadfan eut un rire sardonique.

— Reconnu par qui ? Certainement pas par les Britons. C'est un titre grotesque. Nous n'avons aucun « seigneur des Britons », car c'est ce que cette appellation signifie. Nous ne devons allégeance à aucun Saxon...

Il marqua une pause.

— ... ni à aucun Angle. Comment octroyer une telle distinction à un barbare ? De plus, il est de notoriété publique que Wulfhere n'est même pas reconnu comme seigneur par les autres rois saxons.

Ordgar le foudroya du regard.

— Eorcenbeht de Kent, le royaume où est située la primatie de Cantorbéry, le reconnaît comme tel et lui a accordé la main de sa fille.

— Insinuez-vous que Théodore, votre archevêque à Cantorbéry, approuve cette politique ? s'enquit l'abbé Goelo.

— Théodore nous est arrivé de Rome et Vitalianus l'a nommé chef évêque de toutes les îles occidentales.

— Il n'a aucun droit de se targuer de ce titre dans les cinq royaumes d'Éireann, précisa aussitôt l'abbé Dabhóc.

L'abbé Ségdae hocha la tête.

— Je suis venu dans cette vieille ville d'Autun afin de m'entretenir avec vous de certains sujets que Rome m'avait prié d'aborder ici. Le voyage a été long, ardu et rempli de dangers. Je représente les Églises de Muman alors que l'abbé Dabhóc représente l'évêque Ségène d'Ard Macha. Cette querelle n'est pas étrangère aux propositions dont nous sommes venus discuter. Les problèmes qui ont été soulevés, si atroces soient-ils et malgré la nécessité d'arbitrer les combats entre les Britons et les Saxons, doivent être momentanément écartés au profit des décisions qu'il nous faut prendre de façon impérative.

— Je ne suis pas d'accord, déclara l'abbé Dabhóc. Ces troubles très graves ne remettent-ils pas en cause la présence de l'évêque Ordgar parmi nous ? Approuve-t-il le massacre de religieux par son peuple ? Son attitude semblerait prouver que oui. Qu'en pensent les représentants des Églises des Francs, des Gaulois, des terres de Kernow et des royaumes d'Armorique ?

— Il est normal que nous ayons notre mot à dire, chevrotait un vieil évêque. Je suis Herenal de Bro Erech, dans les terres d'Armorique. À mon avis, ce que nous avons entendu de la bouche de l'évêque Ordgar jure avec sa fonction d'homme de paix.

— Pouah ! cracha Ordgar. Ces Armoricains, ces Gaulois, ces *kernwelisc*, tous les mêmes, ils se soutiennent les uns les autres. Ne perdons pas de temps à les écouter. J'ai été invité ici par mes frères francs pour parler de la foi, pas pour entendre geindre des barbares.

Des exclamations de colère fusèrent.

— Mes frères dans le Christ ! martela l'évêque Leodegar. Je vous supplie de réfléchir aux raisons qui nous ont réunis ici. Sa Sainteté Vitalianus veut que nous nous confrontions aux fondements de notre foi dans le Christ, et à la règle à laquelle il nous demande d'adhérer. Concentrons-nous sur ces questions et oublions le reste.

L'abbé Dabhóc se leva.

— Mes frères, il est clair que l'atmosphère est empoisonnée par les accusations qui ont été proférées devant nous. Je propose d'ajourner ce concile à après-demain. Aucun scribe ni aucun conseiller n'étant présent, les propos échangés ici ne seront pas consignés.

L'évêque Leodegar parut soulagé.

— Excellente suggestion.

— Une suggestion insultante, grinça l'évêque Ordgar. En tant que Franc, Leodegar, vous devriez avoir honte d'accorder votre appui à ces *welisc*. Ils sont tout autant les ennemis de votre peuple que du mien.

Des protestations et des « Honte à vous ! » retentirent.

— Tous, nous ne faisons qu'un dans le Christ, souligna l'abbé Dabhóc. L'évêque Ordgar le nierait-il ? Auquel cas il donnerait raison à l'abbé Cadfan. Il n'a pas sa place à ce concile.

— Je tiens mon autorité de Théodore de Cantorbéry, qui a reçu la sienne du Saint-Père à Rome, rétorqua Ordgar. Et vous, barbare, de qui tenez-vous la vôtre ?

— De l'Église que je sers et...

L'évêque Leodegar frappa désespérément le sol de son bâton et croisa le regard du nonce Peregrinus qui hocha la tête.

— La séance est close, lança Leodegar. Pendant un jour et une nuit, nous prierons et réfléchirons aux buts que nous poursuivons. Quand nous nous réunirons à nouveau, ce sera assistés de nos scribes et de nos conseillers, et ces querelles ne seront plus de mise. Quiconque troublera les débats sera exclu de l'assemblée, quelle que soit son origine. Rappelez-vous : *in medio tutissimus ibis*, la voie médiane est la plus sûre. Et maintenant allez en paix, au nom du Très Saint qui nous regarde et qui nous juge.

Les ecclésiastiques se levèrent et l'évêque Leodegar les bénit. Alors qu'ils commençaient à se disperser, l'abbé Ségdæ se dirigea vers Dabhóc.

— Quand je pense au long et pénible voyage que nous avons entrepris pour entendre le Briton se quereller avec le Saxon ! protesta-t-il avec humeur.

L'abbé Dabhóc haussa les épaules.

— Les Britons ont toute ma sympathie, difficile de nier que les Angles et les Saxons ne cessent d'attaquer leurs royaumes.

— Cependant, il me semble que Cadfan et Ordgar, en leur qualité d'hommes d'Église, auraient dû faire taire leurs querelles.

Ils sortirent de la chapelle et se retrouvèrent dans une cour entourée de jardins et de bâtiments aux colonnades romaines. Au centre, une fontaine murmurait dans un bassin.

L'abbé Dabhóc respira l'air parfumé à pleins poumons.

— Quand nous voyons pareilles merveilles, les fatigues du voyage s'envolent aussitôt, soupira-t-il.

Les cités bâties par les Romains diffèrent tellement de celles d'Éireann !

À l'extérieur de l'abbaye, la ville regorgeait d'édifices construits bien des siècles auparavant, à l'époque où les Romains avaient envahi la Gaule et vaincu les armées de Vercingétorix. Ils avaient construit la cité près d'une rivière et l'avaient appelée Augustodunum. Puis les Gaulois et les Romains avaient reculé sous les attaques des Burgondes et s'étaient fondus avec l'envahisseur. La cité avait alors pris le nom d'Autun, connue comme un des premiers centres chrétiens dans cette

partie de la Gaule maintenant appelée Bourgondie. L'abbaye occupait d'anciens palais et temples entre-temps christianisés. Pour l'abbé Ségdae, elle ressemblait à une Rome miniature avec des bâtiments à l'architecture imposante, bien loin des petites bourgades de son pays natal.

En entendant des cris, il sursauta et vit Ordgar et Cadfan échanger des coups. Les deux hommes vociféraient et se frappaient comme deux enfants enragés. Aussitôt, des religieux intervinrent pour les séparer. Cadfan, la robe déchirée, et Ordgar, le visage ensanglanté, continuaient de s'invectiver.

L'évêque Leodegar se précipita vers eux, accompagné du nonce Peregrinus.

— Vous vous comportez comme des bêtes sauvages, non comme des frères dans le Christ ! tonna-t-il.

L'abbé Cadfan cligna des yeux.

— Le Saxon m'a attaqué ! grommela-t-il.

— Le *welisc* m'a insulté ! rétorqua l'évêque Ordgar, le regard fuyant et l'air gêné.

Leodegar secoua la tête avec tristesse.

— Vous devriez avoir honte ! Retirez-vous dans vos cellules et priez pour que Dieu vous pardonne d'avoir enfreint ses enseignements. Si vous vous repentez sincèrement, je vous accorderai une dernière chance de participer aux délibérations. Je le ferai non pas pour vous mais pour ceux que vous représentez. Des messagers seront envoyés à Théodore de Cantorbéry et à Drostó de Gwynedd pour les informer de la façon dont vous vous acquittez de vos devoirs sacrés. Si vous troublez à nouveau les débats, vous serez renvoyés. Est-ce clair ?

Les yeux baissés, l'abbé Cadfan et l'évêque Ordgar murmurèrent des paroles d'excuse et s'éloignèrent.

L'évêque Leodegar poussa un profond soupir.

— Et maintenant dispersez-vous ! lança-t-il aux autres qui se dirigèrent, seuls ou par deux, vers les bâtiments principaux de l'abbaye.

L'abbé Dabhóc grimaça un sourire.

— Je vais vous dire une chose, abbé Ségdae, c'est bien le concile le plus étonnant auquel j'aie assisté. Les polémiques entre nos différents peuples sur les règles et la liturgie étaient déjà très enflammées, mais je n'avais jamais vu des prélats de haut rang en venir aux mains.

— Notre hôte se montre très optimiste en espérant que ces deux-là signeront une trêve pour la durée du concile, maugréa Ségdae. Ce ne sont pas seulement les guerres entre les Britons et les Saxons qui attiseront les querelles, mais aussi les conceptions et les stratégies de Rome. Les Francs et les Saxons se soutiennent et nous devons les affronter. Les discussions qui nous attendent vont forcément susciter

de nouvelles animosités.

— Peu nous importe ce que font chez eux les Francs et les Saxons, rétorqua l'abbé Dabhóc. Nous avons notre propre liturgie. Les décisions qui seront prises ici ne nous affecteront pas davantage que celles de Whitby.

L'abbé Ségdae n'était pas d'accord.

— D'abord Whitby, ensuite Autun... que nous réserve l'avenir ? Nous devons cette érosion de nos croyances et de nos cultures aux nouvelles directives de Rome, et cela m'inquiète. Au cours des ans, des conciles comme celui-ci ont altéré ou amendé les concepts originaux du christianisme jusqu'à nous faire perdre de vue les enseignements fondamentaux des Pères de l'Église.

L'abbé Dabhóc baissa la tête.

— C'est la vérité, poursuivit Ségdae. Rome a même changé la date du martyre de Notre-Seigneur. Colomban n'a-t-il pas bravé l'évêque de Rome à ce sujet ?

— Je vous le concède mais nous, à Ard Macha, pensons qu'il serait souhaitable que la chrétienté s'accorde sur ce point afin d'adorer le Christ le même jour.

— Mieux vaut qu'il soit réel que mythique, ironisa l'abbé Ségdae.

— Du moins ce concile n'a-t-il pas à se préoccuper du calendrier et des dates des cérémonies, mais des règles à suivre dans les monastères, conclut l'abbé Dabhóc. En tout cas, les débats qui nous attendent m'intéressent au plus haut point.

Un bref sourire apparut sur les lèvres de Ségdae.

— Si on en juge par la conduite de nos frères, on ne risque pas de s'ennuyer.

Ils avaient atteint le couloir de *l'hospitia*, l'hostellerie des invités.

— On m'a dit que vos conseillers n'étaient pas encore là, dit soudain l'abbé Dabhóc.

L'abbé Ségdae prit une expression soucieuse.

— Nous voyagions séparément et ils auraient dû arriver il y a déjà quelques jours.

— La mer est parfois mauvaise et la traversée est longue. Ensuite, il faut voyager par la terre et naviguer sur le fleuve. Qui sont-ils ? Vous avez d'excellents érudits à Muman.

— Fidelma de Cashel a accepté de prendre en charge les aspects juridiques des éventuelles propositions auxquelles nous serions désireux de souscrire, tout le problème étant de veiller à leur conformité avec nos lois des Fénechus.

L'abbé Dabhóc ouvrit de grands yeux.

— Fidelma ? Son nom est célèbre dans les cinq royaumes, surtout depuis son enquête sur le meurtre du haut roi cette année. Toutefois, mener des investigations sur un meurtre est une chose, et donner des

conseils sur les décisions d'un concile qui pourraient affecter les lois des cinq royaumes en est une autre.

Il se mit à rire.

— Remarquez, si nos deux amis continuent sur leur lancée, il s'ensuivra peut-être un assassinat qui lui permettra de déployer ses talents.

— Vous ne devriez pas vous montrer si désinvolte sur de tels sujets, mon frère. En ce qui me concerne et compte tenu de l'atmosphère détestable qui règne dans cette abbaye, je regrette de lui avoir demandé de venir. Et maintenant, il se fait tard, et nous aurons tout juste le temps de nous baigner avant le repas du soir.

L'abbé Ségdae sentit qu'on le secouait et entendit une voix qui l'appelait par son nom. Il se réveilla, clignant des paupières devant la lanterne que l'on tenait devant ses yeux.

— L'évêque Leodegar vous prie de le rejoindre immédiatement.

L'abbé Ségdae fixa le religieux penché sur lui. La nuit était fraîche et l'idée de sortir de son lit ne le tentait guère.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il d'un ton rogue.

— Il m'est interdit de vous le révéler. C'est urgent.

L'abbé se leva à contrecœur, enfila sa robe et suivit le religieux dans le couloir.

— Où allons-nous, frère... ?

— Sigeric. Dans les appartements d'Ordgar, l'évêque saxon.

Quelques instants plus tard, frère Sigeric s'arrêtait devant une porte entrebâillée et introduisait l'évêque Ségdae dans une chambre où un religieux était courbé sur un homme gisant sur le sol. Cadfan ! Un gémissement s'échappa des lèvres de l'abbé et Ségdae réalisa avec soulagement qu'il n'était que blessé. Puis il vit Leodegar, debout près d'un autre corps revêtu lui aussi de la robe monacale.

— Serait-ce l'évêque Ordgar ? s'écria Ségdae. Cadfan l'aurait-il tué ?

Quelqu'un poussa un grognement dans son dos et il se retourna vivement. L'évêque Ordgar de Cantorbéry était étendu à moitié inconscient sur l'unique lit de la pièce.

Stupéfait, Ségdae revint à l'évêque Leodegar.

— Celui qui gît à mes pieds est l'abbé Dabhóc de Tulach Óc, dit Leodegar en détachant ses mots. Voilà pourquoi je vous ai envoyé chercher. Il a été assassiné.

CHAPITRE II

— Voici l'abbaye !

Clodio, le vieux batelier sec et musclé qui tenait la barre, pointa du doigt la rive gauche, tandis que le bateau suivait un méandre du fleuve coulant entre des rives boisées, et de petits ports nichés dans des anses naturelles en roche calcaire. Les deux religieux assis à l'arrière du bateau regardèrent dans la direction qu'il indiquait.

— C'est Nebirnum ? demanda la jeune religieuse.

Sa robe trahissait ses origines irlandaises. Elle était grande, bien proportionnée, et ses yeux, verts ou bleus selon la lumière, brillaient de vivacité et d'intelligence. Des mèches rebelles de cheveux roux s'étaient échappées de sa coiffe et elle discutait avec un religieux saxon du même âge qu'elle, un homme solide avec des cheveux châains et des yeux bruns. Clodio, le batelier, qui trouvait beaucoup de charme à la religieuse, s'étonna tout d'abord de l'intimité que trahissaient leur conversation et leur comportement. Puis il comprit qu'ils étaient mariés en les entendant parler d'un enfant qu'ils avaient laissé derrière eux pour entreprendre ce voyage.

Fidelma admira l'imposante abbaye perchée en haut d'une colline.

— Nous sommes bien arrivés à Nebirnum, confirma Clodio dans un latin hésitant. Vous pourrez y acheter des chevaux pour rejoindre Autun.

Eadulf redressa la tête.

— Hein ? Mais il y a combien de milles d'ici à Autun ?

Clodio, qui pilotait le bateau avec ses deux grands fils, jeta au moine un regard amusé.

— Il faut compter trois jours en chevauchant sans se presser. Cela dit, la route vers l'est est bien entretenue.

Ils avaient passé sept jours sur le Liger, un magnifique fleuve aux eaux émeraude. Leur entrée dans le port armoricain de Naoned leur semblait déjà très loin. Dans le bateau et bien qu'ils soient les seuls passagers, ils se sentaient un peu à l'étroit. Clodio était un commerçant transportant de gros ballots de marchandise, parfois même des animaux, qu'il déchargeait de ville en ville pour en embarquer d'autres. Ce fleuve qu'ils remontaient prenait sa source à environ sept cent cinquante milles, dans les montagnes. Parfois, grâce au faible courant, il suffisait de hisser une voile pour avancer. D'autres fois, ils ramaient et quand il y avait peu de fond, il fallait utiliser de longues perches, qui s'enfonçaient dans la vase, ou alors des mules qui remorquaient l'embarcation. L'eau claire filait sur les galets dorés.

Fidelma était très impressionnée par les connaissances et la dextérité des trois bateliers, surtout quand un fort courant tournoyait autour des îlots au milieu du fleuve. De temps à autre ils apercevaient des femmes qui venaient laver leur linge au lavoir, seules ou en groupes, le battant et le frottant sur des pierres plates.

— Les chevaux coûtent cher, soupira Fidelma.

— Rien n'est gratuit en ce bas monde, répliqua Clodio d'un ton sentencieux. Les religieux errants espèrent toujours que tout leur sera accordé gracieusement en échange de quelques bénédictions. Ce serait trop facile, mes amis, et moi j'ai une femme et des fils à nourrir.

Fidelma fronça les sourcils.

— Batelier, n'avions-nous pas négocié un bon prix pour que vous nous conduisiez de Naoned jusqu'ici ? Et maintenant que nous touchons au but de notre voyage, sans doute désirez-vous être payé ?

— Je ne voulais pas vous offenser, grommela Clodio.

Fidelma sortit une bourse de son *marsupium* et compta des pièces qu'elle lui tendit d'un geste brusque.

— Souvenez-vous qu'un religieux errant n'est pas toujours un mendiant.

Eadulf pria pour qu'elle ne révèle pas sa parenté avec les rois de Muman.

— *Redime te captium quam minimo*, murmura-t-il.

C'était une vieille prescription latine qu'aimaient citer les soldats et qui signifiait « Si tu es fait prisonnier, donne le moins d'argent possible à tes ennemis pour racheter ta liberté ». En d'autres termes, assure-toi de leur fournir le moins d'informations possible sur ta personne. Si Clodio les croyait riches, l'avidité pouvait le pousser à les capturer. Eadulf avait entendu bien des histoires sur des pèlerins que l'on avait jetés dans des cachots afin d'obtenir une rançon. Il arrivait fréquemment qu'on n'entende plus jamais parler d'eux.

Fidelma croisa le regard de son époux et revint à Clodio.

— Ce voyage en bateau était au-dessus de nos moyens et nous n'avons plus d'argent pour acheter des chevaux. Nous irons à pied.

Clodio, qui n'avait pas compris le proverbe latin, haussa les épaules.

— L'évêque Arigius, à l'abbaye, prendra soin de vous. C'est un homme réputé.

Il se tourna vers ses deux fils et leur ordonna de sortir les rames de l'eau, puis il tira sur une corde pour ferler la voile et revint prestement à la barre. Le bateau glissa en douceur le long d'un ponton en bois. Les fils du batelier aidèrent Fidelma, puis Eadulf, à descendre de l'embarcation et Clodio leva la main.

— Bonne chance, mes amis. Suivez cette route jusqu'à la ville et elle vous mènera aux portes de l'abbaye que dirige l'évêque Arigius.

Puis il entreprit de décharger sa marchandise avec ses fils. Des

marchands et des curieux accouraient déjà tandis que le couple de religieux prenait la direction qu'on lui avait indiquée. Ils avançaient face au soleil et Eadulf, qui avait déjà souffert de la chaleur estivale sur le bateau, se mit à transpirer abondamment.

— Je t'assure, Fidelma...

À cet instant, il trébucha sur une pierre, faillit tomber et jura à mi-voix.

— ... que j'en ai plus qu'assez de tous ces voyages.

— Et moi donc ! Qu'est-ce que tu t'imagines ? Depuis la naissance d'Alchú, nous sommes toujours par monts et par vaux. Il y a quelques mois, lorsque nous sommes rentrés à Tara, je m'imaginais que nous resterions à Cashel jusqu'à la fin de nos jours... ou presque.

— Nous aurions pu refuser cette mission.

— Le devoir avant tout. Mon frère m'a suppliée de l'aider en assistant l'évêque Ségdæ d'Imleach pour ce concile de la plus haute importance. Mais tu n'étais pas obligé de m'accompagner.

— Ma place est auprès de toi, dit simplement Eadulf.

Elle posa la main sur son bras.

— Je ne voudrais pas que tu croies...

— Tu oublies que les liens du mariage entraînent aussi des obligations. C'est juste que je ne comprends pas pourquoi un concile de quelques dirigeants religieux en Gaule...

— À l'heure actuelle, la Gaule a été envahie par les Francs, qui ont chassé la majorité des Gaulois. Les Francs ont rebaptisé ces terres Neustrie et Austrasie, où règnent deux frères, à ce qu'on m'a rapporté.

— Mais pourquoi ce concile exercerait-il une quelconque influence sur les cinq royaumes d'Éireann ou même sur les Britons et les royaumes saxons ?

— Il ne va pas l'exercer dans l'immédiat, mais à l'avenir, sans aucun doute. Ce n'est pas pour rien que Vitalianus, l'évêque de Rome, a demandé à ce que les représentants des Églises occidentales soient convoqués à Autun. L'évêque Ségdæ était obligé de s'y rendre. La liturgie et les rituels que nous suivons en Éireann sont menacés par les nouvelles conceptions promues par Rome, qui sont étrangères à nos lois et à nos modes de vie.

— Autun est si loin de Cashel !

— Les idées et les théories voyagent à la vitesse du vent.

Eadulf changea son sac d'épaule et jeta un regard envieux à la robe en lin de Fidelma. Si seulement il portait un vêtement plus léger que celui en laine rêche des frères de la foi !

Ils circulaient maintenant sur une voie mieux entretenue, au milieu des habitations. Les gens qu'ils croisaient ne leur prêtaient que peu d'attention. Nebirnum était une ville active, remplie d'étrangers, et de nombreux chariots chargés de fournitures et de victuailles

s'acheminaient vers le monastère.

Aux portes, un moine les accueillit, qui ressemblait plus à une sentinelle qu'à un religieux.

— *Pax tecum*, lança Fidelma à l'homme aux cheveux noirs et à la peau brunie par le soleil.

— *Pax vobiscum*, répliqua distraitement le moine.

— Nous venons d'Hibernia, nous nous rendons au concile d'Autun et on nous a assuré que l'évêque Arigius nous recevrait.

— Vous le trouverez à l'intérieur.

Sur ces mots, l'homme leur tourna le dos.

— Je m'attendais à un accueil plus chaleureux pour les pèlerins du Christ que nous sommes, murmura Eadulf.

Fidelma héla un religieux qui passait dans la cour où ils venaient de pénétrer.

— Nous cherchons l'évêque Arigius.

Le jeune homme s'arrêta, les sourcils froncés.

— Je suis son intendant. D'où venez-vous ?

— D'Hibernia, nous nous rendons au concile d'Autun.

Le jeune homme changea aussitôt d'attitude.

— Suivez-moi, je vais vous conduire jusqu'à lui.

Ils pénétrèrent dans une tour carrée qui se dressait dans un angle de la cour, face à une chapelle, puis ils gravirent un escalier en chêne foncé et là, l'intendant leur demanda d'attendre. Il frappa à une porte, l'ouvrit et la referma derrière lui. Puis il réapparut et les pria d'entrer.

L'évêque Arigius était un homme grand, maigre, avec des traits marqués, des cheveux clairsemés poivre et sel, des yeux noirs, des lèvres minces et rouges. Il se leva de sa chaise et son sourire découvrit des dents jaunies.

— *Pax vobiscum*. Mon intendant m'a appris que vous vous rendiez à Autun et que vous veniez d'Hibernia ?

— C'est exact, répondit Eadulf.

— Asseyez-vous et débarrassez-vous de vos sacs. Que diriez-vous d'un gobelet de vin blanc de nos caves ? Mon intendant va nous servir.

Aussitôt, l'intendant s'éclipsa.

— Je suis l'évêque Arigius, deuxième du nom dans ce vieux monastère.

— Un édifice impressionnant, situé dans une ville prospère, dit poliment Eadulf après qu'ils se furent présentés.

— Vous êtes observateur, se rengorgea l'évêque. Quand l'illustre Jules César pénétra sur ces terres à la tête de ses légions, il choisit cet endroit comme camp militaire. Les Éduens, les Gaulois qui vivaient ici, y avaient construit un fort que Jules César s'est contenté d'agrandir. D'où le nom de Noviodunum qui vient de *novus dunum*, le nouveau fort, qui a donné Nebirnum. C'est un des premiers lieux où

fut établie la foi, on l'appelait même Gallia Christiana. Les évêques de Noviodunum étaient célèbres.

— Vous aimez votre pays et vous le connaissez bien, approuva Fidelma.

— *Sciencia est potentia*, déclara l'évêque avec gravité.

— Savoir, c'est pouvoir.

Le jeune intendant réapparut avec une cruche et des gobelets qu'il remplit d'un vin doré.

— Il vient de nos vignes, précisa fièrement le jeune homme quand ils le complimentèrent.

— Et maintenant, je suppose que vous avez appris la nouvelle, dit brusquement l'évêque.

Fidelma échangea un regard étonné avec son époux.

— Quelle nouvelle ?

— Nous en avons été informés hier après-midi et je croyais qu'elle justifiait votre voyage.

— Non, nous ne savons rien. Nous avons quitté Hibernia il y a bien des jours.

— Un de vos abbés a été assassiné à Autun.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

— J'espère qu'il ne s'agit pas de l'abbé Ségdae ! s'exclama aussitôt Eadulf.

— Je l'ignore, le marchand qui a colporté cette information hier n'a pas précisé l'identité de la victime.

Il y eut un silence, rompu par Fidelma.

— Nous devons rejoindre Autun au plus vite. Le batelier qui nous amenés ici nous a dit que cette ville se trouvait à trois jours de chevauchée.

L'évêque Arigius jeta un coup d'œil à la fenêtre.

— Le jour ne va pas tarder à décliner. Mieux vaut rester avec nous cette nuit, vous repartirez demain.

— Hélas, nous n'avons pas de chevaux.

L'évêque balaya la remarque d'un geste de la main.

— Un de nos frères part à l'aube avec un chariot destiné aux moines d'Autun. Il vous conduira en cette cité. À cette période de l'année, la route est sèche.

— Nous acceptons avec joie ! s'écria Eadulf, soulagé de s'épargner une chevauchée.

L'évêque se leva, imité par ses invités.

— Mon intendant va vous mener à *l'hospitia*, l'hostellerie des invités où vous pourrez vous reposer avant le repas du soir. La cloche vous indiquera les heures des services à la chapelle. Nous nous levons un peu avant l'aube et je donnerai des instructions à notre frère pour qu'il vous attende dans la cour.

— Comment s'appelle-t-il ? se renseigne Fidelma.

— Budnouen. C'est un Gaulois.

Frère Budnouen était un homme grassouillet, avec un triple menton qui s'appuyait directement sur sa poitrine car la nature l'avait privé de cou. De petite taille et le visage tanné par le soleil, il avait des yeux vert clair et ses longs cheveux bruns étaient rasés à l'avant de la tête. Cette tonsure, celle de saint Jean, s'opposait à la *corona spina*, en cercle sur le sommet du crâne, qui signalait l'appartenance à l'Église romaine. Budnouen était affligé d'un essoufflement permanent dû à son embonpoint, mais il avait des bras musclés et des mains calleuses, durcies par les rênes de son attelage. Il leur annonça que dans sa jeunesse, il avait été marin et connaissait les ports d'Armorique, de Bretagne et d'Hibernia. Non seulement il parlait couramment le celte d'Éireann, mais c'était un joyeux drille, toujours prêt à plaisanter et à voir le meilleur côté des choses. À peine avaient-ils quitté Nebirnum sur son chariot tiré par quatre mules fringantes qu'il entamait déjà la conversation.

— Je suis un Aeudi. Autrefois, ce pays nous appartenait, et puis les Burgondes sont venus et nous ont chassés. Certains d'entre nous ont fui en Armorique tandis que d'autres, comme moi, ont préféré rester et s'accommoder de la situation. Maintenant, c'est au tour des Burgondes de souffrir de la domination des Francs qui les ont vassalisés et ont rebaptisé ce pays Austrasie.

— Les Aeudi étaient-ils des Gaulois ? s'enquit Eadulf qui ne manquait jamais une occasion de parfaire ses connaissances.

Avec Fidelma, il avait pris place sur le siège du conducteur, aux côtés de frère Budnouen qui dirigeait son attelage d'une main sûre, caressant ou fouettant le dos des bêtes de ses rênes.

— Tout à fait, et moi-même je descends du grand Vercingétorix – le roi du monde – qui faillit vaincre César et son armée. On l'a forcé à se rendre en le menaçant d'exterminer des milliers de femmes et d'enfants. César n'aurait pas hésité à les sacrifier pour s'assurer la victoire. Il avait eu tellement peur qu'il a emmené ce héros jusqu'à Rome pour le traîner enchaîné derrière son char. Puis Vercingétorix a été de longues années retenu prisonnier, avant d'être étranglé pour célébrer le triomphe définitif de l'empereur.

Eadulf pinça les lèvres.

— Voilà une histoire sinistre.

— Si les Romains pensaient que la mort de Vercingétorix nous réduirait à la soumission, ils se trompaient. Nous nous sommes soulevés à plusieurs reprises, mais à peine étions-nous venus à bout d'une légion qu'on nous en envoyait trois autres. Un siècle après le départ de César, on continuait de se battre. Pour finir, la Gaule est devenue une province romaine où l'on vivait en paix. Puis les

Burgondes et les Francs ont traversé le Rhin, toujours plus nombreux, et nous n'avons pas pu leur résister.

— Que savez-vous de la ville d'Autun ? demanda Fidelma, préoccupée par l'annonce de l'assassinat d'un abbé d'Hibernia.

— L'endroit ne comptait que quelques huttes avant que l'empereur Auguste ne décide d'y établir la nouvelle capitale des Aeudi, qu'il appela Augustodunum, le fort d'Augustus – ce qui a donné Autun en langue burgonde. En représailles contre Vercingétorix, les Romains détruisirent notre capitale fortifiée de Bibracte. Augustodunum, une grande cité romaine, était destinée à impressionner les Gaulois.

Il se tut, le temps de passer un virage difficile.

— La foi s'est vite répandue dans la ville qui est devenue épiscopale au temps du bienheureux Irenaeus, environ un siècle après la crucifixion de Notre-Seigneur. On dit que le fils du sénateur Faustus d'Autun, un jeune homme du nom de Symphorianus, fut converti à la foi et détruisit une statue de la déesse romaine Cybèle. Il fut arrêté et fouetté, mais comme il refusait de renier le Christ, on le décapita sous les yeux de sa mère, Augusta. On a construit l'abbaye sur l'ancienne nécropole, où était situé son sépulcre, qu'on a conservé.

Frère Budnouden se mit à rire et donna un coup de coude à Eadulf.

— Il paraît qu'en priant sur sa tombe on guérit de la vérole !

Puis il jeta un coup d'œil embarrassé à Fidelma.

— Excusez-moi, ma sœur.

— J'aimerais savoir à quoi ressemble cette ville aujourd'hui et pourquoi on l'a choisie pour ce concile, répliqua Fidelma avec humeur.

— Aucune idée. Le Saint-Père, Vitalianus, est un Romain et peut-être s'est-il souvenu qu'Autun s'était autrefois appelée Augustodunum. Les Romains n'oublient jamais rien. Ils n'ont pas pardonné à notre peuple d'avoir vaincu leurs légions et occupé Rome, bien des générations avant la naissance de notre Sauveur.

— Mais...

Fidelma, qui n'était pas d'humeur pour un exposé, coupa la parole à Eadulf.

— Et maintenant, qui est l'évêque d'Autun ?

— Leodegar, un homme âgé, renommé pour son érudition et sa vertu, qui a gardé toute sa vivacité d'esprit. Fils de nobles francs, il a grandi à la cour du roi Clotaire, dont il a été le conseiller et qu'il a aidé à gouverner jusqu'à son accession à la fonction d'évêque. On raconte que c'est un dirigeant puissant, qui favorise peut-être inconsidérément les réformes. De plus, il est résolu à restaurer l'enceinte et les édifices publics romains. À mon avis, cela pourrait expliquer que Rome lui ait offert de présider cet important concile.

— Parlez-moi du meurtre qui a eu lieu à Autun.

— Je n'ai entendu que les rumeurs colportées par des marchands. Des prélats se seraient querellés, ils en seraient même venus aux mains et il aurait fallu les séparer. Je n'en sais pas plus.

Sur ce, le moine changea de sujet et à la fin de la journée, Fidelma et Eadulf étaient aussi épuisés par le voyage que par sa verve intarissable. Le Gaulois leur avait conté toutes sortes d'histoires captivantes sur les terres qu'ils avaient traversées et ils n'avaient pas vu le temps passer. Et puis Budnouen connaissait les meilleurs endroits où s'arrêter manger et dormir, les coins de rivière les plus agréables pour se baigner... Fidelma aurait préféré un bon bain irlandais, dans un baquet avec de l'eau chaude et du savon, mais elle faisait contre mauvaise fortune bon cœur.

Le matin du troisième jour, alors qu'ils passaient près d'une colline imposante surplombant une forêt, ils eurent la surprise de voir frère Budnouen arrêter ses mules, descendre du chariot, s'agenouiller et dire une prière. Quand ils remontèrent dans la carriole, il leur fournit l'explication qu'ils attendaient.

— Bibracte, la capitale des Eduens, s'élevait sur cette colline. C'est là que Vercingétorix a été proclamé chef des tribus de la Gaule pour affronter César. C'est là que César l'a battu et a écrit le récit de sa conquête de mon peuple.

— On est encore loin d'Autun ? demanda Eadulf d'une voix lasse.

— Vingt-deux milles. Nous y arriverons demain en fin de matinée. Ce soir, nous dormirons à l'extérieur de la ville. Depuis que Leodegar et le seigneur Guntram, gouverneur de la province, ont fait reconstruire les fortifications, des sentinelles veillent et elles n'aiment pas que des étrangers se présentent à la nuit tombée.

— Est-ce donc si mal vu d'être étranger sur ces terres ? s'étonna Fidelma.

— Plus les cités sont riches, plus elles attirent les voleurs et les assassins. Des bandes de brigands rôdent alentour.

— Peut-être aurions-nous dû faire appel à des guerriers pour nous protéger ? s'enquit Eadulf, scrutant l'obscurité.

Frère Budnouen se mit à rire.

— Des guerriers, mais pour quoi faire ? Transporteriez-vous un trésor ?

— Certes non, mais nous tenons à la vie, répliqua Eadulf d'un ton sec.

— Une escorte proclame votre rang et la valeur de vos bagages. Croyez-moi, si vous n'avez que votre vie à défendre, vous ne craignez pas grand-chose. Sur ces routes, je n'ai été arrêté que deux fois. De nos jours, les brigands ne s'intéressent guère aux marchandises que j'apporte aux moines d'Autun, pas plus qu'à celles que je ramène à Nebirnum. Ils veulent de l'or, de l'argent, des pierres précieuses... bref, des butins faciles et peu encombrants.

— Nous vous croyons sur parole, déclara Fidelma d'un ton léger. Il n'empêche qu'une fois à Autun nous respirerons plus librement.

— Nous y arriverons demain, après avoir traversé ces terres qui ont conservé leur appellation gauloise de Morven, le pays des montagnes noires, à cause des épaisses forêts qui ne laissent pas passer la lumière. Vers midi le lendemain, alors qu'ils venaient de franchir une petite colline, Autun leur apparut, entourée de remparts imposants. Au sud, dominant les toits de tuiles rouges, se dressait l'abbaye, aussi bien défendue qu'un château fort.

La ville était sertie dans un écrin de vignes et de grasses prairies.

Frère Budnouen sourit devant l'étonnement admiratif d'Eadulf et de Fidelma. Les étrangers de l'Ouest étaient toujours impressionnés par les cités gauloises. Tandis que le chariot descendait vers la rivière, le moine vit que ses passagers fixaient un grand édifice carré, à droite de la route.

— Il s'agit d'un ancien temple consacré à Janus, expliqua-t-il. Maintenant, il sert d'autres buts. Il paraît que les Romains l'avaient construit sur un des sites sacrés des Éduens, afin que Janus annule le pouvoir du vieux dieu gaulois. Un peuple bien étrange, ces Romains.

Il désigna la rivière qu'ils devaient franchir pour pénétrer dans la ville.

— Voici l'Aturavos. Curieux que malgré les envahisseurs, les cours d'eau, les forêts et les collines aient gardé leurs noms gaulois d'origine. Notre peuple a été vaincu mais notre langue a survécu.

— Aturavos signifie-t-il quelque chose ?

— Oui, comme tous les noms, mon frère. Celui-là veut dire « la petite rivière ».

Le chariot s'engagea sur un large pont en bois et s'avança vers une arche monumentale, surmontée d'une construction pointant vers le ciel. De nombreuses personnes passaient et repassaient sous l'arche, surveillées par des sentinelles armées.

— Voici la porte principale, située au nord. Il y en a trois autres mais malheureusement, la plus proche de l'abbaye est en travaux.

— Ces murailles sont prodigieuses ! s'écria Eadulf. Je n'avais rien vu de pareil depuis mon séjour à Rome.

— Les gens du pays appellent Autun la rivale de Rome. Nous allons la traverser pour rejoindre l'abbaye.

Fidelma et Eadulf étaient habitués aux villes d'Éireann, qui se présentaient comme de gros bourgs aux maisons espacées et sans aucune enceinte de protection. Là, ils retrouvaient l'atmosphère de Rome, les puanteurs des eaux usées, des aliments pourrissants, des animaux courant en liberté dans les rues, sans compter les effluves aigres des gens malpropres rassemblés dans des espaces confinés.

Fidelma frissonna. Comment pouvait-on vivre dans un endroit pareil ?

Frère Budnouen lui sourit.

— Il faut du temps pour s'habituer à la ville quand on a été élevé à la campagne.

Fidelma se retint de lui avouer qu'elle était au bord de la nausée. Alors qu'ils avançaient dans la rue principale, ils croisèrent des femmes, à l'évidence d'un certain rang, qui respiraient de petits bouquets de fleurs collés à leur nez. Fidelma sourit. Elle n'était pas la seule à être incommodée par ce que certains appelaient la civilisation. À Rome, les rues étaient beaucoup plus larges. Sur celle-ci s'alignaient des boutiques en tout genre, et même des forges. Les commerçants vantaient leurs produits, rivalisant de plaisanteries pour attirer les curieux, et la cacophonie était à son comble.

Alors qu'ils traversaient une petite place, une lanière claqua près des oreilles de Fidelma qui sursauta. Dans un coin était dressée une estrade où se tenaient une douzaine d'enfants, serrés les uns contre les autres. Un homme se tenait derrière eux, un fouet à la main, s'époumonant dans une langue inconnue devant un groupe de badauds. Puis Fidelma se rendit compte que les enfants, filles et garçons, portaient un anneau de fer autour du cou. Elle poussa une exclamation indignée.

— Une vente d'esclaves, lui confirma frère Budnouen. Ici, c'est un commerce florissant. De nombreux marchands étrangers s'arrêtent à Autun.

— C'est répugnant, grommela Fidelma.

Frère Budnouen la regarda d'un air amusé.

— Quoi ? L'esclavage ? Mais le monde ne pourrait pas tourner sans les esclaves.

— Oh que si !

Le Gaulois se mit à rire.

— Ne me dites pas que votre peuple n'en possède pas.

— Nous avons une conception différente de la servitude.

— Dans quel sens ?

— Au bas de l'échelle de la société, on trouve les *fudir*, les non-libres.

— Comment les échange-t-on ?

— Ce ne sont pas des marchandises que l'on traiterait comme des sacs de farine, mais des ennemis faits prisonniers pendant les batailles, ou des criminels qui ont perdu leur droit d'appartenance au clan, le clan étant la base de nos communautés. Nous les appelons des *daer-fudir* – ils doivent servir le clan jusqu'à ce qu'ils aient payé pour leurs crimes ou suffisamment travaillé pour racheter leur liberté. Les lois de notre pays favorisent l'émancipation de la classe des *fudir*.

Frère Budnouen renifla d'un air incrédule.

— Je sais pourtant de source sûre que des marchands angles et saxons vendent des enfants aux Irlandais comme *servi*. Un autre nom pour esclaves, non ?

— Dans mon peuple, les Angles de l'Est, l'esclavage a de tout temps existé, intervint Eadulf. Surtout chez les pauvres qui font commerce de leurs enfants pour de l'argent. Et j'ai effectivement vu des marchands qui vendaient des jeunes gens dans les ports d'Hibernia. Les Irlandais les achètent en toute innocence, pensant aider à réhabiliter des *daer-fudir*, car le terme de *fudir* signifie quelqu'un de superflu, qui n'a pas sa place. Mais je confirme, mon ami, que la notion de possession d'un être humain est étrangère aux Irlandais.

Frère Budnouen fit la moue.

— *De gustibus non est disputandum*. Des goûts et des couleurs on ne dispute point. Mais la foi accepte l'institution de l'esclavage. Les esclaves fugitifs sont condamnés et on leur refuse la communion eucharistique. Dans les Saintes Écritures, Pierre n'a-t-il pas dit : « Vous les domestiques, soyez soumis à vos maîtres, avec une profonde crainte, non seulement aux bons et aux bienveillants, mais aussi aux difficiles^[3] » ? Ceux qui condamnent l'esclavage sont dans l'hérésie.

Fidelma se mit en colère.

— Paul de Tarse n'a-t-il pas dit aux Corinthiens : « Étais-tu esclave, lors de ton appel ? Ne t'en soucie pas. Mais si tu peux devenir libre, fais-le^[4]. »

— Me permettez-vous de vous citer l'épître à Tite ? « Que les esclaves soient soumis en tout à leurs maîtres, cherchant à leur donner satisfaction, évitant de les contredire, ne commettant aucune indécatesse, se montrant au contraire d'une parfaite fidélité : ainsi feront-ils honneur en tout à la doctrine de Dieu notre Sauveur^[5]. » Vous semblez prêcher la rébellion, ma sœur, alors que nous sommes ici pour évangéliser, pas pour changer les lois et renverser les rois et les empereurs.

— En tout cas, je ne suis pas venue ici pour un débat sur la morale, répliqua sèchement Fidelma.

— *Quando hic sum, non ieiuno Sabbato – quando Romae sum, ieiuno Sabbato*, avança Eadulf.

Fidelma haussa les épaules d'un air excédé. Elle connaissait bien les écrits du bienheureux Ambroise. C'est lui qui avait dit : « Quand je suis ici, je ne jeûne pas le samedi. Quand je suis à Rome, je jeûne le samedi. » Il s'agissait d'un encouragement à obéir aux coutumes locales sans tenter d'imposer les siennes.

Fidelma détourna les yeux de l'estrade où ces malheureux enfants attendaient d'être fixés sur leur sort. Cette vision lui laissa un goût amer dans la bouche. Tandis que leur chariot cahotait dans les rues étroites, elle se sentit brusquement agressée par cette ville bruyante et malodorante.

— Toutes les rues ne ressemblent pas à celle-ci où sont rassemblés des étals, dit frère Budnouen comme s'il lisait dans ses pensées. Bientôt,

nous emprunterons les voies plus larges qui mènent au monastère. Dès qu'ils eurent obliqué vers le sud, l'abbaye leur apparut dans toute sa splendeur. Les maisons que Fidelma avait maintenant sous les yeux lui rappelaient les villas romaines : un autre monde comparé aux quartiers peuplés qu'ils venaient de traverser.

— Les entrées de la cité sont-elles toutes aussi sales et bruyantes ? demanda Eadulf qui apparemment se posait les mêmes questions que Fidelma.

Frère Budnouen fit la moue.

— C'est aux portes que le commerce est le plus actif, avec les inconvénients que cela entraîne.

Ils arrivaient sur une grande place pavée. D'un côté se dressaient les bâtiments de l'abbaye qui, de près, étaient assez sinistres. Les hauts murs écrasaient les passants et les maisons environnantes.

— Voici l'abbaye d'Autun... et la fin de notre voyage, déclara le Gaulois en arrêtant son chariot devant une arche en pierre. Ici, c'est la voie réservée aux carrioles. Vous devez passer de l'autre côté, par l'office de l'intendant de l'abbaye. Il vous dira où vous devez vous rendre.

Eadulf prit leurs bagages, sauta du véhicule et aida Fidelma à descendre.

— Merci pour tout, frère Budnouen. Votre compagnie fut des plus agréables et nous avons beaucoup apprécié vos enseignements.

Frère Budnouen lui sourit.

— Je reste une semaine à Autun, nul doute que nos chemins se croiseront à nouveau avant mon départ. Si jamais vous voulez retourner à Nebirnum avec moi, adressez-vous à l'intendant, il saura où me trouver. Je vous souhaite un agréable séjour... bien que l'attitude de certains religieux ici risque de ne pas vous plaire.

Il marqua une pause.

— » Qu'êtes-vous allés contempler au désert ? Un roseau agité par le vent ? [...] Un homme vêtu d'habits délicats^[6] ? »

— Nous sommes venus dans ce pays sans idées préconçues, lui répondit Fidelma. Et nous vous sommes très reconnaissants pour les services que vous nous avez rendus.

Budnouen leva la main et son chariot s'ébranla. Eadulf, portant les sacs, se dirigea vers la porte que le Gaulois lui avait indiquée, Fidelma sur ses talons.

— Préjugés ou pas, je ne suis pas impressionné, marmonna-t-il en regardant autour de lui.

Elle lui jeta un regard amusé.

— Tu dédaignes une des plus grandes cités de la chrétienté ?

— Pour moi, une ville est une prison avec des murs partout, je ne peux vivre sans les montagnes, les rivières et les forêts. Avoue que cet

endroit...

Il eut un mouvement du menton en direction de l'immense monastère en pierre grise.

— ... n'est pas très engageant.

— Je t'accorde que cet édifice est assez intimidant et moi aussi, cette sensation d'enfermement m'opprime. Enfin, il ne nous reste plus qu'à tenter de profiter de cette expérience... et d'affronter l'épreuve qui nous attend. Qui donc est l'abbé qui a été tué ici ? J'espère qu'il ne s'agit pas de notre vieil ami Ségdae !

Ils arrivaient devant la porte désignée par frère Budnouen quand elle s'ouvrit sur un religieux.

L'homme les examina un instant et fronça les sourcils à la vue de Fidelma.

— Les femmes vont à la *Domus Femini*, lança-t-il dans un latin guttural en montrant une autre partie du bâtiment. Ici, vous n'êtes pas la bienvenue.

Eadulf ouvrit de grands yeux.

— Vous appartenez bien à l'abbaye d'Autun ? Nous cherchons l'intendant.

— Les femmes ne sont pas admises ici, s'obstina l'homme. Partez !

Fidelma pinça les lèvres et ses yeux brillèrent d'une lueur dangereuse.

— Faites appeler l'intendant !

L'homme allait répondre quand une silhouette apparut derrière lui. L'abbé Ségdae ! Il avait une mine affreuse mais en voyant Fidelma et Eadulf, son visage s'éclaira.

— Dieu merci, vous voilà enfin !

CHAPITRE III

— Quel bonheur de vous retrouver sain et sauf ! s'écria Fidelma en se précipitant vers lui.

Après une vive altercation avec le religieux qui leur refusait l'entrée, l'abbé d'Imleach les entraîna dans l'*anticum* de l'abbaye. Ils s'assirent sur des bancs en bois dans une salle voûtée et vide.

— Vous n'imaginez pas mon soulagement de savoir qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux ! maugréa l'abbé qui semblait très agité.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta Fidelma.

— À Nebirnum, nous avons appris qu'un abbé des cinq royaumes avait été tué, renchérit Eadulf. De qui s'agit-il ?

— De Dabhóc, l'abbé de Tulach Óc, un homme généreux qui représentait ici l'évêque d'Ard Macha.

— Je ne le connaissais que de nom, précisa Fidelma.

— Racontez-nous, le pressa Eadulf. Qui l'a assassiné ?

— Voilà précisément ce qui nous échappe. Son corps a été retrouvé dans la chambre de l'évêque Ordgar...

— Ordgar de Kent ? s'exclama Eadulf.

— Vous le connaissez ?

— De réputation. Je sais que Théodore, l'archevêque de Cantorbéry, l'apprécie beaucoup. Il s'est fermement engagé en faveur des règles de Rome et a peu de sympathie pour les peuples et les Églises d'Occident.

— Ordgar est ici en tant que représentant de Théodore, et j'ai déjà eu un aperçu de la façon dont il considérait les délégués des Églises des Britons. Pour vous parler franchement, ses manières sont par trop arrogantes.

— Vous croyez que c'est Ordgar qui a assassiné Dabhóc ? s'enquit Fidelma.

— Ah ça... Depuis une semaine, cette abbaye bruisse de rumeurs. Et le concile n'a pas encore été en mesure de se réunir en séance officielle.

— Cela explique-t-il l'accueil qui m'a été réservé ? Pourquoi ce religieux voulait-il absolument m'envoyer à la *Domus Femini* ?

— L'évêque répugnait à vous recevoir à l'abbaye, qui n'est pas un *conhospitae*, une maison double. Une résidence séparée a été réservée aux femmes, sous la férule d'une *abbatissa*. Les hommes, eux, sont placés sous l'autorité de l'évêque et abbé, un Franc du nom de Leodegar – un homme intelligent, mais qui croit à la séparation des sexes et au célibat pour les serviteurs de la foi.

— Cela nous met dans une position difficile ! s'énerva Eadulf.

L'abbé Ségdæ était désolé.

— J'ignorais tout de cette situation, Fidelma, sinon je n'aurais pas demandé au roi Colgú de vous envoyer ici pour me conseiller.

— Il n'y a pas d'autres femmes déléguées ? s'inquiéta Fidelma. Pas de conseillères ou d'épouses ?

— Quelques-unes, mais Leodegar a veillé à ce qu'elles ne puissent pas participer aux débats. Il affirme agir au nom de Vitalianus, l'évêque de Rome. C'est un homme complexe et d'humeur changeante. Pour en revenir aux femmes, elles ont été envoyées à la *Domus Femini* ou ont trouvé un hébergement en ville.

— Il semblerait que ce voyage interminable ait été une perte de temps ! Et maintenant il ne nous reste plus qu'à loger ailleurs. Je suppose qu'il y a des auberges près d'ici ? À moins que les édits de l'évêque Leodegar n'aient contaminé toute la cité...

— Votre voyage a été très utile, je vous assure, protesta aussitôt l'abbé. J'ai eu une longue discussion avec Leodegar et je l'ai convaincu que vos talents comptaient bien davantage que sa règle draconienne.

— Et comment y êtes-vous parvenu ?

— Si Leodegar est bien le protégé de Vitalianus, Rome exerce des pressions sur lui pour que ce concile soit un succès. Des engagements doivent être pris qui décideront de l'avenir des Églises d'Occident. Or l'assassinat de l'abbé Dabhóc a grandement perturbé le concile. Tout est suspendu, les délégués ne savent plus à quel saint se vouer et il est possible qu'ils choisissent de rentrer chez eux. À moins que...

Il eut un geste maladroit en direction d'Eadulf et de Fidelma.

— J'en déduis que ce Leodegar voudrait que quelqu'un enquête sur les circonstances du meurtre ? ironisa Fidelma.

— Exactement.

Il y eut un long silence tandis qu'elle fixait le visage anxieux de l'abbé Ségdae.

— Nous ne prendrons pas de décision avant d'avoir secoué la poussière de nos sandales, dit-elle enfin. Nous sommes épuisés et nous aimerions prendre un bain, et nous restaurer, si tant est que de telles choses soient possibles dans cette cité. Vous avez repéré une hostellerie ?

— Pardonnez-moi, dans mon émotion, j'ai négligé de préciser que j'avais expliqué à Leodegar qui vous étiez, Eadulf et vous. Je lui ai parlé de votre réputation qui s'étend jusqu'à Rome où vous avez résolu le mystère de la mort de l'archevêque de Cantorbéry. Leodegar a été très impressionné et il serait ravi que vous acceptiez de l'aider. En échange, il est tombé d'accord pour vous donner une chambre dans l'*hospitia*. Vous aurez également toute liberté pour vous déplacer à l'intérieur de l'abbaye. L'évêque Leodegar a grand besoin de vos talents.

Fidelma réfléchit.

- Où se trouve la *Domus Femini* ? demanda-t-elle soudain.
- Elle est adjacente à l'*hospitia*, mais les portes et les passages avec le corps principal du monastère ont été scellés, et on a ménagé aux sœurs une entrée séparée. L'abbesse s'appelle Audofleda.
- Comment s'organisent-ils dans la vie quotidienne ?
- Les femmes se joignent aux moines dans la chapelle pour les prières du matin et du soir. Elles s'asseyent dans un coin à part, derrière des paravents en bois.
- Ce dispositif a-t-il été approuvé par tous les religieux ? C'est la première fois que je suis confrontée à pareille situation.
- Leodegar appartient à la faction pressant Rome d'exiger le célibat des religieux. Les distractions du monde les empêcheraient d'accomplir les œuvres de Dieu !
- Fidelma eut un reniflement méprisant.
- Et ils veulent imposer leurs vues aux autres. En somme, c'est un miracle que ce Leodegar m'ait autorisée à pénétrer dans cet endroit avec Eadulf.
- L'abbé Ségdae fit la grimace.
- L'évêque est surtout un habile politicien. Il a tout de suite compris les avantages qu'il pourrait tirer d'une enquête sur l'assassinat de l'abbé Dabhóc, conduite par une Irlandaise célèbre et un moine originaire des terres de l'évêque Ordgar.
- Eadulf siffla entre ses dents.
- Un excellent moyen de proclamer publiquement que la sentence sera impartiale. Espérons que le bon évêque ne nous demandera pas d'entériner un jugement préétabli.
- Pour le savoir, il ne nous reste plus qu'à le mettre à l'épreuve, soupira Ségdae.
- Et à surveiller attentivement sa façon de procéder, conclut Fidelma.
- Alors, vous acceptez ? demanda Ségdae, rempli d'espoir. Ce meurtre pèse lourd sur mes épaules, Fidelma. L'abbé Dabhóc était l'un des nôtres.
- Nous allons d'abord nous reposer, répondit Eadulf. Puis nous en déciderons avec vous et Leodegar. En attendant, nous acceptons *pro tempore* l'hospitalité de ce monastère.
- En apercevant un grand moine blond qui traversait la cour pavée, Ségdae l'interpella en latin depuis l'*anticum*.
- Frère Chilperic !
- L'homme s'avança vers eux avec un regard interrogateur à l'adresse de Fidelma, qui avait à peu près le même âge que lui.
- Je vous présente l'intendant de l'évêque Leodegar, lança Ségdae.
- En apprenant le nom des nouveaux venus, frère Chilperic se montra d'une courtoisie pleine de révérence à l'égard de Fidelma.
- Excusez ma surprise, ma sœur, mais l'abbé vous a certainement

expliqué les lois qui régissent notre communauté. Cependant, on m'a dit qu'elles ne s'appliqueraient pas à vous. L'évêque vous attendait avec impatience. Des appartements ont été mis à votre disposition dans *l'hospitia*, si vous avez besoin de quoi que ce soit, je suis à votre service.

Il se tourna vers l'abbé Ségdae.

— Voudriez-vous être assez aimable pour avertir l'évêque de l'arrivée de vos compagnons pendant que je les conduis à *l'hospitia* ?

Après avoir fixé un rendez-vous pour plus tard à l'abbé, Fidelma et Eadulf suivirent Chilperic.

Ils grimpèrent plusieurs escaliers. À l'intérieur, l'abbaye était tout aussi rébarbative qu'à l'extérieur. En passant devant les fenêtres ils apercevaient les champs, les forêts, le ruban bleu de la rivière : ils se trouvaient maintenant dans la partie du monastère qui dominait les murailles au sud et tournait le dos à la cité. Les cellules de *l'hospitia* étaient situées au deuxième étage. L'intendant les introduisit dans une vaste pièce aux murs lambrissés d'if et de bouleau, agréablement aménagée, avec un espace séparé pour les ablutions.

Frère Chilperic surprit le regard approbateur de Fidelma.

— Ces appartements ont reçu bien des hôtes de marque. Le roi Dagobert, Judicael de Domnonia...

— Nous sommes très honorés, frère Chilperic. Nous ne nous attendions pas à tant de confort.

— C'est vous qui honorez cette abbaye par votre présence. On m'a rapporté que dans votre pays vous étiez princesse et sœur d'un roi régnant. Je vais demander qu'on chauffe l'eau de votre bain et qu'on vous apporte de quoi vous restaurer. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je suis à votre disposition.

— Merci infiniment.

Quand l'intendant eut refermé la porte, Fidelma se tourna vers Eadulf avec un grand sourire.

— J'ai comme l'impression que nos hôtes font de gros efforts.

— Oui, ils enfreignent la règle, nous hébergent comme des souverains... se pourrait-il qu'ils nous cachent quelque chose sur la mort de Dabhóc ?

— Inutile d'y songer tant que nous n'aurons pas parlementé avec Leodegar. Cela te dérange si je prends mon bain la première ?

Le jour commençait à décliner quand Fidelma et Eadulf rejoignirent l'abbé Ségdae dans sa chambre, située un peu plus loin dans le couloir. Beaucoup plus sobre que la leur et meublée du strict nécessaire, elle signifiait aux visiteurs que l'abbaye attendait d'eux qu'ils partagent la frugalité des frères de la communauté. Fidelma se félicita que l'abbé Ségdae ait décliné ses titres à l'évêque.

— Il est temps, maintenant, de nous expliquer les circonstances de ce

meurtre, dit-elle en se renversant sur son siège.

Après un bon bain, elle se sentait plus détendue.

— Voilà une semaine, Dabhóc a été retrouvé le crâne fracassé sur le plancher de la chambre de l'évêque Ordgar, à deux pas d'ici. Près de lui gisait l'abbé Cadfan, du royaume de Gwynedd. Il s'était évanoui à la suite d'un coup porté à la tête. Quant à Ordgar, il était plongé dans un état de semi-inconscience.

— Qu'appellez-vous un état de semi-inconscience ? demanda aussitôt Eadulf.

— Il affirme qu'il a été drogué.

— Qu'ont déclaré Cadfan et Ordgar pour leur défense ?

— Ordgar clame qu'il n'a aucune idée de ce qui s'est passé. Avant de se coucher, il a bu du vin selon son habitude, puis il serait tombé dans un sommeil sans rêves. Il jure qu'on a versé quelque chose dans sa boisson. La condition dans laquelle le médecin l'a trouvé pourrait correspondre à sa version des faits.

— Et Cadfan ?

— Il dit qu'une note – qu'il a malheureusement perdue – le priait de se rendre dans la chambre d'Ordgar pour une affaire urgente.

— Quand a-t-on découvert le corps de Dabhóc ?

— Bien après minuit, mais l'aube ne s'était pas encore levée.

— Quand cette note a-t-elle été remise à l'abbé Cadfan ?

— On l'a glissée sous sa porte après y avoir frappé. Il s'est rendu chez Ordgar, on lui a crié d'entrer et à peine avait-il pénétré dans la pièce qu'on l'assommait. Quand il est revenu à lui, on l'avait déjà ramené dans sa chambre. Il jure que celle d'Ordgar était plongée dans l'obscurité et qu'il n'a vu ni le corps de Dabhóc ni celui d'Ordgar.

— Drôle de mésaventure, ironisa Fidelma.

— Et qui mettra un terme à ce concile si elle n'est pas élucidée. À la séance d'inauguration, la semaine dernière, Ordgar et Cadfan en sont venus aux mains.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

— Pas possible ?

— Je vous assure, et cela s'est passé la veille du meurtre.

— Dabhóc était-il impliqué dans cette bagarre ?

— Du tout, il était même intervenu pour tenter de ramener les protagonistes à la raison.

— L'aurait-on assassiné précisément pour ce motif ? s'interrogea Eadulf.

— Tout le monde est plongé dans le plus profond désarroi. Ordgar et Cadfan ont interdiction de quitter leur chambre, quant à l'évêque Leodegar, il ne sait plus à quel saint se vouer. Dans quelques jours, Clotaire, le monarque de ce royaume, doit venir approuver les conclusions du concile alors que les débats n'ont même pas encore

commencé. De nombreux délégués s'apprêtent à retourner chez eux.

— Leodegar est confronté à une situation difficile, fit remarquer Fidelma.

— Les deux suspects clament leur innocence et s'accusent mutuellement avec une haine ardente.

— Et vous, qu'en pensez-vous, en tant que chef de la délégation d'Éireann ?

L'abbé haussa les épaules d'un air accablé.

— Vous connaissez la rivalité qui oppose Imleach à Ard Macha. Ces dernières années, Ard Macha a revendiqué la primatie sur toutes les abbayes des cinq royaumes, y compris Imleach, fondée avant elle.

— En quoi cela influe-t-il sur votre jugement ?

— Si je n'exige pas qu'une condamnation soit prononcée pour l'assassinat de l'abbé Dabhóc, Ségène, abbé et évêque d'Ard Macha, prétendra que je me désintéresse de l'affaire pour des raisons personnelles. Si je mets Leodegar en demeure de désigner un coupable, je le place dans une position impossible. Et si rien n'est fait, le concile n'aura pas lieu et Leodegar devra en répondre devant l'évêque de Rome.

— En d'autres termes, le politique interfère avec la justice, ce qui rend difficile un jugement serein, conclut Fidelma.

L'abbé Ségdae eut un sourire triste.

— Que vous le vouliez ou non, le conflit entre Ard Macha et Imleach ainsi que la guerre ouverte entre les Saxons et les Britons pèsent lourd dans la balance. En résumé, j'ai besoin de conseils pour prendre une décision qui de toute façon ne résoudra rien.

Fidelma croisa le regard d'Eadulf alors que Ségdae regardait par la fenêtre. Puis l'abbé se leva.

— Il est tard, ne faisons pas attendre l'évêque.

L'évêque Leodegar, assis dans son fauteuil, se pencha vers Fidelma et Eadulf et étudia leurs visages avec attention. Ses yeux noirs brûlaient dans un visage émacié et quand il passa la main dans son épaisse chevelure grise, il évoqua à Fidelma un loup sur le point de bondir.

— Vous êtes les bienvenus à l'abbaye d'Autun, dit-il enfin. L'abbé Ségdae...

Il se tourna vers l'abbé, assis à l'écart en compagnie de frère Chilperic.

— ... m'a beaucoup parlé de vous et je suis soulagé que vous soyez arrivés à bon port. Vous aurez compris qu'ici nous sommes pour la séparation des sexes. Nous estimons que le célibat doit être la règle car il nous rapproche de la divinité.

Le couple de religieux garda le silence.

— Eu égard aux circonstances et sachant que vous ne suiviez pas les mêmes préceptes, j'ai décidé de faire une entorse à nos principes. Cependant, je vous demanderai de rester discrets.

Il marqua une pause, attendant un commentaire de ses hôtes qui demeurèrent muets.

— D'après l'abbé Ségdae, il semblerait que vous ayez tous deux un talent particulier pour résoudre les énigmes. Celui-ci nous serait d'une grande utilité car nous sommes confrontés à une situation des plus difficiles.

— L'abbé Ségdae nous a brièvement résumé les faits, dit Fidelma.

— Donc vous avez compris l'enjeu de ce concile. L'avenir des Églises d'Occident se décidera ici.

Eadulf haussa les sourcils.

— N'exagérez-vous pas l'importance de cette assemblée ?

— Au contraire, je pèse mes mots. Le Saint-Père a exigé que nous abordions deux questions essentielles et les réponses que nous y apporterons sont primordiales. La première occupe une position centrale dans la foi : soit nous choisissons le Credo d'Hippolyte et le *Quicumque*, la profession de foi du bienheureux Athanase, soit nous nous en tenons au texte établi au concile de Nicée. Pour nous, fidèles du Christ, c'est un problème fondamental.

— *Credo in Deum Patrem omnipotentem, creatorem coeli et terrae*¹, murmura Eadulf.

— Oui, bien sûr, mais ne devrions-nous pas ajouter *ut unum Deum in Trinitate, et Trinitatem in unitate veneremur*^[7] ?

Eadulf eut un bref sourire. Y avait-il une grande différence entre un seul Dieu le père, le fils et le Saint-Esprit, et un seul Dieu en Trinité et la Trinité en unité ? Cela ne revenait-il pas au même ?

— C'est donc de cela que doit s'inquiéter le concile ? La formulation de notre profession de foi ?

L'évêque Leodegar fronça les sourcils.

— Frère Eadulf, dans les Églises de Gaule, et même chez les Francs, les enseignements du monothélisme se sont développés en opposition avec l'interprétation orthodoxe de la foi. Il est donc important de définir une croyance universelle qui régira notre foi.

— Qu'est-ce que le monothélisme ? intervint Fidelma.

— La façon dont le divin et l'humain s'articulent dans la personne du Christ, expliqua Eadulf. Il enseigne que le Christ a deux natures, divine et humaine, mais une seule volonté.

Leodegar hocha la tête d'un air approbateur.

— L'interprétation orthodoxe est que le Christ a deux volontés, humaine et divine, qui correspondent à Ses deux natures. Mais le monothélisme, qui a eu les faveurs du Saint-Père Honorius I^{er}, a progressé à la fois en Orient et en Occident.

— Et maintenant, vous voulez le condamner et vous accorder sur un credo, résuma Fidelma.

Elle regrettait de ne pas avoir mis à jour ses connaissances sur les

questions abordées aux différents conciles. En vérité, elle s'intéressait davantage aux lois et à la justice de son propre pays. Elle n'était pas entrée en religion par vocation, mais pour obéir à la coutume observée par ses pairs dans les tribunaux des cinq royaumes.

— Nous devons également nous accorder sur une règle pour les maisons religieuses d'Occident, dit l'évêque. Un ensemble de préceptes valable pour toutes.

— Mais nos monastères décident de leurs propres règles selon les buts qu'ils poursuivent.

— Le Saint-Père s'est prononcé pour une uniformisation dans la foi.

— Quelles normes suggère-t-il ?

— La règle de saint Benoît, rédigée il y a environ un siècle et qui lui semble adaptée à l'organisation de chaque monastère dans sa vie quotidienne.

— Je la connais bien, dit Eadulf, mais la règle de Benoît, originaire de Latina, convient aux frères de la communauté qu'il fonda en ce lieu. Il l'a forgée selon ses vues et sa culture. Pourquoi devrait-on l'appliquer aux communautés d'autres pays dont la culture et le mode de vie sont totalement différents ?

— Voilà justement l'objectif de ce concile. Je suis conscient que les Gaulois, les Armoriciens, les Britons et les peuples d'Hibernia ont tous leurs rituels et leur liturgie. Et il y a peu, ces rites étaient également ceux de la majorité des Saxons et des Francs. Maintenant, nous devons trouver un accord, ce qui explique l'importance de ce concile, qui risque d'être dissous avant même d'avoir entamé ses travaux.

— Que proposez-vous ? demanda Fidelma, qui semblait dubitative. L'évêque parut mal à l'aise.

— Vous êtes très directe, ma sœur.

— Cela évite de perdre du temps.

— Parfait. Frère Eadulf et vous n'étiez pas là quand le meurtre a été commis et vous n'y êtes impliqués d'aucune manière. Les délégués ne verront donc aucune objection à ce que vous meniez les investigations et que vous désigniez le ou les coupables.

— Vous pensez que cela sauvera le concile ?

— Étant originaire du pays de l'abbé assassiné, vous êtes bien placée pour défendre ses droits. De son côté, Eadulf, en tant que Saxon, tiendra forcément compte des droits de l'évêque Ordgar. Ainsi, tout le monde sera satisfait, les Hiberniens grâce à vous, les Angles et les Saxons grâce à Eadulf.

— Et les Britons ? Ne sont-ils pas concernés, eux aussi ?

— Votre réputation ne s'étend-elle pas jusqu'à eux ? Vous avez rendu de grands services au roi de Dyfed et aux Églises des Britons. Je suis certain qu'eux aussi vous accepteront comme avocate.

Fidelma s'avança vers Ségdae qui était demeuré silencieux pendant

l'entretien.

— C'est ce que vous voulez ?

L'abbé hocha la tête.

— Je ne conçois pas de meilleur moyen pour mettre fin aux dissensions qui ont agité le concile au cours de la semaine écoulée. Et je crois que le roi votre frère me donnerait raison car comme vous le savez, cette affaire aura des répercussions sur son royaume et sur celui du Nord.

Eadulf semblait préoccupé.

— Le drame remonte à une semaine. L'abbé Dabhóc a sûrement été enterré ?

— Oui, comme le veut la coutume.

— Nous sommes donc dans l'impossibilité de constater les blessures, la position du corps sur le sol, la façon dont les coups ont été portés.

L'évêque Leodegar parut surpris.

— C'était vraiment nécessaire ?

— Nécessaire, non, mais utile, certainement, lui expliqua Fidelma. Nous sommes confrontés à deux ennemis acharnés et nous devons conclure lequel ment et lequel dit la vérité.

L'évêque Leodegar se renversa sur son siège.

— Et cela vous semble impossible ?

— *Impossibilium nulla obligatio est*. À l'impossible, nul n'est tenu. Si c'était le cas, je n'en discuterais même pas. Non, je me contente d'énumérer les difficultés.

— Vous acceptez de relever le défi ?

Fidelma réfléchit un instant.

— Nous acceptons, dit-elle enfin.

L'évêque se détendit, visiblement soulagé.

— Je vous remercie.

— Aurons-nous toute liberté pour interroger qui bon nous semble en nous réclamant de votre autorité ?

— Je ne comprends pas... Il vous suffira d'interroger Ordgar et Cadfan.

— Je crains que vous n'ayez déjà une idée préconçue sur ce qui s'est passé, évêque Leodegar. Oubliez vos préjugés. Si vous voulez que nous vous aidions, ce sera selon mes conditions.

Une ombre passa sur le visage de l'évêque et Ségdae se racla bruyamment la gorge.

— Je sais que vos coutumes sont différentes, dit-il à la hâte, mais en Éireann nos lois laissent aux avocats une certaine latitude.

— J'ai déjà accepté de contourner la règle de cette abbaye pour Fidelma, s'impatienta Leodegar.

— M'accorderez-vous les mêmes privilèges que ceux dont je jouis dans mon pays ? demanda celle-ci. Il est hors de question que je n'applique pas les procédures auxquelles je suis habituée.

L'évêque se redressa et fixa un instant Fidelma.

— Très bien. Je connais votre système juridique et je vous accorde ces prérogatives.

— À moi et à frère Eadulf, qui a exercé la fonction de *gerefa*, de juge héréditaire, dans son pays ?

— À vous et à frère Eadulf, dont, je le répète, l'impartialité sera acquise en ce qui concerne l'évêque Ordgar. J'annoncerai ma décision avant les prières du soir et vous demanderai de mener cette affaire avec diligence. Clotaire, notre souverain, sera bientôt là pour donner à ce concile son approbation royale. Si vos investigations étaient terminées avant son arrivée, ce serait un grand soulagement pour nous tous.

— La vie n'offre aucune garantie sauf une : nous finirons tous par mourir. Mais nous ferons de notre mieux.

Leodegar détourna la tête, comme si l'affaire n'était plus de son ressort.

— Et maintenant, avec votre permission, j'aimerais vous poser quelques questions, poursuivit Fidelma.

L'évêque ouvrit de grands yeux.

— Vous désirez m'interroger ?

— Naturellement.

L'évêque franc n'était visiblement pas habitué à de telles façons de procéder.

— Qui a découvert le corps et constaté l'état des lieux dans la chambre de l'évêque Ordgar ? enchaîna Fidelma.

— Sigeric, intervint frère Chilperic.

— Qui est-il ?

— Un des scribes.

— Je suppose qu'il se tient à notre disposition ?

— Oui, bien sûr.

— Quel est le nom du médecin qui a examiné le corps ? Est-ce le même qui a pris soin de l'évêque Ordgar et de l'abbé Cadfan ?

— C'est le même et il s'appelle frère Gebicca.

Fidelma revint à Leodegar.

— Quel rôle avez-joué dans cette affaire ?

— Quel *rôle* ?

— Excusez-moi, je me suis mal exprimée. L'abbé Ségdae, réveillé en pleine nuit, a été prié de se rendre dans la chambre d'Ordgar où vous étiez déjà présent. Comment l'expliquez-vous ?

— Frère Sigeric m'a réveillé le premier. Il m'a parlé d'un accident et m'a prié de venir immédiatement.

— Peut-être vaudrait-il mieux que vous nous racontiez les faits en détail ? proposa Eadulf. Sans doute dormiez-vous dans vos appartements ?

— Je suis allé me coucher après les prières de minuit, selon mon habitude. Ce soir-là, j'étais fatigué, j'avais dîné avec un noble de la région qui visitait l'abbaye et qui avait un peu abusé de notre vin local. À l'instant où je m'apprêtais à me glisser dans mon lit, l'évêque Ordgar est venu me trouver pour de nouvelles récriminations contre l'abbé Cadfan. Il était furieux contre le Briton. Je me suis efforcé de le calmer et, après son départ, je me suis endormi. J'ai été réveillé par frère Sigeric. L'aube n'était pas encore levée mais les oiseaux commençaient à pépier.

Il marqua une pause et Eadulf l'encouragea à poursuivre.

— J'ai revêtu ma robe et suivi Sigeric qui semblait très agité. J'ai donc préféré attendre avant de le questionner.

— La chambre d'Ordgar était-elle éclairée ? demanda Fidelma.

— Une chandelle y brûlait.

— Vous avez donc vu distinctement ?

— J'ai aperçu deux corps, apparemment inanimés, et l'évêque Ordgar affalé sur son lit.

— Quand vous êtes entré, a-t-il dit quelque chose ?

— Il a grommelé des paroles incompréhensibles. À l'évidence, il n'était pas dans son état habituel. Puis j'ai reconnu l'abbé Cadfan, étendu sur le sol près du lit, l'arrière du crâne maculé de sang.

— Vous avez vu le sang à la lumière de la chandelle ? s'étonna Eadulf.

— J'ai vu une tache sombre que j'ai interprétée comme du sang et je ne m'étais pas trompé.

— Il était conscient ?

— Non, il a repris ses esprits plus tard, après avoir été ramené dans sa chambre. J'allais me pencher sur lui quand le corps de l'abbé Dabhóc a accroché mon regard. J'ai ordonné à frère Sigeric d'aller chercher mon intendant et notre médecin. Puis j'ai voulu porter secours à l'évêque Ordgar. Ses propos étaient dénués de sens.

— Sentait-il le vin ou la bière ? demanda Fidelma.

— Je dois avouer que des relents de vin flottaient autour de lui.

— Et ensuite ?

— Frère Gebicca est arrivé, suivi de près par frère Chilperic. Quand le médecin a conclu que l'abbé Dabhóc avait succombé à un coup porté à l'arrière de la tête qui lui avait brisé le crâne, j'ai aussitôt fait prévenir l'abbé Séгдаe par frère Sigeric.

— Et pendant tout ce temps, Cadfan est demeuré inconscient tandis qu'Ordgar délirait ?

— Frère Gebicca a examiné Cadfan et il fut décidé de le ramener dans sa chambre. Il lui a fallu à peu près un jour pour se rétablir. Quant à Ordgar, nous l'avons transporté dans une chambre voisine. Plus tard, quand je l'ai questionné, il m'a dit qu'il avait bu un peu de vin avant de se coucher et qu'il s'était réveillé malade et nauséux. Il ne se

souvenait de rien. Il avait bien eu conscience qu'on s'agitait autour de lui mais sans rien comprendre à ce qui se passait. Il a tout d'abord cru qu'il avait été rendu malade par un vin de mauvaise qualité mais quand il a été informé des événements, il s'est convaincu que Cadfan avait voulu l'empoisonner.

— Et d'après lui, pourquoi Cadfan aurait-il tué Dabhóc ? s'enquit Eadulf.

— Il affirme que Dabhóc a surpris Cadfan alors qu'il tentait de le tuer et qu'il l'a payé de sa vie.

— Et la blessure de Cadfan ? Comment l'explique-t-il ?

— Il pense que Dabhóc la lui a infligée avant d'être tué, à moins que Cadfan ne se soit lui-même blessé intentionnellement.

— Il aurait fallu qu'il frappe très fort pour demeurer inconscient une journée ! Et si le coup a été porté par une autre personne...

Fidelma lui jeta un regard d'avertissement.

— Nous y reviendrons lors de nos entretiens avec Ordgar et Cadfan, dit-elle. Je suppose que vous avez également interrogé Cadfan ? Quelle est sa version des faits ?

— Il prétend que quelqu'un a glissé un billet sous sa porte avant de s'enfuir. Le billet lui disait de se rendre immédiatement dans la chambre d'Ordgar. Il a frappé à la porte entrebâillée, une voix lui a dit d'entrer, et quand il a repris connaissance une journée plus tard, lui non plus ne se souvenait de rien à part une vive douleur à la tête suivie d'une chute.

Fidelma regarda au loin.

— Quelle étrange histoire ! L'abbé Ségdae nous a appris qu'Ordgar et Cadfan étaient confinés dans leurs chambres jusqu'à ce que soit établie la responsabilité de chacun. Je suppose qu'ils supportent mal cette mesure ?

— Comme vous pouvez l'imaginer. Que me conseillez-vous ?

— Et comment réagissent les autres délégués ? demanda Eadulf. Vous avez évoqué des tensions. Certains se prononcent-ils pour l'un ou l'autre des suspects ?

Leodegar éclata de rire.

— Les religieux sont des humains comme les autres. Les Saxons et quelques Francs soutiennent Ordgar ; les Britons, les Gaulois et les Armoricaains exigent la libération de Cadfan ; les religieux d'Hibernia souhaitent aux deux partis d'attraper la peste et exigent réparation pour la mort du représentant de l'évêque d'Ard Macha. Et moi je suis perdu.

Fidelma se leva.

— Vous suivez la bonne voie. Demain matin nous commencerons notre enquête par un entretien avec frère Sigeric. Puis nous irons examiner la chambre où le drame s'est déroulé.

— J'espère que votre époux et vous-même êtes aussi habiles à résoudre les énigmes que me l'a assuré l'abbé Ségdae.

— Ce sera à vous d'en juger, Leodegar d'Autun. En tout cas, soyez assuré qu'Eadulf et moi-même ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour vous aider.

CHAPITRE IV

Juste avant l'aube, de la musique réveilla Fidelma et Eadulf.

— Ce sont les laudes, murmura Fidelma d'une voix ensommeillée. J'y ai déjà assisté à Rome. Dans certaines abbayes, on chante des psaumes de louanges pour saluer le lever du jour.

— Tu crois qu'ils attendent de nous qu'on adopte leur liturgie ? grommela Eadulf. Je chante horriblement faux.

Fidelma s'assit sur le lit.

— Nous sommes exemptés des prières du matin à cause des fatigues du voyage, lança-t-elle d'un ton joyeux. Mais le soleil est levé et il serait peut-être temps de se préparer.

Un sage conseil, car à peine étaient-ils habillés que frère Chilperic frappait à la porte et entraînait dans la chambre portant un plateau de fruits, de pain et de fromages qu'il posa sur une petite table.

— L'évêque a pensé que vous seriez peut-être embarrassés, le premier jour, de rompre votre jeûne de la nuit au réfectoire de *l'hospitia*. L'abbé Ségdae vous entretiendra plus tard de ce problème.

Eadulf prit un fruit d'un jaune orangé qu'il examina avant de le peler. En l'ouvrant, il s'aperçut qu'il était composé de quartiers et il en mit un dans la bouche.

— Si Fidelma apparaissait au réfectoire, cela créerait-il quelque embarras ? demanda-t-il en souriant. Hmm, ce fruit juteux est délicieux. Comment s'appelle-t-il ?

— *Malum persica*, répondit frère Chilperic. Je suis heureux qu'il vous plaise. L'évêque m'a proposé d'attendre que vous ayez fini de manger pour vous emmener dans la chambre où le meurtre a eu lieu.

— Très bien, dit Fidelma en prenant un quartier du fruit d'Eadulf. C'est vrai que ce *malum persica* est exquis. Cela signifie pomme perse ?

— Oui, c'est ça.

— Le goût en est doux et sucré. Vous les achetez à des marchands perses ?

Frère Chilperic secoua la tête.

— Il y a quelques siècles, quand les Romains ont conquis cette terre, ils ont apporté avec eux des graines de ce fruit et les ont plantées. Les jardins de l'abbaye en donnent en abondance.

— Dites-moi, la terre a-t-elle tremblé, la nuit dernière, quand l'évêque Leodegar a annoncé que les frères risquaient de rencontrer une femme dans les couloirs ? demanda Eadulf en s'essuyant la bouche.

Frère Chilperic n'apprécia guère ce trait d'esprit.

— Auparavant, cette maison était mixte et la règle de l'évêque n'est

appliquée que depuis un an. De nombreux moines ont encore une femme et des enfants dans la maison adjacente, la *Domus Femini*. Mais ils ont été obligés de se séparer de leurs épouses pour demeurer au monastère.

Fidelma haussa les sourcils.

— Comment cela ?

— Nous avons dû déclarer devant Dieu et l'évêque que les liens du mariage étaient nuls et nonavenus, parce que Notre-Seigneur avait de plus grands projets pour nous.

— Que serait-il arrivé si vous aviez refusé ?

— Nous aurions été dans l'obligation de quitter le monastère et de chercher une autre congrégation. Mais de nombreux établissements religieux en Bourgogne, en Austrasie et en Neustrie rejettent la mixité. Et puis ici, nous sommes dans notre pays.

— Partir à l'ouest aurait-il été si terrible ?

Frère Chilperic parut troublé.

— La plupart d'entre nous sommes originaires de cette ville, c'est là que nous avons été élevés, nous sommes les fils et les filles d'anciens religieux de cette communauté. Quel autre choix avions-nous que l'obéissance ?

— Je ne comprends pas votre résignation, protesta Fidelma.

— Les évêques sont tout-puissants, et pour beaucoup d'entre eux des princes temporels en même temps que des hommes de Dieu. Nous devons nous soumettre.

— Des évêques comme Leodegar ?

Frère Chilperic l'admit à regret.

— Rome a-t-elle été informée de ces décisions ? s'enquit Eadulf, effaré.

— Mais elle se considère elle-même comme un pouvoir temporel ! Elle ne se contente pas de régner sur les âmes des princes de l'ancien Empire, elle exige d'eux des tributs. Voilà pourquoi Rome n'apprécie guère vos Églises de l'Ouest, qui renâclent à la suivre sur cette voie.

— Avez-vous renié votre femme ? demanda brusquement Fidelma.

Le jeune homme rougit.

— Je n'ai pas de femme, grommela-t-il en se levant. Je crois qu'il est temps de se mettre au travail.

— Avant de commencer, j'apprécierais que vous nous fassiez visiter l'abbaye.

Frère Chilperic parut mal à l'aise.

— Est-ce vraiment utile ?

— Cela nous aiderait à nous orienter.

La visite fut brève, mais elle permit tout de même à Eadulf et à Fidelma de se repérer. L'abbaye, immense, était adossée de deux côtés aux murailles de la ville. Elle comprenait un bâtiment principal auquel on accédait par l'*aticum*, une grande chapelle et plusieurs édifices plus

petits, avec des atriums et des jardins. En sortant de *l'aticum*, ils se retrouvèrent face à la chapelle. L'évêque Leodegar logeait dans une demeure indépendante donnant sur la cour. Elle était orientée vers le sud et agrémentée de pommiers, de poiriers et de cognassiers. Puis venait la maison du médecin, qui disposait d'une officine et d'un jardin de simples.

Le bâtiment principal abritait la boulangerie, la brasserie et les cuisines, contiguës au réfectoire. Au-delà, au rez-de-chaussée, se trouvaient les *latrina*. S'y trouvait aussi le *calefactorium*, une petite salle où les frères pouvaient discuter et se distraire. Chauffée en hiver par des conduits sous le plancher reliés aux fours des cuisines, elle était voisine du *scriptorium*, la bibliothèque. La chaleur du *calefactorium* aidait à garder en bon état les manuscrits, ainsi que les vêtements du *vestiarium* adjacent.

Le dortoir ou *dormitoria* était situé au premier étage et se prolongeait par des cellules individuelles, réservées aux membres les plus âgés de la communauté. Le deuxième étage comprenait d'autres chambres ainsi que *l'hospitia* pour les hôtes de marque, où l'ameublement était moins Spartiate.

Dans la cour principale, frère Chilperic, qui s'était pris au jeu, leur commentait la visite avec enthousiasme.

— L'abbaye est bordée de deux côtés par les remparts. Le mur ouest passe derrière la chapelle. Le mur sud, derrière la maison de l'évêque, est percé d'une arche qui permet d'accéder à notre ferme. Il y a des étables pour les vaches, les chèvres, les cochons, les moutons, et aussi des poulaillers et un jardin potager où l'on cultive de l'ail, des oignons, des choux, de la laitue, du céleri...

— Les frères s'occupent-ils des cultures et des animaux à tour de rôle ? demanda Fidelma.

Frère Chilperic secoua la tête.

— Des esclaves se chargent de ce travail sous la surveillance des frères.

— Des esclaves ?

— Nous ne les autorisons pas à pénétrer dans l'abbaye, poursuivit innocemment Chilperic. Ils sont au nombre de vingt-cinq et appartiennent au monastère.

— La chapelle est très belle, intervint Eadulf en faisant les gros yeux à Fidelma pour l'empêcher d'aborder le sujet du servage, qui risquait de la mener sur une mauvaise pente.

— Avant d'être transformée pour servir la vraie foi, c'était un temple romain, expliqua fièrement frère Chilperic.

Alors qu'ils assistaient aux prières la veille au soir, ils avaient eu le loisir d'admirer l'intérieur. La chapelle, un édifice tout en hauteur différent des églises d'Éireann, avait une abside orientée au sud où se

dressait le maître-autel. À l'ouest, un autel plus petit était dédié à l'apôtre Pierre et à l'est, un autre à l'apôtre Paul. Pendant que le prêtre officiait, la congrégation se tenait devant le maître-autel.

Eadulf et Fidelma remarquèrent tout de suite les paravents en bois destinés à séparer les hommes des femmes. Les religieuses de la *Domus Femini* accédaient à la chapelle par un passage souterrain et prenaient place derrière.

La *Domus Femini*, à l'est, était séparée de l'abbaye par une grande cour et une voie pour les chariots, celle que frère Budnouden avait empruntée pour décharger sa cargaison. Le quartier des femmes faisait autrefois partie des principaux bâtiments du monastère, mais aujourd'hui, toutes les entrées étaient condamnées afin d'isoler les religieuses.

Fidelma et Eadulf étaient impressionnés par la taille de l'abbaye qui ressemblait à une petite ville. On pouvait y vivre en autarcie et rien n'était plus facile que se perdre dans les cours, les chambres et les corridors.

Chilperic tressaillit en entendant sonner la cloche.

— Je crois que nous devrions nous mettre au travail.

— Mais nous travaillons déjà, lui fit gentiment observer Fidelma. Et maintenant, allons voir où l'abbé Dabhóc a trouvé la mort.

Frère Chilperic les ramena à l'*hospitia* et s'arrêta devant la porte d'une chambre située du côté opposé à la leur.

— C'est ici.

En face d'eux, une fenêtre exposée au nord qui donnait sur la ville grouillante éclairait la pièce et la scène qu'ils découvrirent les figea de stupeur.

— Cette cellule a été mise à sac ! s'écria Eadulf.

La literie était éparpillée sur le sol, le mobilier cassé, et les portes de l'armoire pendaient sur des gonds à moitié arrachés. Des briques du mur avaient même été descellées.

— Celui ou ceux qui ont fait cela cherchaient quelque chose de précis, murmura Fidelma.

Frère Chilperic était consterné.

— Hier au soir, tout était en ordre, je vous assure.

Fidelma fronça les sourcils.

— Vous êtes passé ici hier au soir ?

— Eh bien... je voulais m'assurer que tout était prêt.

— En mettant de l'ordre et en nettoyant ? Mais cela allait à l'encontre de notre entreprise ! s'écria Fidelma. Nous voulions vérifier que rien n'avait échappé aux inspections précédentes.

— En tout cas, pour le rangement, c'est plutôt raté, ironisa Eadulf.

— À quelle heure êtes-vous venu ici ? s'enquit Fidelma.

— Après les prières du soir.

— Donc l'évêque Leodegar avait déjà annoncé à la chapelle que nous mènerions les investigations sur le meurtre de Dabhóc.

— C'est exact.

Eadulf hocha la tête d'un air entendu.

— J'en déduis que quelqu'un avait peur que nous ne découvrions un indice ou un objet précieux à ses yeux !

— Bien. Nous n'avons plus rien à faire ici, soupira Fidelma.

Elle se tourna vers l'intendant.

— Soyez assez gentil pour nous montrer la chambre de frère Sigeric, ou alors indiquez-nous où nous pourrions le trouver. Et allez informer l'évêque de ce saccage.

— À cette heure, frère Sigeric est sûrement au *scriptorium*. Je vais vous y accompagner.

— Un instant. Qui occupait les chambres encadrant celle de l'évêque Ordgar ?

— Son intendant, frère Benevolentia, loge dans celle de gauche. Juste à côté de celle où l'évêque Ordgar a maintenant emménagé.

— Et à droite ?

— Cette cellule est maintenant inoccupée.

— Et la nuit du meurtre ?

— Lord Guntram y dormait.

— Le gouverneur local ?

— Après sa visite à l'évêque, il n'était pas en état de chevaucher jusqu'à sa forteresse.

— Ah, c'est le visiteur dont l'évêque nous a parlé. Que lui est-il arrivé, au juste ?

— Oh, c'est un jeune homme assez porté sur les excès qui avait abusé de l'excellent vin que l'évêque garde dans son cellier.

Sur ces mots, l'intendant les conduisit devant la porte du *scriptorium* avant de se précipiter chez l'évêque pour lui faire son rapport.

Fidelma et Eadulf le regardèrent s'éloigner dans le corridor tandis que ses sandales claquaient sur les dalles.

— Quelqu'un à la chapelle se serait-il empressé d'aller fouiller la chambre en apprenant que nous mènerions des investigations ? chuchota Eadulf.

— Cela manque de logique. Pourquoi quelqu'un aurait-il tenté de récupérer un objet de valeur justement à ce moment-là alors qu'il avait eu toute la semaine pour le faire ?

— J'admets que c'est une objection de taille, grommela Eadulf, désappointé.

— Mais pas forcément rédhibitoire, précisa Fidelma en ouvrant la porte du *scriptorium*.

Il n'y avait qu'une seule personne à l'intérieur, un jeune homme plongé dans l'étude d'un rouleau étalé sur la table devant lui. Il se

redressa vivement en les entendant entrer et quand Fidelma voulut se présenter, il l'arrêta d'un geste.

— Je sais qui vous êtes, je vous ai vue à la chapelle hier au soir.

— Si j'ai bien compris, frère Sigeric, vous êtes le premier à être arrivé sur le lieu du crime. Vous êtes scribe dans cette abbaye, c'est bien cela ?

Le jeune homme reposa soigneusement sa plume d'oie et se renversa sur son siège.

— J'ai une bonne écriture, je parle le latin, le grec et un peu d'hébreu, ce qui m'a amené à occuper la fonction de scribe auprès de l'évêque.

— Vous êtes franc ?

— Non, un Burgonde, né et élevé dans cette ville.

— Depuis combien de temps servez-vous ici ?

— Depuis l'âge de quinze ans.

— Ce qui vous fait...

— Vingt-quatre ans.

— Donc vous connaissez très bien l'abbaye ?

Le jeune homme haussa les épaules.

— Y a-t-il eu des morts mystérieuses au monastère auparavant ?

— Non, je ne le crois pas.

— Dans cette affaire, vous avez joué un rôle primordial.

— Comment l'entendez-vous ?

— Vous êtes un témoin clé.

— Mais je n'ai rien vu !

— Si, puisque vous êtes arrivé le premier sur le lieu du crime.

— Mais je n'étais pas là quand l'abbé hibernien a été assassiné !

— Je n'ai jamais prétendu le contraire. Comment êtes-vous arrivé dans la chambre de l'abbé Ordgar, environ une heure avant l'aube ?

Frère Sigeric renifla d'un air agacé.

— Je me suis déjà expliqué avec l'évêque Leodegar.

— Ce qui ne vous empêche pas de recommencer avec moi.

— Je ne faisais que passer...

— Au milieu de la nuit ? Où se trouve votre chambre ?

Le jeune homme, de plus en plus tendu, garda le silence.

— Voyons, les chambres de *l'hospitia* sont situées au deuxième étage... d'où j'en déduis que le dortoir est au premier.

— En tant que scribe, j'ai droit à une chambre particulière au deuxième étage.

— Où exactement ?

— Elle est orientée à l'est et donne sur la cour entre ce bâtiment et la *Domus Femini*.

— Ce qui ne nous dit toujours pas pourquoi vous vous êtes rendu dans la chambre d'Ordgar en pleine nuit.

Le jeune homme poussa un soupir agacé.

- Ici les femmes vivent séparées des hommes, grommela-t-il.
Fidelma le regarda d'un air étonné.
- Oui, et alors ?
- Depuis l'époque du bienheureux Reticulus, notre premier évêque d'après certains et le deuxième d'après d'autres qui clament qu'Amator l'avait précédé, ce monastère était mixte. Mais l'évêque Leodegar appartient à la faction qui s'est prononcée pour la séparation des sexes et le vœu de célibat des religieux voulant servir la foi. Pourtant, nous avons théoriquement le choix puisque Rome n'a pas encore institué le célibat.
- Si vous désapprouvez l'évêque Leodegar sur ce point, inutile de vous en défendre, le rassura Fidelma. Eadulf et moi sommes religieux et mariés. Nos Églises ne prônent pas l'abstinence.
- Donc vous me comprenez ! déclara le jeune homme d'un ton exalté.
- Nous comprenons quoi ? Expliquez-nous plutôt pour quelle raison vous vous êtes levé avant l'aube.
- J'avais rendez-vous avec une jeune fille, lança Sigeric tout à trac.
- Comment s'appelle-t-elle ?
- Valretrade, c'est une des religieuses de la *Domus Femini*. Nous nous sommes rapprochés alors que le monastère était encore une congrégation mixte. Elle aussi copie des textes anciens, et, quand l'évêque a séparé les communautés, nous nous sommes arrangés pour continuer à nous rencontrer régulièrement.
- Donc vous aviez rendez-vous avec Valretrade.
- Elle m'avait envoyé un message me demandant de la rejoindre pour une affaire urgente.
- Comment ce message vous est-il parvenu ?
- Ma chambre donne sur la cour qui nous sépare de la *Domus Femini*, et celle de Valretrade est située presque en face de la mienne. Quand nous voulons nous voir, nous plaçons une chandelle allumée sur le rebord de la fenêtre.
- Et cette nuit-là...
- En me relevant parce que je ne parvenais pas à trouver le sommeil, j'ai vu la flamme de sa bougie. J'ai allumé la mienne à mon tour et elle a agité trois fois la sienne, de gauche à droite, selon le code que nous avons mis au point. J'ai répondu de même, puis elle a éteint sa chandelle, ce qui signifiait qu'elle était en route pour notre lieu de rendez-vous, et je l'ai imitée.
- Que se serait-il passé si vous n'aviez pas remarqué le manège de Valretrade ?
- Je reconnais que ce moyen de communication est assez hasardeux mais nous n'en avons pas trouvé d'autre. Et puis il est très rare que nous soyons poussés par la nécessité. La plupart du temps, nous fixons nos rendez-vous à l'avance, près d'une tombe dans les catacombes de

l'abbaye, qui abrite une vieille nécropole où les évêques sont enterrés.

— Et alors ?

— En passant devant la chambre de l'évêque Ordgar, j'ai remarqué que la porte était entrebâillée, j'ai vu l'Hibernien et le Briton gisant sur le sol et le Saxon inconscient sur le lit. J'ai hésité un instant entre ma loyauté envers l'abbaye et mes inquiétudes pour Valretrade, puis j'ai décidé de réveiller l'évêque. Une heure plus tard, quand j'ai été enfin libre de me rendre dans les catacombes, Valretrade n'était plus là.

— Cela remonte à une semaine. Valretrade vous a-t-elle fourni des explications ?

Une ombre passa sur le visage de Sigeric.

— Je ne l'ai plus revue.

Eadulf fronça les sourcils.

— Elle n'a plus jamais tenté d'entrer en contact avec vous ?

— Non, et la nuit suivante, mes tentatives n'ont rien donné.

— Voulez-vous que nous lui transmettions un message de votre part ? Je suppose qu'elle vous en a voulu de ne pas vous être présenté au rendez-vous.

Frère Sigeric secoua tristement la tête.

— Le quatrième jour, j'ai pris mon courage à deux mains et demandé audience à l'abbesse Audofleda. J'ai été reçu par son intendante qui m'a chassé.

— Que vous a-t-elle dit exactement ?

— Qu'il lui était impossible de m'aider et elle a ajouté que Valretrade s'était enfuie de l'abbaye.

— Mais pourquoi aurait-elle fait une chose pareille ?

Frère Sigeric baissa la tête, réprimant un sanglot.

— Si sa situation était tellement désespérée, elle m'aurait attendu. Je la connais. Ou alors elle se serait débrouillée pour m'alerter.

Fidelma posa la main sur l'épaule du jeune homme.

— Nous éclaircirons ce mystère, Sigeric, et nous parlerons à l'abbesse. En attendant, essayez de ne pas trop vous tourmenter...

La porte de la bibliothèque s'ouvrit et frère Chilperic entra.

— J'ai informé l'évêque des derniers développements de cette affaire, annonça-t-il. Il attend vos conclusions.

Fidelma sourit à Sigeric.

— Merci pour votre aide, mon frère. Nous nous reverrons bientôt.

— Voulez-vous retourner à la chambre d'Ordgar ou puis-je en disposer ? s'enquit Chilperic.

— Vous pouvez en disposer. Nous aimerions maintenant nous entretenir avec l'abbé Cadfan.

— Vous vous souvenez quand je vous ai indiqué la nouvelle chambre de l'évêque Ordgar ? Celle de l'abbé Cadfan est située un peu plus loin

et donne sur le petit couloir à droite.

— Très bien. Nous passerons d'abord chez l'évêque Ordgar, puis nous interrogerons l'abbé Cadfan. Nous n'avons plus besoin de vos services pour l'instant.

Frère Chilperic, qui n'appréciait guère d'être ainsi congédié, voulut protester mais le couple s'éloignait déjà.

CHAPITRE V

Quand Fidelma et Eadulf entrèrent dans sa chambre, l'évêque Ordgar demeura assis. Toute sa personne dégageait une puissante personnalité et son visage sévère exprimait la colère. Derrière lui se tenait un jeune homme aux cheveux noirs et bouclés qui les observait de ses yeux bleu pâle. Il fit un pas dans leur direction, s'arrêta et consulta l'évêque du regard d'un air inquiet.

— Vous êtes frère Eadulf de Seaxmund's Ham ? demanda le jeune homme à Eadulf en saxon avec un accent étranger. Le *gerefa* dont l'évêque Leodegar nous a parlé ?

— C'est moi, répondit Eadulf dans la même langue avant de passer au latin. Je vous présente Fidelma de Cashel, sœur de Colgú, roi de Muman – avocate des cours des cinq royaumes d'Éireann.

Fidelma n'aimait pas beaucoup qu'on la présente de façon aussi pompeuse, mais Eadulf, ayant été informé de l'arrogance de l'évêque saxon, avait préféré mettre toutes les chances de leur côté pour amener l'évêque à collaborer avec eux.

— On m'avait dit que le nom de cette femme était sœur Fidelma, répliqua l'évêque en saxon d'un ton méprisant.

— La foi touche des personnes de toutes conditions, ceux qui la servent sont égaux devant Dieu. Et « cette femme » est mon épouse. Eadulf se tourna vers le jeune homme.

— Et vous, qui êtes-vous ?

— Frère Benevolentia, intendant de Mgr l'évêque Ordgar.

— Mais vous n'êtes pas saxon.

— Non, je suis burgonde.

Fidelma commença à s'agiter.

— Je maîtrise mal votre langue et je préférerais que nous nous exprimions en latin, dit-elle d'un ton brusque.

— Comme vous voulez, déclara l'évêque avec raideur.

— Je vous remercie. Nous cherchons des réponses à un certain nombre de questions.

— Je croyais que c'était frère Eadulf qui devait me représenter.

Ordgar revint au saxon :

— J'espère qu'on a précisé mes fonctions : je suis ici en nom et place de Théodore, archevêque de Cantorbéry, et dès que ce concile sera clos je me rendrai à Rome pour m'entretenir avec le Saint- Père.

— On vous aura mal informé de mon rôle, s'excusa Eadulf.

— N'êtes-vous pas un *gerefa* originaire du royaume des Angles de l'Est ? intervint frère Benevolentia. Mgr l'évêque Ordgar a tout

naturellement supposé que, dans cette affaire, vous apporteriez votre soutien aux vôtres.

Eadulf se retint de sourire.

— L'évêque Leodegar nous a demandé, à sœur Fidelma et à moi-même, de mener des investigations sur la mort de l'abbé Dabhóc et de lui remettre nos conclusions. Nous ne représentons les intérêts de personne, excepté ceux de l'abbé défunt.

— Espérons cependant que vous n'avez pas oublié vos devoirs envers votre peuple, rétorqua l'évêque d'un ton sec. Si j'ai bien compris, vous avez passé de nombreuses années dans cette île de l'Ouest...

— Ma loyauté envers mon peuple passe d'abord par la vérité, et tant qu'un certain nombre de personnes n'auront pas été interrogées, elle ne risque guère d'être dévoilée.

— Vous oubliez à qui vous parlez, mon frère ! s'écria frère Benevolentia, scandalisé par le ton d'Eadulf.

— Au contraire, je suis parfaitement conscient que je parle au témoin d'un meurtre, dit Eadulf avec calme. Pouvons-nous maintenant revenir au latin et commencer l'audience ?

Une étincelle vite éteinte brilla dans les yeux de l'évêque.

— Je vous écoute, lança-t-il d'une voix forte.

Eadulf jeta un coup d'œil à Fidelma qui lui fit signe de poursuivre. L'évêque serait sûrement plus disert avec Eadulf qu'avec elle.

— Décrivez-nous ce qui s'est passé la nuit du drame.

— Comme je n'étais pas conscient, je ne peux pas répondre.

— De quoi vous souvenez-vous ? Auriez-vous oublié l'instant où vous êtes revenu dans votre chambre ?

— Non, naturellement. Après les prières du soir dans la chapelle, je me suis rendu chez l'évêque Ordgar pour me plaindre de Cadfan, dont le comportement à mon égard avait été fort discourtois. Puis je suis retourné dans ma chambre et me suis mis au lit après avoir bu un peu de vin, comme j'en ai l'habitude. Je me suis réveillé très mal en point, avec un terrible mal de tête, et l'esprit confus. Je me rappelle avoir entendu de nombreuses voix, quelqu'un m'a secoué, puis j'ai à nouveau perdu connaissance. Lors de mon second réveil, j'étais dans cette chambre et un médecin m'examinait. Le mal de tête et la nausée se sont prolongés un certain temps et, quand j'ai été pleinement rétabli, on m'a annoncé qu'on avait retrouvé le cadavre de l'abbé Dabhóc sur le sol de mon ancienne chambre, étendu près de l'abbé Cadfan. Quant à moi, on m'a raconté que je délirais mais je ne m'en souviens pas.

— Ce récit suscite quelques questions, dit Eadulf.

L'évêque se renversa sur son siège et plissa les paupières.

— Je vous écoute.

— En ce qui concerne le vin, vous êtes sûr qu'il a été empoisonné ?

— Absolument. Je n'étais pas du tout dans mon état normal.

— D'où venait-il ?

Frère Benevolentia toussota pour attirer l'attention.

— C'est moi qui comme chaque soir ai placé un gobelet de vin près du lit de l'évêque. Cette boisson favorise le sommeil et...

Ordgar prit un air ennuyé, craignant sans doute que les propos de son intendant ne révèlent quelque faiblesse inhérente à son caractère.

— Où vous étiez-vous procuré ce vin ? demanda aussitôt Eadulf.

— J'en avais acheté une petite amphore au marché local.

Où la gardiez-vous ?

— Dans la chambre de l'évêque. Étant donné la taille de cette amphore, je n'avais pas estimé nécessaire de l'entreposer dans un cellier.

— L'aviez-vous déjà utilisée ?

— Oui, à plusieurs reprises au cours des quatre jours précédents.

— Et cette nuit-là, c'est bien vous qui avez versé le vin dans le gobelet ?

— C'est moi.

— Et maintenant, où se trouve l'amphore ?

— Ayant été vidée après sa dernière utilisation, elle a été jetée.

— Tout comme le gobelet, je suppose ?

— Il a été nettoyé le lendemain.

— Donc nous n'avons que la parole de l'évêque Ordgar quant à l'empoisonnement de ce vin.

— Depuis quand met-on ma parole en doute ? tonna l'évêque.

— Simple constatation, rétorqua Eadulf sans s'émouvoir. Dites-moi, quel goût avait ce vin ?

— Comment cela ?

— Avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel en le buvant ?

— Non.

Il se figea.

— Sauf que...

— Oui ?

— Il m'a semblé plus doux que d'habitude. Mais ce n'était pas désagréable.

— Très bien. Frère Benevolentia, vers quelle heure avez-vous versé le vin ?

— Après que la cloche a sonné la fin des prières, car je savais que l'évêque ne tarderait pas à aller se coucher.

— Sauf que j'ai été retardé par ma visite à Leodegar, fit remarquer Ordgar.

— Avez-vous attendu le retour de votre évêque dans sa chambre ? demanda Eadulf à Benevolentia.

— Non, j'ai laissé le gobelet sur la table de chevet et je suis retourné

dans ma chambre où je me suis aussitôt endormi.

— Où se trouve votre chambre ?

— À côté de celle que l'évêque occupait, afin qu'il puisse m'appeler en cas de besoin.

— Celle de l'évêque était-elle fermée ?

— Aucune porte n'est fermée dans l'abbaye.

— Donc n'importe qui pouvait y avoir accès.

— En effet, et si l'amphore vide avait été rangée dans une armoire, le gobelet était bien en évidence.

— Vous n'avez pas entendu l'évêque rentrer, ni l'abbé Dabhóc ou l'abbé Cadfan lui rendre visite pendant la nuit ?

— Non, je dors toujours profondément.

— Qu'est-ce qui vous a réveillé ?

— Le médecin de l'abbaye, frère Gebicca, qui est venu frapper à ma porte. Il m'a annoncé que l'évêque était malade et m'a demandé de l'aider à le transporter dans une autre cellule où il serait soigné. Dans la chambre, j'ai vu le sang et les deux corps gisant sur le sol.

— Est-ce vous qui avez lavé le gobelet ?

— Non, je crois que c'est frère Gebicca. Il a nettoyé la pièce après le transfert du cadavre de l'Hibernien.

— Vous êtes l'intendant de l'évêque Ordgar depuis combien de temps ?

Ce fut l'évêque qui répondit.

— Mon précédent intendant est mort d'une fièvre au cours du voyage. Alors que je visitais l'abbaye de Divio, sur le chemin d'Autun, j'ai rencontré frère Benevolentia et lui ai offert de le remplacer.

— Divio ?

— Une ville burgonde au nord d'Autun, expliqua frère Benevolentia. J'ai servi en tant que scribe dans l'abbaye et n'assiste l'évêque Ordgar que depuis trois semaines.

Fidelma, qui jusque-là avait écouté sans mot dire, décida qu'il était temps qu'elle se manifeste.

— Monseigneur, connaissiez-vous bien l'abbé Dabhóc ?

— Non, pas du tout. Nous avions à peine échangé quelques formules de politesse avant l'ouverture du concile.

— Au cours du débat, avez-vous eu des divergences d'opinion ?

— Il n'y a pas eu de débat.

— On m'a cependant rapporté que pendant la séance d'ouverture, des propos peu amènes avaient été échangés.

— Au cours d'une rencontre informelle entre les délégués, je me suis effectivement querellé avec le Briton Cadfan, reconnu l'évêque.

— Vous n'avez donc aucune idée des raisons qui auraient pu amener l'abbé Dabhóc à vous rendre visite au milieu de la nuit ?

— Aucune. À moins qu'il n'ait été attiré là par le *welisc* qui l'aurait tué

pour me faire endosser le crime.

— Vous détestez à ce point l'abbé Cadfan ?

— Ces *welisc* sont tous les mêmes, des ennemis jurés de mon sang, des ingrats qui ne cessent de se plaindre.

— C'est tout de même compréhensible, non ?

L'évêque la toisa d'un air courroucé.

— Que voulez-vous dire ?

— Votre peuple n'a-t-il pas traversé les mers pour chasser de leurs terres les Britons que vous appelez les *welisc*, les étrangers ? Vous avez pris possession de leurs villages et de leurs fermes et aujourd'hui encore, vous continuez votre progression vers l'ouest. Comment, dans ces conditions, espérer de la gratitude de leur part ?

Ordgar eut une moue arrogante.

— C'est Dieu qui nous a montré la voie. Il nous a conduits vers l'île des Britons pour qu'on s'y établisse.

— Mais elle était déjà habitée.

— Par des moutons ! Dieu a fait des moutons des *welisc* parce qu'il souhaitait qu'ils soient tondus.

— La tonte n'a pas été facile et ils continuent de se battre pour rester sur leurs terres. Si Dieu vous a indiqué le chemin, Ordgar de Kent, ce fut en de bien étranges circonstances puisque à l'époque vous adoriez Odin, Tyr, Thor et Frigg. Et si je connais vos dieux, c'est que dans votre peuple nombreux sont ceux qui leur consacrent toujours des autels. Il y a une ou deux générations, les Angles et les Saxons ne s'intéressaient guère au Christ. Vous avez été détournés de vos idoles par les missionnaires de mon pays. Alors je vous en prie, ne faites pas porter à Dieu ou au Christ la responsabilité du calvaire qu'endurent les Britons.

Sans laisser à Ordgar le temps de répondre à cette diatribe, Fidelma se tourna vers Eadulf.

— Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de déranger plus longtemps l'évêque Ordgar et son intendant.

Perdu dans ses pensées, Eadulf revoyait sa jeunesse. N'avait-il pas lui aussi glorifié les dieux païens avant qu'un missionnaire d'Hibernia ne le convertisse à la vraie foi ?

Sur l'injonction de Fidelma, il se leva précipitamment.

— Nous en avons terminé pour l'instant, dit-il à Ordgar.

— Attendez ! s'écria l'évêque. Il faut que je sois sans délai lavé de ces accusations dégradantes. Quand pourrai-je retrouver mon siège au concile ?

— Nous ne manquerons pas de vous tenir informé des progrès de notre enquête, répondit sèchement Fidelma.

Elle referma la porte derrière eux et ils parcoururent un couloir qui donnait sur un palier minuscule avec une haute fenêtre. Alors qu'ils

regardaient le ravissant jardin, en bas, où coulait une fontaine, Fidelma respira l'air frais à pleins poumons.

— Excuse-moi, dit-elle à son époux visiblement attristé, mais je n'ai pas pu résister au désir de remettre cet homme à sa place. Cependant, je n'aurais pas dû parler aussi durement de ton peuple.

— Je connais ses fautes, aucun peuple sur terre n'est irréprochable. D'après nos conteurs, nos ancêtres auraient été chassés de leurs terres par des tribus hostiles : voilà pourquoi ils ont rejoint la Bretagne et combattu ses habitants.

— Une issue heureuse pour les Angles et les Saxons, et un grand malheur pour les Britons.

Eadulf poussa un profond soupir.

— Crois-tu que l'évêque Ordgar soit coupable de ce crime ?

— Son histoire est assez invraisemblable et c'est justement ce qui la rend crédible.

— Et Benevolentia, tu en penses quoi ?

— Il m'a l'air très soumis à l'évêque.

Elle se redressa et lui sourit.

— Nos investigations ne font que commencer...

En suivant les indications de frère Chilperic, ils trouvèrent sans difficulté la chambre de l'abbé Cadfan.

Le Briton s'avança vers eux, serra avec effusion les mains de Fidelma, puis celles d'Eadulf. C'était un petit homme brun avec de grands yeux noirs.

— Je vous connais, Fidelma de Cashel, déclara-t-il avec enthousiasme. J'étais à la cour de Gwlyddien de Dyfed quand vous avez résolu le mystère de Pen Caer avec l'aide de votre époux. Je me réjouis de votre présence ici car nul autre que vous n'est mieux à même d'élucider l'énigme du meurtre de l'abbé Dabhóc.

— J'espère que vos espérances ne seront pas déçues, murmura Fidelma, brusquement intimidée par les attentes qui pesaient sur elle.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Que diriez-vous d'un gobelet de ce vin blanc ? Il est frais et pas désagréable.

Le couple accepta avec plaisir.

— Et maintenant, lança le Briton d'un ton affable, vu que je suis accusé par Ordgar du meurtre de ce pauvre Dabhóc, je suppose qu'il me faut répondre à quelques questions. Je vous exposerai uniquement les faits que je tiens pour certains.

Fidelma se sentait à l'aise avec Cadfan. Le système juridique des Britons était à peu de chose près semblable à celui des brehons, les juges irlandais. Chez eux, un brehon s'appelait un *barnwr*.

— Quand avez-vous rencontré l'évêque Ordgar pour la première fois, Cadfan ? Inutile de vous demander si vous l'appréciez.

Cadfan se mit à rire.

— Je le déteste ! S'il criait « au secours ! » au bord de la route, même la parabole du bon Samaritain ne me déciderait pas à lui venir en aide. Sans cloute ma foi manque-t-elle de vigueur ? Et pour répondre à votre question, en arrivant à Autun, j'ignorais jusqu'à l'existence de l'évêque Ordgar.

Cependant, quand nous nous sommes rencontrés devant la chapelle, je l'ai prévenu que j'allais proposer aux instances religieuses une condamnation des royaumes saxons après la destruction de Benchoer.

Fidelma et Eadulf ne réagissant pas, il poursuivit :

— Benchoer était le plus célèbre des monastères de Gwynedd. Drostó, son abbé, était d'ailleurs invité au concile et je devais l'accompagner comme assistant. Juste avant notre départ, les Saxons de Mercia ont attaqué et brûlé Benchoer, et assassiné un millier de nos frères. J'ai eu de la chance car je m'étais absenté pour aller m'entretenir des questions à soulever au concile avec l'évêque de Dewi Sant. Nous avons appris que poursuivis par les Saxons, Drostó et une poignée de survivants s'étaient enfuis dans les forêts. Puis nous avons reçu un message de Drostó en personne disant qu'il ne pouvait pas abandonner son peuple en des circonstances aussi tragiques. Il fut donc décidé, compte tenu de l'importance de ce concile, que j'y remplacerais Drostó. Vous n'ignorez pas que les sujets qui seront abordés ici risquent d'affecter grandement nos Églises et nos abbayes.

Très gêné, Eadulf avait baissé la tête.

— Un millier de vos frères auraient été tués ? murmura Fidelma d'un ton incrédule.

— Des frères et des sœurs, confirma Cadfan. Et il s'agit d'une attaque que nous n'avions en aucune manière provoquée.

— L'ambition de Wulfhere de régner sur tous les royaumes saxons est bien connue, intervint Eadulf. Il s'est également proclamé Bretwalda, seigneur des Britons, et il a persuadé l'archevêque de Cantorbéry de reconnaître ce titre. Ses alliances et ses conquêtes menacent mon peuple, les Angles de l'Est. Ne contrôle-t-il pas déjà le royaume de Lindsey, au nord, et celui des Saxons de l'Est ?

— Vous m'excuserez d'être davantage concerné par mon peuple, rétorqua l'abbé Cadfan. J'ai demandé à Ordgar s'il acceptait de se joindre à moi pour condamner le sacrilège de cette attaque inqualifiable. N'est-il pas venu ici en tant qu'homme de Dieu représentant le nouvel évêque envoyé par Rome pour administrer les royaumes saxons ? Il m'a ri au nez et a déclaré qu'il se réjouissait des exploits de Wulfhere !

L'embarras d'Eadulf ne fit que croître.

— Ces guerres sont incessantes, dit-il d'une voix hésitante.

— Oui, et pourquoi, à votre avis ? rétorqua l'abbé Cadfan. Qui sont les envahisseurs ? Un homme aussi intelligent que vous ne devrait pas se

ranger aux côtés de son peuple quand il se conduit de façon aussi barbare.

— Que s'est-il passé quand l'évêque Ordgar a refusé de vous appuyer ? s'empessa d'intervenir Fidelma, craignant que la conversation ne s'enlise.

— Nous sommes entrés dans la chapelle qui sert de salle du concile et avant que j'aie eu le temps d'articuler un mot, l'évêque Ordgar a commencé à m'insulter. Nous nous sommes querellés et le concile a été ajourné. Alors que nous quitions les lieux, Ordgar a redoublé d'injures. Hélas, je suis doté d'un tempérament assez vif et, perdant mon sang-froid, j'ai frappé Ordgar qui a riposté, et de coups en empoignades nous avons roulé à terre ! C'était ridicule, je l'avoue, et manquait de dignité. Des frères nous ont séparés.

— Quand cela s'est-il passé ?

— L'après-midi précédant le drame.

— Comment avez-vous réagi ?

— J'ai décidé d'éviter Ordgar et d'aller visiter, en compagnie d'un religieux, l'ancien théâtre romain situé non loin d'ici. C'est un endroit très impressionnant et...

— Je connais bien les théâtres romains, le coupa Eadulf.

— Celui-ci est unique, il pouvait recevoir quinze cents personnes.

— Un événement particulier se serait-il produit dans ce théâtre ? le pressa Fidelma.

— Pas à ma connaissance. Nous sommes revenus ici pour les prières du soir et, à la chapelle, je me suis tenu éloigné d'Ordgar avant de me retirer pour la nuit. J'ai été réveillé par quelqu'un qui frappait à ma porte, j'ai crié «Entrez ! » mais sans résultat. J'ai alors allumé une chandelle et avisé un morceau de parchemin qu'on avait glissé sous ma porte.

— Que disait-il ? s'enquit Eadulf.

— » Je regrette mon comportement et suis rongé par le remords. Je vous attends dans ma chambre. »

— Il paraît que ce message n'est plus en votre possession ? dit Fidelma.

— Quand j'ai repris conscience dans la chambre d'Ordgar, j'ai constaté qu'on me l'avait dérobé.

— N'avez-vous pas trouvé bizarre de recevoir un tel message en pleine nuit ?

Le Briton haussa les épaules.

— Paul a bien eu une révélation sur le chemin de Damas, alors pourquoi pas Ordgar au cours d'une insomnie ?

— Croyez-vous que la vocation de Paul et celle d'Ordgar soient comparables ?

— À la réflexion... tout cela est très singulier. Mais j'étais si désireux

que toute la chrétienté soit informée de ce qui s'était passé à Benchoer que j'ai accouru au rendez-vous d'Ordgar. J'ai cru l'avoir convaincu ! Quelle vanité ! Et comme le message a disparu, on me soupçonne d'affabulation.

— Donc vous frappez à la porte de l'évêque...

— Qui s'est ouverte d'elle-même. Je suis entré, j'ai appelé, et c'est là que j'ai été frappé par-derrière. Quand je me suis réveillé sur mon lit, j'avais la tête bandée. Constatez vous-même.

Il baissa la tête, exposant des meurtrissures et une blessure mal cicatrisée.

— Que vous a-t-on dit quand vous avez repris conscience ?

— Que l'abbé Dabhóc avait trépassé et qu'on m'avait trouvé évanoui. Quant à Ordgar, il affirmait avoir été empoisonné. On m'a également précisé que c'était le médecin, frère Gebicca, qui m'avait ramené dans ma chambre. Le lendemain, l'évêque Leodegar m'apprenait qu'Ordgar m'accusait d'avoir mis ce meurtre en scène afin de lui en faire porter la responsabilité. J'en ai déduit que c'était Ordgar qui m'avait assommé.

Fidelma réfléchit un instant.

— Comment en êtes-vous venu à cette conclusion ? J'ai du mal à suivre votre raisonnement, abbé Cadfan.

— J'ai rencontré l'abbé Dabhóc pour la première fois au concile, je n'avais donc aucune raison de le tuer ! Il m'a manifesté beaucoup de compassion, sans compter que le peuple d'Iwerddon – nous appelons ainsi votre pays – partage avec nous bien des rituels, contrairement aux Saxons. Pourquoi me serais-je querellé avec l'abbé Dabhóc ? Les accusations d'Ordgar sont ridicules, il détestait l'abbé autant qu'il me hait. Ordgar a monté cette histoire de toutes pièces pour me perdre, c'est aussi simple que ça.

Dans le silence qui suivit, l'abbé fixa Eadulf avec attention.

— Il me semble me rappeler que vous avez étudié dans une école de médecine très réputée, en Iwerddon. Est-ce que je me trompe ?

— Non, j'ai effectivement suivi les enseignements du collège de Tuam Breacain, reconnu Eadulf.

— Dans ce cas, je vous serais reconnaissant d'examiner ma blessure.

Eadulf se leva et se pencha sur l'abbé.

— Je vois une balafre irrégulière juste au-dessus de l'oreille gauche. La plaie, assez profonde, est en voie de guérison. À mon avis, elle a été infligée avec un instrument contondant.

— Vous avez un œil exercé, mon frère. Et maintenant, expliquez-moi comment j'aurais pu empoisonner le vin d'Ordgar et tuer l'abbé Dabhóc avant de m'asséner un coup qui m'a plongé pendant plusieurs heures dans l'inconscience ?

— Cela semble difficile. Mais imaginez que Dabhóc vous ait frappé

juste avant que vous ne l'assassiniez, ou encore que vous ayez eu un complice ?

— Vous me décevez, lança Cadfan d'un ton jovial. L'abbé Dabhóc était incapable de porter un coup pareil, frère Gebicca vous le confirmera. Quant à moi, je n'aurais pas été en état de le tuer après une telle agression. Et ce complice, de qui s'agirait-il, je vous demande un peu ?

— Qu'en dit frère Gebicca ? s'enquit Fidelma.

— Il se range à ma logique. D'ailleurs c'est ce que je plaiderai.

— Mais personne ne vous a officiellement accusé de quoi que ce soit, objecta gentiment Fidelma.

— Cela viendra !

Il poussa un profond soupir.

— L'évêque Leodegar est un Franc et, partant, un cousin des Saxons. Leurs langues sont très proches. Je pense qu'il a déjà choisi la version des faits qui lui convenait, et qui ne lui aliénera ni Rome ni les Saxons. Ordgar, émissaire de Théodore de Cantorbéry, n'a-t-il pas été chargé par le pape en personne de gouverner les Églises des royaumes saxons ? J'imagine mal Leodegar contrariant des autorités aussi puissantes. Il me sacrifiera à ses ambitions, aucun doute là-dessus.

— L'évêque Leodegar se rangera aux côtés de la vérité, le rassura Fidelma. Voilà pourquoi on nous a priés de mener des investigations sur cette affaire.

L'abbé Cadfan éclata de rire.

— Excusez-moi, ma sœur, mais sauf le respect que je vous dois, Leodegar fera ce qui convient le mieux à Leodegar et à son Église franque. Il ne s'opposera pas à Ordgar, de crainte de déplaire à Rome. Il se fiche comme d'une guigne des Britons et de leurs malheurs.

— Vous avez tort, la vérité finira par l'emporter, affirma Fidelma avec fougue.

Sur ces mots, elle se leva et se dirigea vers la porte.

— Espérons que je serai encore en vie à ce moment-là. Tenez-moi informé des progrès de votre enquête.

Fidelma s'immobilisa.

— La vérité prévaudra, abbé Cadfan. J'y veillerai.

CHAPITRE VI

— Leurs histoires sont contradictoires, donc l'un des deux ment, commenta Eadulf après leur entrevue avec Cadfan.

— Les faits qu'ils rapportent sont les mêmes, ce sont les interprétations qui diffèrent, souligna Fidelma.

— L'un prétend qu'il a été empoisonné, et l'autre qu'il a été attiré dans la chambre d'Ordgar où on l'a assommé. L'un dit la vérité, l'autre non.

— Pas nécessairement, murmura Fidelma d'un ton rêveur.

Eadulf secoua la tête.

— Il faudra pourtant bien se résoudre à croire l'une ou l'autre de ces deux versions. Tu veux mon avis ? Autant jeter une pièce en l'air et se décider en fonction du côté où elle tombe !

— La vérité n'est pas un jeu de hasard. Nous devons explorer d'autres pistes.

— Oui, mais lesquelles ?

— Patience...

— Peut-être pourrions-nous interroger le médecin apothicaire, frère Gebicca ?

La cloche se mit à sonner.

— Allons d'abord nous restaurer, c'est l'heure du repas de la mi-journée.

Au rez-de-chaussée, des moines, les mains dans les manches de leur robe, faisaient la queue pour entrer dans le réfectoire. Ils jetèrent des regards en biais au couple qui venait d'arriver. L'abbé Ségdae s'avança d'un pas pressé.

— Ah ! Je vous cherchais. Vous devez rejoindre les délégués des cinq royaumes.

Soulagés, Fidelma et Eadulf le suivirent. À la table qui leur était réservée, six religieux avaient déjà pris place. Ségdae fit les présentations, une clochette tinta et tout le monde se leva tandis que l'évêque Leodegar, escorté de frère Chilperic, faisait son entrée et gagnait la table haute, au fond du réfectoire.

— *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonae voluntatis*, entonna l'évêque, les bras tendus.

— *Laudamus te*, murmura l'assemblée.

— *Benedicimus te, gratias agimus, Gratias agimus te...*

Après les grâces et le bénédicité, tous se rassirent et partagèrent le pain, les viandes froides et les légumes bouillis.

— Vos entretiens ont-ils été fructueux ? demanda l'abbé Ségdae en passant un plat à Fidelma.

— Nous avons juste eu le temps d'interroger Ordgar, Cadfan et Sigeric.
— Quelles sont vos conclusions ?
— Vous connaissez ma méthode, Séгдаe. Tant que nous n'aurons pas acquis de certitudes, je ne vous dirai rien.
— Je prie pour que vous résolviez cette affaire au plus vite, soupira l'abbé.

Nous ferons de notre mieux.

— L'évêque Leodegar ne cesse de me rappeler qu'il attend la visite du roi Clotaire d'ici à quelques jours.

— Quelqu'un a mentionné que Leodegar avait été élevé à la cour de Clotaire, fit remarquer Fidelma d'un air distrait.

Un jeune homme en bout de table la fixait avec insistance. Quand elle croisa son regard, il baissa aussitôt les yeux. Elle se rappela que Séгдаe l'avait présenté comme un moine du Nord, du nom de frère Gillucán.

— Clotaire, le jeune roi de dix-sept ans, est le troisième du nom, expliqua l'abbé. Leodegar a dû être éduqué par un de ses parents car ce Clotaire avait dix ans quand il a succédé à Clovis II.

— Dix ans ? s'étonna Fidelma. C'est bien trop jeune !

— Ici, la coutume veut que le fils aîné succède au père. S'il est mineur, on désigne un régent qui gouverne à sa place.

— Voilà une étrange manière de gouverner, grommela Fidelma, et qui doit être source de bien des désagréments.

— Clotaire doit ratifier officiellement les décrets du concile. L'ambassadeur du pape est déjà parmi nous, il a pris place aux côtés de Leodegar. Vous le voyez ?

Fidelma jeta un coup d'œil derrière elle mais il y avait trop de monde pour qu'elle puisse distinguer les traits du légat de Rome.

— Et alors ? demanda-t-elle en tendant son gobelet à Eadulf qui se servait de l'eau.

— Leodegar ne manque jamais une occasion de me rappeler que les discussions sont bloquées à cause de cette affaire de meurtre. Clotaire risque de se trouver dans l'impossibilité d'approuver publiquement les décisions de ce concile.

— Convoqué par Rome, qui n'apprécie guère nos rites et nos pratiques. Espérons que Leodegar n'a pas déjà arrêté les canons du concile et désigné le coupable du meurtre de Dabhóc.

— Si l'évêque de Rome dicte à Leodegar la conduite à tenir, je vois mal Leodegar s'y opposer. Et je crains qu'il n'attende de nous que nous nous inclinions devant Rome.

Fidelma le fixa droit dans les yeux.

— Il est hors de question que je donne un semblant de légalité à un procédé aussi méprisable. Dans l'éventualité d'un vote du concile, je m'abstiendrai d'assister à la séance.

— Vous savez comme moi que les adeptes de l'Église d'Ailbe, de Patrick et de Colomba, sont en minorité.

— Pourquoi suivre la majorité ? Les Églises d'Orient se sont déjà détournées de Rome.

L'abbé Ségdae jeta des coups d'œil inquiets autour de lui.

— Prenez garde de ne pas être accusée d'hérésie, Fidelma. N'est-ce pas Rome que Pierre a choisie pour fonder l'Église du Christ ? Et le Christ en personne ne lui a-t-il pas confié cette tâche ?

— Alors pourquoi vous quereller avec Rome ? intervint Eadulf. Accepter ses préceptes ne vous faciliterait-il pas la vie ?

L'abbé Ségdae fronça les sourcils.

— Mais c'est Rome qui est dans l'erreur, Eadulf. Nous, nous suivons les préceptes, les rites et les dates de célébration des pères fondateurs de la foi. Ce n'est pas nous qui avons changé, mais Rome, qui a soudain décidé d'adopter d'autres règles.

N'est-ce pas ce que clament les Églises d'Orient en se présentant comme « orthodoxes » ?

— Les motifs du schisme étaient politiques, pas théologiques.

— Comment cela ?

— Les Églises d'Orient se sont séparées de Rome en même temps que l'Empire romain se scindait en deux et que l'empereur Constantin faisait de Byzance sa capitale. Il lui a d'ailleurs donné son nom, Constantinople.

Fidelma hocha la tête.

— Et en Occident, les nouvelles idées de Rome nous éloignent d'elle. Rome a exilé Arius, condamné les enseignements de Pélage, et maintenant elle s'oppose au monothélisme. Un jour, la ségrégation des sexes et le célibat feront partie intégrante des enseignements de Rome. Où s'arrêtera cette constante révision des rites de la foi ? Bientôt, cette religion n'aura plus rien à voir avec le christianisme de nos pères.

— J'ignorais que vous aviez réfléchi à ces questions, Fidelma, s'étonna l'abbé.

— Je n'affiche pas mes convictions sur les manches de ma robe, ce qui ne m'empêche pas de penser. Pour moi, la foi est aussi une affaire personnelle. Pourquoi imposer une seule façon de croire ? En public, je feins de ne m'intéresser qu'à la loi, la justice et la vérité mais...

Eadulf toussota et Fidelma s'aperçut que les moines vidaient progressivement la salle.

— Excusez-nous, Ségdae, mais nous devons poursuivre notre tâche, dit-elle en se levant.

— Est-ce bien raisonnable de t'exprimer avec autant de franchise ? murmura Eadulf quand ils eurent quitté le réfectoire.

— Non, sans doute, mais dans ce domaine j'ai du mal à réprimer ma nature.

— Si tu veux mon avis, Autun est bien le dernier endroit pour une discussion franche et ouverte sur la théologie.

Elle le regarda et se mit à rire.

— Ne fais pas cette tête. Je ne me moque pas de toi mais l'idée que cette grande abbaye, où se réunit un concile censé débattre de l'avenir de l'Église, est le dernier lieu où l'on doive parler de théologie me semble assez comique.

— En tout cas, si chacun se présente à ces réunions en étant certain de détenir la vérité, c'est sûr que nous n'avancerons guère, grommela Eadulf.

Fidelma lui prit affectueusement le bras.

— Tu as raison et tu es bien plus sage que moi. À l'avenir, je m'exprimerai avec plus de circonspection.

Frère Gebicca avait tout du médecin-apothicaire. Frêle et âgé, il se déplaçait avec une rapidité déconcertante, parfaitement à l'aise dans son officine où régnait un vrai capharnaüm. Ils le trouvèrent penché sur sa table de travail couverte de mortiers et de pilons. Quand il se redressa pour accueillir ses visiteurs, la surprise se peignit sur ses traits.

— Mais vous êtes une femme ! s'écria-t-il à l'adresse de Fidelma.

— Vous avez le sens de l'observation, mon frère, une qualité essentielle dans l'exercice de votre art, ironisa celle-ci.

— L'abbaye est interdite aux femmes ! s'exclama le vieil homme avec colère.

— Vous n'avez pas assisté aux prières, hier soir ?

— Non, pour quoi faire ? Je suis très occupé et l'évêque m'en a dispensé afin que je puisse me concentrer sur la santé des membres de la communauté.

— Si vous étiez venu, vous auriez entendu l'évêque expliquer les raisons de ma présence ici. Nous menons des investigations sur la mort de l'abbé Dabhóc.

Frère Gebicca se détendit.

— Ah, c'est vous ! Frère Chilperic m'a vaguement parlé de votre arrivée.

Il alla se laver les mains dans une bassine d'eau et les essuya avec un linge.

— Que puis-je pour vous ?

— Que savez-vous sur la mort de l'abbé Dabhóc ?

Frère Gebicca leur fit signe de le suivre dans le jardin, derrière son officine, et il leur indiqua des bancs de pierre où ils s'assirent au soleil. En ce début d'été, le jardin était plein de fleurs et de plantes odorantes. Après l'atmosphère froide et rébarbative de l'abbaye, cette pause ensoleillée était plutôt réconfortante.

— Quand le corps de l'abbé Dabhóc a été découvert, vous avez été

convoqué dans les appartements de l'évêque Ordgar par frère Sigeric, commença Eadulf.

— Oui, Sigeric agissait sur les instructions de Leodegar qui se trouvait déjà sur les lieux.

— Une fois dans la chambre d'Ordgar, à qui avez-vous porté secours en premier ?

— J'ai d'abord constaté la mort de l'abbé hibernien. L'arrière du crâne avait été enfoncé par un coup d'une grande violence. Puis j'ai examiné Cadfan, le Briton. Lui aussi avait été frappé à la tête, mais le crâne semblait intact et il respirait normalement. Je me suis alors occupé de l'évêque Ordgar.

— Dans quel état se trouvait-il ? demanda Fidelma.

— Il était étendu sur son lit, à moitié inconscient, et tenait des discours décousus. Son haleine sentait le vin.

— Croyez-vous qu'il était soûl ? demanda Eadulf.

— Tout d'abord je l'ai cru, et puis j'en suis venu à la conclusion qu'il avait été empoisonné.

— Qu'est-ce qui vous en a persuadé ?

— Ses yeux, sa langue et ses lèvres. Je pratique la médecine depuis fort longtemps et je connais la différence entre l'abus de boissons fortes et l'effet de certaines plantes qui peuvent elles aussi provoquer la stupeur.

— Qu'avez-vous fait ?

— J'ai averti l'évêque Leodegar qu'il devrait attendre pour interroger Cadfan et Ordgar. J'ai estimé qu'il faudrait au moins une journée avant qu'ils retrouvent leurs esprits. J'ai aussi suggéré que l'abbé Cadfan soit ramené dans sa chambre, où j'ai soigné sa blessure en y appliquant un cataplasme destiné à réduire la tumescence et à hâter la cicatrisation. Puis j'ai demandé à quelqu'un de rester à son chevet. C'est un homme vigoureux, il s'est promptement rétabli.

— Et l'évêque Ordgar ?

— Nous avons réveillé frère Benevolentia, l'intendant d'Ordgar, et transporté l'évêque dans une autre chambre donnant sur le même couloir. L'intendant avait pour instruction de lui faire avaler de l'eau à intervalles réguliers afin de nettoyer l'organisme.

— Et le corps de l'abbé Dabhóc ? s'enquit Fidelma.

— Il a été transféré dans le local où je prépare les cadavres avant l'inhumation. À part la blessure sur le crâne, provoquée par un coup asséné par-derrière avec une violence inouïe, son corps ne portait aucune marque.

— On m'a dit que c'est vous qui aviez nettoyé la chambre de l'évêque Ordgar, ainsi que le gobelet qui contenait le vin empoisonné. Est-ce vrai ?

— N'importe qui aurait pu se servir de ce gobelet. C'était dangereux.

- Parce qu'il contenait encore du vin ? s'étonna Eadulf.
- Il était à moitié plein.
- Donc l'évêque Ordgar n'avait pas tout bu.
- Dieu merci, sinon il avait toutes les chances de trépasser.
- Vous êtes sûr ? s'exclama Fidelma.
- Évidemment ! Je n'ai aucun goût pour les affirmations fantaisistes.
- Avez-vous examiné le vin ?
- J'ai simplement veillé à ce qu'on se débarrasse du gobelet et de l'amphore, qui était vide.
- Donc nous ne saurons jamais si le poison avait été versé dans l'amphore ou dans le gobelet.
- En tout cas, il ne nuira plus à personne !
- À chacun sa tâche, frère Gebicca. Si la vôtre est de sauver des vies, la mienne est de découvrir pourquoi un homme a été drogué, un autre tué et un troisième blessé.
- Frère Gebicca, intervint Eadulf, serait-il possible que l'évêque Ordgar ait tué l'abbé Dabhóc, frappé l'abbé Cadfan, et bu juste assez de vin pour sombrer dans l'inconscience sans mettre sa vie en danger ? Gebicca réfléchit.
- Tout est possible, mais alors Ordgar est un homme très avisé s'il sait quelle quantité avaler sans risquer le pire.
- Cependant, il aurait pu le faire ?
- Frère Gebicca ouvrit les bras en un geste d'impuissance.
- À moins que l'on ne me démontre qu'Ordgar est versé dans l'art des poisons, je pense que c'est fort peu probable, mais je peux toujours me tromper.
- Pendant que vous soigniez vos deux patients, les avez-vous questionnés sur ce qui s'était passé ? demanda Fidelma.
- Quand ils sont revenus à eux, ils ne comprenaient rien à ce qui leur était arrivé et n'avaient aucun souvenir. L'évêque Ordgar se rappelait seulement qu'il avait bu du vin avant de se coucher, et l'abbé Cadfan qu'on l'avait assommé. Ordgar serait le principal suspect si Cadfan n'affirmait avoir reçu un message de lui que l'on n'a jamais retrouvé.
- Un dernier point, dit Eadulf. Cadfan aurait-il pu s'infliger lui-même sa blessure ?
- Impossible.
- Donc les soupçons sont également partagés entre les deux hommes. Le médecin haussa les épaules et Fidelma se leva.
- Je suppose que vous ne connaissiez aucun de ces trois religieux avant qu'ils se présentent à l'abbaye ?
- La plupart des évêques et des abbés assistant au concile sont étrangers à cette ville et ne se sont jamais vus. Quant à moi, je n'ai pratiqué mon art qu'à Divio et à Autun.
- Nous vous remercions de nous avoir consacré un peu de votre

temps.

— Je crains de ne pas vous avoir été d'une grande utilité.

Ils regagnèrent l'officine et l'abbé les reconduisit jusqu'à la porte d'entrée.

— Si vous voulez mon opinion, conclut-il, vous serez obligés de vous fier à votre intuition. L'un des deux suspects ment, mais lequel ? À votre place, je le jouerais à pile ou face.

CHAPITRE VII

— Gebicca pense comme moi, nous sommes confrontés à une énigme insoluble, grommela Eadulf tandis qu'ils traversaient la grande cour.

— Aucune énigme n'est insoluble.

— Mais nous n'avons pas d'autres témoins !

— Peu importe.

— Il est très regrettable qu'on se soit débarrassé du gobelet et de l'amphore. Un bon apothicaire aurait été en mesure d'identifier le poison et de confirmer la version d'Ordgar.

— L'amphore n'a pas d'importance.

— Pourquoi cela ?

— Le poison a été mélangé dans le gobelet, pas dans l'amphore.

Ils virent frère Chilperic qui venait à leur rencontre.

— Je me rendais dans mon jardin de simples, leur dit-il. Vous cherchez quelque chose ?

— Non, nous bavardions en marchant. Ce soleil est très agréable. Où se trouve votre jardin ?

— Je vous le fais visiter ? Je ne cultive pas les mêmes plantes que l'apothicaire.

— Avec plaisir.

Ils passèrent derrière le bâtiment principal, traversèrent une cour et débouchèrent sur un grand espace ouvert et plein d'herbes aromatiques où s'activaient deux moines âgés.

— C'est magnifique ! s'exclama Fidelma.

— Je crains que ce jardin ne nous invite à la paresse et à la contemplation plutôt qu'au travail, ironisa Chilperic. Nous cultivons toutes sortes de plantes à l'usage de nos frères.

— Je ne voudrais pas vous pousser à l'indolence, frère Chilperic.

— Sans compter que vous-même avez sûrement fort à faire. Vos investigations avancent-elles ? Avez-vous déjà pris des décisions ?

— Nous sommes dans une impasse, soupira Eadulf.

— Disons que nous sommes confrontés à un petit problème, le corrigea aussitôt Fidelma. Mais peut-être pouvez-vous nous aider.

— Volontiers.

Elle désigna du menton le haut mur qui séparait l'abbaye de la *Domus Femini*.

— Nous aimerions rencontrer l'*abbatissa*.

— L'abbesse Audofleda ? s'étonna l'intendant.

— Croyez-vous que vous pourriez nous ménager un entretien ?

— L'abbesse Audofleda ne reçoit personne de l'abbaye sans la

permission expresse de l'évêque, grommela frère Chilperic. De toute façon, je ne comprends pas en quoi votre enquête devrait vous mener à la *Domus Femini*.

— Ce qui relève ou non de mon enquête ne concerne que moi, et je ne suis pas autorisée à vous en faire part.

L'intendant parut contrarié.

Il me faut au préalable consulter l'évêque Leodegar.

Fidelma allait protester quand elle comprit qu'il n'était pas en mesure de céder à sa prière.

— Vous serait-il possible de demander sans tarder son autorisation à l'évêque ?

Frère Chilperic hésita.

— Il est en visite et ne sera pas de retour avant le repas du soir.

Fidelma jeta un coup d'œil au ciel. D'ici là, ils auraient eu tout loisir de se rendre à la *Domus Femini*... décidément, l'atmosphère de cette abbaye la déprimait, elle avait hâte d'en finir et de rentrer à Cashel.

Elle prit le bras de l'intendant.

— Comprenez-moi, mon ami, si l'évêque Leodegar ne nous avait pas accordé entière liberté pour nos investigations, nous aurions refusé la tâche qu'il nous a confiée. Et donc avec tout le respect que je vous dois, je me permets d'insister.

— Il n'empêche que je dois en référer à l'évêque, s'obstina Chilperic.

— Dans ce cas, je crains que nous ne soyons condamnés à l'oisiveté.

Elle se tourna vers Eadulf.

— Et si nous allions nous promener en ville ?

Eadulf acquiesça mais frère Chilperic parut choqué.

— Vous voulez quitter l'abbaye ?

Fidelma fronça les sourcils.

— En quoi cela vous dérange-t-il ?

L'intendant eut un geste d'excuse.

— La règle veut que personne ne quitte le monastère sans l'aval de l'évêque. De plus, nous avons reçu des instructions pour protéger les délégués, qui doivent être confiés à un guide.

— Vous m'étonnez. Nous avons bien voyagé jusqu'ici sans que personne se soucie de notre sécurité.

— C'est la règle.

— Sommes-nous autorisés à regagner nos chambres sans escorte ?

Le jeune homme, très gêné, était clairement tiraillé entre son devoir envers l'évêque et l'irritation légitime de Fidelma, qui lui tourna brusquement le dos et s'éloigna avec Eadulf. Dans la cour pavée, elle ralentit le pas.

— Je déteste que l'on me restreigne dans mes déplacements !

— Ce n'est pas la faute de ce jeune homme. Il craint de prendre une décision qui déplairait à l'évêque, objecta Eadulf.

— Cela ne te semble pas étrange que l'évêque contrôle le moindre mouvement des personnes vivant ici ? De quoi a-t-il peur ?

— À mon avis, cet excès de surveillance vise à empêcher les gens de penser par eux-mêmes.

Fidelma s'arrêta.

— Va trouver l'abbé Séгдаe. Je suis certaine qu'il n'est pas du genre à se laisser entraver par les contraintes de ce monastère. Avec un peu de chance, il nous appuiera dans notre volonté de sortir d'ici.

Eadulf hésita, haussa les épaules et s'éloigna tandis que Fidelma lui criait :

— Je t'attends à *l'hospitia* !

Elle espérait que Leodegar ne chercherait pas à connaître les raisons qui motivaient son désir de visiter la *Domus Femini*, où elle voulait vérifier si l'histoire de frère Sigeric n'était pas liée aux événements qui avaient précipité la mort de l'abbé Dabhóc. L'évêque lui était de plus en plus antipathique, le mode de vie et le système juridique d'Éireann lui manquaient déjà cruellement.

Elle entra dans sa chambre et alors qu'elle refermait la porte, elle entendit un léger bruit derrière elle. Le cœur battant, elle se retourna et vit une silhouette dissimulée dans l'ombre.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle d'une voix forte.

Un jeune homme apparut dans la lumière.

— N'ayez crainte, ma sœur, dit-il en celte d'Éireann.

Elle reconnut le jeune homme qui l'avait observée au réfectoire.

— Vous êtes frère Gillucán, c'est bien cela ?

— Oui, l'intendant de l'abbé Dabhóc.

Fidelma s'assit sur le lit et lui désigna une chaise.

— Voilà une bien étrange façon de vous présenter, mon ami.

— Partout dans cette abbaye j'ai le sentiment qu'on m'épie, murmura-t-il.

— Mais pour quelles raisons ?

Il frissonna.

— Je l'ignore. Et je me languis de mon pays.

— Vous venez d'Ulaidh ?

— Je suis un Uí Nadsluaig, mais j'ai servi à Tualach Óc.

— Vous n'aimez pas le monastère d'Autun ?

— Il est maudit, il y erre des âmes tourmentées, ma sœur. En vérité, je suis terrorisé.

Fidelma haussa les sourcils d'un air perplexe.

— Expliquez-vous !

— Je ne sais par où commencer.

— Par le commencement. Donc vous étiez l'intendant de l'abbé Dabhóc ?

— Et son chef scribe. J'ai travaillé pendant cinq ans pour lui.

— C'est donc pour cette raison qu'il vous a choisi pour l'accompagner ici.

— Voyager en sa compagnie et se rendre à un concile aussi important que celui-là était un grand honneur. Naturellement, nous représentions Ségéne, l'évêque d'Ard Macha.

— Vous êtes ici depuis combien de temps ?

— Dix jours. Une fois rassemblés les délégués les plus importants, l'évêque d'Autun a ouvert le concile. La séance s'est déroulée hors de la présence des conseillers et des scribes. Par conséquent, je n'ai pas été le témoin de la violente dispute qui m'a été rapportée plus tard.

— Quelle dispute ?

— L'abbé Dabhóc m'avait parlé de l'animosité qui régnait entre l'abbé Cadfan, de Gwynedd et l'évêque Ordgar de Kent. Ils en étaient même venus aux mains. L'abbé Dabhóc doutait que des accords puissent être conclus dans une telle atmosphère.

— Il vous a raconté l'affaire en détail ? s'étonna Fidelma.

— J'ai oublié de préciser que j'étais aussi son *anam chara*, son âme sœur.

Dans les cinq royaumes, chaque chrétien devait se choisir une *anam chara* avec laquelle il partageait ses inquiétudes et ses réflexions. Cette coutume, qui remontait à l'époque druidique, était unique dans la chrétienté. D'ordinaire, un chrétien se confessait en public ou auprès d'un prêtre et exécutait la pénitence qui lui était éventuellement imposée. Une *anam chara* se contentait d'écouter et de prodiguer des conseils.

— Ce sont ces hostilités latentes qui vous effrayent ?

— Pas exactement. Ce soir-là, l'abbé Dabhóc était résolu à demander une entrevue à l'évêque Leodegar à la première heure. Il estimait qu'il fallait trouver un compromis. Or c'est le lendemain matin que j'ai appris le drame, conclut Gillucán d'une voix étranglée.

— Vous pensez qu'il s'est rendu dans la chambre de l'évêque Ordgar et qu'il a été tué à la suite d'une querelle ?

— C'est une explication possible. Mais Ordgar prétend qu'il a été empoisonné, d'ailleurs il lui a fallu une journée pour retrouver ses esprits. Quant à l'abbé Cadfan, il aurait été appelé dans la chambre d'Ordgar où on l'aurait assommé.

Le jeune homme se passa la main sur le front.

— En vérité, mon anxiété découle d'une mésaventure que je ne parviens pas à expliquer. Après avoir appris ce qui était arrivé à l'abbé Dabhóc, je suis allé dans sa chambre pour faire ses bagages, et j'ai découvert qu'elle avait été fouillée de fond en comble.

Fidelma se pencha vers lui.

— Peut-être les autorités de l'abbaye étaient-elles en quête d'éléments liés à son assassinat ?

— L'intendant de l'abbaye, frère Chilperic, qui s'est chargé de l'enquête préliminaire, ne s'était pas encore rendu dans la chambre de Dabhóc. De plus, les affaires de l'abbé avaient disparu. Frère Chilperic m'a même accusé de les avoir dérobées et il a exigé de voir mes mains.

— Dans quel but ?

Gillucán haussa les épaules.

— Le coupable de cette effraction se serait coupé en commettant son forfait. On a retrouvé du sang. Toujours est-il que je n'avais aucune blessure, ce qui n'a pas empêché frère Chilperic de fouiller ma chambre pour s'assurer de ma bonne foi.

Que la chambre de Dabhóc ait été visitée en même temps que celle où le meurtre avait été commis donnait à réfléchir.

— Frère Chilperic ne m'a pas informée de cet incident. Où est située votre chambre ?

— Dans un autre couloir que celle de Dabhóc, je n'ai rien entendu.

— A-t-on tenté de retrouver les effets personnels de l'abbé ? Peut-être un frère a-t-il pris une initiative regrettable ?

Les vêtements d'un abbé décédé étaient généralement donnés aux pauvres.

Gillucán secoua la tête.

— Tout avait disparu, et pas seulement les vêtements.

— C'est-à-dire ?

— L'argent destiné à couvrir nos frais, les lettres de l'évêque d'Ard Macha à différents dignitaires qui étaient serrées dans une sacoche à livre, le missel de l'abbé et aussi des cadeaux, dont un en particulier...

Il marqua une pause.

— De quoi s'agit-il ?

Le jeune homme baissa la voix.

— L'évêque Ségéne avait confié à l'abbé Dabhóc un objet précieux qui devait être remis à Sa Sainteté.

— À l'évêque de Rome ?

— Par l'intermédiaire de l'ambassadeur de Vitalianus, qui assiste à ce concile pour lui donner la bénédiction du Saint-Père.

— Suggérez-vous que l'abbé Dabhóc n'avait pas encore remis ce cadeau au nonce ?

— Il devait le faire lors de la cérémonie de clôture.

— De quelle nature était ce présent ?

— Je l'ignore. Il était rangé dans un reliquaire que l'abbé Dabhóc transportait dans un sac qu'il a surveillé pendant tout le voyage. Le reliquaire – je ne l'ai aperçu qu'une fois – était en bois et en métal finement ouvragés, et incrusté de pierres précieuses.

— Nos joailliers sont particulièrement appréciés pour ce genre de travail. Pensez-vous que ce coffret contenait des reliques saintes ?

— Je n'en ai aucune idée, il ne m'a rien confié à ce sujet.

- Je ne comprends toujours pas ce qui vous effraye.
- Le coffret a sûrement été subtilisé la nuit où on a assassiné l'abbé. Ensuite, c'est ma chambre qui a été fouillée.
- Par frère Chilperic.
- Non, elle a été à nouveau visitée par la suite.
- On vous a pris quelque chose ?
- Non.
- Peut-être frère Chilperic est-il revenu pour vérifier quelque chose ?
- Non, je lui ai posé la question.
- Et l'abbé ne vous avait pas fait de confidences qui expliqueraient ces fouilles ?
- Non.
- Curieux.
- Et j'ai le sentiment d'être surveillé, on m'épie depuis les coins sombres de cette abbaye. J'ignore ce qu'on me veut ! Et il y a plus...
- Je vous écoute.
- Tout a commencé deux nuits après le drame. Je me suis réveillé et j'ai distingué un homme penché sur mon lit. Il m'a appliqué la main sur la bouche et tout en me menaçant avec un couteau il a murmuré : « Où est-il ? » Il a alors ôté sa main et j'ai dit : « De quoi parlez-vous ? »
- Frère Gillucán se mit alors de profil et montra une ligne rouge sur son cou. La blessure, peu profonde, avait déjà cicatrisé, mais elle était suffisamment éloquente.
- En sentant la lame, j'ai crié : « Ne me tuez pas, dites-moi ce que vous voulez, j'essaierai de vous aider. » « Votre maître vous l'a-t-il donné ? » a demandé la voix.
- Votre maître ? s'exclama Fidelma. Mais dans quelle langue votre agresseur parlait-il ?
- En latin, ma sœur. C'est notre langue commune ici.
- Qu'avez-vous répondu ?
- Supposant qu'il parlait de l'abbé Dabhóc, j'ai rétorqué avec véhémence qu'il ne m'avait rien donné. Et que je ne pouvais lui être d'aucun secours puisque sa chambre avait été vidée.
- Et alors ?
- La lame s'est enfoncée dans ma chair. Je l'ai supplié de m'épargner. L'homme m'aurait sûrement tranché la gorge si un autre n'était intervenu, qui se tenait dans l'ombre derrière lui. « Laissez-le, il ne sait rien », a-t-il dit. L'autre a murmuré : « Si tu souffles mot de cette visite à quiconque, nous te retrouverons. » Je les ai entendus sortir de ma chambre et je suis resté paralysé sur mon lit.
- Vous n'avez parlé à personne de cette agression ?
- Je tiens à la vie et je veux retourner à Tulach Óc ! Mais connaissant votre réputation, je me suis résolu à m'ouvrir de mes tourments à vous

et à frère Eadulf. Surtout soyez discrète, que cela reste entre nous.
— Comptez sur moi. Comment allez-vous retourner à Tualach Óc ?
— J'ai rencontré des pèlerins de Magh Bhile qui reviennent de Rome. Ils se sont arrêtés à Autun la nuit dernière et repartent demain. Je vais me joindre à eux.

— Pourriez-vous me décrire le reliquaire avec un peu plus de précision ?

Le jeune homme se concentra.

— Je vous l'ai dit, je ne l'ai vu qu'une fois. Il est en forme de maison hexagonale, avec un toit pentu et des pignons aux angles, typique d'Éireann. Quant au matériau, c'est du bois peint incrusté de motifs de cuivre et d'argent.

— Vous aviez mentionné des pierres précieuses.

— Oui, sur les moulures décoratives laquées de rouge sont enchâssées des émeraudes. Je suis quasiment certain qu'il s'agit de véritables pierres précieuses et non de verre coloré.

— La taille ?

— Environ cinq pouces de long, deux pouces de large et trois de haut. Fidelma hocha la tête. Les reliquaires irlandais avaient à peu près tous les mêmes dimensions.

— Ah ! J'oubliais. Quelque chose était gravé sur le couvercle. Je ne me souviens que de Benén.

— Un nom malheureusement assez répandu chez nous, fit remarquer Fidelma.

— Le reste de l'inscription m'a échappé.

— Les petits détails conduisent parfois à des indices essentiels. Vous avez eu raison de venir me trouver, frère Gillucán. Cependant, je suis convaincue que nous avons affaire à des êtres en chair et en os et non à des légions de damnés. Je crois que vous avez parlé d'« âmes tourmentées » ?

— Elles sanglotent et elles souffrent, je les ai entendues, soupira le jeune homme.

— Mais... dans quelles circonstances ?

— Je m'étais rendu au *necessarium*...

— Le *necessarium* ?

Le jeune homme rougit.

— Les *latrina*.

— Continuez, je ne suis pas affranchie des nécessités de la vie, s'impatienta Fidelma.

— Donc j'étais assis dans le *necessarium*. quand un long gémissement a retenti, auquel ont succédé des cris d'angoisse et de terreur. Je me suis enfui. Et je n'ai osé sortir de mon lit que bien après le lever du soleil.

À l'évidence, le jeune homme était épouvanté.

— D'où venaient ces cris ?

Frère Gillucán la fixa d'un air égaré.

— Des murs. J'ai reconnu la voix des damnés.

— Où est le *necessarium* ?

— Au rez-de-chaussée, après le réfectoire.

Il avala sa salive avec difficulté.

— Ce lieu est maudit, ma sœur. Je meurs d'impatience d'être à demain pour quitter cet affreux monastère. Vivement que je sois de retour en Ulaidh !

Fidelma éprouvait de la compassion pour ce jeune homme visiblement en état de choc.

— Vous êtes sûr de ne pas vouloir rentrer en Éireann avec frère Eadulf et moi-même, ou avec l'abbé Ségdæ et son intendant ?

— Après ce qui s'est passé, je préfère m'éloigner d'ici au plus vite.

— Alors Dieu soit avec vous dans votre voyage.

Frère Gillucán se leva.

— Si vous trouvez le reliquaire de l'abbé, je vous en prie, rappelez-vous que c'était un cadeau d'Ard Macha à Rome.

— Je m'en souviendrai, frère Gillucán.

— Dieu vous protège de ce lieu infernal, ma sœur.

Devant la porte, il se retourna et lui jeta un regard implorant.

— Cela vous dérangerait de vérifier qu'il n'y a personne dans le couloir ?

Fidelma s'exécuta. Le couloir était vide et Gillucán s'éclipsa.

— *Slán abhaile*, murmura-t-elle en refermant la porte. Bonne chance.

CHAPITRE VIII

Eadulf n'avait pu voir l'abbé Ségdae, qui tenait une réunion avec d'autres délégués sur les propositions qui seraient plus tard soumises au concile. L'abbé avait donné des ordres pour qu'on ne les dérange pas, et Fidelma se résigna à remettre au lendemain son entrevue avec l'abbesse Audofleda. Puis elle raconta à Eadulf l'étrange visite qu'elle avait reçue.

— Alors maintenant, il paraîtrait que l'abbaye est hantée ? ironisa Eadulf.

— En tout cas, ce jeune homme a vraiment entendu quelque chose.

— Et si j'allais examiner le *necessarium* ?

L'hospitia ayant ses propres *latrina*, il n'avait jamais utilisé celles du rez-de-chaussée.

— Pourquoi pas ? Repère où il est situé et vas-y plus tard, quand tout sera tranquille. Avec un peu de chance, tu trouveras une explication raisonnable aux angoisses de Gillucán.

Eadulf, qui ne pensait pas que Fidelma le prendrait au sérieux et avait gardé de son éducation païenne une certaine crainte des esprits malins, se dit qu'il aurait mieux fait de se taire.

— Ce qui m'inquiète le plus, poursuivit Fidelma, c'est que l'abbé Dabhóc apportait en cadeau un précieux reliquaire destiné au pape. Celui qui a tué Dabhóc l'aurait-il volé ?

Eadulf s'étira sur son siège.

— Si les agresseurs de Gillucán avaient mis la main dessus, ils n'auraient pas fouillé sa chambre pour le menacer ensuite.

— Quand ils demandaient « Où est-il ? », tu crois qu'ils parlaient du reliquaire ?

— Cela me semble une déduction logique.

— À ton avis, qui s'en est emparé ?

— L'abbé Dabhóc l'a peut-être caché dans un endroit sûr et maintenant plus personne ne sait où il est. On devrait examiner sa chambre de plus près.

— Je me demande si cette histoire est liée au meurtre. Imaginons qu'Ordgar et Cadfan y soient mêlés, qu'est-ce qui pouvait bien les intéresser dans ce reliquaire ?

— Ce ne serait pas la première fois que des membres de la foi seraient tentés par des richesses temporelles ou par une icône.

— Ce coffret contient des reliques, le nom que Gillucán m'a cité n'est pas celui d'un saint très vénéré.

— De quel nom parles-tu ?

— » Benén » est gravé sur le bois.

Eadulf fronça les sourcils.

— Il y a beaucoup de moines qui s'appellent Benén. Quand j'étudiais à Tuam Breacain, j'en connaissais plusieurs.

Il se redressa.

— Et s'il s'agissait de Benén mac Sesenén du Midhe ?

Fidelma ouvrit de grands yeux.

Le successeur de Patrick ?

— Lui-même. Il était bien un des trois représentants de l'Église appartenant à la commission des neuf hommes qui ont rédigé les lois des Fénechus et qui vous ont donné le *Senchus Mór* – le grand livre de loi des brehons ?

— Oui, et il était aussi le disciple favori de Patrick, son auxiliaire à Ard Macha et celui qui a écrit sa biographie. Bien sûr, Benén !

Ils réfléchirent un instant.

— Pourquoi l'évêque d'Ard Macha voudrait-il faire parvenir les reliques de Benén à Rome ? s'exclama Fidelma. Benén n'a jamais quitté l'Ulaidh ou le Midhe de toute sa vie. Je ne vois pas le lien.

Eadulf haussa les épaules et comme on frappait à la porte, il alla ouvrir. C'était l'abbé Ségdæ.

— On m'a dit que vous me cherchiez, frère Eadulf. J'étais occupé à discuter avec des abbés armoricains.

Fidelma lui exposa les problèmes auxquels ils étaient confrontés.

— Pourtant, mes accords avec l'évêque Leodegar étaient clairs, lança l'abbé d'un ton dépité. Il tient cette communauté d'une main de fer et son propre intendant n'ose même pas prendre une décision sans son autorisation !

Il poussa un profond soupir.

— Je préciserai à nouveau les choses avec lui demain. Je lui rappellerai que vous avez toute latitude pour interroger qui bon vous semble, dans n'importe quel lieu et à l'heure qui vous agréée. Certains des délégués parlent de quitter Autun, ajouta-t-il avec lassitude. D'autres prétendent que le concile est maudit.

Fidelma sursauta.

— Maudit ? Les religieux n'ont pas pour habitude d'user d'un langage aussi catégorique, Ségdæ.

L'abbé d'Imleach secoua la tête.

— En admettant que ce concile se déroule maintenant sans encombre, j'en crains l'issue. Les Gaulois, les Britons et les Irlandais des cinq royaumes n'accepteront jamais les nouvelles idées de Rome.

— L'abbé Dabhóc aurait-il mentionné un cadeau qu'il avait apporté pour que le légat du pape le remette au Saint-Père ? demanda soudain Fidelma.

— Non, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Surtout n'en parlez à personne. Il s'agit d'un reliquaire contenant sans doute les reliques du bienheureux Benén, le disciple de Patrick.

— À Imleach, nous savons depuis longtemps qu'Ard Macha tente de se faire proclamer primat des cinq royaumes, un projet auquel nous sommes fermement opposés. Nous savons également que les évêques d'Ard Macha ont à plusieurs reprises sollicité les évêques de Rome pour obtenir leur appui. Ce reliquaire participerait-il de la même entreprise ? Quelle tristesse que des religieux s'abaissent à de la basse politique...

Il se tourna brusquement vers Fidelma.

— Croyez-vous qu'il y ait un lien avec la mort de Dabhóc ?

— Je l'ignore. En attendant, je vous conjure de garder le secret.

— Vous avez ma parole. Vous êtes-vous entretenue avec l'intendant de Dabhóc ?

— Oui, mais je préfère me taire pour l'instant sur les informations qu'il m'a fournies.

La cloche sonna.

— *Tempus fugit*, murmura l'abbé. Le repas du soir ne va pas tarder.

Pour les habitants des cinq royaumes, c'était le signal du bain quotidien et l'abbé prit congé.

Ils le retrouvèrent au réfectoire quand la cloche sonna pour la deuxième fois. Frère Gillucán était déjà assis à leur table, renfermé et maussade.

Fidelma fit semblant de ne pas remarquer sa présence. Quand le repas fut terminé, l'abbé Ségdæ alla trouver l'évêque Leodegar. Après une brève discussion, tous deux rejoignirent Fidelma.

— Je suis désolé, ma sœur, si mes instructions ont été mal comprises, s'excusa l'évêque. Bien sûr, vous pouvez aller et venir à votre guise mais surtout soyez prudente, je ne voudrais pas qu'il vous arrive quelque fâcheuse mésaventure.

— Je vous remercie de votre prévenance, monseigneur, sans doute frère Chilperic s'est-il montré un peu trop zélé.

— Certainement, répliqua l'évêque, assez gêné. Je dois cependant vous confesser que je ne comprends pas pourquoi vous désirez vous entretenir avec l'abbesse Audofleda.

— Difficile d'expliquer comment les pistes se recoupent, susurra Fidelma. Certaines mènent à un tournant, d'autres à une impasse. Il faut suivre son instinct.

— Très bien. J'enverrai un message à l'abbesse pour la prévenir de votre visite. Demain matin vous conviendrait-il ?

Son regard trahissait une curiosité mêlée de méfiance et Fidelma hocha la tête sans mot dire. L'évêque les salua et s'éloigna.

Au cours de la nuit, Fidelma réveilla Eadulf qui cligna des yeux à la lumière de la chandelle.

— Il fait encore sombre ! protesta-t-il.

— Justement.

— Tu veux vraiment que je parte à la recherche des fantômes qui hantent l'imagination de frère Gillucán ?

— Après tout, c'est toi qui l'as suggéré. S'il te plaît, rends-toi au *necessarium* et viens me raconter comment ça s'est passé. On ne sait jamais.

Eadulf sortit du lit et enfila sa robe de bure en soupirant.

— *Aurora Musis arnica*, dit Fidelma en riant. L'aube est l'amie des Muses.

— Nous avons un proverbe moins poétique. Le premier oiseau qui se réveille attrape le ver de terre.

— Tu sais où tu vas, au moins ? s'enquit Fidelma tandis qu'il prenait la chandelle.

— Tu ne l'as peut-être pas remarqué, mais après le repas du soir j'ai suivi deux frères qui marchaient d'un pas vif dans le couloir. Ils m'ont mené directement au *necessarium*.

— Mais comment as-tu su qu'ils s'y rendaient ?

— Quand des hommes sont aussi pressés après un repas, c'est qu'ils ont trop bu. Élémentaire.

Il eut un sourire espiègle.

— Je reviens tout de suite.

Le *necessarium* était situé dans un couloir orienté vers le rempart au sud de la ville. Eadulf avançait en silence, sa chandelle à la main. Heureusement, l'*hospitia* des invités était assez bien éclairée.

Quand il descendit l'escalier étroit qui menait aux étages inférieurs, il réprima un frisson. En bas, il marqua une pause et s'engagea dans le corridor obscur qui conduisait aux *latrina*. Il y pénétra, referma la porte et regarda autour de lui.

Il distingua une grande pièce carrelée avec une auge en pierre au milieu dont il s'approcha. La flamme de la chandelle se refléta sur une surface miroitante : l'auge était pleine d'eau. Le long des murs s'alignaient des sièges en marbre percés d'un trou, et Eadulf entendit le bruissement d'un ruisseau qui passait dessous. Donc chacun satisfaisait ses besoins sur un de ces sièges avant d'aller faire ses ablutions. C'était la réplique exacte des *necessaria* collectifs qu'il avait vus à Rome.

L'endroit dégageait une odeur fétide et Eadulf se demanda lequel des membres de la communauté était chargé de curer la canalisation quand elle était obstruée. Il fit la grimace, s'immobilisa près de l'auge et écouta. Mais il n'entendit que le murmure de la source. Puis il fit le tour de la pièce à pas lents, s'arrêtant de temps à autre pour tendre l'oreille. Soudain, il sursauta en percevant un étrange hululement. Son cœur se mit à battre dans sa poitrine, puis il prit conscience qu'il

s'agissait du cri d'une chouette. Elle avait dû passer devant une des deux fenêtres, là-haut, qui donnaient sur le ciel. Non, aucune âme en peine ne gémissait dans l'abbaye.

Il grimpa sur un des sièges et colla son oreille au mur. Rien. Puis il tenta de se repérer par rapport au plan de l'abbaye, et comprit que le mur auquel il s'appuyait divisait les quartiers réservés aux hommes de ceux de la *Domus Femini*.

Avant de sortir, il jeta un dernier coup d'œil aux *latrina*, tenant haut sa chandelle, et ouvrit la porte.

— Frère Eadulf ? Qu'est-ce que vous faites ici ?

Étouffant un cri de surprise, Eadulf recula d'un pas. Devant lui se tenait frère Chilperic, brandissant une lanterne.

— Curieuse question, mon frère, répliqua Eadulf d'un air de dignité offensée. À votre avis, que vient-on faire dans un *necessarium* ?

— Mais il y en a un dans *l'hospitia* !

Eadulf haussa les épaules.

— Je souffre d'un dérangement intestinal et ne voulais pas importuner sœur Fidelma. Et puis je ne m'étais pas rendu compte que ce *necessarium* était aussi éloigné de nos appartements.

Il sourit.

— Les effets de votre vin sont très puissants.

L'intendant ne paraissant guère convaincu, Eadulf décida qu'il n'avait rien à perdre à parler franchement.

— Qu'y a-t-il derrière ce mur, frère Chilperic ? Alors que j'étais assis sur un de ces sièges, j'ai cru entendre quelqu'un qui gémissait.

— Les ateliers de la *Domus Femini*. La nuit, personne ne travaille, vous aurez confondu le feulement d'un chat ou d'un quelconque animal avec des plaintes.

— C'est sûrement cela. Brrr, il fait vraiment très froid. Si cela ne vous dérange pas, je vais retourner me coucher.

L'intendant s'effaça à regret.

— Dormez bien, mon frère, murmura-t-il.

Eadulf crut déceler une pointe de sarcasme dans cette formule de politesse.

— Vous de même, répliqua-t-il avant de réintégrer *l'hospitia* où Fidelma l'attendait avec impatience.

— Tu as découvert quelque chose ? demanda-t-elle aussitôt.

— Non, c'est plutôt moi qui ai été découvert.

Il ôta sa robe, se glissa sous les couvertures et entreprit de lui raconter ses aventures.

Fidelma y prêta peu d'attention. Apparemment, elle était davantage préoccupée par frère Gillucán.

— Si frère Gillucán a entendu des gémissements, ils provenaient forcément du chenai par où passe le ruisseau. Je me demande où il

débouche. Tu m'écoutes ?

— C'est possible, murmura Eadulf qui avait fermé les yeux.

— Et ce mur commun avec la *Domus Femini*...

Elle fut interrompue par un faible ronflement :

Eadulf s'était endormi. Fidelma sourit, souffla la chandelle et se pelotonna contre lui.

Quand Eadulf se réveilla, les rayons du soleil inondaient la pièce et il cligna des yeux. Fidelma, qui avait déjà fait sa toilette, mangeait un fruit assise sur le lit.

— Lève-toi ! Je t'ai évité les prières du matin parce que de nombreuses tâches nous attendent.

Eadulf se retourna sur sa couche. Il se sentait épuisé.

— Ne peut-on remettre cela à plus tard ? grommela-t-il.

— Impossible !

Ils descendaient l'escalier pour rejoindre l'*anticum* quand ils croisèrent frère Chilperic qui semblait soucieux et jeta un regard inquisiteur à Eadulf.

— Je cherche l'abbé Ségdae, lança-t-il. L'auriez-vous vu dans l'*hospitia* ?

— Non, répondit Fidelma. Vous semblez bien agité, mon frère. De mauvaises nouvelles ?

L'intendant haussa les épaules.

— Il faut que je m'entretienne avec l'abbé responsable des délégués de votre pays.

— Je peux vous aider ? s'enquit Fidelma, piquée par la curiosité.

— Hélas non. Vous connaissez sans doute frère Gillucán, le compagnon de l'abbé Dabhóc ? Il avait l'intention de prendre la route ce matin pour retourner chez lui.

— Aurait-il besoin d'aide ?

— Plus maintenant.

Fidelma sentit son sang se figer.

— Expliquez-vous !

— Il semblerait qu'il ait décidé de s'éclipser au petit jour sans prévenir personne. On a retrouvé son corps flottant entièrement nu dans l'Aturavos, la rivière qui coule vers le nord de la ville. Apparemment, il a été attaqué par des voleurs. Pourquoi n'a-t-il pas attendu le groupe de pèlerins qu'il devait rejoindre plus tard pour rentrer chez lui ?

— Vous êtes certain qu'il est parti directement pour l'Irlande ?

— Que vouliez-vous qu'il fasse d'autre à cette heure ? Quand j'ai appris la nouvelle, je me suis rendu dans sa chambre. Toutes ses affaires ont disparu. La conclusion est évidente.

— Il se serait donc résolu à voyager seul.

Frère Chilperic hochla la tête d'un air grave.

— Une décision peu raisonnable par ces temps troublés. Il a eu la

gorge tranchée et on l'a même dépouillé de ses vêtements.

— Personne n'a rien remarqué ? demanda Eadulf.

— La rivière coule à l'extérieur des murs. Quelle idée de quitter la cité en pleine nuit !

— Les sentinelles, aux portes, ont-elles signalé son départ ?

— Il a quitté le monastère avant l'aube à l'insu de tous. Le corps a été découvert par un pêcheur peu après le lever du soleil.

— Si nous croisons l'abbé Ségdae, nous lui dirons que vous le cherchez, déclara Fidelma, consciente qu'elle portait trop d'intérêt à cette affaire pour leur tranquillité. Autre chose : quelle chambre l'abbé Dabhóc occupait-il ?

— Elle est vide, répliqua frère Chilperic distraitement.

— Oui, mais où est-elle située ?

— C'est la troisième après celle de l'évêque Ordgar.

Fidelma voulut le remercier mais il s'éloignait déjà. Elle se tourna vers Eadulf.

— Frère Gillucán craignait pour sa vie et maintenant il est mort, chuchota-t-elle.

— Tu crois que son meurtre est lié à celui de l'abbé Dabhóc ?

— Va savoir. Tu as noté le regard suspicieux que t'a adressé frère Chilperic ?

— Il s'interroge encore sur les raisons qui m'ont poussé à visiter le *necessarium*. Surtout que l'heure où il m'y a surpris correspond à celle où frère Gillucán quittait l'abbaye.

— Voilà qui donne matière à réflexion. Mieux vaut tenir notre langue. Si c'est la peur qui a poussé frère Gillucán à s'enfuir, alors ce qu'il craignait a fini par le rattraper.

— Cette affaire est bien mystérieuse.

— L'assassinat de l'abbé Dabhóc n'a pas été uniquement motivé par cette querelle entre Ordgar et Cadfan. Je suis sûre qu'il y a autre chose. Que recherchaient ceux qui ont fouillé la chambre de Dabhóc ? Entre quelles mains le reliquaire qui leur a échappé est-il tombé ? Les questions sans réponse s'accumulent.

— Je suis perdu. Peut-être devrions-nous tenter d'en apprendre davantage sur les circonstances de la mort de frère Gillucán ?

— Pas pour l'instant. Si elle est liée à celle de Dabhóc, inutile de donner l'alerte à nos ennemis.

— Alors quoi ?

— Nous allons jeter un coup d'œil à la chambre de l'abbé Dabhóc et rendre visite à l'abbesse Audofleda. Maintenant nous savons que Dabhóc n'a accompli qu'un court trajet avant de rencontrer sa fin tragique : sa chambre était située dans le même couloir que celle d'Ordgar.

La cellule était vide et avait été nettoyée avec soin.

— Cette pièce ne nous livrera aucune information, grommela Fidelma. Quelqu'un toussa derrière eux et ils se retournèrent. Frère Benevolentia se tenait dans l'embrasure de la porte.

— Vous me cherchiez ? demanda-t-il. Je suis logé juste un peu plus loin clans le corridor.

— Non, nous jetions un dernier coup d'œil à la chambre de ce malheureux abbé Dabhóc, dit Fidelma.

— Je peux vous aider ?

— On nous a rapporté qu'elle avait été visitée la nuit même de son assassinat. Vous êtes sûr de n'avoir rien entendu ?

— Comme je vous l'ai déjà dit, je dors d'un profond sommeil et j'ai été réveillé par l'évêque Leodegar et son intendant.

— Et l'intendant de l'abbé Dabhóc, vous le connaissez ?

Frère Benevolentia secoua la tête.

— Donc vous ignorez où se trouve sa chambre ?

— Elle donne sur ce couloir, c'est la première à gauche. Je ne pense pas qu'il soit là, mais j'ai vu frère Chilperic en sortir il y a peu. Vous avez frappé à sa porte ?

— Non, il est... commença Eadulf.

— ... absent, le coupa Fidelma. Vous lui avez été présenté ?

— Oui, bien sûr, en tant que membre de votre délégation. Nous nous saluons mais n'avons jamais eu d'échange personnel.

— Je vous remercie, frère Benevolentia.

Le religieux se retira et Fidelma se rendit dans la chambre qu'il avait indiquée. On y avait fait le ménage et la couverture était soigneusement pliée sur le lit.

— Assez pédant, ce Benevolentia, marmonna Eadulf derrière elle.

— Hmm. Il aime que l'on use de la langue avec précision, dans un cadre juridique, cela a son importance.

Elle referma la porte et ils se dirigèrent vers *l'anticum* de l'abbaye.

— En tout cas, nous avons une vision plus claire de la localisation des chambres.

— C'est important ?

— J'aime bien avoir un plan exact des lieux où un crime a été commis. As-tu remarqué que la chambre de Cadfan, la plus éloignée de celle d'Ordgar, est située dans un corridor différent ? Toutes les autres sont dans le même couloir ou dans un couloir adjacent, comme celle de Gillucán.

— Et alors ?

— Rien.

Ils traversaient *l'anticum*, quand une voix appela Fidelma par son nom et ils virent un homme qui se dirigeait vers eux. Il était grand, brun, et portait la tonsure de Rome. Sa tenue trahissait un religieux de haut rang.

— Sœur Fidelma ! Il me semblait bien que c'était vous. Je suis ravi de vous revoir.

Il tendit sa main à la jeune femme qui la prit, le sourcil froncé.

— Vous ne me reconnaissez pas ? Cela remonte à quelques années à Rome.

— Mais oui, vous étiez scribe au palais de Latran.

— Pour le vénérable Gelasius, *nomenclator* de Sa Sainteté. Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois dans son bureau, quand vous meniez des investigations sur la mort de l'archevêque Wighard. Le vénérable Gelasius s'est souvent demandé ce que vous deveniez. Cela dit, nous avons fréquemment entendu parler de vous.

Il se tourna vers Eadulf avec un large sourire.

— Vous êtes frère Eadulf ? Je ne me rappelle pas vous avoir croisé mais je me souviens que vous assistiez Fidelma à Rome.

Eadulf eut un sourire poli.

— Vous êtes frère Peregrinus ! s'exclama soudain Fidelma.

L'homme rit, visiblement flatté.

— C'est exact. Depuis, je suis devenu nonce. J'ai été dépêché à Autun pour transmettre les instructions de Sa Sainteté Vitalianus à l'évêque Leodegar et bénir le concile, dont nous attendons beaucoup. Ensuite, je rapporterai les décisions de cette assemblée à Rome. Je suis certain que le vénérable Gelasius sera ravi d'avoir de vos nouvelles. J'ai profité de mon séjour pour visiter quelques églises des environs et ce n'est qu'hier que l'évêque m'a appris votre présence en ces lieux. Pour tout vous avouer, je suis heureux que vous ayez pris les choses en main, et je ne doute pas que vous résolviez la pénible affaire qui a interrompu les débats.

— Dieu vous entende, nonce. Je suppose que le vénérable Gelasius est en bonne santé et occupe la même position à Rome ?

— Absolument, et il pense toujours à vous avec plaisir. Vous avez rendu un fier service à Rome et il ne l'a jamais oublié.

— Il me flatte.

— Pas du tout. Depuis que Vitalianus est monté sur le trône de saint Pierre, l'Église a beaucoup progressé. Grâce à Sa Sainteté, les schismes dont souffre la chrétienté se réduisent peu à peu. Elle a cherché à rétablir des liens entre Constantinople et Rome, et envoyé des ambassadeurs chargés de présents au patriarche Pierre de Constantinople. Ses vœux ont été entendus et maintenant son nom, en tant qu'évêque de Rome, est apparu pour la première fois depuis plusieurs générations sur les diptyques des Églises d'Orient.

— Les diptyques ? intervint Eadulf.

— La liste des chrétiens en communion avec les enseignements de la foi dignes d'occuper un haut rang, expliqua Fidelma.

— En leur envoyant Théodore comme pasteur, Vitalianus a également

tenté de combler le gouffre qui s'est ouvert entre les Britons et les Saxons, poursuivit Peregrinus. Il s'attache aussi à éradiquer l'hérésie du monothélisme, et à amener toutes les Églises à se rassembler autour de Rome.

— Il est à l'évidence ambitieux pour Rome, glissa Fidelma.

— Et pour la pérennité de la foi.

— Quant à nous, nous nous efforçons tant bien que mal de régler les problèmes qui ont entravé la bonne marche de ce concile. Dites-moi, nonce, avez-vous dit à l'évêque Leodegar que nous nous connaissions ?

— Non, car je voulais m'assurer que vous étiez bien la Fidelma de Rome. Vous ne voyez pas d'objection à ce que je l'informe de nos relations antérieures ?

— Aucune.

— En tout cas, si vous avez besoin d'une aide quelconque, sachez que vous avez un ami influent au palais du Latran. Et j'espère que nous aurons le temps de bavarder et d'évoquer nos souvenirs. Je suis impatient de conter vos nouvelles aventures au vénérable Gelasius.

— Et si nous nous retrouvions au *calefactorium* avant le repas du soir ? proposa Fidelma.

— Avec plaisir. À tout à l'heure.

Le nonce Peregrinus s'éclipsa. Un membre armé des *custodes* du palais du Latran, qui se tenait discrètement à l'écart, lui emboîta le pas. Cette escorte signalait le rang et la fonction du légat du pape.

— Comme le monde est petit, murmura Eadulf tandis qu'ils se dirigeaient vers la porte.

— Que le nonce se souvienne de moi peut nous être utile, conclut Fidelma d'un air satisfait. Nous pourrions toujours faire appel à lui si nous rencontrons des difficultés avec l'évêque Leodegar.

CHAPITRE IX

Fidelma et Eadulf sortirent sur la grand-place devant l'abbaye et se dirigèrent vers l'allée réservée aux chariots qui menait dans la magnifique cour principale, avec au centre la statue en marbre d'une bête étrange crachant de l'eau dans un bassin. À gauche, il y avait la porte en bois qui donnait accès à la *Domus Femini*. Sa réplique exacte, juste en face, avait été condamnée. Un peu plus loin, un passage sous une voûte en pierre avait également été rendu inaccessible.

Une fois devant la porte en chêne cloutée de cuivre de la *Domus Femini*, Fidelma tira sur la corde à main droite. Ils entendirent le tintement distant d'une cloche, un guichet s'ouvrit et deux yeux les fixèrent.

— Je suis sœur Fidelma et voici frère Eadulf. Nous sommes attendus par l'abbesse Audofleda.

Le guichet se referma.

— L'accueil laisse à désirer, murmura Fidelma.

Puis on tira de lourds verrous et la porte s'entrebâilla en grinçant.

La religieuse qui se tenait devant eux avait belle allure, un visage austère, un nez aquilin, et des sourcils noirs et fournis surmontant de beaux yeux bleus. Ses mains étaient dissimulées dans les manches de sa robe.

— Entrez, lança-t-elle d'un air dédaigneux.

Une deuxième religieuse, la sœur portière, referma la porte derrière eux et remit les verrous en place dans un fracas de marteau s'abattant sur une enclume.

— Vous êtes l'abbesse Audofleda ? demanda Fidelma.

La femme eut un reniflement agacé.

— Je suis sœur Radegund et je sers l'*abbatissa*. Suivez-moi.

Ses manières hautaines s'accordaient fort bien à la distinction de ses traits.

Ils prirent un couloir voûté, traversèrent une cour, s'engagèrent dans un corridor, tournèrent à droite dans un troisième et grimperent un escalier en colimaçon. Eadulf ne se souvenait pas avoir vu d'établissement religieux aussi sinistre. Celui réservé aux hommes n'était déjà pas très gai mais la *Domus Femini* était infiniment pire. Il chercha désespérément du regard des tableaux, des fleurs, des fresques qui auraient soulagé la monotonie des murs gris. Il étouffait dans ce bâtiment, semblable à une forteresse, où rien n'évoquait l'adoration de Dieu et l'amour de Jésus.

Sœur Radegund, qui ne s'était pas retournée une seule fois vers les

visiteurs, s'arrêta devant une porte et y frappa.

— Entrez ! dit une voix assourdie.

Ils pénétrèrent dans le bureau de l'abbesse Audofleda qu'ils n'avaient jamais vue. *l'abbatissa* et ses sœurs assistaient aux services du matin et du soir, mais elles n'étaient que des ombres derrière des paravents ajourés. L'abbesse, assise derrière une table, portait une coiffe qui dégageait son visage osseux et dissimulait ses cheveux. Cette femme d'un certain âge, au teint cireux avec un nez en bec d'aigle, un menton proéminent et des lèvres minces pratiquement invisibles, était totalement dépourvue de séduction. Elle fixa le couple de ses yeux d'un bleu délavé.

— Ma mère, voici sœur Fidelma et frère Eadulf, entonna sœur Radegund, tête baissée.

L'abbesse se renversa en arrière, les mains posées à plat sur la table.

— L'évêque Leodegar m'a adjurée de vous recevoir. Que me voulez-vous ? demanda-t-elle d'une voix aigre et dans un latin maladroit.

— Nous sommes... commença Fidelma.

— Je sais qui vous êtes, ma sœur. Vous avez été autorisée à mener des investigations sur la mort d'un des délégués du concile et je désapprouve cette décision. Ce genre de travail n'est pas celui d'une femme, encore moins d'une religieuse, et l'évêque ne m'a pas consultée en la matière. Et maintenant, ne perdons pas de temps, en quoi puis-je vous être utile ?

Fidelma croisa le regard d'Eadulf.

— Nous avons quelques questions à vous poser.

— À quel titre ? Notre monastère est séparé de celui des frères, il n'y a aucun lien entre nous et les décès qui vous préoccupent ne nous concernent pas. Nous préférons être tenues à l'écart de tout cela afin de mieux nous consacrer à la prière.

— Excusez notre intrusion, *abbatissa*, mais nous ne nous serions pas présentés ici si nous n'avions de bonnes raisons de le faire, rétorqua Eadulf. Nous pensons qu'il y a un rapport direct entre votre communauté et les événements qui ont causé la mort de l'abbé Dabhóc.

L'abbesse haussa les sourcils.

— Je viens d'affirmer qu'il n'y en a aucun. Oseriez-vous prétendre que je mens ?

— De votre point de vue, vous dites la vérité, intervint Fidelma d'un ton conciliant. Notre hypothèse est que vous ignorez certains faits.

— Lesquels ?

— Cela concerne sœur Valretrade.

Sœur Radegund toussota et Fidelma vit l'abbesse lui adresser un regard d'avertissement.

— Que savez-vous de sœur Valretrade ? demanda *l'abbatissa* dont les

yeux brillaient d'une lueur mauvaise.

— La nuit du meurtre, elle a donné rendez-vous à un des frères grâce à un signal convenu entre eux. Cela s'est passé peu de temps avant les événements qui ont mené à la macabre découverte dans la chambre de l'évêque Ordgar. Nous devons interroger sœur Valretrade.

Le regard de l'abbesse Audofleda vacilla.

— Les relations entre les religieux des deux sexes sont interdites, répliqua-t-elle d'un ton sec.

— Mais elles peuvent se produire. À ce propos, quand cette règle de la séparation entre les hommes et les femmes a-t-elle été instaurée ?

— Il y a un an, peu après la nomination de Leodegar comme évêque.

— Vous étiez déjà abbesse ici ?

— J'ai été invitée à remplir cette fonction par l'évêque. Comme il ne trouvait pas de supérieure convenable dans la communauté, il m'a demandé de quitter Divio. C'est mon devoir d'obéissance qui m'a conduite ici, mais en quoi cela concerne-t-il...

— Sœur Valretrade ? Excusez-moi, la curiosité m'a égarée. Pourrais-je lui parler ?

L'abbesse pinça les lèvres.

— C'est impossible.

— L'évêque Leodegar m'a pourtant assurée que toutes mes exigences concernant cette enquête seraient satisfaites.

— Certes, mais sœur Valretrade ne fait plus partie de notre congrégation.

— Où est-elle ?

— Je ne peux pas être plus précise.

— Essayez !

— Comment voulez-vous que je le sache ? Elle a disparu il y a une semaine sous prétexte qu'elle ne supportait plus la règle !

— Ah ! L'avez-vous renvoyée parce qu'elle était entrée en contact avec frère Sigeric ?

— Je ne connais pas ce moine.

— Vous ignoriez qu'elle était amoureuse d'un jeune homme de l'abbaye ? dit Fidelma d'un air faussement innocent.

— J'ai simplement remarqué qu'elle négligeait ses tâches. Si j'avais été informée de ses manquements à la discipline, j'en aurais parlé à l'évêque afin qu'il punisse le jeune homme qui a détourné Valretrade de ses devoirs envers la foi.

— Vous prétendez ne pas connaître frère Sigeric. Niez-vous qu'il soit venu ici il y a quelques jours pour s'enquérir du sort de sœur Valretrade ?

L'abbesse se figea.

— Excusez-moi, *abbatissa*, intervint sœur Radegund. Je n'ai pas voulu vous déranger avec cette histoire car vous étiez très occupée, mais un

jeune religieux qui s'inquiétait du sort de sœur Valretrade s'est bien présenté ici. J'ai voulu le renvoyer, il a insisté, et j'ai pris sur moi de l'informer que Valretrade avait quitté l'abbaye.

— Ce jeune homme vous a-t-il donné son nom ? s'enquit Audofleda.

— Non, je ne le pense pas.

L'abbesse se tourna vers Fidelma avec un sourire triomphant.

— Vous voyez.

— Ce que je ne comprends pas, c'est que cette jeune femme qui négligeait ses tâches parce qu'elle avait l'esprit ailleurs n'ait pas prévenu son ami de son départ, rétorqua Fidelma.

— Il n'entre pas dans mes fonctions de spéculer sur le fonctionnement de l'esprit d'une jeune écervelée. Peut-être est-elle maintenant en compagnie de ce moine ?

— Si tel était le cas, il n'aurait pas pris la peine de vous rendre visite.

— Alors elle aura retrouvé ses esprits et préféré ne plus le voir.

— En somme, vous n'avez aucune idée des raisons de son geste.

— Si vous voulez mon avis, elle ne supportait pas la règle qui gouverne cette communauté.

— Elle aurait fui sans en aviser la personne qui lui importait le plus au monde ? réfléchit Eadulf à haute voix.

— C'est moi qui dois concentrer l'attention et l'amour de mes filles ! répondit l'abbesse, le visage crispé par la colère.

Fidelma désigna le crucifix accroché au mur.

— L'être suprême, dans une maison religieuse, n'est-il pas Dieu devant qui nous sommes tous égaux ?

L'abbesse s'empourpra.

— Si cette fille était restée ici, elle aurait été châtiée pour sa désobéissance ! Elle s'est enfuie afin d'éviter la punition qu'elle méritait !

— » En vérité je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait^[8] », cita Eadulf.

L'abbesse Audofleda se leva précipitamment.

— Assez perdu de temps ! Sœur Radegund, accompagnez nos visiteurs, nous en avons terminé.

Alors qu'Eadulf et Fidelma allaient sortir, l'abbesse, incapable de se contenir, se mit à hurler :

— L'évêque Leodegar sera instruit des insultes que vous avez proférées contre moi ! Il a fait fouetter des hommes pour moins que ça !

Fidelma posa un doigt sur ses lèvres en fixant Eadulf et ils s'éclipsèrent sans un mot.

Une fois dans la cour principale, ils respirèrent profondément pour se remettre de ce désagréable entretien et reprirent l'allée des chariots.

— Je plains les malheureuses religieuses soumises à l'autorité de cette

mégère, soupira Eadulf.

— Pauvre sœur Valretrade, je comprends qu'elle n'ait pas supporté pareille supérieure. Et prenons garde, Eadulf, cette femme ne menace pas à la légère.

— Tu ne penses tout de même pas qu'elle me ferait fouetter !

— Nous sommes dans un pays étranger aux usages très éloignés des nôtres. En dehors de l'appui, sujet à caution, de l'évêque Leodegar, n'oublie pas que nous sommes privés de toute autorité et donc très vulnérables.

— Leodegar n'oserait pas !

— L'avertissement d'Audofleda nous apprend que Leodegar a déjà usé des châtiments corporels.

— Attends, infliger ce type de châtiment à un religieux sans raison valable...

— Pour ces gens-là, rien de plus facile que de trouver des raisons. Nous ferions bien d'avertir frère Sigeric de se tenir sur ses gardes.

— Cet endroit est d'un sinistre ! Je songeais à ce que frère Gillucán t'a raconté. Rappelle-toi, c'est dans le *necessarium*, qui a un mur commun avec la *Domus Femini*, qu'il a entendu des âmes en peine.

À la réflexion, ne serait-ce pas les lamentations de pauvres religieuses maltraitées ?

Alors qu'Eadulf ne faisait que plaisanter, Fidelma prit sa réflexion très au sérieux.

— Les enfants ! s'exclama-t-elle brusquement. Ne nous a-t-on pas dit que les femmes et les enfants de certains moines demeurant ici avaient été emmenés de force à la *Domus Femini* ?

Eadulf hocha la tête.

— Et si Gillucán avait entendu les plaintes angoissées de ces enfants ?

— Audofleda les maltraiterait ?

D'après la loi des brehons, les mauvais traitements infligés à des enfants étaient passibles de graves sanctions. Avant qu'il atteigne sa majorité, le prix de l'honneur d'un enfant équivalait à celui d'un évêque ou d'un chef, à savoir vingt et une vaches, de la valeur de sept cumals.

— Je découvrirai la vérité ! s'écria Fidelma. Même si pour cela je dois agir sans protection d'aucune sorte.

— Mais comment t'y prendras-tu ? Jamais on ne nous laissera accéder à nouveau à la *Domus Femini*.

— Je trouverai un moyen, s'obstina Fidelma.

— Il est hors de question que tu y retournes seule.

Fidelma se mit à rire.

— Excuse-moi, mais dans une maison de femmes tu ne risques pas de passer inaperçu.

Soudain, Eadulf se raidit et l'attira dans l'ombre d'un pilier.

— Soeur Radegund vient de quitter la *Domus Femini*, chuchota-t-il à son oreille.

La religieuse se dirigeait vers la cour principale d'un pas rapide, sa robe et les pans de sa coiffe volant derrière elle. Ils attendirent qu'elle les ait dépassés, puis la suivirent des yeux et la virent disparaître dans une rue qui menait à la ville.

— Pourquoi donc est-elle si pressée ? murmura Eadulf.

— Suivons-la ! s'exclama Fidelma, et avant qu'il ait pu protester, elle s'élançait derrière l'intendante.

Beaucoup de monde allait et venait sans leur prêter attention, et ils gagnèrent la ville sans encombre.

Soeur Radegund, qui courait presque, ne se retourna pas une seule fois. Elle s'engagea dans des rues de plus en plus étroites, et, bientôt, les odeurs qui les avaient assaillis à leur arrivée dans la ville les prirent à la gorge. Des eaux d'égout s'écoulaient un peu partout, des chats sauvages et des chiens bavant se disputaient des détritres dans le ruisseau. Soudain, Radegund obliqua dans une grande rue commerçante où s'alignaient des étals de marchands. Ils la virent entrer dans une maison devant laquelle étaient accrochés des habits et des peaux de bêtes.

— Cela ressemble à une boutique de couturière, dit Fidelma.

Ils s'avancèrent à pas prudents vers la maison et Fidelma guigna par la porte ouverte. Soeur Radegund leur tournait le dos et se tenait face à une vieille femme penchée sur un tas de vêtements. Fidelma et Eadulf se postèrent dans un espace étroit entre deux édifices, d'où ils pouvaient espionner la religieuse.

— Il semblerait qu'elle ait juste été chargée d'acheter des pièces de tissu, grommela Fidelma en se retournant vers Eadulf. Je me suis bêtement emballée.

À ce moment-là, elle entendit des voix, le claquement de socques sur la chaussée, et lorgna du côté de la boutique.

— Radegund repart. Apparemment, elle n'a pas fini ses courses.

Ils s'élançèrent à nouveau derrière elle. Elle marchait à grands pas, concentrée sur sa mission. À un moment donné, ils débouchèrent sur une vaste place avec une fontaine au centre où s'abreuyaient des chiens.

Le couple se rencogna dans une rue latérale tout en surveillant l'intendante dont les socques résonnaient sur les pavés. Elle s'arrêta devant les portes d'une belle demeure gardée par un géant, un guerrier armé d'une épée et d'une lance et arborant un pectoral. Il était tête nue et ses cheveux bouclés d'un blond de lin se mêlaient à sa barbe foisonnante. Il hocha la tête à l'adresse de la religieuse, frappa trois coups légers suivis de deux grands coups aux portes qui s'ouvrirent, et soeur Radegund se glissa prestement dans les jardins.

Une charrette à bras, chargée d'objets en fer et poussée par un robuste gaillard, s'avavançait bruyamment dans leur direction. L'homme s'arrêta devant Eadulf et Fidelma qui semblaient hésiter au coin de la rue où ils s'étaient réfugiés.

— Vous êtes perdus ?

Il s'était adressé à eux dans la langue locale, qui sonnait un peu comme celle de son pays natal aux oreilles d'Eadulf.

— Parlez-vous ma langue ? demanda Eadulf à tout hasard en saxon.

— Oui, ça tombe bien, j'ai passé pas mal de temps du côté de la Bretagne, mon père était capitaine de navire. Je peux vous renseigner ?

— Euh... certainement, comment s'appelle cette place ?

— Benignus.

— Vous voulez dire la place du Bienveillant ?

L'homme posa sa charrette et se frotta les mains l'une contre l'autre pour y restaurer la circulation.

— Non, mon ami, la place Benignus. Si vous étiez d'ici, vous sauriez qu'il s'agit d'un martyr originaire d'Autun, parti prêcher la bonne parole dans la vieille ville de Divio. Cela remonte à plusieurs siècles et il aurait vécu ici même.

— Demande-lui à qui est cette belle demeure gardée par un guerrier, dit Fidelma à Eadulf qui traduisit la question.

— À lady Beretrude, la mère du seigneur de ce territoire, répondit l'homme. C'est une grande bienfaitrice de la ville et la personne la plus puissante de cette contrée.

— Attention ! chuchota soudain Fidelma.

Elle venait de remarquer un homme qui sortait justement de la demeure dont ils parlaient. Vêtu de la robe des religieux, il leva la main pour saluer le guerrier... et s'avança vers eux.

— Sœur Fidelma ! Frère Eadulf ! Que faites-vous ici ? s'écria frère Budnouen, souriant jusqu'aux oreilles.

— Nous étions perdus et cet aimable marchand nous aidait à nous orienter, dit très vite Eadulf.

— Je ne pense pas que ce soit la partie la plus intéressante de la ville ! lança le jovial Gaulois.

— Me voilà bien aise que vous ayez retrouvé votre ami et je vous souhaite un agréable séjour, déclara l'homme à la charrette en soulevant à nouveau son chargement avant de s'éloigner.

— Où alliez-vous comme ça ? s'enquit frère Budnouen.

— À l'abbaye, répondit Fidelma. Nous nous sommes égarés en explorant la ville.

— J'oubliais que vous n'avez pas de cités aussi étendues dans votre pays. Cela tombe bien, je dois moi-même me rendre à l'abbaye, je vais vous raccompagner.

— Surtout ne changez pas d'itinéraire pour nous ! protesta Eadulf. Savez-vous que nous vous avons cherché dans l'abbaye ?

— Vous n'aviez aucune chance de m'y trouver. Je suis hébergé par un ami à moi dont le logis donne sur la place près du monastère.

— À propos de place, celle-ci est assez curieuse. Le marchand pensait que nous cherchions la maison d'une lady dont j'ai oublié le nom. Ah oui, Bertrude... non, Beretrude.

Espérant que le Gaulois n'avait pas remarqué qu'ils l'avaient vu sortir de la villa, il pointa du doigt l'imposante demeure.

— Il nous a indiqué qu'elle vivait là. Pourquoi, à votre avis, a-t-il supposé que nous nous rendions chez elle ? s'enquit Eadulf d'un air faussement innocent.

Frère Budnouen haussa les épaules.

— C'est une hypothèse assez logique si on considère que lady Beretrude est la personne la plus influente de cette ville. Elle est la mère du seigneur Guntram, qui a autorité sur ce territoire, et exerce un pouvoir considérable. Aux yeux de votre marchand, tout étranger se rend forcément chez elle.

Il s'en tint là et Eadulf comprit que, pour d'obscures raisons, il n'évoquerait pas ses liens avec cette femme ou son entourage.

— Le marchand nous a appris qu'il y avait un lien entre cette place et un saint martyr.

— Ce brave homme s'est montré très loquace.

Le Gaulois se moquait-il de leur stratagème ?

— Loquace et très serviable, intervint Fidelma. Hélas, la communication s'est révélée un peu difficile : il parlait saxon avec Eadulf qui me traduisait chacune de ses phrases. En tout cas, il semblait très fier de ce martyr local.

Quand la nécessité s'en faisait sentir, Fidelma n'hésitait pas à mentir effrontément.

— Il s'agit d'une question sujette à controverses, expliqua Budnouen. Je suppose que vous vous référez à Benignus ?

— Exactement.

— Certains prétendent que Polycarpe de Smyrne avait envoyé ce saint homme à Divio.

— Divio ? J'ai entendu ce nom à plusieurs reprises.

— C'est une ville située à quarante milles au nord, dans le territoire des Lingones, autrefois un grand peuple de la Gaule. Benignus y avait été délégué pour y prêcher la bonne parole. Aujourd'hui, les Burgondes le considèrent comme un des leurs. Benignus ayant été martyrisé et béatifié, les gens venaient se recueillir sur sa tombe. L'évêque Grégoire de Lingonum^[9], qui le détestait, tenta de mettre fin à cette adoration mais pas moins de trois cités, dont Autun, revendiquaient ses reliques et clamaient qu'il était enterré sur leur sol.

Il y a environ un siècle, des récits réunis sous le titre de *De gloria martyrum* commencèrent à circuler. Chaque ville y faisait valoir ses droits. Chacune accusait ses rivales de falsifications. Ici, il est supposé être enterré dans la nécropole sous l'abbaye et à Lingonum, une basilique a été érigée sur une tombe qui serait le « dernier lieu de repos » de Benignus.

Frère Budnouen se mit à rire.

— Cette basilique avait été commandée par l'évêque Grégoire, celui-là même qui avait tout d'abord jugé que la tombe, loin d'être celle du martyr, était celle d'un païen. Il aurait changé d'avis en voyant tout l'argent qu'on pouvait tirer des pèlerins qui se rassemblaient de plus en plus nombreux à Lingonum.

Fidelma renifla d'un air désapprouvateur.

— Et depuis, la querelle n'a jamais cessé ?

— Comment le ferait-elle puisque aucune ville ne peut apporter la preuve de ce qu'elle avance ? En tout cas, c'est un sujet qu'il vaut mieux éviter chez les Burgondes, et surtout en présence de lady Beretrude.

— Pourquoi cela ?

— Cette dame affirme que Benignus – il vivait il y a environ quatre siècles – comptait parmi ses ancêtres. La plupart des Burgondes semblent l'avoir adopté comme patron de leur peuple et le voient comme le sauveur qui, un jour, les libérera du joug des Francs.

— Voilà pourquoi cette place porte son nom.

— Pensez-vous, c'est lady Beretrude qui l'a baptisée ainsi. Ce qui, personnellement, ne me gêne pas le moins du monde...

— Pourquoi n'y a-t-il pas de monument à la gloire de Benignus dans l'abbaye ? s'étonna Fidelma. Mais je n'ai pas tout visité, peut-être existe-t-il.

— Maintenant que le monastère est aux mains des Francs, intervint Eadulf, ils se gardent bien de glorifier le Burgonde Benignus. Et en imaginant que sa tombe soit ici, ils ont certainement tout fait pour la dissimuler.

— L'évêque Leodegar mène la vie dure à ses subordonnés, grommela Budnouen, un vrai tyran. Il ne reconnaîtra jamais aucune qualité à un Burgonde. Je suis bien content de ne pas appartenir à sa communauté.

— De quelle congrégation vous réclamez-vous ? demanda Fidelma. De celle de Nebirnum, je suppose ?

— Pas du tout, je suis un moine solitaire, car tous les monastères gaulois sont maintenant aux mains des Burgondes et des Francs. Notre peuple a été repoussé vers l'ouest. Et comme vous le savez déjà, je gagne ma vie en faisant du commerce avec les marchands sur la rivière, près de Nebirnum, et aussi en revendant mes acquisitions aux communautés d'Autun. Il m'arrive même d'aller jusqu'à Divio.

— Vous connaissez l'abbesse Audofleda ?

— Vous l'avez rencontrée ? Forcément, suis-je bête.

Budnouen croyait que Fidelma résidait dans le monastère des femmes.

— Oui, j'ai déjà eu affaire à elle, poursuivit-il.

— Vous ne semblez guère enthousiaste.

— Je vous avoue que l'abbesse ne m'a pas apporté grand-chose sur le plan spirituel. Je ne l'aime pas. Elle est arrogante, une caractéristique de son peuple, et ne cesse de proclamer sa piété chaque fois qu'une occasion se présente.

— Que voulez-vous dire ? s'enquit Eadulf, piqué par la curiosité.

Frère Budnouen garda un instant le silence et reprit :

— Il se trouve que je l'ai connue dans une vie antérieure.

— Vous m'intriguez ! s'écria Fidelma. Racontez-nous ça.

Le Gaulois jeta un coup d'œil rapide autour de lui pour s'assurer qu'ils étaient à l'abri des oreilles indiscrètes.

— Comme je vous le disais, il m'arrive de remonter jusqu'à Divio.

— C'est de là que vient l'abbesse, déclara Fidelma en se rappelant les raisons invoquées par Audofleda pour justifier sa présence à Autun.

— Sauf qu'à l'époque elle n'avait rien d'une *abbatissa*. Audofleda vient du ruisseau. Il y a encore quelques années, elle était bien connue dans certains quartiers de la cité.

— On ne peut la condamner pour cette activité, mais plutôt la prendre en pitié. Pour survivre, sans doute n'avait-elle pas d'autre moyen que de vendre son corps.

Fidelma songeait à son amie Della, à Cashel, qui avait été prostituée et qu'elle avait aidée en diverses occasions.

— Assurément, soupira frère Budnouen. Cependant, je ne pense pas qu'elle ait choisi la religion à cause d'un destin contraire, mais plutôt par haine des hommes. Et quand j'ai eu vent de sa soudaine conversion à la vie religieuse – et de sa nomination par Leodegar au poste d'*abbatissa* de la *Domus Femini* – cela m'a donné à réfléchir.

— Dans quel sens ? le pressa Fidelma.

Frère Budnouen haussa les épaules.

— Je ne crois guère à cette subite conversion, et si j'avais une fille qui exprimait le désir de se joindre à la congrégation d'Audofleda, je préférerais la tuer de mes mains plutôt que de la laisser à la merci de cette femme dans ce lieu de souffrance.

— Ce lieu de souffrance ? Voilà une expression bien étrange.

— Cet établissement respire l'angoisse. Quand je livre des marchandises, je ne suis jamais autorisé à franchir le seuil de la porte, mais je vois bien l'air malheureux des sœurs qui me reçoivent.

— Vous vous souvenez de leurs noms ?

— Sœur Inginde, sœur Valretrade...

— Sœur Valretrade ?

— Vous la connaissez ?

Le soudain intérêt de Fidelma pour Valretrade n'avait point échappé au rusé Gaulois.

— Disons que j'en ai entendu parler, répondit Fidelma. On m'a rapporté qu'elle avait quitté la communauté il y a une semaine.

— Ah ! Cela explique que je l'aie cherchée en vain. Une aimable damoiselle. Vous m'en voyez enchanté. Maintenant elle peut enfin chercher un endroit où elle sera libre de vivre à sa guise. Je suppose que frère Sigeric l'a suivie ? Je leur servais d'intermédiaire chaque fois que j'en avais l'occasion.

— Comment vous y preniez-vous ?

— Valretrade est profondément éprise de Sigeric. Quand je me trouvais à Autun, je leur donnais un petit coup de pouce pour se transmettre des messages. Je me félicite qu'ils soient partis.

Fidelma secoua la tête.

— Sigeric est resté ici et ignorait tout de son départ. Quand il s'est résolu à se rendre à la *Domus Femini*, on lui a affirmé que Valretrade s'était enfuie sans fournir d'explications. Il nous a suppliés de tenter d'en savoir plus. Audofleda m'a simplement dit que Valretrade les avait quittées parce qu'elle ne supportait plus la règle.

— Elle ne se serait jamais sauvée sans en informer Sigeric. Ces deux-là s'adorent.

Fidelma réfléchit un instant.

— Vous restez à Autun combien de temps, frère Budnouen ?

— D'ici à quelques jours, je dois porter des marchandises à la forteresse du seigneur Guntram et...

— Vous n'avez pas d'autres transactions prévues avec la *Domus Femini* ?

— J'y ai déjà effectué ma livraison, qui a été dûment vérifiée, et sœur Radegund m'a payé. Si j'y retourne, cela ne manquera pas d'éveiller des soupçons. Radegund dirige cet endroit comme une forteresse militaire, aucune présence masculine n'est autorisée à l'intérieur.

Ils avaient remonté la rue commerçante partant de la place Benignus et passaient devant la boutique où Radegund avait rendu visite à la couturière.

— Voici l'échoppe de la mère d'une des sœurs de la *Domus Femini*, expliqua Budnouen. Elle coud des robes et vend des vêtements, nous faisons parfois affaire ensemble. Figurez-vous qu'elle n'est même pas admise à la *Domus Femini* pour rendre visite à sa fille.

— Vous connaissez le nom de sa fille ? Ce n'est pas l'intendante du monastère, par hasard ?

D'où elle se trouvait, Fidelma voyait la vieille femme qui tirait l'aiguille.

— Sœur Radegund ? s'exclama frère Budnouen. Mon Dieu, non.

Pourquoi me demandez-vous cela ? Ah, parce que vous savez que Radegund est la seule moniale autorisée à entrer en contact avec le monde extérieur ?

— C'est ce qu'on m'a rapporté, lui confirma Fidelma tout en cheminant à ses côtés. Vous êtes sûr qu'aucune autre religieuse ne sort de la *Domus Femini* ?

— Sûr et certain. Mais j'y pense, vous-même y avez naturellement accès ? À moins que vous ne résidiez avec les épouses et les conseillères des délégués au concile. J'ai entendu dire que certains d'entre eux, qui ignoraient la règle de l'abbaye, s'étaient déplacés avec leur femme et leur conseillère. On leur a trouvé un logement à proximité.

— Eadulf et moi, nous résidons à *l'hospitia*.

L'air stupéfait du Gaulois amusa beaucoup Fidelma.

CHAPITRE X

Non loin de l'abbaye, ils se séparèrent de frère Budnouen et traversèrent *l'anticum* avant de regagner *l'hospitia*. Dans le couloir où étaient situés leurs appartements, une porte s'ouvrit et l'abbé Sédgae apparut, le visage grave.

— Vous avez appris la nouvelle ? lança-t-il.

— Vous voulez parler de la mort de Gillucán, l'intendant de l'abbé Dabhóc ? demanda Fidelma, devinant la cause de l'anxiété de l'abbé. Frère Chilperic nous a prévenus tôt dans la matinée.

L'abbé Sédgae leur montra la porte de leurs appartements en posant un doigt sur ses lèvres et ils le conduisirent à l'intérieur.

Quand il fut certain qu'on ne pourrait pas les entendre, l'abbé se laissa tomber sur un siège en poussant un profond soupir.

— D'abord l'abbé Dabhóc et maintenant son intendant ! Certains délégués s'imaginent que cet endroit est maudit et moi-même je commence à me poser des questions.

Eadulf se servit un gobelet d'eau et Fidelma s'assit sur le lit.

— Les malédictions sont le produit de l'activité humaine, dit-elle d'un air sceptique. Personnellement, on ne m'a jamais apporté la preuve du contraire.

— Et ce pauvre Gillucán, sagement assis à notre table hier au soir... alors qu'il quittait la ville, il a été tué par des bandits qui lui ont tranché la gorge et l'ont déshabillé avant de jeter son cadavre dans la rivière. Comment une telle chose a-t-elle pu se produire ?

— Justement, intervint Eadulf, je me demandais comment on avait pu l'identifier après l'avoir tiré de l'eau.

— Par sa tonsure. Des bateliers ont aussitôt apporté le corps à l'abbaye.

Il détourna le regard.

— En tant que responsable de notre délégation, j'ai demandé à frère Gebicca d'examiner le corps et de faire un rapport précis à l'évêque d'Ard Macha. Ce faisant, il a découvert un élément assez curieux.

Fidelma releva la tête.

— Bien qu'ils aient jeté ce pauvre frère Gillucán à l'eau, son corps était à certains endroits couvert d'excréments. Il en avait même sous les ongles. J'ai demandé qu'on le lave selon le rituel avant l'enterrement. On aurait juré que ce pauvre garçon avait rampé dans un cloaque, c'était assez répugnant.

— Les égouts de la ville se vident-ils dans la rivière ?

— Sans doute.

— Se trouvent-ils à l'endroit précis où on a découvert le cadavre ?
— Même si les égouts se déversent non loin de cet endroit, cela n'explique pas l'état du corps. Près des murs de la cité, la fange est rapidement emportée par le courant. Pour parler crûment, on aurait juré que Gillucán avait été plongé dans des déjections.

L'abbé enfouit son visage dans ses mains.

— Cela semble, en effet, assez curieux, reconnut Fidelma. Des gens sont-ils venus témoigner en disant qu'ils avaient vu frère Gillucán quitter l'abbaye ou franchir les portes de la ville ? Les portes sont pourtant bien gardées.

— D'après frère Chilperic, les sentinelles n'ont rien remarqué. À votre avis, Fidelma, y aurait-il un lien entre la mort de Dabhóc et celle de Gillucán ?

— Au premier abord, il n'y en a aucun, mais d'un autre côté je ne crois pas beaucoup aux coïncidences.

— Êtes-vous déjà parvenue à des conclusions intéressantes ?

— Pas encore.

— Quelle tristesse ! murmura l'abbé Ségdae. Ce matin même, frère Gillucán devait se joindre à un groupe de pèlerins des cinq royaumes qui retournaient en Irlande.

— Comment se fait-il qu'il ait décidé de voyager seul ? s'étonna Fidelma, soulagée d'évoquer un sujet qu'elle-même n'aurait pu aborder sans trahir le fait qu'elle s'était entretenue avec Gillucán.

— Je l'ignore. La nuit dernière, il semblait effrayé. Et c'est quand frère Chilperic m'a appris l'affligeante nouvelle que j'ai compris qu'il avait changé d'idée.

— Qui étaient ces pèlerins ?

— Trois membres de la communauté de Magh Bhile, au nord d'Éireann. Ils étaient les invités d'une riche lady du nom de Beretrude. Fidelma et Eadulf se gardèrent bien de réagir.

— Savons-nous s'il est entré en relation avec ces pèlerins avant son départ ? poursuivit Fidelma.

— Non, ils se sont mis en route ce matin et n'ont pas pu être interrogés.

— Est-il fréquent que des religieux se fassent dépouiller et assassiner dans ces régions ? s'enquit Eadulf.

— D'après frère Chilperic, c'est tout à fait inhabituel. Les voleurs s'intéressent à l'argent et aux biens de valeur. Ils ne tuent pas gratuitement.

— Et profaner ainsi un corps... les circonstances de cette mort sont des plus étranges.

L'abbé Ségdae lui adressa un regard consterné.

— Ce concile tourne au cauchemar. Si les enjeux n'étaient aussi cruciaux, je suggérerais qu'on se retire avec notre délégation.

- Ce serait des plus maladroits sur le plan politique.
- Bien sûr, vous avez raison. Nous devons affronter les problèmes qui se posent à nous.
- L'abbé se leva.
- Si jamais vous glanez des informations qui pourraient m'aider pour mon rapport à l'abbé Ségéne d'Ard Macha...
- Il s'éclipsa sans finir sa phrase.
- Frère Sigeric attend avec impatience nos découvertes à propos de sœur Valretrade, dit Eadulf quand ils furent seuls.
- Très bien, allons le trouver, murmura Fidelma dont l'esprit était ailleurs.
- Frère Sigeric travaillait à la bibliothèque où il transcrivait un manuscrit. Quand il les vit, l'espoir se peignit sur ses traits, mais, devant l'attitude réservée de Fidelma, il comprit que les nouvelles étaient mauvaises.
- Nous avons vu l'abbesse Audofleda, qui n'a fait que confirmer ce que sœur Radegund vous avait déjà dit : Valretrade aurait quitté la communauté il y a une semaine pour échapper à la règle.
- Mensonges ! siffla Sigeric entre ses dents. Elle ne serait jamais partie sans moi.
- Frère Budnouen est de votre avis.
- Il portait nos messages. J'ai appris qu'il était à Autun mais je ne l'ai pas encore vu.
- Nous avons voyagé avec lui, l'informa Eadulf. À votre avis, dans quel but l'abbesse Audofleda et sœur Radegund nous dissimuleraient-elles la vérité ? Et à l'heure qu'il est, où pensez-vous que se trouve sœur Valretrade ?
- Je jurerais qu'ils l'ont emprisonnée quelque part dans la *Domus Femini* pour la punir d'entretenir des relations avec moi, chuchota Sigeric. Je forcerai la porte de ces sorcières et je la trouverai !
- Il fit mine de se lever mais Fidelma posa la main sur son épaule.
- Cela ne servirait à rien, mon jeune ami. Calmez-vous et essayons d'élaborer une stratégie. En attendant, prenez garde. Si vous avez raison, Audofleda a dû prévoir votre réaction. L'*abbatissa* est du genre à nourrir des rancunes tenaces. Elle nous a même menacés du fouet !
- Frère Sigeric se renversa sur son siège.
- Quand on a commencé à appliquer la règle, l'évêque Leodegar a fait flageller ceux qui refusaient de divorcer de leur femme.
- Vous voulez dire qu'on ne leur a pas laissé le choix de rester ou de partir ? demanda Fidelma, horrifiée.
- Exactement.
- C'est incroyable, murmura Eadulf.
- Je comprends que pour vous, ce soit difficile à admettre. Je sais qu'il y a peu de monastères chez les Gaulois, les Francs et les Irlandais

où les abbés, les évêques et les religieux ont fait vœu de célibat. Malheureusement, ces minorités se sont constituées en bandes de fanatiques qui cherchent à imposer leurs vues par la force.

— Pour quelles raisons l'abbesse Audofleda nierait-elle que Valretrade se trouve dans la *Domus Femini* ?

— Elle veut nous séparer ! répondit aussitôt le jeune homme.

— Elle affirme qu'elle ne savait rien de votre relation. Et sœur Radegund prétend qu'elle ne l'avait pas informée de votre visite.

— Encore des mensonges !

— Valretrade a disparu la nuit où l'abbé Dabhóc a été assassiné, fit remarquer Fidelma. C'est important si nous voulons questionner un éventuel témoin.

— À qui pensez-vous ?

— Budnouen a mentionné une religieuse qui connaissait Valretrade... quel est son nom déjà ?

— Sœur Inginge, dit Eadulf.

Frère Sigeric ouvrit de grands yeux.

— C'est l'amie la plus proche de Valretrade. Elles travaillaient ensemble.

— Alors nous devons trouver un moyen de lui parler, dit Fidelma.

— Il existe un moyen de pénétrer dans la *Domus Femini*, mais si on se fait attraper...

— Si cela doit nous permettre d'accéder à la vérité, je suis prête à prendre le risque, lança Fidelma d'un ton résolu.

Frère Sigeric la fixa avec attention.

— Après tout, en tant que femme, vous auriez plus de chances qu'un homme de passer inaperçue.

— C'est hors de question ! protesta aussitôt Eadulf. La seule façon de pénétrer dans la *Domus Femini*, c'est par la porte d'entrée. Et je doute que sœur Radegund autorise Fidelma à faire une nouvelle visite, surtout pour parler à une sœur de la communauté.

— N'est-ce pas le passage souterrain, Sigeric ? demanda Fidelma.

— Si, celui qu'empruntent les sœurs quand elles viennent assister au service dans la chapelle. Il suffirait que je vous montre le chemin.

— Mais enfin que feras-tu une fois à l'intérieur ? objecta Eadulf. Comment trouveras-tu sœur Inginge ?

— Elle partageait la chambre de Valretrade ! s'écria Sigeric avec enthousiasme. Je peux vous dessiner un plan qui vous permettra de vous orienter.

Fidelma approuva.

— Mais qu'arrivera-t-il si on te surprend ? protesta Eadulf, de plus en plus inquiet.

— Je réussirai, affirma Fidelma avec une tranquille assurance. Et en découvrant ce qui est arrivé à Valretrade, je suis sûre que nous

obtiendrons certaines réponses aux mystères qui nous entourent.

Elle se tourna vers Sigeric.

— Quelle serait l'heure la plus propice à cette expédition ?

— Après minuit cette nuit même, répondit aussitôt le jeune homme.

— Parfait.

— Vous devez disposer de suffisamment de temps pour pénétrer dans la *Domus Femini*, trouver la chambre de sœur Inginge et l'interroger.

— Sans te faire prendre ! maugréa Eadulf.

— J'ai connu des missions plus difficiles, murmura Fidelma en souriant.

— Juste après les prières de minuit, je vous attendrai ici, dans la bibliothèque. On patientera le temps que les frères aillent se coucher, et je vous conduirai à la crypte.

Fidelma et Eadulf laissèrent le jeune scribe dans un état de grande excitation et regagnèrent *l'hospitia*.

Alors qu'ils pénétraient dans leur chambre, ils entendirent sonner la cloche au loin.

— L'heure du bain du soir, soupira Fidelma. Encore à l'eau froide, je suppose. Ces étrangers sont incapables de faire chauffer de l'eau pour la toilette. En réalité, ils ne se baignent presque jamais. Ils se débarbouillent le matin et nagent à l'occasion dans la rivière. Tu te rends compte, ils n'utilisent même pas de savon ! Comment peut-on vivre ainsi ?

Eadulf, qui avait été élevé de la même manière, avait eu du mal à se plier à la coutume du bain quotidien en Éireann.

Dès le lever, les Irlandais se lavaient les mains et le visage. Le soir, avant le repas, ils se plongeaient dans un grand baquet d'eau chaude. Les rituels du peuple de Fidelma ne cessaient de l'étonner. Il lui avait fallu du temps pour s'habituer à l'usage du savon, des serviettes en lin et des huiles parfumées dont on s'enduisait le corps.

Quand ils eurent terminé leurs ablutions et revêtu des robes propres, tous deux partirent retrouver le nonce Peregrinus.

L'ambassadeur de l'évêque de Rome les attendait dans le *calefactorium* en bavardant avec son *custodes*, le garde du corps du palais du Latran. Il se leva à leur entrée et le guerrier se retira discrètement dans un coin de la pièce.

— Encore de mauvaises nouvelles, je le crains, dit le nonce tandis qu'ils s'asseyaient.

— Vous voulez parler de frère Gillucán ?

— Oui, de ce jeune moine irlandais, l'intendant de l'abbé Dabhóc. C'est triste.

— Et très mystérieux, ajouta Fidelma d'une voix douce.

L'ambassadeur haussa les sourcils.

— Je ne comprends pas.

— L'abbé et son intendant ont rencontré la mort dans un laps de temps très rapide.

— Mais ce jeune homme a été attaqué par des voleurs après avoir quitté l'abbaye ! Quel rapport avec le meurtre de l'abbé ? Partout dans le monde, hélas, des larrons s'en prennent aux malheureux étrangers pour les détrousser. Les religieux ne sont pas à l'abri.

— Cependant, personne ne l'a vu partir, pas même les sentinelles aux portes de la ville.

— Et que pouvait bien transporter de précieux un jeune religieux comme frère Gillucán ? intervint Eadulf. Un prélat de votre importance, je comprendrais...

Le nonce n'apprécia guère l'humour du Saxon.

— De nos jours, les brigands tuent pour une bonne paire de sandales ! Il hésita.

— Vous croyez vraiment que le meurtre de ce jeune homme et celui de son abbé sont liés ?

— Je refuse de me prononcer tant que je n'aurai pas tous les éléments en main, s'obstina Fidelma.

— Vous connaissiez frère Gillucán ? demanda Eadulf.

— Non, je n'ai rencontré que les délégués. Cependant, j'étais présent à la séance inaugurale, et j'ai pu constater de mes yeux l'hostilité ouverte entre certains d'entre eux.

— Vous faites référence à la querelle entre Ordgar et Cadfan ?

Le nonce hocha la tête.

— Je trouve consternant que des ecclésiastiques en arrivent à de telles extrémités alors qu'ils ne devraient songer qu'à l'unité dans la foi. J'ai dû intervenir pour aider l'évêque Leodegar à calmer les esprits.

— Plus fervente la foi d'un homme, plus violente sa dénonciation de ceux qui dévient de sa vision personnelle, intervint Fidelma. La foi fait naître des haines féroces.

— Vous me surprenez ! s'exclama le nonce.

— C'est pourtant la vérité, Peregrinus. Nous ne sommes que de pauvres créatures, autant l'accepter. Dans mon pays où j'ai étudié le droit, que j'ai mis en pratique pendant de nombreuses années, il m'a fallu admettre que les hommes n'étaient pas des êtres rationnels. Ils sont souvent lâches, faux, irrésistiblement attirés par le mal, et ce dans toutes les couches de la société.

— Nous autres religieux devons aspirer à des codes de conduite plus respectables.

— Certes, mais il y a souvent un abîme de l'aspiration à la réalisation. Que pensiez-vous de l'abbé Dabhóc ?

Le nonce Peregrinus réfléchit un instant.

— Il m'a semblé un homme modéré. Le premier jour, quand cette querelle a éclaté, il a tout fait pour tenter de ramener la paix entre le

Briton et le Saxon.

— Croyez-vous qu'il a été tué à cause de son intervention ? s'enquit Eadulf.

— Il y a des chances, oui.

— Pourtant, cette même nuit, sa chambre a été fouillée de fond en comble. Encore un vol, à votre avis ?

— Mais l'abbé a été assassiné dans la chambre d'Ordgar. Vous soupçonnez donc Ordgar de l'avoir tué au cours d'une effraction ?

— Loin de moi cette idée. Je parlais de la chambre de Dabhóc, qui a été cambriolée, et certains objets manquaient.

Le nonce ne répondit rien.

— Avez-vous vu l'abbé Dabhóc en dehors de la séance inaugurale ? reprit Eadulf.

— Oui, quand je me suis rendu à l'amphithéâtre romain, non loin d'ici. J'y ai retrouvé plusieurs délégués, dont l'abbé Dabhóc. L'évêque Leodegar désirait leur montrer les beautés de la ville.

— Ah ! s'exclama Fidelma. L'intendant de Dabhóc était-il avec lui ?

— Oui, maintenant que vous le mentionnez, je m'en souviens. Nous avons échangé quelques banalités et il nous a quittés très vite, répondit le nonce qui semblait sur la défensive.

— Quand vous étiez seul avec l'abbé Dabhóc, ne vous a-t-il pas parlé d'un cadeau ?

Le nonce cligna des yeux.

— Vous en savez des choses, Fidelma. L'abbé m'a en effet appris qu'il avait apporté un présent d'Hibernia. Un reliquaire qu'il voulait que j'offre à Sa Sainteté de la part de l'évêque d'Ard Macha.

— Je suppose que ce cadeau ne vous a pas été remis ?

— Vous supposez bien.

— Que contenait ce reliquaire ?

— Des reliques d'un disciple de Patrick qui avait prêché la foi aux Hiberniens.

— Benén mac Sesenén ?

— Je ne me souviens pas qu'il ait mentionné de nom. Il devait me confier ces reliques au cours de la cérémonie de clôture afin que tous soient témoins de l'attachement d'Ard Macha pour Rome.

— C'était l'idée de qui ?

— De l'abbé, naturellement. Vous n'êtes pas sans savoir que l'évêque d'Ard Macha aimerait être reconnu comme primat d'Hibernia par Sa Sainteté.

Fidelma pinça les lèvres.

— Nous sommes depuis longtemps conscients que les *comarb* de Patrick, les évêques d'Ard Macha, se considèrent comme les plus éminents d'Éireann. Mais les autres évêques des cinq royaumes leur refusent cette prétendue supériorité. Et les évêques de Muman, le

royaume de mon frère, ne sont pas en reste.

— Qu'appellez-vous un *comarb* ?

— Un successeur. L'abbé Séгдаe, chef de la délégation d'Hibernia, est reconnu comme le *comarb* du bienheureux Ailbe, arrivé avant Patrick en Irlande. C'est Ailbe qui a prêché la foi dans nos royaumes du Sud. Et d'après nos érudits, c'est son successeur qui serait le mieux placé pour être désigné comme premier évêque d'Éireann. Séгдаe est abbé et évêque de l'abbaye d'Imleach, fondée par Ailbe. La plupart des Irlandais estiment que l'évêque d'Ard Macha n'a aucun droit au titre d'*archiepiscopus* – nos Eglises ne fonctionnent pas comme ça.

Le nonce Peregrinus poussa un profond soupir.

— La politique ecclésiastique, hein ? La remise de ce cadeau n'aurait pas plu à l'abbé Séгдаe et il semblerait que vous partagiez ses vues.

Le ton suspicieux du nonce n'échappa point à Fidelma.

— Insinuez-vous que l'abbé Séгдаe pourrait être mêlé à cette histoire ?

Le nonce ouvrit les mains en un geste d'apaisement.

— Si, comme vous le suggérez, le reliquaire est la cause de l'assassinat de Dabhóc, alors nous devons compter l'abbé Séгдаe au nombre des suspects pour les raisons que vous venez de m'exposer.

— Qui, à part vous, demanda Eadulf, savait que ce reliquaire contenait les reliques du disciple et successeur de saint Patrick ?

Fidelma réfléchit. Comme le nonce n'avait pas manqué de le souligner, elle lui avait donné une bonne raison de suspecter Séгдаe. Or l'abbé était l'ami de son frère et c'est lui qui avait présidé à la cérémonie de son mariage. Cependant, il fallait bien reconnaître que les gratifications qu'Ard Macha s'appêtait à offrir à Rome ne servaient sûrement pas les intérêts de Séгдаe.

— Quand avez-vous appris que le reliquaire avait été volé ? demanda Eadulf.

— Je crois que c'était juste après le meurtre, mais je n'en suis pas certain. Quelqu'un a dit que la chambre de l'abbé avait été fouillée.

— Qui donc ?

— Je ne m'en souviens pas... Attendez ! C'était frère Chilperic, l'intendant.

À cet instant, la cloche sonna et le nonce se leva.

— Le repas du soir nous attend.

Fidelma remarqua qu'il avait l'air soulagé.

— Mais enfin, Peregrinus, si le reliquaire n'était pas dans la chambre de l'abbé Dabhóc, la logique voudrait que ce soit son intendant, frère Gillucán, qui se soit chargé d'en prendre soin.

— Je crois que frère Gillucán a été interrogé à ce sujet et il a affirmé tout ignorer de cette affaire.

— Qui l'a questionné ?

— Frère Chilperic, je suppose.

Le couple se leva à son tour.

— Vous nous avez été d'une grande aide, nonce Peregrinus, dit Fidelma. J'espère que vous continuerez à nous appuyer dans nos recherches et que vous ne tarderez pas à remettre ce reliquaire à notre ami, le vénérable Gelasius.

— Il sera ravi de savoir que vous avez contribué aux investigations sur ce vol. Quant à moi, je dois veiller à ce que malgré l'adversité le concile se réunisse enfin pour discuter des problèmes qui préoccupent le Saint-Père.

Il marqua une pause.

— J'ai été ravi de vous revoir, Fidelma. Dommage que nous n'ayons pas eu le loisir de parler du bon vieux temps à Rome.

Il salua Eadulf, rejoignit son *custodes* et se dirigea vers le réfectoire.

— Et maintenant, que faisons-nous ? demanda Eadulf. Faut-il vraiment dire à l'abbé Ségdæ qu'il avait une bonne raison de tuer Dabhóc et de voler le reliquaire ?

Fidelma secoua la tête.

— Oublions Ségdæ pour l'instant. Même s'il était capable d'un tel crime, il ne s'y prendrait pas de façon aussi tortueuse. Viens, allons manger.

CHAPITRE XI

Ils pénétrèrent dans le *scriptorium*. Frère Sigeric les attendait dans l'obscurité. Ils patientèrent en silence et, quand ils n'entendirent plus aucun bruit, Sigeric alluma une lanterne.

— Allons-y, tout le monde dort.

— Vous avez un plan de la *Domus Femini* ? chuchota Fidelma.

Le jeune scribe posa un morceau de vélin sur la table. Puis il expliqua à Fidelma comment atteindre la chambre de Valretrade :

— Le plan est aussi précis que possible. Vous savez que l'ancienne chambre de Valretrade est située de l'autre côté de la cour, presque en face de la mienne. J'ai laissé une chandelle allumée sur le rebord de ma fenêtre : cela vous aidera à vous orienter. Et maintenant, venez, je vais vous montrer comment accéder à la *Domus Femini*.

— Une minute, intervint Eadulf. Vous avez bien dit que ce passage était utilisé par les sœurs de la communauté pour accéder à la chapelle ?

— Ne vous inquiétez pas. À cette heure, la chapelle est vide. Quant au passage, c'est un chemin labyrinthique dans des cryptes où il y a plein de recoins où se cacher en cas de danger.

— Ne crains rien, il n'y a pas de mauvaises rencontres à redouter, s'impatienta Fidelma.

Frère Sigeric éteignit sa lanterne et ils sortirent dans la cour baignée par le clair de lune. Sigeric s'élança. Il marchait si vite que Fidelma dut lui demander de ralentir. Une fois à l'intérieur de la chapelle, Sigeric prit la chandelle de sa lanterne et l'alluma à la petite lumière qui brûlait toujours à l'entrée d'un lieu de culte – signe de l'esprit éternel. Puis il se dirigea vers une porte au fond de l'oratoire et en tira le verrou avec précaution. La porte s'ouvrit sur un escalier en bois qui plongeait dans le noir. Sigeric pria Fidelma et Eadulf d'attendre et entreprit de descendre les marches. Le couple vit la lumière décroître jusqu'à n'être plus qu'un minuscule point brillant. Quelques instants plus tard, il réapparaisait.

— Tout va bien.

Il redescendit l'escalier, levant haut sa lanterne pour éclairer Fidelma. Eadulf les suivit et, sur les instructions de Sigeric, referma la porte derrière lui.

Au pied des marches, ils marquèrent une pause.

Cela sentait la terre et la moisissure, une odeur que Fidelma associa aux catacombes de Rome où elle avait failli mourir. Le froid et l'humidité la firent frissonner.

— Avant la construction de l'abbaye, ce lieu était l'ancienne nécropole d'Augustodunum, le cimetière des Romains, expliqua frère Sigeric dans un murmure.

L'endroit n'était pas totalement plongé dans l'obscurité. Tout en marchant, ils distinguaient les piliers, les voûtes au-dessus d'eux, longeaient des tombes en marbre et en pierre.

— Quelle est la surface de ce souterrain ? demanda Eadulf.

— Il s'étend sous toute l'abbaye.

Sans hésiter une seule fois, leur guide ouvrit le chemin dans ce dédale impressionnant. Sans lui, ils n'auraient en aucune chance de retrouver l'escalier de la chapelle.

— Il n'y a que deux issues à ce réseau inextricable ? s'enquit Eadulf, à moitié rassuré. Cela ressemble fort aux nécropoles de Rome.

— Non, il en existe une troisième.

— Et elle mène où ?

— À une étroite galerie passant sous les remparts, au sud-ouest. Autrefois, quand les nobles vivaient dans l'enceinte de la cité et qu'elle était attaquée, ils l'empruntaient pour s'échapper vers le sud en direction des grandes forêts environnantes.

— Elle est encore utilisée ?

— Pas que je sache. La porte qui permet d'y accéder est verrouillée de l'intérieur et, de l'extérieur, elle semble condamnée.

Eadulf regarda autour de lui en fronçant les sourcils.

— Vous cherchez d'où vient cette faible lumière ? devina Sigeric. Eh bien, elle émane des pierres de la caverne originelles, qui étaient recouvertes de phosphore.

— Sœur Valretrade n'était-elle pas effrayée de venir vous retrouver ici ?

— Ne vous laissez pas impressionner par ces caveaux, elle connaissait très bien le chemin. Cependant, elle préférerait me donner rendez-vous du côté de la *Domus Femini*, c'était plus simple pour elle.

— La nuit où Dabhóc a été tué, croyez-vous que sa chandelle ait pu s'éteindre alors qu'elle tentait de gagner la chapelle ? Et si elle s'était perdue ?

Cette hypothèse n'était guère réjouissante, mais Eadulf n'avait pu s'empêcher de l'exprimer à haute voix.

— C'est impossible, le rassura Sigeric. Elle avait pris ce chemin des dizaines de fois. Et puis nous avons un lieu de rendez-vous bien précis : si l'un de nous deux s'y rendait et ne trouvait pas l'autre...

Il s'arrêta devant une série d'alcôves contenant chacune un sarcophage sculpté.

— Regardez.

Il désigna la statuette d'un petit homme aux jambes de bouc et à la tête cornue qui jouait du pipeau. Fidelma en avait vu de similaires à

Rome.

— Nous placions cette statuette de l'autre côté de la tombe pour signaler notre passage. Mais cette astuce nous a rarement servi.

Ils se remirent en marche et se retrouvèrent bientôt au pied d'un escalier en pierre.

— La porte en haut donne directement dans la *Domus Femini*, expliqua Sigeric.

Il sortit une chandelle de sa poche et la tendit à Fidelma.

— Vous n'en aurez probablement pas besoin, ne l'utilisez qu'en cas d'urgence. L'abbesse a autorisé quelques lanternes la nuit. C'est à la fois rassurant et inquiétant... espérons que tout le monde dort.

Fidelma glissa la chandelle dans son *marsupium* d'où elle sortit le plan.

— Je préférerais que tu me laisses venir avec toi, plaida Eadulf.

— Ne sois pas idiot. Si tu croises quelqu'un, ce sera difficile de te faire passer pour une nonne alors que moi, je peux toujours tromper une sœur dans la pénombre.

Fidelma étudia le plan avec attention.

— Sigeric, vous êtes sûr que la porte n'est pas fermée ?

— Pas à ma connaissance.

— Elle ouvre bien sur un palier entre la réserve et la cuisine de la *Domus Femini* ?

— C'est cela.

— Très bien. J'y vais.

— Nous t'attendons ici, soupira Eadulf.

— Disons plutôt dans le mausolée où je vous ai montré la statuette, rectifia Sigeric. Trouver la chambre d'Inginde et Valretrade ne devrait pas vous prendre longtemps.

Fidelma grimpa les marches et poussa la porte. Puis elle jeta un dernier coup d'œil aux deux hommes éclairés par la lanterne de Sigeric et disparut.

Le clair de lune filtrait par une fenêtre invisible. Le corridor baignait dans une lumière bleutée et elle s'avança d'un pas décidé. Le plan de Sigeric était précis, elle n'eut aucune mauvaise surprise tandis qu'elle se glissait dans les couloirs déserts.

Elle traversa le hall, qui servait également de *calefactorium* aux sœurs, et prit le passage menant à un escalier permettant d'accéder à l'étage supérieur. Là, Fidelma s'arrêta pour étudier le plan à la lueur d'une lanterne accrochée à un support en métal. Elle devait maintenant tourner à droite, gravir un nouvel escalier en colimaçon, obliquer sur la gauche, compter trois portes et pénétrer dans la chambre commune d'Inginde et Valretrade.

Elle replia le morceau de vélin, le rangea dans son *marsupium* et se remit en marche.

Elle posait le pied sur la première marche de l'escalier en colimaçon

quand elle entendit du bruit au-dessus d'elle et perçut la lueur d'une chandelle. Quelqu'un descendait vers elle à pas lents. Elle s'immobilisa, recula, chercha désespérément un endroit où se cacher, mais en vain.

Calculant qu'elle n'avait pas le temps de revenir sur ses pas, elle tira son capuchon sur sa tête et se décida à affronter le danger. À cet instant, une silhouette apparut, levant haut sa bougie.

De sous son capuchon, Fidelma distingua le visage d'une vieille moniale. La main qui tenait la bougie était tremblante et squelettique, les yeux grands ouverts fixaient le vide.

— *Bene vobis*, murmura Fidelma en passant près de la femme.

— *Bene vobis*, ma sœur, chevrota la vieille en s'écartant.

Fidelma poussa un soupir de soulagement. Sur le palier de l'étage supérieur, elle s'immobilisa et attendit que les pas s'éloignent. Puis elle repéra les portes et identifia celle de Valretrade.

Elle arrivait maintenant au moment le plus périlleux de son expédition. Que se passerait-il si elle s'était trompée de porte, si Inginge avait changé de cellule ou si elle avait déjà une nouvelle compagne ? « Avec des si, on mettrait Lutèce en bouteille », disait un proverbe.

Elle avança hardiment la main et tourna la poignée en retenant sa respiration. La porte coulisssa sans bruit et elle se faufila à l'intérieur.

La lune éclairait la pièce. Elle remarqua tout de suite la bougie allumée à une fenêtre, juste en face : elle se trouvait dans la bonne chambre, frère Sigeric la guidait !

Elle jeta un bref coup d'œil autour d'elle. Un seul des deux lits était occupé.

Elle se pencha et secoua doucement la dormeuse par l'épaule. La jeune fille se réveilla en sursaut et Fidelma lui mit la main sur la bouche.

— Ne criez pas, je ne vous veux pas de mal, chuchota-t-elle en latin. Vous êtes bien Inginge ?

La jeune fille hocha la tête, les yeux agrandis par la frayeur.

— J'ai besoin de votre aide. Je m'appelle Fidelma et je suis une amie de Sigeric. Vous le connaissez ?

La jeune fille battit des paupières.

— Bien. Je vais ôter ma main. Voilà. Je veux aider Sigeric à retrouver Valretrade. Or on nous a dit qu'elle avait décidé de quitter Autun.

— C'est ce qu'on raconte, murmura la jeune fille d'un air méfiant.

— Sigeric n'en croit pas un mot.

Fidelma alla s'asseoir sur le lit voisin. Inginge prit une robe dont elle s'entoura les épaules.

— Je vous distingue mal, dit-elle. Comment vous appelez-vous déjà ? Fidelia ?

— Non, Fidelma.

— Un nom peu courant.

— Pas dans mon pays. Je viens d'Hibernia.

— Donc vous n'appartenez pas à cette communauté ?

— Non, j'assiste au concile.

— Mais les femmes ne sont pas autorisées à assister au concile... Ah ! Vous devez être la personne dont l'évêque nous a parlé avant-hier aux prières du soir. Vous menez des investigations sur la mort de l'abbé hibernien. Comment est-ce possible ?

— Je suis juriste et l'évêque Leodegar m'a donné toute autorité pour enquêter sur cette affaire.

— Mais alors, si vous avez l'approbation de l'évêque, pourquoi vous êtes-vous glissée ici en pleine nuit, comme une voleuse ?

Fidelma se mit à rire.

— Parce que c'est la seule façon dont je dispose pour découvrir la vérité sans que votre *abbatissa* m'en empêche.

La jeune fille frissonna.

— Elle dit que Valretrade a quitté la *Domus Femini*, poursuivit Fidelma. Est-ce vrai ?

Inginge paraissait mal à l'aise.

— Pourquoi est-ce que je ne la croirais pas ? répondit-elle avec méfiance.

— Dites-moi ce que vous savez à propos de la disparition de sœur Valretrade.

— Je sais qu'elle vivait une histoire d'amour avec frère Sigeric, dit-elle d'un ton hésitant.

— C'était sérieux ?

— Ils se retrouvaient régulièrement. Ils se montraient très discrets, mais comme je partageais la même cellule que Valretrade, j'étais bien obligée de voir les signaux qu'ils échangeaient. Pour finir, Valretrade m'a tout avoué.

— Quelqu'un d'autre dans votre congrégation était-il informé de cette relation ?

— Je ne le pense pas.

— Racontez-moi dans quelles circonstances elle a quitté l'abbaye. Était-ce la nuit où l'abbé Dabhóc a été tué ?

— J'ai entendu dire que Valretrade était partie alors que nous nous rendions aux prières du matin. Et c'est à la chapelle qu'on nous a annoncé le meurtre de l'abbé.

— Expliquez-moi comment ça s'est passé.

— Cette nuit-là, Valretrade a mis une bougie sur le rebord de la fenêtre, son signal habituel pour retrouver Sigeric. Et quand elle a constaté que Sigeric en avait allumé une à son tour...

Elle fronça les sourcils.

— Il y en a une en ce moment même à la fenêtre de Sigeric. Qu'est-ce

que cela signifie ?

— C'était pour me guider jusqu'à la bonne chambre. Continuez.

— Donc cette nuit-là, j'ai vu la chandelle de Sigeric allumée. Valretrade a enfilé une robe et a couru le rejoindre.

— Et elle n'est pas revenue ?

Sœur Inginde hocha la tête.

— Avait-elle laissé ses affaires ici ?

— Elles étaient là quand je suis allée faire mes ablutions, tôt le matin. Quand je suis revenue, elles avaient disparu. J'ai supposé qu'elle était rentrée pendant mon absence et qu'elle les avait emportées.

— Elle serait donc partie de la *Domus Femini* sans vous dire au revoir, mais elle aurait eu le temps d'écrire une missive pour l'abbesse ?

Sœur Inginde haussa les épaules.

— Apparemment oui.

— Quand vous a-t-on appris officiellement qu'elle avait déserté la communauté ?

— Au repas de midi, lorsque sœur Radegund m'a dit que Valretrade avait laissé une lettre avant de s'enfuir.

— Vous connaissiez Valretrade depuis combien de temps ?

— Depuis mon arrivée ici, il y a un an.

— Et vous avez toujours partagé la même cellule ?

— Oui.

— Par conséquent, vous avez dû être surprise qu'elle vous ait quittée sans un mot. Et n'avez-vous pas trouvé bizarre qu'elle disparaisse en même temps que l'abbé Dabhóc était assassiné ?

— Je n'ai pas fait le rapprochement.

— Sœur Radegund vous a-t-elle montré la lettre de Valretrade ?

— Non.

— Vous n'avez pas demandé à la lire ?

Sœur Inginde eut un rire étouffé.

— Vous ne posez pas de questions à sœur Radegund et encore moins à l'abbesse Audofleda.

Fidelma n'eut pas de mal à la croire.

— Valretrade vous a-t-elle dit pourquoi elle désirait voir frère Sigeric cette nuit-là ?

— C'est pourtant évident : ils étaient amants.

— Vous a-t-il semblé qu'elle avait des soucis ?

Fidelma remarqua une légère hésitation chez la jeune fille.

— Il semblerait qu'il y avait autre chose, la pressa-t-elle.

— Juste son attitude. J'ai eu l'impression que ce soir-là, elle était assez excitée... bouleversée serait plus exact. Je lui ai demandé ce qui se passait mais elle a refusé de répondre.

— Ne pensez-vous pas que si elle avait quitté l'abbaye de sa propre volonté, elle en aurait discuté avec vous ou avec Sigeric ?

— J'étais persuadée qu'elle était allée retrouver Sigeric et qu'ils s'étaient enfuis ensemble. Quelques jours plus tard, quand Sigeric est venu poser des questions, j'ai compris qu'il n'en était rien.

Fidelma fronça les sourcils.

— Je croyais que sœur Radegund était la seule informée de cette démarche ?

— Je me trouvais près des portes quand Sigeric s'est présenté à la *Domus Femini*.

— N'avez-vous pas commencé à avoir des soupçons ?

La jeune fille haussa les épaules.

— Valretrade est originaire d'Autun et elle a une sœur qui vit ici. J'ai imaginé qu'elle s'était rendue chez elle en attendant de pouvoir entrer en relation avec Sigeric.

Fidelma réfléchit un instant. Elle n'apprendrait rien de plus d'Inginde. Le résultat de cet entretien était plutôt décevant.

— Je vous remercie, ma sœur, dit-elle en se levant. Inutile de vous préciser que vous devez garder ma visite secrète.

— Croyez-vous que vous retrouverez Valretrade ? demanda Inginde d'une voix angoissée.

— J'essaierai. J'ai promis à Sigeric de faire tout mon possible.

— Je vous souhaite bonne chance. Rappelez-vous, l'abbesse Audofleda est très puissante. Méfiez-vous d'elle.

— Je ne lui ai jamais fait confiance, répliqua Fidelma en se dirigeant vers la porte. Si vous avez un besoin urgent de me rencontrer, la chandelle sur la fenêtre demeure un moyen assez sûr.

— Je m'en souviendrai.

— Merci encore, Inginde, vous m'avez été d'un grand secours.

Fidelma sortit de la chambre, et, se faufilant dans les couloirs, retrouva son chemin sans encombre. À peine avait-elle descendu l'escalier des galeries souterraines qu'Eadulf et frère Sigeric se précipitaient vers elle.

— Alors ? demanda Sigeric.

— Inginde confirme que Valretrade s'est volatilisée la semaine dernière. Elle dit que Valretrade n'est pas rentrée cette nuit-là et qu'elle était partie vous rejoindre.

— Elle n'est pas rentrée ? s'écria Sigeric, atterré. Mais elle a pourtant utilisé la statuette pour me signifier qu'elle s'était rendue à notre lieu de rendez-vous et retournait dans sa chambre.

— Vous ne croyez pas qu'on serait plus à notre aise dans le *scriptorium* pour discuter ?

Sigeric prit la lanterne en soupirant et les guida dans les catacombes.

Une fois dans le *scriptorium*, Fidelma leur rapporta sa conversation avec Inginde.

— Donc sœur Radegund aurait dit à Inginde que Valretrade avait

laissé un message, adressé à l'abbesse Audofleda et expliquant les raisons de son départ, conclut-elle.

— Mensonges, siffla Sigeric entre ses dents. Je suis certain qu'elle est retenue prisonnière dans la *Domus Femini*. Une punition diabolique d'Audofleda.

— Et si nous demandions à voir ce message ? suggéra Eadulf. Je suppose que Valretrade savait écrire ?

Sigeric fronça les sourcils.

— Naturellement !

— Ah oui, j'oubliais qu'elle avait travaillé dans le *scriptorium* avec vous. Par conséquent, vous sauriez reconnaître son écriture ?

— Tous les scribes ont la leur. Par exemple la queue des *b* chez Valretrade est oblique, ainsi que la barre des *t*.

— Nous devons nous en souvenir, cela pourrait se révéler utile, dit Fidelma.

— De toute façon, elle ne serait jamais partie sans me le signifier d'une manière ou d'une autre.

— Vous croyez qu'elle a été enlevée ? demanda Eadulf.

— J'ai entendu des rumeurs sur des femmes et des enfants qui auraient disparu de la *Domus Femini*.

— Des épouses et des enfants des frères de l'abbaye ?

Frère Sigeric hocha la tête et Fidelma poussa un petit cri d'exaspération.

— Pourquoi n'en ai-je pas été informée ? Peu importe ! À quand remontent ces rumeurs ?

Frère Sigeric se passa la main dans les cheveux d'un geste nerveux.

— Cela a commencé au cours des deux ou trois dernières semaines. Certains des frères y ont fait allusion. Valretrade a une fois mentionné que des femmes mariées avaient décidé de s'en aller.

— Dans quels termes s'est-elle exprimée ?

— Désolé, mais je ne m'en souviens pas.

— Connaissait-elle les raisons de ces départs ? Que lui ont raconté ces femmes ?

— Elles avaient disparu avant que la communauté ne sache qu'elles quittaient le monastère, elle n'a eu le temps de s'entretenir avec aucune d'elles.

Fidelma plissa les yeux.

— Elles se seraient donc volatilisées de la même manière que Valretrade. La communauté comptait combien d'enfants et de femmes mariées ?

— Frère Chilperic vous renseignerait mieux que moi sur ce point.

— Approximativement.

— Une trentaine de frères au moins entretenaient des liaisons ou étaient mariés, et ils avaient eu une douzaine d'enfants environ.

- Ces frères sont-ils encore ici ?
- La plupart ont décidé d'obéir à l'évêque Leodegar et de divorcer de leur femme, comme frère Chilperic.
- Et maintenant, combien de ces épouses et de leurs enfants demeurent encore à la *Domus Femini* ?
- Brusquement, Fidelma frappa du poing sur la table et les deux hommes sursautèrent.
- *Sine scientia ars nihil est !* Sans la connaissance, l'ingéniosité n'est rien.
- Je ne comprends pas, objecta timidement Sigeric.
- Je ne peux pas conduire des investigations sans informations. Si j'avais été avertie, j'aurais pu poser des questions plus pertinentes.
- Mais ce ne sont que des rumeurs, protesta frère Sigeric. Enfin...
- Oui ?
- Un des frères a parlé à un marchand de la ville qui nous achetait les surplus de nos récoltes. Cet homme a affirmé qu'il avait vu trois de nos religieuses avec un étranger. Sachant qu'elles appartenaient à la *Domus Femini* et étaient auparavant mariées à des frères de l'abbaye, il avait été surpris.
- Cela se passait quand ?
- Il y a un peu plus d'une semaine.
- Où ça ? En ville ?
- Les trois femmes et l'étranger pénétraient dans la villa de lady Beretrude.
- Fidelma resta un instant silencieuse.
- J'ai manqué l'occasion de vérifier l'exactitude de ces déclarations. Si elles s'avèrent...
- Elle se renversa sur son siège d'un air las.
- Nous n'avons pas fini de poser des questions aux uns et aux autres.

CHAPITRE XII

Le lendemain, Chilperic attendait Fidelma et Eadulf à la porte du réfectoire après les prières et le repas du matin. Il semblait anxieux.

— L'évêque Leodegar voudrait vous voir dès que possible.

— L'abbesse, murmura Eadulf.

Ils trouvèrent l'évêque de mauvaise humeur.

— J'ai reçu une plainte de l'abbesse Audofleda ! leur lança-t-il.

Fidelma, loin de s'alarmer, secoua la tête d'un air chagrin.

— Justement, je voulais m'entretenir avec vous de cette femme avant d'envoyer mon rapport à Rome.

— Elle m'a dit que vous vous étiez montrée insultante, oubliant vos...

L'évêque s'interrompit brusquement.

— Quel rapport à Rome ?

— J'ai par hasard rencontré un vieil ami à moi, le légat de l'évêque de Rome au concile.

— Le nonce Peregrinus ? Vous le connaissez ? Il ne m'en a pas soufflé mot.

— Je désirais aborder le sujet de *l'abbatissa* avec vous, mais, après en avoir discuté avec lui, j'ai estimé qu'il serait préférable de faire valoir ma plainte auprès du Saint-Siège.

L'évêque Leodegar n'en croyait pas ses oreilles.

— Mais puisque la doléance a été établie par l'abbesse !

Fidelma haussa les épaules.

— Sans doute, sans doute. La meilleure des défenses est encore l'attaque. Cependant, il est difficile d'ignorer les faits.

— De quoi parlez-vous exactement ?

— Vous avez bien mentionné que cette abbaye avait adopté la règle de Benoît ?

L'évêque hocha la tête.

— Eh bien, il semblerait que l'abbesse Audofleda s'en écarte dangereusement. En tant que représentante du Christ, elle ne doit jamais oublier le jugement terrible qui l'attend si elle n'accomplit pas sa tâche dans l'imitation du plus humble d'entre nous accomplissant son dur labeur. Or son arrogance dépasse l'imagination. Quand je lui ai annoncé que je parlais en votre nom, car vous nous avez accordé tout pouvoir pour enquêter sur la mort suspecte de l'abbé Dabhóc, elle a refusé de collaborer avec nous. Mais enfin, qui est en charge de cette congrégation ? Vous ou l'abbesse Audofleda ?

Leodegar s'empourpra.

— Moi, naturellement, l'abbesse Audofleda est placée sous mon

autorité. En tout cas, votre récit diffère totalement du sien.

— J'imagine. Vous devriez lui définir plus précisément la règle, car l'abbesse vous a manqué de respect en tant que supérieur.

— Elle a affirmé que...

— Peu importe. C'est très gênant qu'elle oublie sa position, ses devoirs, et se permette de vous désobéir. Est-ce bien raisonnable qu'une personne de ses origines, qui n'a reçu aucune instruction préalable et n'a jamais occupé de fonction dans la religion avant son arrivée ici, soit placée à la tête de la *Domus Femini* ?

Fidelma se serait interdit d'évoquer les origines de cette femme si les circonstances ne l'y avaient forcée.

Quant à l'évêque Leodegar, brusquement confronté à une situation qu'il n'avait pas prévue, il ne savait plus sur quel pied danser.

— Cependant, l'abbesse Audofleda a dit..., bredouilla-t-il.

— Et moi je dis que la réception qu'elle nous a réservée était inadmissible – et je refuse d'en rester là. Quand le nonce Peregrinus rentrera à Rome, je lui demanderai de remettre un rapport de ma main à mon bon ami le *nomenclator* de Sa Sainteté, au sujet des irrégularités que j'ai pu constater ici.

L'évêque passa la langue sur ses lèvres sèches.

— Le *nomenclator* ? croassa-t-il.

— Le vénérable Gelasius. Vous le connaissez ? À Rome, j'ai mené des investigations pour lui, je croyais que vous le saviez.

— Je ne le connais pas, mais j'ai reçu des instructions de sa part sur la manière de conduire le concile, admit Leodegar à contrecœur. Il m'a envoyé des lettres consécutives à certains entretiens avec Sa Sainteté.

— En tant que *nomenclator*, il reçoit les doléances et conseille le Saint-Père sur la suite à leur donner. Dans la mesure où l'abbaye d'Autun est aujourd'hui le centre d'un important débat sur l'avenir des Églises d'Occident, si ces faits venaient à être connus, l'autorité du concile ne manquerait pas d'en souffrir.

Leodegar ouvrit les mains en un geste de supplication.

— Je suis certain, ma sœur, qu'il s'agit là d'un terrible malentendu. Peut-être avez-vous mal interprété les intentions de l'abbesse Audofleda ?

Fidelma feignit la surprise.

— Au contraire, il me semble que l'abbesse s'est exprimée avec une extrême concision.

— Dans ce cas, je crains que cela ne soit ma faute. J'avais omis de l'entretenir personnellement des prérogatives qui vous ont été dévolues. Mon intendant, frère Chilperic, n'aura pas précisé l'étendue de vos pouvoirs...

— Pourtant, lors de notre arrivée, vous avez clairement exposé la situation aux prières du soir.

Comme tous les autocrates, l'évêque craignait comme la peste les personnes plus haut placées que lui.

— Je vous promets de me montrer plus ferme avec l'abbesse, déclarait-il d'un air craintif. Et cette fois, je lui parlerai en personne. Ne pourriez-vous oublier, dans l'intérêt de Rome, cette lettre au vénérable Gelasius qui attend impatiemment les résultats de ce concile ? Je vous propose d'y réfléchir jusqu'au départ du nonce. Qu'en dites-vous ?

Eadulf, qui avait suivi cette comédie avec un intérêt croissant, décida d'entrer dans le débat pour y jouer sa partie.

— L'évêque n'a pas tort, sans doute les écarts de l'abbesse sont-ils dus à l'ignorance, susurra-t-il. Restons discrets, Fidelma, et laissons à l'évêque le soin de régler ce problème.

Leodegar reprit espoir.

— Je me charge de persuader Audofleda de changer d'attitude. Croyez-moi, à l'avenir, elle se montrera plus aimable.

— Donc vous nous autorisez à poursuivre notre enquête à la *Domus Femini* si nécessaire ?

L'évêque courba la tête en signe de soumission.

— Très bien, soupira Fidelma. J'accepte de renoncer à ma missive au vénérable Gelasius pour l'instant et me contenterai d'un rapport sur le concile. Autre chose : un des témoins que j'ai consultés s'est montré particulièrement serviable. Je veux parler de frère Sigeric. Je n'aimerais pas qu'il ait à pâtir de sa franchise.

L'évêque Leodegar se figea et pinça les lèvres.

— Que voulez-vous qu'il lui arrive ?

Fidelma eut un geste négligent de la main.

— Il est important qu'il demeure en bonne santé pour l'heureuse conclusion de mon rapport, rien de plus.

Leurs regards se croisèrent et l'évêque baissa les yeux le premier.

— Pourquoi voulez-vous qu'un quelconque malheur frappe frère Sigeric ? répliqua-t-il d'un ton sec.

— Une idée saugrenue dont je suis heureuse de constater qu'elle n'a aucun fondement.

Elle se détournait déjà quand l'évêque la retint.

— Un instant, Fidelma. Lady Beretrude a invité les délégués au concile à une réception chez elle, non loin d'ici. Lady Beretrude est la mère du chef de cette province, le seigneur Guntram. Il aurait dû accueillir lui-même les délégués étrangers, mais il montre peu d'empressement pour ce genre de cérémonie et sa mère le remplacera. Eadulf et vous-même êtes les bienvenus.

— Nous serons ravis de rencontrer cette dame. Quand la réception aura-t-elle lieu ?

— En fin d'après-midi. J'ai demandé aux délégués de se réunir dans l'*anticum* quand la cloche en donnera le signal.

— J'aimerais voir l'abbesse avant cela.

La figure de Leodegar s'allongea.

— Je dois d'abord la raisonner, or, cet après-midi, ses occupations la retiennent ailleurs. Ne pourriez-vous remettre votre rendez-vous à demain matin ? Tout se passera bien, je vous l'assure.

Fidelma n'avait pas d'autre choix que d'accepter.

— Je suis certain que lady Beretrude sera enchantée de votre présence, reprit l'évêque. En apprenant votre arrivée à Autun, elle avait manifesté le désir de vous rencontrer. Et elle a étendu son invitation à toutes les femmes accompagnant les délégués. Elle sait que les coutumes diffèrent selon les pays et son ouverture d'esprit est connue de tous.

— Espérons que nous ne la décevrons pas.

Sur ces mots, ils se retirèrent.

— Voilà une belle démonstration de diplomatie, dit Eadulf en souriant.

— *Cain cach sái, discir cach dái*, tout homme sage est courtois, tout idiot est grossier, grommela Fidelma.

— En bref, tu prends l'évêque pour un imbécile.

— Disons qu'il est assez sot pour ne pas s'apercevoir que sa prétention ne peut échapper à un esprit intelligent. Cependant...

— Oui ?

— J'ai tout d'abord pensé que son comportement était fort suspect. Puis j'ai eu des doutes.

— Comment cela ?

— S'il était mêlé à cette affaire, il prendrait garde à ne pas éveiller les soupçons. Donc soit il est bête, soit c'est un *aneladnach*.

— Tu veux dire qu'il manque de pratique, d'habileté ? traduisit Eadulf en latin. Ah, il ignore la ruse ! Mais la naïveté et l'idiotie sont loin d'être synonymes !

— Si ça se trouve, il n' imagine même pas qu'il se conduit de façon répréhensible. Peut-être sa culture l'aveugle-t-elle ?

La culture franque étant très similaire à la sienne, Eadulf renifla d'un air agacé. Ils traversaient *l'anticum* quand il remarqua la présence de frère Chilperic, qui présidait à l'agencement d'un nouveau mobilier.

— Voilà un homme qui connaît à coup sûr la culture de Leodegar, chuchota Eadulf.

Frère Chilperic ne put s'empêcher de manifester sa surprise en les voyant si détendus.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

Fidelma battit des cils.

— Oui, pourquoi donc ?

— L'évêque avait l'air en colère.

— *Nous* étions en colère, rétorqua Eadulf, car nous avons le sentiment

que nos investigations ne sont pas suffisamment prises au sérieux.

— Mais pas du tout, protesta Chilperic. Nous attendons vos conclusions avec impatience, elles apaiseront les tensions qui agitent la communauté. L'évêque Ordgar tourne dans sa chambre comme un lion en cage et l'abbé Cadfan... tient des discours dans différentes langues qui offenseront les oreilles de n'importe quelle femme honnête. Pardonnez-moi, ma sœur.

Fidelma se mit à rire.

— Je peux imaginer les termes fleuris utilisés par l'abbé Cadfan dans toutes les langues. C'est très pénible d'être retenu prisonnier dans un espace aussi étroit. S'il y avait d'autres solutions, je ne manquerais pas d'y recourir. Mais que se passerait-il si ces deux religieux étaient libres d'aller et venir à leur guise ?

— Ils ne tarderaient pas à s'empoigner et nous risquerions de nous retrouver avec un nouveau cadavre sur les bras ! Je précise que l'évêque Ordgar s'est offusqué de n'avoir pas reçu l'autorisation de se rendre à la réception de lady Beretrude.

— Tant que l'enquête n'est pas terminée, il serait peu judicieux de l'y convier. Sans compter qu'inviter l'un exclurait l'autre, ce qui reviendrait à désigner le coupable. Et puis cette soirée mérite-t-elle qu'on lui accorde autant d'importance ?

Eadulf comprit que Fidelma cherchait des informations.

— Lady Beretrude, en tant que mère du chef de cette province, tient à saluer les religieux qui vont débattre de sujets qui affecteront les Églises.

— Le seigneur Guntram sera-t-il présent ?

L'intendant parut embarrassé.

— Le seigneur Guntram est un jeune homme qui manifeste une assez grande indifférence pour les affaires civiles. D'ici à quelques années, quand il aura mûri, il ne manquera pas de s'intéresser aux devoirs de sa charge. Dans l'immédiat, il s'adonne pour l'essentiel à la chasse et à la boisson.

Il baissa la voix.

— Pour parler sans fard, il n'est pas un représentant exemplaire des Burgondes.

— Qui sont tombés depuis combien de temps sous la domination des Francs ? s'enquit Eadulf. Il semblerait que les hostilités ne soient pas encore éteintes.

— La perte de notre indépendance ne remonte qu'à quelques générations.

— Donc vous vous considérez d'abord comme un Burgonde ? demanda Fidelma.

Frère Chilperic se redressa.

— Je suis fier d'être du même sang que Gundahar, le fondateur de

notre nation.

— Tout cela est bien loin.

— Que notre dernier roi, Gudomar, ait été vaincu ne nous a pas empêchés de garder notre identité et notre nom.

— Pensez-vous que les Burgondes puissent un jour s'affranchir de la tutelle des Francs ?

— *Vita non est vivere sed valere vita est !* Vivre ne consiste pas seulement à rester en vie, mais à croître avec vigueur !

— Partant, vous avez le sentiment que les Burgondes ne peuvent pas prospérer sous les Francs ?

— Un sentiment partagé par une grande partie de mon peuple, qui a si longtemps plié sous le joug qu'il en a presque oublié ses origines. Il lui suffirait cependant de se rallier autour d'un puissant symbole pour retrouver son énergie et son courage.

— Vous avez bon espoir ? demanda Eadulf.

Chilperic haussa les épaules.

— Qui sait ? Une rumeur prétend que...

Il jeta un regard suspicieux autour de lui.

— Ne répétez pas ce que je vais vous dire car cela risquerait de m'attirer des ennuis. L'évêque Leodegar est un Franc proche de la famille royale.

— Soyez assuré de notre discrétion, murmura Fidelma. Nous sommes étrangers ici et ne cherchons qu'à mieux vous comprendre.

— Peut-être avez-vous entendu parler d'un saint homme, du nom de Benignus, qui a introduit la foi dans cette région avant de mourir en martyr ? chuchota le moine. Depuis quelques mois, on murmure chez les paysans que le roi véritable des Burgondes va réapparaître, brandissant le symbole de Benignus afin de soulever le peuple pour reconquérir sa liberté.

— S'agit-il d'une histoire récente ? s'enquit Fidelma tout en dissimulant l'intérêt qu'elle portait à cette nouvelle.

— Une parmi d'autres, les paysans rêvent ! déclara frère Chilperic avec un rire amer. À nous de transformer ces songes en réalité.

— Et comment la définiriez-vous, cette réalité ?

— En vérité, nous sommes un petit peuple. En Austrasie et en Neustrie, les Francs nous ont envahis comme la mer et nous sommes bien obligés d'accepter la lourde main du destin.

— Avant l'arrivée de l'évêque Leodegar, vous viviez ici ?

— Je suis né à Autun et je suis entré à l'abbaye à l'âge de quinze ans. J'y ai rencontré ma femme.

Il rosit.

— Ce n'est pas un crime de se marier, lui dit Fidelma d'une voix douce, même si la nouvelle règle de l'évêque Leodegar a rendu les unions entre religieux répréhensibles. Avant son arrivée, étiez-vous

heureux de servir la foi dans cette communauté ?

L'intendant hocha la tête.

— Oui, mais nous étions ignorants de nos errements.

— Qui vous a convaincus de votre inconduite ?

— Eh bien... l'évêque Leodegar, naturellement.

— C'est lui qui vous a enseigné que le célibat était la seule voie vers la foi ?

— Oui. Il s'est efforcé de nous instruire sur la nature de la vocation et nous a ordonné de divorcer de nos épouses auxquelles on offrait d'intégrer la *Domus Femini*.

— Le Seigneur dit : «Et qui t'a appris que tu étais nu^[10] ? » grommela Eadulf.

Frère Chilperic fronça les sourcils.

— Pardon ?

— Une citation des Ecritures. C'est sans importance.

— Donc vous et votre femme avez décidé de divorcer ? reprit Fidelma.

— Une décision logique.

— Votre épouse a rejoint la *Domus Femini* ?

— Oui.

— Et elle y est restée ?

— Oh oui.

— Mais vous ne l'avez plus revue malgré la courte distance qui vous sépare ?

— Si, car nos positions respectives nous amènent à nous rencontrer régulièrement.

— Je croyais qu'aucun moine n'avait de relations avec la congrégation des femmes ?

— Je suis l'intendant du monastère et mon ex épouse est l'intendante de la *Domus Femini*.

— Vous voulez parler de sœur Radegund ? s'exclama Fidelma, incapable de dissimuler sa surprise.

Frère Chilperic courba la tête.

— C'est bien elle, mais je vous rappelle qu'elle n'est plus ma femme et que je l'ai éloignée de moi, suivant ainsi les préceptes de l'évêque.

Fidelma laissa échapper un profond soupir.

— Dites-moi, mon frère, en voulez-vous à l'évêque Leodegar d'être un Franc ?

L'autre parut étonné.

— Il est apparenté à la famille royale et, avant qu'on lui accorde l'évêché d'Autun, il a passé beaucoup de temps à la cour. C'est un homme puissant.

— Cela ne vous dérange pas d'être placé sous ses ordres ?

— C'est ma fonction qui le veut.

— Vous n'avez pas répondu à ma question. En tant que Burgonde,

vous ne lui tenez pas rigueur d'avoir transformé de façon radicale l'abbaye que vous avez connue ?

— J'ai prononcé des vœux, ma sœur, marmonna Chilperic. J'obéis à la règle. Et maintenant excusez-moi.

Il tourna précipitamment les talons et s'éclipsa.

— Mais qu'est-ce que tu essaies de faire ? s'écria Eadulf d'un air courroucé. Réveiller des angoisses et des inimitiés ?

— Parfois, il arrive qu'un peu d'huile sur le feu produise des résultats surprenants.

— Tu ne crois tout de même pas que les drames qui endeuillent ce monastère sont liés aux hostilités entre les Burgondes et les Francs ?

Fidelma le fixa en silence.

— Sous le couvercle de cette communauté, il fermente de drôles de choses, dit-elle enfin. Pourquoi cette abbaye aurait-elle été choisie pour qu'il s'y tienne un concile sur l'avenir de la foi ? Je commence à penser que la mort du pauvre abbé Dabhóc n'était qu'un incident négligeable, et le signe d'un malaise beaucoup plus profond.

— Mais encore ?

— Je ne crois pas au sixième sens mais ce que je ressens s'apparente à une prémonition de cet ordre.

— Attention, voici l'intendant de l'évêque Ordgar, grommela Eadulf. Il nous a vus et vient dans notre direction.

La longue silhouette du jeune frère Benevolentia traversait *l'anticum*.

— L'évêque Ordgar m'a demandé de me renseigner sur la date de la clôture de votre enquête, lança-t-il.

— Je parierais qu'il ne s'est pas exprimé dans ces termes, ironisa Eadulf.

— J'admets qu'il a été plus direct.

— Dites-lui que mes investigations prendront le temps qu'il faudra, déclara Fidelma avec fermeté.

Frère Benevolentia fit la moue.

— Je ne suis pas vraiment concerné.

— Vous êtes pourtant son intendant, fit remarquer Eadulf.

— À Divio, j'ai remplacé le précédent au pied levé parce que je maîtrise le saxon. Mais je n'ai pas l'intention de m'attarder à ce poste. J'aime trop mon pays pour m'en éloigner et je ne suivrai pas l'évêque quand il retournera dans le royaume de Kent.

— En espérant que l'évêque sera autorisé à regagner le Kent !

— À l'évidence, ses affaires ne se présentent pas trop bien. Vous pensez qu'il a tué l'abbé Dabhóc ?

— Ce n'est qu'un suspect parmi d'autres, rétorqua Fidelma sans laisser à Eadulf le temps de s'appesantir sur le sujet. Pour l'instant, la vérité nous échappe.

— Maintenant que je vous ai transmis mon message, je vais vous

laisser, conclut frère Benevolentia. En ce moment même, l'évêque Ordgar en appelle au nonce Peregrinus pour qu'il le fasse libérer sans tenir compte des décisions que vous avez prises avec l'évêque Leodegar.

— J'apprécie votre honnêteté, mon frère. Vous aimez servir Ordgar ?

— Je ne le connais que depuis quelques semaines et me contente de remplir au mieux mes fonctions.

— Après le concile, vous retournerez à Divio ?

— J'y compte bien. J'y renouerai avec mon travail de scribe. Je calligraphie convenablement le grec et le latin.

— Vous êtes jeune. D'où tenez-vous vos connaissances ?

— De ma famille...

Il s'interrompt.

— De votre famille ?

— Celle à laquelle on m'a confié dès le plus jeune âge à l'abbaye de Divio, et qui m'a éduqué.

— Dans un établissement religieux, savoir lire et écrire diverses langues représente un avantage certain. Sans compter que les nobles emploient souvent leurs propres scribes.

— Tout à fait, renchérit Eadulf. Et si vous estimez que la règle de Benoît n'est pas faite pour vous, rien ne vous empêche d'utiliser votre science ailleurs. Par exemple chez un seigneur de la région, comme Guntram.

— Guntram n'est pas seulement un seigneur de la région mais le chef de cette province.

— Vous avez entendu parler de lui ?

— Comme tout le monde. Sa mère, lady Beretrude, est originaire d'une grande famille burgonde. Elle descend de Gundahar, le premier roi de Bourgondie.

— Cette noble dame semble très puissante.

— Elle est bonne et généreuse pour son peuple, s'enthousiasma Benevolentia.

— Et le seigneur Guntram ?

— Il n'est pas aussi réputé que...

— Sa mère ?

— Exactement.

— Ne dit-on pas que les enfants doivent souvent marcher dans l'ombre de leurs parents ?

Benevolentia eut un sourire crispé.

— Certains grands hommes peuvent aussi écraser leurs géniteurs. Il ne faut pas se fier aux proverbes.

— Je le reconnais volontiers.

— Et maintenant il faut que je me sauve, excusez-moi.

Ils le regardèrent s'éloigner.

— Il n'a pas tort, grommela Eadulf.

— Dans quel sens l'entends-tu ?

— Nous ne pouvons pas retenir Ordgar et Cadfan éternellement prisonniers.

— Tant que nous n'aurons pas trouvé d'autre solution...

— Ça peut durer longtemps.

— Allons consulter le nonce Peregrinus. Si Ordgar fait appel à lui, autant nous assurer que ses doléances trouveront une issue qui nous sera favorable.

— Je suis assez surpris, dit Eadulf tout en marchant, d'apprendre que frère Chilperic était marié à sœur Radegund, une femme plutôt séduisante mais plus âgée que lui.

Fidelma lui jeta un regard désapprouvateur.

— Tu oublies que *sua cuique voluptae* – à chacun ses plaisirs.

Le nonce, qui se reposait dans le *calefactorium*, se leva en la voyant entrer.

— J'ai besoin de votre aide, lança-t-elle sans préambule.

Le nonce s'inclina.

— Je suis à votre service.

— Vous êtes-vous entretenu avec l'évêque Ordgar ?

— Pas encore, mais je m'apprêtais à lui rendre visite car il a une requête à me faire.

— Parfait. J'ai tout d'abord estimé souhaitable que l'évêque Ordgar et l'abbé Cadfan soient confinés dans leurs appartements jusqu'à la conclusion de cette affaire. L'évêque Leodegar m'a appuyée dans cette démarche.

— Une sage précaution, reconnut le nonce.

— Cependant, je suis loin d'avoir terminé mon enquête. À l'évidence, l'évêque Ordgar souhaiterait que vous passiez outre à ma décision. Étant consciente des fonctions importantes occupées par Ordgar et Cadfan, je vous propose donc de leur rendre la liberté s'ils donnent leur parole d'honneur de rester éloignés l'un de l'autre.

— Et s'ils acceptent ?

— Ils jureront devant vous, qui êtes ici le plus illustre représentant de l'Église.

— Dans ce cas, je leur demanderai de prononcer leur serment sur la croix.

— Ainsi, ils nous laisseront tranquilles.

— Cela signifie-t-il qu'ils peuvent se rendre à la réception de lady Beretrude ?

Fidelma secoua la tête.

— Ils ne devront pas sortir de l'abbaye.

— Ne craignez-vous pas que le coupable ne cherche à s'enfuir ? À moins que cette possibilité ne motive votre accès de clémence ? ajouta

le nonce avec un petit sourire.

— Je veux surtout qu'il ne leur arrive rien. Et j'aimerais que vous exigiez qu'ils se déplacent avec leurs intendants, chacun suivant son maître comme son ombre.

Et à la surprise d'Eadulf, elle déclara :

— Ordgar ou Cadfan pourrait très bien être la prochaine victime.

CHAPITRE XIII

La demeure de lady Beretrude était beaucoup plus grande que Fidelma ne l'imaginait, car elle n'avait vu que l'entrée de la propriété donnant sur la place Benignus. Une fois franchies les portes, encadrées par deux piliers en pierre gravés d'un X entouré d'un cercle, on arrivait devant une petite maison réservée aux serviteurs. Et on découvrait de magnifiques jardins fleuris avec une fontaine en leur centre. Apparemment, tous les édifices importants de la ville avaient leur fontaine. Celle-là, en marbre, était sculptée de cupidons potelés, armés d'arcs et de flèches, et crachant l'eau par la bouche.

Le soleil, qui commençait déjà à décliner, éclairait les murs blancs de teintes rosées. Il faisait chaud et, en cette splendide fin de journée, le parfum des fleurs était enivrant. L'air embaumait le romarin, une odeur que Fidelma avait respirée pour la première fois à Rome en découvrant les fleurs bleues, roses ou violettes de cette plante dont le nom, *ros-marinus*, signifiait « rosée de la mer ». Les apothicaires l'utilisaient pour favoriser la mémoire.

Les délégués du concile, les abbés et les évêques au visage sévère, s'étaient rassemblés par petits groupes autour de la fontaine. La beauté des lieux et le murmure apaisant de l'eau n'étaient visiblement pas venus à bout des tensions qui agitaient les esprits. Les quelques femmes qui avaient rejoint leurs époux semblaient mal à l'aise. La règle de l'évêque Leodegar avait privé les gens de tout naturel et les couples mariés essayaient de passer inaperçus en se réfugiant dans des coins ombragés des jardins.

Fidelma était consciente des regards pleins d'espoir qu'on lui jetait, comme si on comptait sur elle pour égayer l'humeur. Elle avait décidé de mettre la réception à profit pour affirmer son autorité et prévenu Eadulf qu'elle ferait ostensiblement étalage de son rang. Depuis qu'ils se connaissaient, c'était la troisième fois qu'Eadulf la voyait se dépouiller de ses simples vêtements de religieuse.

Elle portait une longue robe en satin bleu tissé d'or qui lui moulait le buste et marquait la taille, et dont les manches, à partir des coudes, bouillonnaient en un flot de dentelle. Par-dessus, elle avait passé un *inar*, une courte tunique sans manches, et une cape de satin rouge, retenue sur l'épaule gauche par une broche en argent et pierres précieuses, qui retombait en larges plis. Elle avait complété sa tenue par des sandales décorées de perles de verre multicolores, qu'on appelait des *mael-assa*.

Son poignet droit était cerclé de bracelets aux couleurs vives et son

cou d'un torque d'or tout simple, qui indiquait son appartenance aux Nasc Niadh, les gardes du corps des rois de Muman. Dans ses cheveux d'un roux flamboyant brillait un croissant d'argent incrusté d'un rubis et de deux émeraudes du pays des Corco Duibhne. Il retenait un voile de soie transparente, le *conniul*, qui indiquait son statut de femme mariée.

Eadulf avait gardé sa robe brune en lin, mais s'était lui aussi paré du torque d'or des Nasc Niadh. Le roi Colgú le lui avait remis en grande pompe l'hiver précédent, après qu'il eut identifié les assassins du haut roi.

Quand ils avaient fait leur entrée dans *l'anticum* de l'abbaye, les délégués d'Hibernia les avaient accueillis avec chaleur, et même l'abbé Ségdæ avait souri. Guidés par un frère de la communauté, ils s'étaient rendus tous ensemble à la place Benignus. Les hommes qui les avaient reçus aux portes arboraient les armes et les armures des anciens légionnaires romains. La garde personnelle de lady Beretrude était à l'évidence composée de guerriers de métier.

Parmi les différents groupes qui s'étaient égaillés dans les jardins, il y avait des personnes dont ni Eadulf ni Fidelma ne savaient de quel pays elles venaient. Des délégués se reconnaissaient et se saluaient aimablement. Le nonce Peregrinus, qui s'était avancé à la rencontre du couple, remarqua le regard inquisiteur que Fidelma jetait autour d'elle.

— Ils ne sont pas là, la rassura-t-il. Comme vous l'aviez suggéré, j'ai convaincu Ordgar et Cadfan que ce serait maladroit de les autoriser à se présenter ici. Je les ai libérés aux conditions que vous aviez requises, et ils ont accepté à contrecœur d'être escortés par leurs intendants, qui sont eux aussi restés à l'abbaye.

Fidelma hocha la tête d'un air distrait.

— Je ne vois pas l'abbesse Audofleda, ni aucune des sœurs de la communauté.

— Elles n'ont pas été invitées. Seuls l'évêque Leodegar et un ou deux de ses assistants se sont déplacés. La réception est donnée en l'honneur des délégués et de ceux qu'ils ont amenés avec eux.

— Dont leurs épouses et leurs conseillères ?

— Exactement, répondit le nonce, embarrassé.

Il se détourna pour saluer de nouveaux invités.

Des hommes et des femmes circulaient maintenant dans les jardins, portant des plateaux avec des gobelets de vin, des olives et du pain.

En prenant un gobelet, Fidelma s'aperçut que la femme qui la servait portait un anneau de fer autour du cou... comme tous les autres serviteurs. Elle attira Eadulf à l'écart.

— Ces pauvres malheureux sont des esclaves.

Eadulf ne s'alarma pas outre mesure.

— Te rappelles-tu le texte que frère Budnouen nous a cité ? « Qu'êtes-vous allés contempler au désert ? [...] Un homme vêtu d'habits délicats^[11] ? »

— Cela ressemble fort à un proverbe qui servirait d'excuse à des comportements répréhensibles, rétorqua-t-elle. Je n'ai pas besoin de leçons de théologie. Marquer ces hommes et ces femmes avec un tel symbole n'est pas digne d'une bonne chrétienne. Même à Rome, les domestiques vont et viennent librement. Je croyais que cette lady Beretrude était connue pour sa bonté ?

La plupart des peuples qu'Eadulf avait fréquentés pratiquaient l'esclavage, mais ce n'était ni le moment ni l'endroit d'entamer une controverse philosophique avec son épouse sur un tel sujet.

— Nous ne savons pas grand-chose de lady Beretrude. Sans doute n'est-elle ni bonne ni mauvaise... et chrétienne de fraîche date. En tout cas, mieux vaut éviter de juger les gens en fonction de nos critères.

Fidelma allait lui répondre quand une sonnerie de trompette retentit. Tout le monde se figea.

Des personnes sortant de la propriété s'étaient postées sur les marches du portique, au pied desquelles veillaient deux guerriers en armes. Deux hommes jeunes et richement vêtus s'écartèrent devant une grande femme escortée de l'évêque Leodegar. Le couple s'immobilisa.

— Délégués, saluez lady Beretrude ! proclama le héraut.

La femme s'avança et abaissa un regard condescendant sur l'assemblée. Des applaudissements polis crépitèrent. Elle était très maquillée et arborait un visage pâle, des lèvres rouge vif, des pommettes roses, et ses paupières noircies au charbon faisaient ressortir des yeux d'un bleu trop clair. Sa chevelure bouclée, teinte en noir, était trop foncée et un long, nez qui accentuait son arrogance gâchait l'harmonie de ses traits fins.

Elle posa la main sur le poing que lui offrait l'évêque et ils descendirent les marches d'un même pas majestueux avant de se mêler aux visiteurs. Puis Leodegar entreprit de présenter la maîtresse de maison aux uns et aux autres.

— Elle te regarde, prévint Eadulf.

Fidelma la vit murmurer quelque chose à Leodegar et ils se dirigèrent vers elle.

— Lady, je vous présente Fidelma d'Hibernia, sœur d'un roi de ce pays dont le royaume s'appelle Mouaun, annonça Leodegar.

Lady Beretrude prit son temps pour étudier la ravissante silhouette de Fidelma, comme s'il s'agissait de quelque objet exotique.

— Je connais Hibernia, même si je n'ai jamais entendu parler de votre royaume au nom imprononçable, lança-t-elle soudain. Si je me souviens bien, cette île, située aux confins du monde occidental, est habitée par un peuple ombrageux qui mène une existence misérable

due à un climat glacial.

Eadulf se demanda comment Fidelma allait réagir.

— Pas si ombrageux et pas si misérable que cela, lady, répondit son épouse avec un charmant sourire.

— Je sais de source sûre que le peuple d'Hibernia est cannibale. On dit que les hommes mangent leurs pères morts et qu'ils ont des rapports sexuels avec leurs sœurs et leurs mères.

— Chère lady Beretrude, vous connaissez votre Strabon et sur le bout des doigts, je vous en félicite, ironisa Fidelma. J'ignorais que chez vous les femmes lisaient le grec. Cependant, je vous ferai remarquer que les observations de Strabon ne se fondaient sur aucun fait réel et qu'il n'était jamais allé en Hibernia. Il l'a d'ailleurs volontiers reconnu. De plus, ses récits s'inspirent de rumeurs concernant les Scythes.

Lady Beretrude plissa les paupières en comprenant qu'insulter Fidelma n'était pas chose facile.

— On devrait certes toujours recouper ses sources, siffla-t-elle entre ses dents. Mais Pomponius Mêla n'était pas non plus très bien disposé envers votre peuple, qu'il estimait grossier, ignorant du sens du devoir et de toutes les vertus.

— J'admire votre culture et votre connaissance des auteurs grecs et latins qui servaient le vieil Empire romain, en des temps si reculés, susurra Fidelma. Hélas, vous n'avez décidément pas de chance : tout comme Strabon, Pomponius Mela n'avait jamais mis les pieds en Hibernia. Dieu merci, de nos jours, les personnes intelligentes et cultivées se montrent beaucoup plus rigoureuses dans leurs jugements et ne s'appuient pas sur des témoignages de seconde main.

Lady Beretrude s'empourpra et changea son angle d'attaque.

— L'évêque Leodegar m'informe que vous êtes une juriste ?

— En Hibernia, je suis avocate.

— Dans ce cas, pourquoi les délégués hiberniens vous ont-ils choisie pour décider lequel des deux ecclésiastiques étrangers aurait tué cet abbé de votre pays ?

— C'est votre ami l'évêque Leodegar...

Fidelma jeta un coup d'œil à l'évêque.

— ... qui m'a chargée de mener des investigations sur le meurtre de l'abbé Dabhóc d'Ard Macha. Dans le royaume de Muman, il arrive aussi que pour des affaires de ce genre je sois désignée comme juge.

— N'est-ce pas inconvenant pour une femme ?

— Le meurtre, Beretrude, est inconvenant pour tout le monde. Une fois qu'il a été perpétré, quelle importance que l'assassin, son juge ou son avocat soient homme ou femme ?

Lady Beretrude s'apprêtait à répliquer vertement quand l'évêque Leodegar, qui ne savait plus comment se tirer de ce mauvais pas, estima plus prudent de l'entraîner ailleurs.

— Je crois que nous venons de nous faire une ennemie, commenta Eadulf, imperturbable.

Les yeux de Fidelma avaient l'éclat de morceaux de glace.

— Il y a des fois, Eadulf, où je regrette de ne pas être un homme. J'avais une folle envie de la frapper.

— Heureusement que tu as eu recours à d'autres armes. Je t'assure que tu t'es très bien défendue.

— On est toujours pris au dépourvu par la morgue et l'ignorance d'un tiers, surtout quand il les brandit comme des vertus.

Autour d'eux, les délégués continuaient de bavarder en buvant du vin. Les Hiberniens se mêlaient joyeusement aux Britons, aux Gaulois et aux Armoricaains tandis que les Francs, les Angles et les Saxons se tenaient sur la réserve.

Lady Beretrude papillonnait d'un groupe à l'autre, toujours escortée de Leodegar.

— Puisque tout le monde semble occupé, profitons-en pour explorer les lieux, proposa Fidelma. S'il est vrai que des femmes de la *Domus Femini* viennent régulièrement ici, il nous faut découvrir pourquoi. Moi je vais passer par ici et toi par là. Si un des gardes t'arrête, tu pourras toujours prétendre que tu cherches... quoi donc ?

— Le *necessarium*, dit Eadulf, très pince-sans-rire.

— Voilà.

Elle longea le côté de la demeure illuminé par le soleil tandis qu'Eadulf, après s'être assuré que personne n'avait remarqué son absence, se dirigeait vers le côté ombragé. Il se retrouva dans une allée prise entre une muraille et un mur de la maison dont les seules ouvertures étaient des fenêtres en hauteur.

Il se demanda ce que Fidelma attendait de lui. Pensait-elle qu'il découvrirait un groupe de femmes ou Valretrade dans la demeure ? Il tourna le coin de la maison. À l'exception de deux tonneaux en bois, cette voie d'accès était vide et fermée par une porte en fer. À gauche, des marches en pierre menaient à une porte donnant sur un sous-sol. Il s'apprêtait à les descendre et à prétendre, si on l'arrêtait, qu'il cherchait les *latrina*, quand il perçut un faible cri d'enfant.

Puis quelqu'un aboya un avertissement. Des pas se rapprochaient.

Eadulf recula, regarda autour de lui et alla se dissimuler derrière les tonneaux. Il entendit tirer les verrous de la porte en fer, quelqu'un hurla des ordres, un enfant gémit... les pas s'arrêtèrent.

En guignant depuis sa cachette, il vit un jeune garçon de huit ou neuf ans, suivi de deux religieuses aux robes sales et déchirées. Le trio était surveillé par un guerrier, une dague à la main, et par un autre homme qui lui tournait le dos.

Les deux femmes et l'enfant avaient les poignets entravés. Le guerrier les contraignit à dévaler l'escalier menant au sous-sol et frappa à la

porte une série de coups apparemment convenus. Elle s'ouvrit et le trio fut poussé à l'intérieur.

Puis l'homme se présenta de profil. S'il s'était retourné complètement, il aurait croisé le regard stupéfait d'Eadulf qui l'avait tout de suite reconnu.

La dernière fois qu'il l'avait vu remontait à quelques mois. Cela se passait à An Uaimh, sur les rives du principal fleuve du Midhe, le royaume du milieu où régnait le haut roi. Grâce à la vigilance de Fidelma, l'homme était sur le point d'être banni du royaume. Avant d'embarquer sur un bateau, il l'avait apostrophée en disant : « Je me souviendrai de vous, Fidelma de Cashel », et s'il avait pu la tuer, il l'aurait fait^[12].

Se retrouver en présence de Verbas, le marchand de Pegini, chez lady Beretrude, causa un choc à Eadulf.

Pendant ce temps, Fidelma se promenait dans de délicieux jardins, que séparaient des treillis en bois recouverts de plantes grimpantes. Chacun disposait d'une fontaine avec des sculptures et des bancs en pierre. Sous les rayons obliques du soleil d'été, les fleurs embaumaient, et les motifs des parterres étaient de véritables œuvres d'art. Fidelma songea aux jardins verdoyants, plus sauvages sans doute, de Cashel, et elle se demanda si un tel agencement pouvait être adopté dans son château, en dépit du climat froid et pluvieux...

Alors qu'elle se penchait pour étudier plus attentivement une fleur inconnue, elle entendit un bruissement derrière elle.

— Ah, lady Fidelma ! lança en latin une voix à l'accent prononcé.

Fidelma se retrouva face à lady Beretrude qui lui souriait.

— Excusez-moi pour cette intrusion dans votre propriété, lady, mais je me damnerais pour certaines fragrances.

— Vous êtes la bienvenue. Je passe beaucoup de temps ici, où j'ai acclimaté de nombreuses plantes exotiques. Des amis me les ont rapportées des pays d'Orient et je fais de mon mieux pour qu'elles prospèrent, mais il m'arrive parfois d'échouer.

— Et souvent de réussir, la complimenta Fidelma, surprise par la soudaine bienveillance de son hôtesse.

— Nous faisons aussi pousser des oliviers et pressons les olives pour obtenir une huile d'excellente qualité.

— J'admirais ces arbres, que je n'avais jamais vus auparavant.

— Ce sont des cyprès. Comme vous connaissez le grec, vous savez sûrement qu'ils sont associés à Hadès, le dieu des Enfers et du royaume souterrain de la mort.

Fidelma, perplexe, se contenta de hocher la tête.

— Dans ce coin entouré de planches, vous trouverez des plantes rares. Je suis sûre qu'elles vous intéresseront.

Lady Beretrude agita la main en direction d'un buisson d'un vert

argenté avec des fleurs roses qui dégageaient un parfum entêtant.

— Voici un laurier-rose, très répandu au sud du pays. Juste à côté, vous avez du basilic, que mes cuisiniers utilisent pour sa saveur. Son nom vient de *basileus*, « roi », car on prétend qu'il poussait à l'endroit où Constantin et Hélène ont découvert les restes de la vraie croix. Ah ! Excusez-moi, on m'appelle. Prenez votre temps.

À l'évidence, lady Beretrude essayait par cet assaut d'amabilités de se faire pardonner sa grossièreté de tout à l'heure. Fidelma franchit la barrière en planches, et cueillit une feuille de basilic qu'elle froissa entre ses doigts et huma avec délices.

— Hou hou !

Eadulf venait d'entrer dans le jardin.

— Tu ne devineras jamais ce que j'ai découvert !

— Quoi donc ?

Brusquement, elle poussa un petit cri.

— Quelque chose m'a mordue !

Il se précipita et, en l'attrapant par la taille pour la soulever par-dessus la clôture, il aperçut un serpent brun tacheté de noir qui disparaissait dans les buissons.

— Une vipère ! s'écria-t-il. Vite !

Il ôta sa ceinture pour la passer autour de la cheville de Fidelma qui ne sentait plus son pied. Une douleur commença à monter le long de sa jambe, son cœur battait à tout rompre et un vertige la saisit.

Elle eut l'impression de tomber. Comprenant qu'Eadulf l'avait prise dans ses bras et courait sur le chemin, elle voulut parler et sombra dans l'inconscience.

L'abbé Séгдаe fut le premier à voir Eadulf portant Fidelma évanouie.

— Que s'est-il passé ? s'écria-t-il en courant vers lui.

Déjà, d'autres délégués d'Hibernia se précipitaient à leur rencontre.

— Il faut l'emmener chez l'apothicaire, elle a été mordue par une vipère, haleta Eadulf.

L'évêque Leodegar, accompagné de lady Beretrude, les rejoignit.

— Emmenez-la à l'intérieur, je vais faire appeler mon apothicaire personnel, dit lady Beretrude.

Eadulf secoua la tête.

— Je préfère que ce soit frère Gebicca qui la soigne, déclara-t-il d'un ton sans réplique.

— Mais cela prendra du temps ! protesta lady Beretrude. Si le poison n'est pas rapidement éliminé, cela peut être dangereux... et même fatal.

— Je sais, j'ai quelques connaissances en médecine. Qu'on me guide vers l'abbaye, vite !

Aussitôt, plusieurs délégués, dont Séгдаe, entourèrent Eadulf qui cala Fidelma sur son épaule, et la petite troupe se mit en marche. Les

guerriers aux grilles firent mine de les arrêter mais lady Beretrude leur fit signe de les laisser passer. Immobile, elle les regarda s'éloigner, l'évêque à ses côtés.

Eadulf, les dents serrées, courait aussi vite que son fardeau le lui permettait. Quand il arriva devant l'abbaye, rouge et ruisselant de sueur, un des ecclésiastiques avait déjà pris les devants pour avertir le médecin-apothicaire. Frère Chilperic apparut dans *l'anticum*.

— Je vais la porter, vous êtes épuisé, proposa-t-il à Eadulf.

— Non, guidez-moi jusque chez frère Gebicca, grommela le Saxon.

Courbé en deux, il ne voyait maintenant que les sandales de Chilperic qui le menèrent dans la cour principale et jusqu'à la maison du médecin dont les portes s'ouvrirent aussitôt. Des mains se saisirent de Fidelma et Eadulf se redressa pour la voir étendue sur un lit dans l'odeur suffocante de l'officine.

— Que s'est-il passé ? demanda Gebicca.

— Une vipère, haleta Eadulf.

— Vous êtes sûr ?

— Oui, brune tachetée de noir.

L'apothicaire se tourna vers Fidelma. Sa respiration était entrecoupée et elle n'avait pas repris connaissance.

— Avez-vous essayé d'inciser la morsure pour sucer le venin ?

— Non.

— Tant mieux, cela ne sert à rien car le poison va directement dans le sang. Et tenter d'arrêter sa progression avec une ceinture également. Maintenant laissez-moi.

Il se tourna vers les religieux.

— Vous aussi.

Il fallut traîner Eadulf hors de l'officine. Puis l'abbé Ségdae le conduisit au *calefactorium* où quelqu'un apporta une cruche de *corma* avec des gobelets.

— Conte-nous comment cela est arrivé, dit Ségdae.

— Le serpent l'a mordue dans le jardin des plantes rares.

— Espérons que frère Gebicca sait comment éliminer ce poison.

À cet instant, l'évêque Leodegar pénétra dans la pièce.

— Comment va-t-elle ? demanda-t-il d'un air inquiet.

— Nous attendons le pronostic de frère Gebicca, répondit Eadulf.

— Lady Beretrude lui a fait porter des simples, dans l'éventualité où il en aurait l'utilité. Elle se sent un peu responsable dans la mesure où elle faisait visiter les jardins à Fidelma peu de temps avant ce stupide accident.

— C'est très aimable de la part de lady Beretrude, dit l'abbé Ségdae à la place d'Eadulf qui était resté muet.

— Puis-je faire quelque chose ?

— Non, pas pour l'instant, répliqua Eadulf.

Tandis que la *corma* circulait en silence, l'attente sembla se prolonger des siècles. Puis frère Gebicca apparut enfin et Eadulf sauta sur ses pieds.

— Alors ?

— Elle a le cœur solide et une excellente constitution. La jambe est enflée mais le pouls normal et après une bonne nuit de sommeil, elle se sentira beaucoup mieux. Elle ne sera pas immobilisée plus d'une journée.

— Le venin a cessé de progresser ? s'écria Eadulf qui n'osait croire à son bonheur.

— Tout à fait. J'ai vu des cas beaucoup plus préoccupants, en ce qui concerne Fidelma, les effets sont comparables à ceux d'une mauvaise piquûre de guêpe. Un adulte en bonne santé se remet facilement d'une morsure de vipère.

— Je peux la voir ?

Frère Gebicca secoua la tête.

— Elle dort, laissons-la se reposer. Je la veillerai cette nuit au cas où une complication surviendrait, ce qui est fort improbable.

Et il quitta la pièce après un bref salut.

Des voix s'élevèrent pour remercier Dieu tandis que l'abbé Ségdae tapait sur l'épaule d'Eadulf en contenant son émotion. Le groupe se dispersa et Eadulf resta seul. Puis, à l'appel de la cloche, il rejoignit les autres pour le repas du soir.

Le lendemain, après les prières du matin et la rupture du jeûne de la nuit, Eadulf se rendit à l'officine de frère Gebicca.

Fidelma, assise sur son lit, buvait un bol de tisane. À l'évidence, le goût n'en était pas très agréable. Elle leva la tête en voyant Eadulf.

— Comme je vous l'avais annoncé, dit le moine avec un sourire de satisfaction, elle a la jambe enflée mais rien de grave.

Il revint à la jeune femme.

— Vous auriez dû faire plus attention. À cette saison, les serpents ne sont pas rares.

— Je ne me suis pas méfiée car en Hibernia, nous n'en avons pas.

— C'est vrai, confirma Eadulf devant la mine incrédule du moine. Les cinq royaumes ne connaissent pas les reptiles.

— Mais comment est-ce possible ? Il y en a dans l'île de Bretagne alors pourquoi pas en Hibernia ? *Latet anguis in herba*, il y a toujours un serpent caché dans l'herbe, est pourtant un avertissement universel.

— C'est un mystère, déclara Fidelma. Dans mon enfance, on m'a raconté que notre peuple était prédestiné à vivre dans un pays sans serpents.

Comme frère Gebicca reniflait d'un air sceptique, elle se résigna à fournir des explications.

— Dans des temps immémoriaux, Goidel Glas, fils de Niul et géniteur

de notre race, servait dans l'armée du pharaon Cingris, en Egypte. Un serpent l'ayant mordu, un saint homme ami de Niul guérit le garçon qui garda cependant une cicatrice verte sur la peau. C'est de là que Goidel Glas tient son nom : dans notre langue, *glas* signifie « vert ». Et le guérisseur égyptien prophétisa qu'il conduirait les siens sur une île aux confins du monde où les serpents venimeux n'existaient pas. Et il en fut ainsi quand les descendants de Goidel menèrent notre peuple sur l'île que vous appelez Hibernia, et nous Éireann.

— Une superstition païenne, grommela le vieux moine.

— Ou chrétienne, intervint Eadulf. On prétend maintenant qu'il s'agit d'un miracle dû à Patrick quand il est venu convertir les Irlandais. Ce serait lui qui aurait chassé les vipères.

Fidelma s'agita.

— Combien de temps cela prendra-t-il avant que le poison soit éliminé ?

Le médecin entreprit de bander à nouveau la blessure.

— Il n'y a pas d'infection et d'ici un jour ou deux, tout sera rentré dans l'ordre, mais je vous conseille de bouger le moins possible. Etes-vous sûre de ne ressentir aucun malaise ?

— Sûre et certaine.

— Les applications de perce-neige et de verveine ont donné d'excellents résultats. Les infusions de verveine que vous continuerez de boire pendant quelques jours finiront de disperser le poison.

— Je ne peux vraiment pas me lever ? J'ai beaucoup de choses à faire.

— Comme il vous plaira, mais je vous interdis de bouger aujourd'hui.

— Il a raison, insista Eadulf. Si tu as besoin de quoi que ce soit, je suis là.

— Pour le moment, aide-moi à retourner dans notre chambre, grommela Fidelma.

Eadulf passa un bras autour de sa taille tandis qu'elle remerciait l'apothicaire. Puis elle se dirigea en boitant vers le bâtiment principal de l'abbaye, appuyée sur son époux. Ils croisèrent un ou deux délégués, qui lui demandèrent des nouvelles de sa santé en exprimant leur soulagement devant son teint de rose. L'abbé Ségdae, qui passait par là lui aussi, l'embrassa avec effusion et, quand ils atteignirent leurs appartements, Fidelma s'effondra sur le lit.

Eadulf lui servit un gobelet d'eau.

— Cette courte promenade m'a épuisée, soupira-t-elle.

Elle remarqua deux paniers, un de fruits et un de simples.

— C'est gentil à la communauté de me souhaiter un prompt rétablissement.

— Ils ont été apportés par l'évêque Leodegar, précisa Eadulf. Lady Beretrude les a envoyés avec ses meilleurs vœux de guérison.

Fidelma fronça les sourcils.

— Lady Beretrude ?

— À quoi penses-tu ?

— Je me demande si Beretrude n'avait pas remarqué le serpent. Juste avant que tu arrives, elle m'avait encouragée à aller examiner ces... lauriers-roses de plus près.

Eadulf se montra dubitatif.

— Le serpent ne pouvait pas escalader la petite palissade autour de ce buisson, insista Fidelma.

— Elle l'aurait mis là exprès ? Mais la morsure d'une vipère ne tue que les enfants ou les personnes affaiblies !

— N'empêche que cela rend malade, la preuve, maugréa Fidelma. Et si c'était une tentative pour m'empêcher de poursuivre mes investigations ?

C'est alors qu'Eadulf se rappela ce qu'il s'apprêtait à révéler à Fidelma avant ce fâcheux incident.

— En tout cas, nous avons raison de suspecter Beretrude en ce qui concerne la disparition des femmes de la *Domus Femini*.

— Comment cela ?

— J'ai longé le côté est de la demeure avec l'idée de pénétrer à l'intérieur en passant par une porte de derrière. J'en ai effectivement trouvé une, sans poignée ni verrou, en bas d'un petit escalier en pierre. Elle ne peut s'ouvrir que de l'intérieur.

— Et alors ?

— Je m'apprêtais à descendre les marches quand j'ai entendu les cris d'un enfant.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

— Ils semblaient provenir non pas du sous-sol, mais de derrière une porte en fer dans le mur de clôture. Je me suis caché derrière des tonneaux, la porte s'est ouverte, et deux femmes accompagnées d'un enfant ont été poussées dans ma direction par un guerrier. Elles étaient revêtues de la robe des religieuses et entravées, tout comme l'enfant. Le guerrier menaçait ces malheureux d'une dague. Et puis quelqu'un d'autre est apparu. Un vieil ami à toi.

Il marqua une pause.

— Cesse de parler par devinettes, Eadulf. De qui s'agit-il ?

— De Verbas de Pegini.

CHAPITRE XIV

La nouvelle stupéfia Fidelma. Après une exclamation de colère, elle s'enferma dans un profond silence qu'Eadulf se garda bien de rompre.

— Si la présence de Verbas, dit-elle enfin, ne nous apprend rien sur l'assassinat de Dabhóc, elle éclaire la ville et l'abbaye d'un jour nouveau.

— J'imagine mal qu'il sache que nous sommes ici.

— Bien que je ne croie guère au hasard, je pense comme toi qu'il s'agit d'une coïncidence. Je suppose qu'il fait des affaires avec lady Beretrude.

— En tout cas, Verbas retient prisonniers des êtres humains dans une cave de Beretrude.

— Ce qui expliquerait la disparition des religieuses à la *Domus Femini*.

— Et les cris d'enfants entendus par Gillucán dans le *necessarium*.

Fidelma voulut se lever, mais retomba aussitôt sur son lit en étouffant un juron qui fit hausser les sourcils à Eadulf.

— Frère Gebicca t'a ordonné de ne pas bouger ! s'écria-t-il.

— Le temps file, et il faut absolument que je m'entretienne à nouveau avec l'abbesse Audofleda !

— Je peux m'en charger.

Fidelma n'en paraissait pas convaincue.

— Je ne suis pas aussi versé que toi dans la loi des brehons, poursuivit-il, mais j'ai exercé la fonction de *gerefa* héréditaire de mon peuple, étroitement apparenté aux Francs et aux Burgondes. D'une certaine façon, je les comprends mieux que toi.

Devant tant de véhémence, elle se réprimanda pour son égoïsme. Elle oubliait qu'Eadulf avait sa fierté. Elle s'imaginait toujours qu'elle était la seule à pouvoir rassembler des preuves et résoudre une énigme alors qu'Eadulf avait plus d'une fois démêlé une affaire sans son aide. À Gleann Geis, quand Fidelma était accusée de meurtre, il l'avait défendue devant le brehon Murgal et avait obtenu son acquittement. À l'abbaye d'Aldred, où elle était tombée malade, Eadulf avait mené l'enquête, ce qui leur avait permis de découvrir ensemble qui avait assassiné l'abbé Botulf^[13]. L'esprit de son époux était aussi pénétrant que le sien, ce qui expliquait en partie leurs affinités et leur attirance mutuelle.

Elle poussa un profond soupir et lui tendit la main.

— Eadulf, tu te montres toujours si patient avec moi. Tu connais ma vanité dès qu'on aborde mon travail.

Eadulf s'adoucit aussitôt car des excuses de la part de Fidelma

n'étaient pas très fréquentes.

— C'est juste que cela nous permettrait de gagner du temps, grommela-t-il. Dès demain, tu pourras reprendre les choses où tu les avais laissées.

— Tu as raison. Rappelle-toi de ne rien dire à l'abbesse qui pourrait compromettre sœur Inginde. Et prends garde dans tes entretiens à sœur Radegund.

— Pourquoi elle en particulier ?

— Compare les traits de Beretrude avec ceux de sœur Radegund. S'il n'y a pas là une ressemblance, je veux bien être pendue. Et souviens-toi que nous l'avons vue entrer chez Beretrude comme si elle était une familière de la maison.

En y réfléchissant, la ressemblance entre Beretrude et Radegund était frappante, mais avant qu'Eadulf ait eu le temps de commenter cette étrange constatation, quelqu'un frappa à la porte. Il cria au visiteur d'entrer et frère Chilperic apparut.

— Je suis venu prendre de vos nouvelles et vous demander si vous aviez besoin de quelque chose, dit-il d'un air plein de sollicitude. Nous avons été très inquiets en apprenant ce qui vous était arrivé.

— Tout va bien, mais il faut que je reste allongée jusqu'à demain, le rassura Fidelma.

— L'évêque Leodegar aimerait s'entretenir avec vous, si votre état le permet.

— Ce sera avec plaisir.

Elle n'en pensait pas un mot mais comment éviter pareille corvée ?

Quand Chilperic se fut éclipsé, Fidelma s'adressa à Eadulf.

— Avant d'aller trouver l'abbesse Audofleda, attends de savoir ce que l'évêque me veut.

— Tout bien réfléchi, cela me tourmente de te laisser seule.

— Je demanderai à Ségdae si lui ou un des délégués veut bien se dévouer pour me tenir compagnie.

Après l'incident dans les jardins de Beretrude, Eadulf préférait que Fidelma bénéficie d'une protection. Mieux valait se montrer prudent.

Leodegar apparut, il semblait contrarié.

— Vous nous avez fait très peur, dit-il à Fidelma. Dieu merci, vous avez retrouvé votre bonne mine.

Lady Beretrude a fait fouiller le jardin et la vipère a été tuée.

— Le médecin m'a prescrit du repos jusqu'à demain.

— C'est ce que frère Chilperic m'a appris. Vos repas vous seront apportés dans votre chambre. Cette morsure de serpent ne vous laissera aucune séquelle et vous m'en voyez ravi.

— Ce venin peut parfois tuer, non ?

— C'est exact.

— Alors j'ai eu de la chance.

— Eadulf a fort bien réagi en vous amenant directement à l'officine de frère Gebicca.

— J'espère que l'incident n'a pas gâché la réception ?

L'évêque Leodegar haussa les épaules.

— Disons qu'elle s'est terminée un peu plus tôt que prévu.

Il s'apprêtait à prendre congé quand Fidelma demanda :

— Je suppose qu'Autun est une ville commerçante ?

— Oui, et cela depuis que les Romains l'ont fondée.

— De quoi fait-elle le négoce ?

— Du vin et des olives, que nous échangeons contre du bétail et du fromage.

— Et les esclaves ?

L'évêque parut mal à l'aise.

— Les esclaves également.

— Les marchands sont-ils originaires de cette région ou faites-vous venir des étrangers ?

— Les rivières sont d'excellentes voies de communication mais nous sommes très éloignés de la mer. Le commerce est donc essentiellement local, sinon nos marchandises se gâteraient en chemin. Cependant, les marchands étrangers ne sont pas rares.

— Avez-vous entendu parler de Peqini ?

L'évêque secoua la tête.

— Un nom bizarre...

— C'est une région située en Orient.

— Je ne vois pas bien ce que des commerçants d'Orient viendraient chercher ici. Là-bas, ce ne sont pas le vin et les olives qui manquent et, d'après ce qu'on m'a raconté, ils possèdent de grandes richesses. Les marchands étrangers qui s'arrêtent à Autun ne viennent pas de pays aussi éloignés.

— Lady Beretrude fait-elle du commerce ?

L'évêque parut horrifié.

— Certes non ! C'est une noble qui touche des tributs des fermiers et des marchands. Quelle curieuse question !

— J'essaie de comprendre comment fonctionne votre société, voilà tout. Donc elle n'entretient aucun rapport avec des marchands d'Orient ?

— Si des marchands orientaux voulaient travailler en Bourgondie, ils se rendraient à Divio ou à Nebirnum, des villes plus riches en denrées diverses et situées au bord de rivières qui facilitent les transports. S'ils venaient ici, ils ne fréquenteraient que le marché des portes nord. En quoi cela vous intéresse-t-il ?

— Simple curiosité. Excusez-moi, mais je ne me sens pas très bien, j'ai besoin de me reposer.

L'évêque s'en alla.

— Tu cherchais à savoir s'il connaissait Verbas ? demanda Eadulf.

— Soit il ne le connaît pas soit il ment très bien. Je me demande s'il apprécie lady Beretrude autant qu'il le dit. S'il te plaît, en chemin, peux-tu demander à l'abbé Ségdae de venir à mon chevet ?

Eadulf remonta l'allée des chariots tout en se préparant à affronter la terrible abbesse. Alors qu'il arrivait en vue de la *Domus Femini*, la porte s'ouvrit devant un homme de haute stature accompagné d'une jeune femme. Tous deux étaient revêtus de la robe des religieux. L'homme croisa le regard d'Eadulf et murmura quelque chose à sa compagne qui se retira à l'intérieur du monastère.

Puis il se dirigea droit sur Eadulf. Il était beau, avec des cheveux bruns, des yeux noirs, un teint mat et un menton volontaire.

— Bonjour, frère Eadulf, lança-t-il.

Son sourire découvrit de magnifiques dents blanches.

— Vous me connaissez ? demanda Eadulf que l'aisance de son interlocuteur déconcertait.

— Ne vous alarmez pas, je n'ai pas le don de divination. Je vous ai vu au réfectoire et aux prières, et l'évêque Leodegar a donné votre nom à la chapelle, ainsi que celui de la sœur d'Hibernia, Philomena...

— Fidelma.

— Ah, oui. Quel drôle de nom ! Vous-même êtes saxon, si mes souvenirs sont exacts.

— Je viens plus précisément du royaume des Angles de l'Est. Et vous, qui êtes-vous ?

— Frère Andica, de Divio. Je suis burgonde et n'en fais point mystère.

— Je croyais que les moines de la communauté de l'abbaye n'étaient pas autorisés à se rendre à la *Domus Femini* ? fit remarquer Eadulf.

— C'est exact... en général. Je présume que vous y allez ?

— Comme vous l'avez déjà souligné, frère Andica, l'évêque Leodegar a publiquement expliqué la raison de ma présence, lança Eadulf d'un ton ironique.

— Vous menez des investigations chez les femmes ? Voilà qui est passionnant. Vous avancez ? Apprendrons-nous bientôt qui a tué l'abbé hibernien ?

— Vous le saurez en temps et heure. Et vous, qu'est-ce qui vous intéresse à la *Domus Femini* ?

Nouvel éclair de dents blanches.

— Bien que nos communautés soient séparées, nous vivons dans la même abbaye, ce qui suppose une organisation commune. Ma démarche est parfaitement honnête, je vous assure.

— Mais je n'ai jamais suggéré le contraire, rétorqua Eadulf.

— Je plaisantais, dit l'autre avec une certaine condescendance. On m'a rapporté qu'une vipère avait mordu la sœur d'Hibernia. J'espère que ce n'est pas grave ?

— Non, rien de sérieux.

— À cette époque de l'année, les vipères sont très actives et leur venin peut être fatal.

— Elle a été très bien soignée.

— Par l'excellent frère Gebicca ? J'en suis heureux. On devrait prêter davantage attention aux serpents venimeux.

Ce jeune prétentieux donnait à Eadulf l'envie de crier.

— Je suis d'accord, frère Andica. Dorénavant, nous prêterons une attention particulière aux serpents venimeux. Et maintenant, excusez-moi, je suis pressé.

— *Vade in pace*, entonna le jeune homme d'une voix grave.

Mais il souriait.

Quand Eadulf tira sur la corde qui actionnait la cloche à l'intérieur de la *Domus Femini*, son irritation n'était pas encore retombée.

— Frère Eadulf, qui désire s'entretenir avec *l'abbatissa*, annonça-t-il sèchement lorsque le guichet s'ouvrit.

On tira les verrous et il se glissa à l'intérieur pour se retrouver face à sœur Radegund.

— Qui était la jeune religieuse qui a raccompagné frère Andica à l'instant ? demanda-t-il d'un ton abrupt.

L'intendante cligna des paupières.

— Frère qui ?

— Ma question est pourtant simple.

Sœur Radegund ouvrit de grands yeux.

— Je vous assure, mon frère, que je suis la seule à avoir ouvert et refermé cette porte ce matin.

— Vous n'avez pas reçu la visite de frère Andica ?

— Mais non, aucun religieux ne s'est présenté ici.

Que l'on puisse mentir avec autant d'aplomb dépassait l'entendement d'Eadulf qui en resta bouche bée.

— Vous voulez voir l'abbesse Audofleda ? enchaîna l'intendante. Suivez-moi.

Eadulf s'exécuta en traînant les pieds.

Dans ses appartements, l'abbesse se réchauffait devant un feu. Les murs de l'abbaye étaient tellement épais que même en plein été, on grelottait. Vêtue de noir, Audofleda s'efforçait de maîtriser une colère rentrée que trahissaient ses yeux étincelants, ses lèvres pincées et ses mains qu'elle frottait nerveusement l'une contre l'autre.

— Frère Eadulf, annonça sœur Radegund en se postant près de la porte, comme elle l'avait fait lors de la précédente entrevue.

— Eh bien ? siffla l'abbesse entre ses dents.

— Je gage que vous avez parlé avec l'évêque Leodegar et que vous savez pourquoi je suis là.

— Malgré mes protestations devant l'arrogance que vous avez

manifestée lors de votre première visite, l'évêque m'a informée que je devais à nouveau me plier à vos exigences. J'ai appris que cette femme d'Hibernia avait été mordue par un serpent. Sans doute une juste punition pour son impertinence.

Le visage d'Eadulf se durcit. L'avantage d'un tel accueil, c'est qu'il le dispensait de tout effort diplomatique.

— En tant que sœur de la foi, je suis certain que vous vous réjouirez d'apprendre que sœur Fidelma se porte beaucoup mieux et sera rétablie dès demain. Sans doute une juste récompense pour sa droiture et sa probité. *Veritas simplex oratio est*, le langage de la vérité est simple, ce qui devrait nous permettre de nous entendre.

— Cet entretien m'étant des plus désagréables, j'aimerais que nous en terminions au plus vite.

— Revenons à sœur Valretrade...

— Nous vous avons tout dit. Elle nous a quittés. L'affaire est close.

— Vous aviez mentionné qu'elle vous avait laissé une lettre.

— Comme toutes celles qui sont parties. Elles savent lire et écrire.

— Très bien. Donc Valretrade vous a remis un message.

— Non, sœur Radegund me l'a remis de sa part.

Eadulf allait se tourner vers Radegund quand une pensée le frappa.

— Elles ont toutes laissé une lettre, dites-vous ?

— À l'évidence, elles craignaient d'avoir à m'affronter.

— Et toutes l'ont confiée à sœur Radegund ?

— Pas exactement, intervint Radegund. Elles la glissaient sous la porte de ma chambre où je m'occupe des tâches administratives de la *Domus Femini*.

— Et vous n'avez jamais parlé avec aucune d'elles ? Combien sont-elles à être parties ?

— Une vingtaine. Et elles ont préféré quitter l'abbaye avant l'aube, sans faire part de leurs intentions à quiconque.

Eadulf revint à l'abbesse.

— Vous ne trouvez pas ce comportement bizarre ?

— Il s'accorde avec leur attitude, répliqua Audofleda avec amertume. Elles refusaient la règle.

— Puis-je voir la missive de sœur Valretrade ?

L'abbesse fronça les sourcils.

— Vous mettez en doute son existence ?

— Nullement, mais j'aimerais l'étudier, s'obstina Eadulf avec calme.

L'abbesse ouvrit un coffre d'où elle tira une mince plaquette d'écorce de bouleau, un support qu'on utilisait fréquemment pour écrire. Elle la tendit à Eadulf qui l'examina. Le texte était rédigé en latin et bien calligraphié, mais la queue des *b* et la barre des *t* ne correspondaient pas à l'écriture de Valretrade telle que frère Sigeric l'avait décrite. La note était rédigée comme suit :

Abbatissa Audofleda,

Ne pouvant plus supporter la règle, je quitte l'abbaye pour une communauté qui s'accordera mieux à ma vision de la foi et où je me sentirai plus utile. On m'a parlé d'un monastère, fondé par le bienheureux Gall d'Hibernia dans les montagnes du Sud, qui me semble davantage en harmonie avec ma conception de la vie monastique.

Avec tous mes regrets.

Valretrade.

— Pourquoi doutiez-vous de notre parole ? demanda sœur Radegund sans cacher son agacement.

Eadulf prit la plaquette et la glissa dans son *marsupium*.

— Avec votre permission, *abbatissa*, lança-t-il d'un ton sans réplique. Et maintenant pourrais-je voir les autres ?

Cette fois, Audofleda lui tendit sans protester une petite pile de lettres. Certaines portaient trois ou quatre noms, leurs auteurs se plaignaient inmanquablement de la règle, seule la missive de Valretrade mentionnait le choix d'un autre monastère.

— Elles semblent remarquablement similaires, fit observer Eadulf. Comme si elles étaient rédigées de la même main.

— À mon avis, elles ont toutes été écrites par Valretrade, qui est scribe. Ses compagnes la rétribuaient pour cette tâche.

— Ces femmes s'étaient toutes prononcées contre la séparation des sexes ?

— La règle est claire, rétorqua l'abbesse d'un air distant. Si elle ne leur convenait pas, elles étaient libres d'aller ailleurs.

— La plupart étaient mariées, certaines avaient même des enfants. La séparation a dû leur coûter.

— Il y a un an, l'évêque leur a donné le choix de rester ou de partir.

— Nombreuses sont celles qui sont restées parce qu'elles n'avaient nulle part où aller. Elles étaient nées ici et y avaient vécu toute leur vie.

— Elles avaient le choix, s'obstina Audofleda.

— À l'heure actuelle, combien, dans votre communauté, ont été mariées à des frères ?

— Aucune.

La réponse de sœur Radegund fit froncer les sourcils à Eadulf.

— Mon intendante veut dire que l'évêque Leodegar a annulé les mariages de ceux qui avaient choisi de rester, ajouta aussitôt l'abbesse.

— Et les enfants de ces unions ?

— On a pris soin d'eux.

— Combien de ces femmes et de ces enfants sont demeurés à l'abbaye ?

L'abbesse croisa le regard de son intendante.

— Les dernières sont parties au cours des deux semaines qui viennent de s'écouler, répondit sœur Radegund.

— Elles se sont toutes décidées en quinze jours ? s'exclama Eadulf.

— Exactement.

— Et où sont-elles allées ?

— Leur vie future ne relève pas de notre responsabilité. Je suppose qu'elles se sont encouragées les unes les autres, comme des moutons, impatientes qu'elles étaient de mener une existence plus indolente.

— Leurs maris, enfin, leurs *anciens* maris ont-ils été informés du départ de leurs ex-épouses et de leurs enfants ?

— Ce n'est pas à nous de nous assurer que ces femmes, qui rejettent la vie religieuse, ont prévenu leurs anciens époux, dit l'abbesse avec irritation.

Eadulf réfléchit.

— Combien de religieuses demeurent ici ?

— Cinquante, répondit Radegund.

— Et avant ?

— Une centaine.

— Un triste déclin.

— Il faut parfois séparer le bon grain de l'ivraie, déclara l'abbesse d'un ton sentencieux.

— Donc celles qui restent manifestent une vocation en accord avec la règle ?

— Je le crois.

— Vous devez être fière du votre travail. L'évêque Leodegar n'avait-il pas fait appel à vous dans ce but ?

— Si.

— Il me semble me rappeler que vous venez de Divio ?

— Je ne vous en avais pas parlé.

— Alors quelqu'un d'autre m'aura renseigné. Vous aviez dû accomplir un excellent travail à Divio pour que Leodegar pense à vous.

— L'évêque s'est toujours félicité de ma façon de diriger la *Domus Femini*, rétorqua froidement l'*abbatissa*.

— J'en suis certain. La *Domus Femini* entretient-elle de cordiales relations avec lady Beretrude ?

Audofleda jeta un coup d'œil à sœur Radegund avant de revenir à Eadulf.

— Elle est la mère du seigneur Guntram, qui est le chef de cette province, et une bienfaitrice de ce monastère.

— Les Burgondes louent sa générosité.

— Je suis une Franque. Mais il est vrai que nous n'avons pas à nous plaindre.

— Excusez-moi, je croyais que Divio était une ville burgonde.

— Je n'ai pas dit que j'y étais née et y avais été élevée. J'avais la charge d'une...

— ... autre *Domus Femini*. Je comprends. Vous vous entendez bien avec lady Beretrude ? Approuve-t-elle le fonctionnement de cette abbaye ?

— Naturellement.

— Vous vous rencontrez fréquemment pour discuter des problèmes vous concernant ?

— Mon intendante sert d'intermédiaire pour certaines transactions.

— Quelles transactions ? demanda Eadulf en fixant sœur Radegund qui avait la tête baissée.

— Mon intendante et moi-même nous entretenons avec l'évêque si la nécessité s'en fait sentir, et mon intendante s'adresse ensuite à lady Beretrude ou au seigneur Guntram.

— Par conséquent, à part sœur Radegund, personne de votre communauté ne se rend à la villa de lady Beretrude ?

— Sauf cas exceptionnel, aucune de nos moniales ne quitte la *Domus Femini* ! s'exclama l'abbesse, exaspérée.

— Donnez-moi des exemples de cas exceptionnels.

— Franchement, frère Eadulf, le bien-fondé de vos questions m'échappe !

— Vous m'obligeriez. J'essaie de clarifier un point important.

Audofleda haussa les épaules.

— Certains des délégués qui assistent au concile ont amené leurs épouses et leurs conseillères avec eux. Ne pouvant séjourner dans aucun bâtiment de l'abbaye, celles-ci ont été logées dans une auberge locale – à l'exception de cette femme hibernienne à qui l'évêque a accordé une dispense.

— En quoi cela constituait-il un cas exceptionnel qui nécessitait que des membres de votre communauté s'aventurent au-dehors ?

— L'évêque m'a demandé que des moniales conseillent et guident les étrangères pendant leur séjour à Autun. Une visite à l'amphithéâtre a été organisée et plusieurs de nos sœurs ont accompagné les visiteurs.

— Sœur Valretrade comptait-elle parmi elles ?

— Si nous avions su que nous ne pouvions pas lui faire confiance, nous n'aurions...

Sœur Radegund s'interrompt devant le regard furibond de l'abbesse.

— Si nous avions été informés de cette... liaison, dit l'abbesse, nous ne l'aurions pas chargée d'escorter les épouses des délégués.

— Quand avez-vous découvert le pot aux roses ? Avant qu'elle disparaisse ?

L'abbesse tapa du pied.

— En voilà assez ! Il y a une limite à notre patience, cet entretien est terminé.

— Pourquoi ne laissez-vous pas votre intendante répondre ?

— Parce que telle est ma volonté. Sortez !

Eadulf, qui était loin d'avoir terminé son interrogatoire, comprit qu'il serait vain d'insister.

— Comme vous voulez, ma mère. Mais nous mentionnerons votre manque de coopération dans notre rapport au vénérable Gelasius à Rome.

Il surprit un regard angoissé de sœur Radegund à l'abbesse qui releva le menton avec arrogance.

— Je suis sûre que vous retrouverez votre chemin tout seul.

Dans le couloir, Eadulf se dit qu'il n'avait guère avancé. Il avait la preuve que Valretrade n'avait pas écrit ce message et qu'elle n'était pas partie de son plein gré, mais cela, il le savait déjà.

Juste avant d'atteindre l'escalier qui menait au vestibule, il entendit une voix de femme qui murmurait :

— Attendez !

Une jeune fille en robe de religieuse se tenait dans l'embrasure d'une alcôve.

— Il faut que je vous parle, venez.

CHAPITRE XV

La jeune fille tendit la main et attira Eadulf à elle. Elle semblait angoissée.

— J'ai vu que vous vous rendiez aux appartements de *l'abbatissa*. Vous êtes bien le Saxon marié à l'Hibernienne qui mène des investigations sur les morts à l'abbaye ?

— Oui, et vous, qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Inginge.

Eadulf jeta un rapide regard autour de lui.

— Ah oui, Inginge. Le moment n'est pas bien choisi pour discuter, sœur Radegund peut surgir d'un instant à l'autre afin de s'assurer que j'ai bien quitté les lieux.

— Je voulais juste savoir si vous aviez des nouvelles de Valretrade.

— Nous la cherchons toujours, mais nous sommes maintenant convaincus qu'elle n'est pas partie de sa propre volonté. Le message qu'elle a laissé n'a pas été écrit de sa main.

La jeune fille ouvrit de grands yeux.

— Comment le savez-vous ?

— Un scribe vous dira que chaque calligraphe a sa façon de former les lettres. À l'évidence, Valretrade n'a pas rédigé sa missive d'adieu.

Une pensée le frappa.

— Existe-t-il un endroit dans ce bâtiment où elle pourrait être retenue contre son gré ?

— Vous voulez dire une prison ?

— Oui.

La jeune fille secoua la tête.

— Je connais le moindre recoin de cet édifice, personne ne peut se cacher ici. Vous devez accepter le fait que cette pauvre Valretrade a quitté le monastère... qui sait où elle a été emmenée ?

— Apparemment, d'autres femmes ainsi que leurs enfants ont récemment disparu.

— On nous a raconté qu'elles rejetaient la règle de *l'abbatissa*.

— Pourrait-on les avoir conduites dans la demeure de lady Beretrude ? Inginge lui adressa un regard perplexe.

— Vous savez que sœur Radegund est parente de...

Ils entendirent une porte qui s'ouvrait.

— Ne vous inquiétez pas, nous approchons de la résolution de cette énigme, chuchota Eadulf, anxieux de rassurer la belle Inginge au visage angélique.

Elle recula au fond de l'alcôve tandis qu'Eadulf se dirigeait vers

l'escalier.

— Vous êtes lent à partir ! lança la voix de sœur Radegund derrière lui.

Eadulf se retourna.

— Je me suis trompé de couloir.

— Suivez-moi.

— J'ai été surpris de ne pas vous voir, ainsi que l'abbesse Audofleda, à la réception donnée hier par lady Beretrude, dit-il pour meubler le silence.

— Elle était réservée aux délégués et à leurs conseillers, répliqua sœur Radegund d'un ton sec.

Se rappelant ce que leur avait confié frère Budnouen, Eadulf se jeta à l'eau.

— Peut-être lady Beretrude n'a-t-elle pas invité l'abbesse parce qu'elle n'approuve pas la vie qu'elle a menée à Divio ?

Sœur Radegund se figea tandis que le rouge lui montait aux joues.

— Ma... lady Beretrude est...

— Votre mère ? Vous lui ressemblez beaucoup.

— Ma tante, répondit sœur Radegund qui avait recouvré son calme. Vous en savez des choses...

— Pas assez à mon goût.

Radegund se détourna. Quand elle tira les verrous de la porte, Eadulf voulut à nouveau tenter sa chance, mais elle secoua la tête et lui fit signe de sortir.

— *Vade in pace*, mon frère.

— *Vade in pace*.

Il s'éloigna, pensif.

Quand Eadulf arriva devant les appartements qu'il partageait avec Fidelma, il trouva un jeune religieux de haute stature que l'abbé Ségdæ avait placé là comme sentinelle. Ils échangèrent quelques mots. Fidelma dormait et le sommeil étant un excellent guérisseur, Eadulf décida de la laisser se reposer et se rendit à la bibliothèque en quête de frère Sigeric.

Il y trouva frère Chilperic qui alignait des chiffres sur une tablette d'argile. En voyant Eadulf, il releva la tête avec un sourire crispé.

— Les comptes de l'abbaye, soupira-t-il en reposant son style, une corvée à laquelle je ne puis échapper. Diriger les affaires d'un monastère équivaut à tenir un commerce. L'évêque tient à ce que le budget soit en équilibre, il refuse que nous nous endettions.

Il marqua une pause.

— Je peux vous aider, mon frère ?

Eadulf allait décliner son offre quand une idée lui vint.

— Vous connaissez frère Andica ?

— Bien sûr.

- Je l'ai rencontré tout à l'heure.
- C'est un de nos tailleurs de pierre. Un excellent artisan.
- Originaire de cette région ?
- Oui, c'est un Burgonde. Pourquoi ?
- Dans une ville comme Autun, un tailleur de pierre ne doit pas manquer de besogne pour vivre à son aise. J'en déduis donc que frère Andica a choisi la religion par amour de la foi.
- Oh, il n'est pas si dévot que cela, mais tire grande fierté de ses origines et de sa ville. Un de ces jours, l'orgueil pourrait bien lui jouer un mauvais tour.
- Eadulf haussa les sourcils d'un air interrogateur.
- Comme vous le savez déjà, notre évêque est un Franc lié à la maison royale, expliqua Chilperic. Frère Andica a parfois du mal à ployer l'échine. L'évêque l'a une ou deux fois rappelé à l'ordre pour ses réflexions désobligeantes envers les chefs francs.
- Andica serait-il un fanatique ?
- Frère Chilperic secoua la tête.
- Nous sommes tous fiers de nos peuples respectifs, mais en servant la religion, nous sommes censés servir l'humanité tout entière. Le christianisme devient notre nation.
- Cependant, surmonter la fierté que votre peuple vous inspire peut parfois se révéler ardu, comme Cadfan et Ordgar l'ont appris à leurs dépens.
- Maintenant qu'on les a autorisés à quitter leur chambre, ils arpentent l'abbaye comme des bêtes en cage. À Rome, j'ai vu des tigres enfermés – de gros chats –, amenés par les Romains d'un pays conquis. L'évêque et l'abbé se comportent de la même façon. Enfin, jusqu'à présent, ils se sont soigneusement évités. Espérons que sœur Fidelma et vous aurez pris une décision avant qu'ils ne s'étripent.
- Vous croyez vraiment qu'ils iraient jusque-là ?
- Je n'en doute pas un instant.
- Avant de tirer des conclusions, soupira Eadulf, il nous faut découvrir la vérité.
- Vous en approchez ?
- Cela prend du temps.
- Ah, *tempus omnia revelat*, le temps révèle tout. Mais parfois le temps presse, les événements et les gens ne peuvent attendre. Si vous tardez trop, viendra un moment où l'évêque vous conseillera de suivre les recommandations d'Horace dans ses *Epîtres*.
- Et quelles sont-elles ? Je n'ai malheureusement pas lu cet ouvrage.
- » Vous avez assez joué, assez mangé et assez bu », cita Chilperic d'un air plein de malice.
- Vous voulez dire qu'il a l'intention de nous renvoyer ?
- *Verbum sat sapienti*. Un mot suffit au sage.

- Peu lui importe de savoir qui est le coupable ?
- Il est davantage préoccupé par le concile, dont il espère qu'il prendra les décisions souhaitées par Rome. Jusqu'à présent, seules vos relations amicales avec le nonce Peregrinus l'ont fait patienter, mais il estime qu'il ne peut tergiverser indéfiniment.
- La vérité finira par éclater, si tant est qu'il s'y intéresse.
- Sur ces considérations, Eadulf quitta le *scriptorium*, de crainte de s'énerver davantage.
- Alors qu'il refermait la porte derrière lui, il tomba sur frère Sigeric.
- Ah, Sigeric. Frère Chilperic est à la bibliothèque et j'aimerais que nous parlions librement.
- Suivez-moi.
- Ils traversèrent la cour principale et s'assirent sur la margelle de la fontaine.
- Vous avez revu l'abbesse Audofleda ? demanda Sigeric. Vous a-t-elle montré la missive de Valretrade ?
- Oui, mais je n'y ai pas retrouvé les particularités que vous nous aviez signalées.
- Eadulf sortit la plaquette en écorce de bouleau de son *marsupium* et la lui montra.
- Et c'est la même main qui a écrit tous les messages des femmes mariées qui ont quitté la communauté.
- J'avais raison, Valretrade a été enlevée ! Qu'ont-ils fait d'elle ? Vous êtes certain qu'elle n'est pas prisonnière d'Audofleda ?
- Valretrade, ainsi que les femmes et les enfants qui ont disparu, ne sont pas à la *Domus Femini*, j'en ai acquis la certitude.
- Existe-t-il un lien entre toutes ces disparitions ?
- Je le crois. Connaissez-vous un certain frère Andica ?
- Le tailleur de pierre ? Je ne vois pas le rapport. ...
- Pour quelles raisons a-t-il ses entrées à la *Domus Femini* ?
- Il assure les réparations des bâtiments.
- Mais bien sûr ! J'aurais dû y songer plus tôt.
- Avant l'instauration de la règle, une longue galerie reliait les deux édifices. Andica a été chargé de la murer.
- Il y travaille encore ?
- Sans doute.
- Il est donc possible de passer d'un bâtiment à l'autre et la voie d'accès que vous nous avez montrée dans les catacombes n'est pas la seule.
- La galerie interdite, comme on l'appelle, est officiellement scellée.
- Décrivez-la-moi.
- Elle faisait partie de la construction romaine d'origine, qui plus tard laissa la place à l'abbaye. Elle est voûtée avec des statues alignées sur un balcon en surplomb. À une de ses extrémités, des portes mènent à

la *Domus Femini*. mais frère Andica est censé les avoir condamnées.

Eadulf réfléchissait.

— Qu'allez-vous faire en ce qui concerne Valretrade ? le pressa Sigeric.

— Dès que Fidelma sera remise, nous nous mettrons en quête de votre fiancée, répondit Eadulf avec un optimisme qu'il ne ressentait guère. Surtout ne parlez à personne de nos investigations. Nous vous tiendrons informé.

Le lendemain matin, Fidelma se réveilla dans d'excellentes dispositions. Sa jambe avait dégonflé, elle pouvait la bouger sans gêne, et comme l'appétit lui était revenu, elle dévora son repas du matin. Peu après, frère Gebicca vint l'examiner et se déclara satisfait de son état. La cheville était encore sensible mais d'ici une journée, il n'y paraîtrait plus.

Après le départ du médecin, Eadulf s'assit sur le lit et Fidelma lui demanda de lui relater dans le détail son entrevue avec l'abbesse Audofleda. Il l'avait déjà fait la veille, alors qu'elle somnolait, mais cette fois-ci elle l'écouta avec attention. Et quand il en vint à l'avertissement de Chilperic, qui assurait que Leodegar menaçait de mettre un terme à leurs investigations, elle s'écria :

— C'est hors de question ! Cette affaire en cache une autre. Quels accords Verbas de Peqini a-t-il passés avec lady Beretrude ? Je crains le pire. Quant à cette galerie que Sigeric a mentionnée, frère Chilperic ne nous en a pas soufflé mot lorsqu'il nous a fait visiter l'abbaye.

— Cela peut se comprendre dans la mesure où elle a été interdite d'accès.

— Mieux vaut vérifier. Tu sais où elle se trouve ?

— D'après la description de Sigeric, j'en ai une petite idée.

— Allons-y.

Eadulf avait un solide sens de l'orientation. D'un seul coup d'œil à un bâtiment, il en devinait le plan, et il avait déjà compris que les deux édifices de l'abbaye étaient reliés en observant les murailles extérieures. Il entraîna Fidelma jusqu'au réfectoire, qu'ils traversèrent ainsi que les cuisines et les réserves. Par chance, ils ne croisèrent personne. Puis Eadulf examina plusieurs passages, et pénétra dans un hall rempli de blocs de marbre et de pierre calcaire. Des outils de maçonnerie étaient empilés ici et là.

Eadulf désigna des portes de l'index.

— À mon avis, la galerie commence ici.

Les portes n'étaient pas verrouillées et ils pénétrèrent dans une longue galerie dont les voûtes culminaient à huit toises, avec de part et d'autre dix colonnes cannelées à la mode romaine. À la base des arches courait un balcon en surplomb qui abritait des statues, cinq de chaque côté. Elles représentaient des Romains en armes. Le sol était

composé de mosaïques dessinant des motifs colorés et, comme on pouvait s'y attendre, l'autre extrémité de la galerie avait été murée. Ils parcoururent une vingtaine de pieds et s'arrêtèrent à l'endroit même où les portes avaient été enlevées.

— Leodegar est un véritable obsédé de la séparation des sexes, murmura Fidelma. Je me demande pourquoi il a si peur des femmes.

— Je n'ai rien remarqué dans son attitude qui trahisse une telle répulsion, objecta Eadulf.

— Quand on dénigre son prochain, qu'on le méprise et qu'on lui refuse l'égalité, c'est forcément qu'il vous effraye ! La condamnation de cette galerie est totalement ridicule.

— Que pensai s-tu y trouver ?

— Rien de particulier, je voulais juste constater de mes yeux les dégâts infligés à cet édifice. Et puis j'espérais qu'il subsistait une voie de communication entre les deux monastères. C'est la seule partie de l'abbaye que personne n'avait mentionnée avant Sigeric.

Alors qu'ils rebroussaient chemin, Eadulf entendit une sorte de frottement. Sans pouvoir expliquer sa réaction, il fit un bond de côté en criant « Attention ! » à l'adresse de Fidelma qui marchait devant lui. Elle s'écarta vivement à l'instant où un objet explosait dans l'allée en milliers de fragments dont l'un frappa Eadulf au mollet. Il poussa un cri, tituba et s'effondra. La poussière pénétra dans sa gorge, l'empêchant de respirer ; il crut sa dernière heure arrivée.

Fidelma avait eu le temps de s'abriter derrière un pilier, ce qui l'avait protégée des éclats de pierre. Aussitôt, elle se précipita au milieu des débris d'où s'élevait un brouillard grisâtre.

— Eadulf ? Eadulf !

Une silhouette allongée sur le sol apparut, toussant et hoquetant, les deux mains sur la bouche pour se protéger de la poussière.

— Ça va ? s'écria-t-elle.

— Pas exactement, croassa-t-il.

Puis il lui sourit, parvint enfin à s'asseoir et grimaça de douleur.

— Tu es blessé ? Où as-tu mal ?

— Je crois qu'un éclat de pierre m'a touché à la jambe.

— Encore heureux que tu aies évité ça, dit-elle en désignant la tête d'une statue qui avait roulé à ses pieds.

Eadulf cligna des paupières d'un air ahuri tandis que Fidelma levait les yeux vers l'alcôve juste au-dessus d'eux.

— Une des statues est tombée. Son socle est vide.

Eadulf frissonna.

— Nous l'avons échappé belle. Sortons d'ici, ces antiques guerriers romains sont en équilibre instable.

Fidelma l'examina.

— Tu as une belle entaille, il faut tout de suite aller chez frère

Gebicca. Tu peux te lever ?

— Je pense que oui.

S'appuyant sur Fidelma, il se redressa à grand-peine.

Soudain, frère Benevolentia apparut sur le seuil de la galerie.

— Mais que se passe-t-il ? s'écria-t-il en s'avançant vers eux.

— Nous avons besoin d'aide, mon frère. Pouvez-vous soutenir Eadulf ? Figé sur place, Benevolentia fixait Eadulf, puis il se baissa pour examiner les débris de la statue.

— La blessure est sans gravité, mais il faut désinfecter la plaie et la panser, expliqua Fidelma.

— Je m'occupe de lui.

Benevolentia prit Eadulf par la taille et jeta un regard autour de lui.

— Cette sculpture n'avait pas bougé de son socle depuis six siècles au moins. Dieu merci, vous l'avez évitée.

Le mollet d'Eadulf l'élançait.

— Comme vous dites, sinon je ne serais plus de ce monde, grommela-t-il.

Il remarqua alors que Fidelma prenait un grand intérêt aux décombres à leurs pieds.

— Allez-y, je vous rejoins dans un instant, lança-t-elle à l'adresse des deux hommes.

— Mais, ma sœur... cela peut être dangereux, protesta frère Benevolentia. Cette partie de l'abbaye est vétusté, et ces statues mal fixées.

— Eadulf saigne, ne tardez pas.

Comprenant qu'elle était sur une piste, Eadulf se mit en marche, obligeant son compagnon à le suivre.

Fidelma entendit un bruit dans l'atelier de maçonnerie et, en se retournant, elle se trouva face à face avec un jeune religieux aux cheveux noirs qui semblait atterré.

— Qu'est-il arrivé ?

— Une des statues est tombée de son socle.

— Vous avez dû avoir grand-peur !

— Depuis quand sont-elles là ?

— Depuis l'époque romaine. Lorsque j'ai vérifié leur assise, je n'ai rien remarqué d'anormal. C'est étrange que l'une d'elles ait basculé. Peut-être s'agit-il d'un mauvais présage...

— J'en doute puisque nous en avons réchappé ! s'énerva Fidelma.

— Personne n'a été blessé ?

Elle préféra changer de sujet.

— Comment monte-t-on jusqu'à cette galerie en surplomb ? Les alcôves semblent particulièrement profondes et je vois de la lumière.

Le religieux hocha la tête.

— Derrière les statues il y a une passerelle avec des fenêtres, à l'usage

des tailleurs de pierre. Nous inspectons régulièrement la solidité du bâtiment et du toit.

— J'aimerais m'y rendre.

Derrière les portes par lesquelles ils étaient entrés, il lui indiqua un petit escalier en colimaçon logé dans une tourelle.

— Vous voulez vraiment grimper là-haut ? demanda le jeune moine.

— C'est bien mon intention.

— Après ce qui s'est passé, cela me semble peu raisonnable ! Si ça se trouve, il y a des failles ignorées dans le bâtiment.

— Je prends le risque.

— Dans ce cas, je vous accompagne. Laissez-moi passer devant.

— Comme vous voulez.

Le jeune homme s'élança, souple et agile, suivi par Fidelma.

Ils émergèrent dans un long couloir avec un plancher en bois éclairé par des lucarnes. Chaque alcôve contenait une statue d'une toise de haut et Fidelma se dirigea vers celle qui était vide.

Elle constata que le couloir menait à un autre escalier en colimaçon et se prolongeait dans l'obscurité.

— Qu'y a-t-il à l'autre extrémité de cette passerelle ? demanda-t-elle à son compagnon.

— Une porte donnant accès à la *Domus Femini*. Mais elle est fermée.

Fidelma s'avança jusqu'à la porte.

— Pourquoi n'a-t-elle pas été murée comme les autres ?

— Personne ne l'utilise et seul l'évêque en possède la clé.

En revenant à l'alcôve vide, elle constata que l'accident ne s'était pas produit par hasard. Le piédestal portait des marques là où on avait glissé un levier sous la statue pour la faire basculer à l'instant où ils passaient. On avait délibérément tenté de les tuer.

Elle s'était penchée pour examiner plus attentivement les empreintes quand son sang se glaça dans ses veines et que sa nuque la picota. Écoutant son instinct de *dálaigh* habitué aux périls, elle se rejeta sur le côté. Les yeux agrandis par la terreur, le jeune religieux chancela en agitant les mains pour tenter de retrouver son équilibre et bascula dans le vide en hurlant. Il avait voulu la pousser et, emporté par son élan, s'était écrasé au beau milieu des débris de la statue.

CHAPITRE XVI

Frère Gebicca examina la blessure d'Eadulf en secouant la tête.

— Avec sœur Fidelma, vous avez décidé de mettre à l'épreuve mes talents dans le domaine des blessures à la jambe !

Et se tournant vers frère Benevolentia qui commençait à s'impatientser :

— Vous semblez bien agité, mon frère.

— Je suppose que vous n'avez plus besoin de moi ? J'ai des affaires urgentes à traiter pour l'évêque Ordgar.

Eadulf lui dit qu'il pouvait disposer tandis que frère Gebicca étanchait le sang de la plaie et la nettoyait avec une de ses décoctions.

— Cela cicatrisera rapidement, lui assura-t-il, mais vous souffrirez d'ecchymoses. Racontez-moi ce qui vous est arrivé.

— Je marchais dans la vieille galerie des statues quand l'une d'elles est tombée.

— Que faisiez-vous dans cette galerie ? s'étonna l'apothicaire. L'évêque Leodegar en a interdit l'accès aux frères.

Puis, devant l'hésitation d'Eadulf, il ajouta :

— Taisez-vous et tenez-vous tranquille pendant que je fais votre pansement.

Le cœur battant à tout rompre, Fidelma se mit à quatre pattes et regarda en bas. À la position de la tête du religieux sur les mosaïques, elle comprit qu'il était mort sur le coup. Des voix retentirent et elle vit arriver deux moines, dont frère Benevolentia, qui se penchèrent sur le cadavre. Fidelma se rejeta en arrière et respira profondément. Puis elle se releva et rebroussa chemin en prenant garde à ne faire aucun bruit. Arrivée à l'escalier, elle s'arrêta. Si elle descendait maintenant, elle serait bientôt entourée de moines. Et si un des frères de la communauté avait tenté de la tuer, d'autres risquaient d'être animés des mêmes intentions. Sans compter que si elle racontait son aventure, elle n'aurait aucun témoin pour confirmer sa version des faits.

Jetant un rapide coup d'œil autour d'elle, elle chercha un moyen éviter les religieux qui maintenant se pressaient de plus en plus nombreux autour du corps. Longeant la passerelle, elle parvint au deuxième escalier, qu'elle descendit avec précaution, et déboucha dans une des réserves de l'abbaye. Par chance, l'endroit était désert. Elle se dépêcha de sortir, se retrouva dans la cour principale à côté de la chapelle et courut jusqu'à l'officine.

Quand elle y entra, Eadulf poussa un soupir de soulagement.

— C'est grave ? demanda-t-elle à frère Gebicca.

— Non, Dieu merci, mais un peu plus et le muscle était tranché. Il s'en est fallu d'un pas pour que frère Eadulf reste infirme ! lança-t-il avec entrain.

Puis il appliqua sur la plaie un cataplasme de mousses, destiné à accélérer la coagulation du sang, et le fixa avec des bandelettes de lin.

— Je suppose qu'il ne servirait à rien de vous ordonner de rester immobile pour permettre à la blessure de cicatriser, frère Eadulf ?

— Je vous promets de marcher avec un bâton, rétorqua Eadulf en riant.

Frère Gebicca fronça les sourcils.

— Je ne vous le conseille pas. Si vous gigotez, cette plaie ne se refermera jamais. Quant à vous...

Il se tourna vers Fidelma.

— Vous auriez dû vous reposer plus longtemps.

Puis il alla chercher un onguent pour les écorchures superficielles dues aux pierres.

Eadulf, qui connaissait bien Fidelma, comprit en la regardant qu'il s'était passé quelque chose d'anormal. Il était sur le point de la questionner quand frère Chilperic fit irruption dans la pièce.

— On m'a rapporté que vous aviez été blessé par une statue qui s'est écrasée à vos pieds, dit-il en cherchant sa respiration.

— Ce n'est rien. Juste quelques écorchures.

— Et on vient de m'apprendre qu'il y avait eu un terrible accident là où travaillent les tailleurs de pierre. Je me rendais à la galerie quand un des frères m'a dit que frère Benevolentia vous avait amené ici.

Un autre moine arriva.

— Ah, frère Chilperic. Je vous cherchais. Frère Andica n'a pas survécu à sa chute, il faut que vous veniez immédiatement.

Chilperic étouffa un juron et sortit de l'officine en grande hâte.

— Tu as entendu ça ? s'exclama Eadulf.

— Ils ont trouvé le corps du jeune frère qui a essayé de m'occire, chuchota Fidelma. Ce religieux a compris que j'avais des soupçons quand je suis allée examiner le socle de la statue qui a failli nous tuer. Alors qu'il voulait me pousser dans le vide, j'ai fait un pas de côté et il est tombé à ma place.

— Quoi ?

À cet instant, frère Gebicca réapparut avec un petit pot d'onguent.

— Je me trompe ou vous avez poussé un cri de douleur ?

— Un geste trop vif, mentit Eadulf.

Frère Gebicca secoua la tête.

— Je vous avais prévenu de faire attention !

Il lui tendit le pot.

— Tenez, faites-en bon usage. C'est un excellent cicatrisant.

Alors qu'Eadulf le glissait dans son *marsupium*, l'abbé Ségdae

s'engouffra dans l'officine.

— Une statue est tombée et un frère a été tué ! D'autre part, on m'a rapporté que frère Eadulf avait été transporté ici. Vous êtes sains et saufs ?

— Oui, comme vous pouvez le constater, le rassura Fidelma. Eadulf n'a que des blessures bénignes causées par la chute de cette statue.

— Mais un des frères vient de me dire qu'il avait vu un corps...

Il fut interrompu par frère Chilperic qui entra en coup de vent.

— J'ignorais que mon officine était le nouveau *calefactorium* de l'abbaye, ironisa frère Gebicca.

— Je... je suis venu vous chercher, frère Gebicca, bégaya Chilperic. Frère Andica est décédé.

— Le tailleur de pierre ? s'étonna le vieil homme tout en prenant son *marsupium*. Mais que s'est-il passé ?

— Il semblerait qu'il soit tombé d'une alcôve, celle d'où une statue a basculé dans le vide.

Chilperic jeta un regard suspicieux à Eadulf et à Fidelma.

— L'un de vous a-t-il aperçu un des moines dans cette alcôve ?

— En dehors de frère Benevolentia qui a accompagné Eadulf jusqu'ici, je n'ai vu personne, répondit Fidelma. Peut-être que ce moine...

— Frère Andica, un de nos tailleurs de pierre. Frère Eadulf s'est renseigné sur lui pas plus tard qu'hier.

— Je venais de faire sa connaissance alors qu'il sortait de la *Domus Femini*, expliqua Eadulf, et j'étais curieux de savoir qui il était.

— Il sera monté sur la passerelle pour tenter de comprendre les raisons de la chute de la statue et il aura malencontreusement perdu pied, suggéra Fidelma.

— C'est une terrible tragédie, gémit frère Chilperic. Un moine a entendu un cri, il s'est précipité dans la galerie et l'a trouvé au milieu des décombres, le cou brisé.

Frère Gebicca renifla d'un air agacé.

— Avec votre permission, c'est à moi de décider des causes de son décès. Quant à vous, frère Eadulf, reposez-vous, et vous aussi, sœur Fidelma, cela ne vous fera pas de mal. Venez, frère Chilperic.

Ce dernier poussa un profond soupir.

— Comment frère Andica, un homme si expérimenté, a-t-il pu commettre pareille erreur ? Il avait travaillé sur le toit et les tours de cette abbaye pendant plusieurs années.

— C'est triste quand un jeune homme de son âge meurt avant l'heure, dit Fidelma avec componction.

Frère Gebicca, qui s'impatientait, rappela l'intendant à ses devoirs et ils s'éclipsèrent.

— Encore un décès à l'abbaye, fit remarquer l'abbé Ségdae. Enfin, celui-là est incontestablement un accident.

— Excusez-moi, je me sens fatigué, murmura Eadulf d'une voix éteinte. J'aimerais bien aller m'étendre.

— Mais bien sûr.

L'abbé s'avança pour l'aider à regagner *l'hospitia* et tous trois quittèrent l'officine.

Une fois seule avec Eadulf, Fidelma lui raconta dans le détail ce qui s'était passé. Eadulf était horrifié.

— Mais pour quelles raisons Andica aurait-il tenté de nous tuer ?

— Dans la mesure où nous menons des investigations sur un meurtre, rien ne doit nous étonner. En tout cas, c'est la preuve que nous approchons de la vérité.

— Mais enfin pourquoi ce tailleur de pierre serait-il mêlé au meurtre de l'abbé Dabhóc ?

— Pour être honnête, je ne comprends pas le lien entre l'assassinat de Dabhóc et la disparition des femmes de la *Domus Femini*. Récapitulons. Sigeric était en route pour retrouver sœur Valretrade quand le corps de Dabhóc a été découvert. Puis Valretrade s'est volatilisée, tout comme un bon nombre de religieuses avant elle.

— Souvent, lors d'une enquête, on a l'impression qu'il manque un élément essentiel. Cela nous oblige alors à approfondir les recherches ou à explorer une autre piste. Cela étant, tout cela repose sur des intuitions, et les intuitions peuvent se révéler trompeuses...

— Les faits se succèdent sans que nous les comprenions jusqu'à ce qu'un détail auquel nous n'avions pas prêté attention les éclaire d'un jour nouveau. Prenons les disparitions, le comportement de l'abbesse et de son intendante, les relations entre lady Beretrude et notre ami Verbas de Peqini, la tentative de frère Andica de nous tuer, ce mystérieux reliquaire... Où est le lien entre ces différents éléments ? Je perçois bien certaines causalités, mais un point essentiel nous échappe.

— À moins qu'il n'existe aucun lien.

— Auquel cas il ne nous reste plus qu'à le prouver et à regagner Cashel. Tu as une idée pour y parvenir ?

Tout à coup, elle poussa une exclamation de dépit.

— *Ron baithaigeis hí !*

— Pourquoi te traites-tu d'idiote ?

— Le seigneur Guntram !

— Quoi, le seigneur Guntram ?

— Quand le meurtre a été commis, il se trouvait dans la chambre voisine. Or il est aussi le fils de lady Beretrude et nous ne l'avons même pas interrogé !

— D'après frère Chilperic, il était tellement soûl cette nuit-là qu'il n'était même pas capable de retourner à sa forteresse. Et Chilperic nous a précisé qu'il n'avait rien vu ni entendu parce qu'il dormait d'un

sommeil de plomb.

— Cela reste à vérifier. Tu connais ma philosophie : ne jamais prendre pour argent comptant ce qui n'a pas été confirmé.

— Il faut trouver le seigneur Guntram.

— Je m'en charge. Repose-toi, je reviens tout de suite.

Quand elle fut partie, Eadulf boita jusqu'à la salle des bains où il se lava et changea de vêtements avant de revenir s'allonger sur le lit.

Pendant ce temps. Fidelma se rendit dans *l'anticum* où elle tomba sur frère Chilperic, visiblement très abattu.

— Frère Gebicca a conclu que la mort de frère Andica était accidentelle, déclara-t-il. Andica aura glissé... Quelle tristesse ! Un Burgonde aimant son pays, un excellent tailleur de pierre ! J'ai fait envoyer un message à lady Beretrude qui sera certainement bouleversée.

Fidelma dressa l'oreille.

— Pourquoi lady Beretrude serait-elle bouleversée ?

— Elle a employé frère Andica pour des travaux dans sa demeure, qui ne sont pas terminés d'ailleurs. Il avait passé beaucoup de temps chez elle au cours des deux dernières semaines.

Fidelma enregistra l'information, murmura des condoléances et demanda :

— Savez-vous où je pourrais trouver un frère gaulois du nom de Budnouen ?

Chilperic jeta un regard absent autour de lui.

— Vous venez de le manquer, il était dans la cour principale avec sa carriole il y a quelques instants. Qu'est-ce que...

Mais Fidelma passait déjà les portes qui donnaient sur la cour.

Par chance, frère Budnouen était encore là. Il resserrait les lanières du harnais d'une de ses mules. En voyant Fidelma courir vers lui, il l'accueillit de son sourire bienveillant.

— Vous semblez bien pressée, ma sœur.

— C'est vous que je cherchais. Quand partez-vous pour la forteresse du seigneur Guntram ? Vous nous avez dit l'autre jour que vous deviez lui livrer des marchandises.

— J'aurais cru que vous vouliez que je vous conduise à Nebirnum. En vérité, cela m'aurait soulagé de vous emmener loin d'ici.

— Moi aussi, malheureusement, le moment n'est pas encore venu. Alors, la forteresse du seigneur Guntram, y êtes-vous déjà allé ?

— Pas encore. Je pars demain à l'aube.

— C'est loin d'ici ?

— Non, huit milles à peine en direction du sud-ouest.

— Cela vous ennuerait de nous y emmener, Eadulf et moi, et de nous ramener ici ?

Frère Budnouen la regarda d'un air réprobateur.

— Si vous y tenez ! Je ne refuse jamais de la compagnie lors de mes voyages, mais nous ne traînerons pas en route, je dois être rentré avant la nuit.

— Parfait. Où nous retrouverons-nous ?

— Ici, dans la cour.

— Alors à demain.

Fidelma se sentit plus légère. Elle allait interroger un témoin important, qui était également le fils de lady Beretrude. Qui sait s'il ne lui donnerait pas la clé des événements qui s'étaient produits à l'abbaye ?

CHAPITRE XVII

Après la tension des derniers jours, c'était un vrai plaisir de circuler en chariot dans la campagne de Bourgondie tout en écoutant les bavardages de frère Budnouen. La température était agréable, avec juste quelques nuages d'un blanc neigeux dans un ciel bleu. La route serpentait dans des prés verts où paissaient des troupeaux de vaches et de moutons. Devant eux, la lisière d'une forêt qui s'étendait à perte de vue et derrière eux, les murs de la ville que l'on distinguait à peine.

Alors qu'ils passaient devant une maisonnette en pierre près d'une forge, ils virent un homme qui martelait une barre rougeoyante sur une enclume tandis qu'un garçonnet actionnait un soufflet au-dessus du feu. Frère Budnouen leva la main.

— Que Dieu vous accorde la prospérité, Clodomar !

Le forgeron plonge la barre dans le feu et repose son marteau.

— Voilà des mois que je ne vous ai vu, frère Budnouen. Un gobelet de vin autour d'une table pour discuter des dernières nouvelles vous tenterait-il ?

— Je suis attendu à la forteresse du seigneur Guntram, mais j'essaierai de m'arrêter sur le chemin du retour.

Le forgeron agita la main avec un large sourire.

— Clodomar est issu d'une famille de forgerons, expliqua Budnouen. Son frère tient une forge à Autun mais je pense qu'il a choisi la meilleure part, car de nombreux fermiers des alentours n'ont pas envie d'aller en ville faire réparer leurs charrues ou ferrer leurs bêtes.

Puis ils quittèrent le soleil resplendissant pour la fraîcheur de la forêt.

— Jusqu'où s'étend cette forêt ? demanda Eadulf.

— On peut y chevaucher pendant plusieurs jours vers les quatre points cardinaux, mais elle est percée de grandes clairières.

— La forteresse est encore loin ? demanda Fidelma.

— Environ quatre milles sur un sentier rectiligne. J'ai fait ce voyage à plusieurs reprises.

— Donc vous connaissez bien le seigneur Guntram ?

Budnouen se mit à rire.

— Comment voulez-vous qu'un pauvre moine comme moi connaisse intimement le seigneur Guntram, qui descend des rois burgondes ?

— Ici, tout le monde se prétend descendant des rois burgondes, ironisa Fidelma. Mais quel genre d'homme est-ce donc, ce Guntram ? On nous a conté quelques histoires sur sa vie tumultueuse.

— La Bourgondie bruisse de rumeurs sur les excès de ce jeune homme. Je ne crois pas qu'il s'intéresse à grand-chose, à part ses plaisirs.

— Lady Beretrude doit être bien déçue, fit observer Fidelma.

— Certes.

— Se préoccupe-t-il de la vie religieuse à Autun ?

Frère Budnouen sourit.

— Il porte la religion comme d'autres une cape. Il la met, il l'enlève...

— Il a dormi à l'abbaye il y a une semaine, lança Fidelma.

— Cela ne m'étonne pas. J'ai entendu dire que l'évêque Leodegar lui était apparenté.

— Ah bon ? Je pensais que Leodegar était un Franc ?

— Il l'est. Le père de Leodegar, Bobilo, était de haute extraction et occupait un rang important à la cour du roi Clotaire.

— Le roi franc n'est-il pas très jeune ? intervint Eadulf. Je n'y comprends rien.

— Je parle de Clotaire II, qui régnait sur les Francs voilà quarante ans. Le roi actuel est le troisième du nom. Bobilo, le père de Leodegar, avait une cousine burgonde, lady Beretrude. Je ne garantis pas l'exactitude de mes propos, je ne fais que répéter ce que j'ai entendu. Les parents de Leodegar, Bobilo et Sigrada, étaient des nobles. Donc Leodegar est allié aux familles régnantes des Francs et des Burgondes. Cela explique qu'avant d'être gratifié de la charge d'évêque il ait servi à la cour la reine Bathilde, mère de l'actuel roi Clotaire.

— Je comprends mieux ses grands airs, fit observer Eadulf.

Et il ajouta à voix basse à l'adresse de Fidelma :

— Cela nous donne toutes les raisons de nous méfier.

— Il faut toujours se méfier, chuchota-t-elle.

Puis elle revint à Budnouen.

— Selon vous, Guntram et sa mère entretiennent-ils de bonnes relations avec Leodegar ?

— Je le crois, oui. Beretrude, en revanche, ne s'entendrait pas très bien avec son fils.

— À cause de la vie qu'il mène ?

— Lady Beretrude est ambitieuse et Guntram indolent. Elle n'apprécie guère son amour des boissons fortes, de la chasse ou de certains divertissements avec des femmes de petite vertu, dit-il avec un regard gêné à l'adresse de Fidelma. Je ne trahis là aucun secret, tout le monde le sait.

— Parfois, la rumeur n'est que pure spéculation, objecta Eadulf.

— En l'occurrence, il s'agit de la vérité vraie, s'obstina frère Budnouen. La forteresse de Guntram s'élève à l'entrée d'une vallée en forme de fer à cheval, juste derrière cette éminence.

Le chariot roula en silence, puis un guerrier à cheval leur coupa la route. Frère Budnouen échangea quelques mots avec lui, et le chariot s'ébranla à nouveau tandis que le guerrier repartait comme il était venu.

— Une des sentinelles du seigneur Guntram, leur précisa Budnouen. Le chariot poursuivit son chemin dans les prairies et les terres cultivées et ils pénétrèrent enfin dans la vallée.

La forteresse, une étrange construction de bois et de pierre, était entourée de murailles ponctuées de tours carrées. Tout en angles en quadrilatères, elle formait un contraste frappant avec les forteresses d'Éireann, dont l'architecture s'appuyait sur des cercles et des courbes fluides. Une fois à l'intérieur, Eadulf et Fidelma découvrirent une grande demeure romaine, semblable à celle de lady Beretrude. Antérieure aux autres bâtiments, elle avait été soigneusement conservée et entretenue au cours des siècles.

De jeunes guerriers se tenaient devant les portes en bois tandis que d'autres arpentaient le chemin de ronde. À l'évidence, le seigneur Guntram accordait une extrême importance à sa sécurité. Frère Budnouen fut accueilli par des sourires et des cris joyeux. Il arrêta sa carriole devant la villa dont sortit le *major domus*, l'intendant du maître des lieux, qui héla le Gaulois :

— Bien le bonjour, frère Budnouen. Que nous apportez-vous de beau de Nebirnum ?

Il s'ensuivit une conversation en langue burgonde dont le débit était si rapide qu'Eadulf n'y comprit pas grand-chose. Il entendit cependant son nom et celui de Fidelma cités à plusieurs reprises. Quand ils descendirent de la carriole, le *major domus* les examina attentivement.

— Vous désirez vous entretenir avec le seigneur Guntram ? demanda-t-il en latin avec un fort accent.

— C'est cela, répondit Fidelma. Budnouen, voulez-vous avoir la bonté de lui expliquer que cela concerne les événements survenus à l'abbaye d'Autun ?

Le Gaulois s'exécuta.

— Je comprends, dit l'intendant. Suivez-moi.

— Je décharge ma carriole et je vous attends ici ! cria frère Budnouen alors qu'ils s'éloignaient déjà.

Le *major domus* au visage impénétrable les pria d'attendre dans une antichambre et partit en quête de son maître. Après l'austérité de l'abbaye, le décor de la pièce où ils se trouvaient était plutôt surprenant. Sur des murs tapissés de stuc rose, des satyres dont l'un jouait de la flûte couraient après des jeunes filles à moitié dévêtues dans un cadre champêtre. Les couleurs des fresques étaient défraîchies mais la scène assez bien représentée. Ils s'installèrent dans des sièges devant le feu et le *major domus* ne tarda pas à les rejoindre.

— Le seigneur Guntram vous prie de l'excuser, il ne va pas tarder à vous rejoindre. Je vais vous faire porter des rafraîchissements.

— Excusez-moi, dit Eadulf en se levant, mais le voyage avec frère Budnouen a été assez long. Puis-je utiliser votre *necessarium* ?

Le *major domus* le dévisagea d'un air perplexe.

— *L'abort* ? demanda Eadulf dans sa langue.

— Ah ! Derrière les écuries à gauche.

Puis l'homme apporta du vin de pêche et des fruits secs avant de se retirer. Eadulf réapparut en même temps que l'intendant qui les introduisit dans la pièce adjacente.

Malgré la température clémente de ce début d'après-midi d'été, un jeune homme se tenait debout devant une cheminée où flambaient de grosses bûches. Il avait des traits fins et des cheveux bouclés dont le noir contrastait avec ses yeux bleus. Fidelma le trouva fort beau, mais le menton trop mou et les lèvres rouges teintées au jus de baies, dont seules les femmes avaient l'usage en Irlande, trahissaient une nature velléitaire. La ressemblance avec lady Beretrude était aussi frappante que chez sœur Radegund. Il lui sembla, l'espace d'un instant, qu'une autre personne croisée récemment avait un air de famille avec ces trois-là.

Guntram, les jambes écartées et les mains derrière le dos, les fixait de ses yeux clairs. Puis il jeta un coup d'œil à son intendant qui les présenta.

— On m'a rapporté qu'à la requête de l'évêque Leodegar vous meniez des investigations sur la mort de l'abbé Dabhóc, commença le jeune homme dans un latin parfait.

Il fronça les sourcils.

— Autun est située dans mon fief et Leodegar ne m'a pas consulté sur ce point.

— Nous n'imposons jamais notre présence là où elle n'est pas désirée, rétorqua Fidelma, désagréablement surprise par sa réaction. Quand nous sommes arrivés à Autun, on a sollicité notre aide, et comme l'affaire en cours concerne directement l'abbaye, sans doute l'évêque a-t-il estimé qu'il avait le droit de faire appel à nous sans en référer à quiconque. Contestez-vous sa décision ?

— Je suis Guntram, prince des Burgondes et seigneur de ces terres, récita le jeune homme d'une voix monocorde, et descendant direct de Gundahar, premier grand chef des Burgondes qui vainquit le général romain Actius. Notre lignage était déjà illustre alors que Clovis des Francs ne savait pas encore écrire son nom. Ici, je représente le degré le plus élevé de la loi.

Fidelma inclina solennellement la tête.

— Un grand prince se fait connaître par ses actions, non par la liste de ses ancêtres.

Eadulf ne goûta guère l'insolence de son épouse. Chez ces Francs et ces Burgondes si pointilleux sur leurs titres et sur leur rang, les manières abruptes de Fidelma pouvaient mener au pire. Guntram plissa les paupières d'un air courroucé... et, à la vive surprise d'Eadulf,

il éclata de rire.

— Bien dit, Fidelma de Cashel. J'avais déjà eu vent de votre franchise et de votre humour. Asseyez-vous devant le feu, nous allons nous restaurer, cela vous reposera des fatigues du voyage.

Il frappa dans ses mains et, comme par enchantement, des serviteurs apparurent, qui disposèrent des mets et des boissons sur des tables basses.

— Mes espions m'ont fort bien renseigné sur vous, lady. Je sais que vous êtes sœur d'un roi dans votre pays, où des femmes exercent la fonction de juge et de juriste. Incroyable. Eadulf de Seaxmund's Ham, vous êtes un homme béni des dieux.

Eadulf était si stupéfait qu'il en resta muet.

— Mais permettez-moi d'insister, reprit Guntram : c'est bien moi l'ultime recours pour toute décision juridique dans cette province. Et je maintiens que l'évêque Leodegar aurait dû m'informer des tâches qu'il vous avait assignées. Que voulez-vous, les Francs oublient souvent leurs devoirs envers les Burgondes. Naturellement, je n'ai aucune objection à votre enquête sur cette ennuyeuse affaire.

— Il s'agit tout de même de la mort d'un abbé d'Hibernia ! protesta Eadulf.

— Que je regrette, soyez-en certain, ce sont ses effets que je juge détestables.

— Comment l'entendez-vous ? demanda Fidelma, intriguée.

— Cet événement imprévu perturbe la tranquillité de cette contrée. Le concile, avec tous ses délégués, est déjà suffisamment dérangeant ; ajoutez à cela l'arrivée du nonce du pape et le meurtre d'un abbé étranger, et vous pouvez être assuré que les problèmes ne sont pas loin. D'ailleurs, Clotaire ne manquera pas de m'en faire porter la responsabilité : notre jeune roi est très sensible à l'image qu'on se fait de lui à Rome.

— Pourquoi vous accuserait-il de quoi que ce soit ?

— Les Francs ne manquent jamais une occasion d'humilier les Burgondes et de leur disputer le peu de pouvoir qu'ils ont encore.

— Vos querelles internes ne me concernent guère, je ne m'intéresse qu'aux raisons qui ont provoqué l'assassinat d'un abbé hibernien.

— Une entreprise qui a mon approbation pleine et entière, déclara le jeune homme avec une soudaine gravité. En quoi puis-je vous être utile ?

— On m'a dit que vous étiez à l'abbaye la nuit où le meurtre a été commis.

— Qui plus est, dans la chambre voisine de celle où l'on a découvert le corps.

Fidelma eut le sentiment que le seigneur Guntram était une personne honnête.

— Avez-vous vu ou entendu quelque chose qui aurait troublé votre sommeil ?

Guntram fut secoué d'un rire silencieux avant de recouvrer son sérieux.

— Désolé, Fidelma de Cashel, mais je n'étais pas en état d'entendre ou de voir quoi que ce soit. J'avais abusé des fruits de Bacchus.

— Vous étiez soûl ? intervint Eadulf d'un ton de reproche.

— *Mea maxima culpa*, mon frère !

— Que vous rappelez-vous de cette soirée ? insista Fidelma.

Le jeune homme réfléchit.

— J'étais allé en ville pour collecter mes dîmes. J'entretiens ici une douzaine de gardes et autant de serviteurs. Ces tributs, quoique élevés, sont essentiels à mon train de maison. À chaque nouvelle lune, je reçois la *taxa* qui m'est due pour assurer la sécurité de mon peuple. Elle m'est remise par le premier officier de mes terres dont je sais qu'il préférerait travailler pour ma mère... d'ailleurs, je gage qu'elle perçoit une part de ce qui me revient.

Il s'abîma dans ses pensées et Fidelma interrompit sa méditation.

— D'accord, vous aviez trop bu pour entreprendre le voyage de retour ici, mais votre mère, lady Beretrude, a une propriété à Autun. Pourquoi n'êtes-vous pas allé y passer la nuit ?

Guntram poussa une exclamation de dépit.

— Parce que nous nous étions querellés, pour ne pas changer.

— Sur un sujet en particulier ?

— Oh, toujours le même. Mon manque d'ambition.

— Vous êtes pourtant le gouverneur de cette province, s'étonna Eadulf. À quelles ambitions se référait-elle ?

— D'après ma mère, je devrais lever des armées pour venger la mort de Sigismond et Gundomar !

Le couple ouvrit de grands yeux.

— Des rois de Bourgondie qui ont été vaincus par Clovis des Francs, expliqua Guntram.

— Votre mère voudrait que vous vous insurgiez contre votre roi ? s'exclama Fidelma.

Guntram sourit.

— Avec douze hommes en armes, la tâche serait rude ! Mes compagnons de chasse ne forment guère une armée et je crains que ma mère, qui espère un retour des Burgondes, ne l'attende en vain. Voilà bien longtemps que nous ne sommes plus une nation puissante et mon premier devoir, en tant que chef, est d'en prendre acte. C'est seulement en analysant les qualités et les faiblesses de ce peuple qu'on lui proposera un rôle à sa juste mesure. Nourrir des rêves illusoires à propos d'une gloire passée ne peut qu'apporter malheur et destruction. Ils restèrent un instant silencieux.

— C'est donc parce que vous vous étiez querellé avec votre mère que vous avez dormi à l'abbaye, conclut Fidelma.

— Pour ma tranquillité d'esprit, l'abbaye était mille fois préférable. Chaque fois que je rends visite à ma mère, je suis contraint d'écouter ses critiques. Je serais l'indigne héritier de mon père et un descendant dégénéré de Gundahar et des rois burgondes. Franchement, j'aime mieux la cellule inconfortable d'un moine qu'une couche moelleuse dans sa luxueuse demeure.

— L'évêque Leodegar a-t-il approuvé votre désir de rester au monastère ? C'est un homme aux principes assez stricts.

— Je le connais depuis toujours et bien qu'il soit un Franc, nos deux familles sont étroitement liées. Il est aussi mon confesseur, et je désirais l'entretenir de mes frustrations.

— Comment s'est déroulée votre soirée ?

— Deux délégués du concile s'étant violemment affrontés, Leodegar avait eu une journée particulièrement pénible. Il était épuisé. Renonçant à se rendre au réfectoire, il nous a fait servir à dîner dans ses appartements, puis nous avons discuté et joué aux échecs. Le vin était excellent et je reconnais avoir outrepassé les limites de la tempérance. Parler de ma mère, de ses plaintes perpétuelles sur la vie que je mène, sur mon manque d'opiniâtreté, m'avait contrarié. La dernière chose dont je me souviens, c'est d'avoir renversé la tête en arrière sur mon siège... ensuite c'est le trou noir. Je me suis réveillé dans une chambre en fin de matinée et j'ai entendu qu'on s'agitait dans les couloirs. C'est alors que j'ai appris qu'un abbé d'Hibernia avait été tué par un de ses pairs.

Eadulf se pencha vers lui.

— Comment l'avez-vous su ?

— Par frère Chilperic, qui la veille m'avait tant bien que mal escorté jusqu'à une cellule alors que je ne tenais plus sur mes jambes. Quand j'ai ouvert les yeux, je souffrais d'une terrible migraine. Frère Gebicca, l'apothicaire, m'a donné un baume qui m'a bien soulagé... et permis de regagner ma forteresse.

Eadulf était visiblement déçu.

— Désolé de vous avoir fait perdre votre temps, s'excusa Guntram. Je crains d'être un bien piètre témoin.

— Aucun voyage n'est inutile, dit gentiment Fidelma.

— Vous n'avez été renseignés que sur mes faiblesses, soupira le jeune homme.

— Reconnaître ses faiblesses est une grande force.

Guntram haussa les sourcils.

— Dommage que vous ne soyez pas mon confesseur... une tâche de bien peu d'intérêt pour vous, cependant, vous n'avez rien manqué. Quoi qu'il en soit, à mon âge je ne pense pas pouvoir amender ma

conduite. Ma mère m'avait dit et répété que je n'arriverais à rien.

— Vous l'avez crue ?

— C'est une femme puissante. Mon père est mort quand j'avais dix ans et en tant que fils aîné, je me suis efforcé d'être son digne successeur, sans jamais y parvenir. Lorsque je suis devenu adulte, j'avais depuis longtemps renoncé à me mesurer à lui. D'ailleurs, le regard désabusé de ma mère ne m'y aidait guère.

— Il faut se mesurer à ses propres critères et non à ceux des autres, objecta Fidelma. Nous sommes tous différents.

— C'est ce que prêche ma cousine Radegund, que la peste a laissée orpheline. Plutôt que de vivre avec ma mère, elle a préféré se marier et entrer à l'abbaye, où elle est à l'abri des querelles et des problèmes familiaux. Je l'envie.

— Elle avait épousé frère Chilperic, je crois ?

Guntram pinça les lèvres.

— Contre l'avis de ma mère. Mais cela se passait avant que Leodegar ne prenne la tête du monastère.

— Est-ce là la raison de votre isolement dans ce lieu retiré ?

— Pour être franc, je n'ai nul désir de m'installer à Autun, à proximité de ma mère et de ses sempiternelles récriminations. Ici, je suis libre de...

— Je comprends. Mais ce faisant, vous fuyez vos responsabilités. En tant que *toisech*, chef selon le terme employé dans mon pays, les privilèges de votre rang s'accompagnent de certains devoirs.

— Ces devoirs me pèsent.

— Alors pourquoi ne pas les transmettre à quelqu'un d'autre ? C'est ainsi que cela fonctionne dans les cinq royaumes d'Éireann.

Guntram secoua la tête.

— Sur qui pourrais-je me décharger de mon fardeau ? J'ai bien un jeune frère, mais il s'est retiré dans un monastère et les affaires de ce monde ne l'intéressent pas. Ma mère l'avait surnommé « Benignus », ce qui signifie bienveillant. Il a toujours été pieux de nature. Voilà vingt ans que je ne l'ai pas revu.

— J'avais oublié que chez vous la primogéniture interdit que les titres se transmettent autrement qu'en ligne directe.

À Muman, le *derbhfine* ou conseil de famille se réunissait pour élire un chef, un roi, ou même un haut roi. Les fils ne succédaient pas forcément aux pères. Les frères, les cousins, et même les filles ou les sœurs pouvaient remplir ces fonctions.

Elle hésita un instant et demanda :

— Votre mère fait-elle parfois du commerce avec des marchands ?

Cette idée sembla amuser Guntram.

— J'en doute. Elle estimerait cela contraire à sa dignité.

— Et je suppose qu'à part sa nièce Radegund elle n'entretient aucun

lien avec l'abbaye ?

— En vérité, elle déteste l'abbesse et aimerait que Radegund la remplace.

Quand ils se retrouvèrent dehors, Eadulf faisait grise mine.

— Nous voilà de nouveau confrontés au même choix : Cadfan ou Ordgar ? Le meurtre de l'abbé Dabhóc semble totalement étranger à la disparition des femmes. Or on nous a demandé de découvrir l'assassin de Dabhóc, le reste ne nous concerne pas.

Fidelma scrutait les alentours avec attention.

— Tu m'écoutes ? Que cherches-tu ?

— J'essaie de me faire une idée sur la vie que mène ici le seigneur des lieux. Il est vrai que les guerriers y sont plutôt rares.

— Tu mets en doute la parole de Guntram quand il dit qu'il n'en a pas plus d'une douzaine ?

— Tu sais bien que, dans la mesure du possible, je m'efforce de vérifier un témoignage.

— Moi aussi.

— Aurais-tu découvert quelque chose ? s'exclama Fidelma, vivement intéressée.

— Quand je me suis absenté pour aller aux *latrina*, j'en ai profité pour jeter un coup d'œil aux écuries. Et je n'y ai vu qu'une douzaine de chevaux et quelques guerriers ici et là. Guntram ne ment pas. Il n'a rien d'un chef militaire et mène bien la vie oisive qu'il a décrite.

Ils furent interrompus par le grincement de la carriole de frère Budnouen qui surgit de derrière un des bâtiments.

— Vous avez terminé ? lança-t-il en immobilisant son attelage devant eux.

— Nous avons terminé, répondit Fidelma en sautant dans le chariot tandis qu'Eadulf prenait place à côté du moine gaulois.

— Alors on y va. Nous serons de retour à Autun en fin de journée et nous aurons même le temps de nous arrêter à la forge de Clodomar.

Fidelma constata que la carriole rentrait pratiquement vide.

— La forteresse de Guntram ne produit pas grand-chose mais elle paie bien, expliqua Budnouen en tapotant la bourse rondelette accrochée à sa ceinture.

— Vous avez fait de bonnes affaires ?

— Assez pour donner à manger à ma famille, et j'en remercie Dieu. Par les temps qui courent, c'est déjà pas si mal.

Il agita les rênes et la carriole se mit en branle. Un guerrier leur ouvrit les portes, les salua, et ils s'engagèrent sur le chemin qui traversait les prés.

— Comment s'est déroulé votre entretien avec le seigneur Guntram ? demanda frère Budnouen au bout d'un moment.

Fidelma releva la tête.

— Il s'est révélé assez fructueux.

Budnouen comprit qu'elle n'avait pas envie d'en parler et garda le silence tandis qu'ils pénétraient dans la forêt. Le sentier était assez sec pour que les mules trottent à un rythme soutenu et régulier. Chacun était perdu dans ses pensées.

Soudain, des pépiements d'oiseaux et des bruissements dans les sous-bois tirèrent Fidelma de sa torpeur. Eadulf s'était lui aussi redressé. Une laie et ses petits surgirent des herbes hautes et traversèrent le chemin en martelant le sol.

Frère Budnouen examinait les alentours d'un air peu rassuré quand un cri retentit et un jeune homme échevelé apparut. Il n'avait pas vingt ans et tenait une épée dans la main droite qu'il agita frénétiquement pour attirer leur attention. Ses vêtements coûteux étaient déchirés, du sang coulait sur son visage d'une blessure au-dessus de l'œil et il portait une chaîne en or autour du cou, signe d'une fonction élevée.

— Ne vous arrêtez pas ! Ne vous arrêtez pas ! hurla-t-il en langue franque tout en sautant à l'arrière du chariot avec l'agilité d'un jeune guerrier. Pour l'amour de Dieu, fouettez votre attelage !

CHAPITRE XVIII

Le jeune homme avait roulé sur le plateau en bois de la carriole. Étendu sur le dos, il s'efforçait de reprendre sa respiration. Avec ses cheveux noirs, ses yeux d'un bleu profond et son menton ombré de barbe, il était d'une beauté frappante. Il dévisagea une seconde Fidelma, se releva et se dirigea vers frère Budnouen qui fouettait déjà l'échiné de ses bêtes.

Il se lança dans un échange animé en langue franque avec le religieux, puis il se tourna vers Fidelma, lui parla avec animation et, la voyant froncer les sourcils, il passa au latin.

— Excusez-moi si je vous ai effrayée, ma sœur, mais je suis poursuivi. Des voleurs ont tué mon serviteur – une flèche en plein cœur, pauvre homme –, j'ai voulu fuir mais ils ont aussi tué mon cheval – les chiens ! Et ils me talonnent.

Il jeta un coup d'œil autour de lui avant de revenir à Budnouen.

— Ne pourriez-vous presser davantage vos mules, mon frère ?

— Je fais de mon mieux, sire, répliqua le Gaulois.

— Sire ? répéta Fidelma.

— Je me présente : Clotaire, monarque de ce royaume ! répliqua le jeune homme avec insouciance.

À cet instant, le chariot bondit vers l'avant et ils s'accrochèrent aux montants de bois pour ne pas perdre l'équilibre. Fidelma n'en revenait pas que ces quatre mules si paisibles puissent filer à un train d'enfer.

— Droit devant nous il y a un embranchement ! rugit le jeune roi. Prenez le chemin de droite. Avec l'aide du Seigneur, nous retrouverons bientôt mes gardes !

Penché sur ses bêtes, frère Budnouen poussa un grognement d'impatience.

Quand la carriole vira à droite, elle s'inclina dangereusement, faillit verser et retomba sur ses roues avec un bruit sourd. Les arbres défilaient à toute allure, mais les mules avaient beau galoper à s'en rompre le cou, elles n'avaient aucune chance de distancer des chevaux.

— Ils gagnent du terrain ! cria Clotaire.

À une courte distance derrière eux, six hommes étaient sortis du bois et les avaient pris en chasse, couchés sur l'encolure de leurs montures. Fidelma repéra d'emblée qu'il s'agissait de cavaliers émérites.

— Formons des vœux pour que vos gardes viennent bientôt à la rescousse ! s'exclama Eadulf.

— Vos prières dans ce sens sont les bienvenues, mon frère, ironisa le

jeune souverain.

Puis il prit une corne attachée à sa ceinture et sonna plusieurs fois de la trompe avant de s'adresser à Fidelma.

— Allongez-vous, ma sœur. Ils ont des archers avec eux et vous faites une cible de choix.

Fidelma ne se le fit pas dire deux fois : elle s'étendit juste derrière le siège du conducteur où Clotaire la rejoignit. Elle s'apprêtait à suggérer à Eadulf de faire de même quand le drame se produisit.

Ils entendirent un sifflement. Frère Budnouen lâcha un petit cri et se figea, pareil à une statue. Le sang se mit à sourdre de sa bouche et à couler le long de son menton, puis sur sa robe de bure. Une flèche lui avait transpercé le cœur.

Les rênes lui échappèrent et il bascula au ralenti sur le côté.

Eadulf saisit les rênes et prit la place du conducteur avant même que le malheureux Budnouen n'ait touché le sol.

— Ne ralentissez pas ! hurla Clotaire. Qu'ils aillent tous en enfer, ils devront payer pour cet outrage !

— Espérons que nous serons là pour assister à leur châtiment, grommela Fidelma.

Clotaire éclata de rire et jeta un regard approbateur à Eadulf qui s'était laissé glisser en bas du siège pour se protéger.

— Ils vont me le payer cher ! clama-t-il d'une voix rageuse.

Deux flèches sifflèrent à leurs oreilles et vinrent se ficher dans le caisson du siège, juste au-dessus d'eux.

Clotaire souffla à nouveau dans sa trompe avec l'énergie du désespoir.

— Cet archer est d'une habileté exceptionnelle, commenta Fidelma. Viser avec une telle précision sur un cheval au galop n'est pas à la portée du premier venu.

Clotaire l'observa d'un air étonné.

— Vous vous y connaissez en armes et en armées ?

— Assez bien pour savoir que cet archer est un guerrier.

Les cavaliers se rapprochaient dangereusement. Bientôt, ils sauteraient sur les mules pour maîtriser l'attelage.

— Des cavaliers devant nous ! cria soudain Eadulf.

Leurs poursuivants arrêtaient leurs montures et, dans la confusion qui suivit, ils parvinrent à faire demi-tour et à s'enfuir.

Clotaire se releva d'un bond.

— Arrêtez la carriole ! cria-t-il à Eadulf qui s'exécuta.

Ils étaient maintenant entourés par une cinquantaine de guerriers en armes. Le roi donna des ordres à leur chef qui entraîna une trentaine d'hommes à sa suite tandis que le reste de la troupe se regroupait autour du chariot.

Le roi désigna trois hommes qui s'éloignèrent.

— Je les ai envoyés quérir votre compagnon, expliqua Clotaire. S'il se

rèvéle inutile de lui prodiguer des soins, ils pourront toujours ramener son corps. Il a donné sa vie pour moi et je m'en souviendrai. Quant à vous, je vous remercie pour votre assistance dans ces circonstances périlleuses et je suis sincèrement attristé par la perte de votre compagnon, sœur... ? Vous êtes religieuse ou je me trompe ?

Fidelma hocha la tête.

— Je suis sœur Fidelma d'Hibernia. Et voici mon époux, frère Eadulf. L'homme qui a été assassiné, car j'ai peu d'espoir qu'il en ait réchappé, était un religieux gaulois du nom de Budnouen.

Le jeune souverain la dévisagea d'un air incrédule.

— Fidelma de Cashel, l'épouse d'Eadulf le Saxon ? Vous seriez la célèbre juriste sœur du roi de Mewin ?

Fidelma sourit.

— Je suis bien Fidelma du royaume de Muman, dont la capitale est Cashel. J'exerce la fonction de *dálaigh*, d'avocate des cours de justice de mon pays, et je sers mon frère, le roi Colgú.

Le jeune homme semblait enchanté de cette rencontre.

— Votre réputation vous a précédée, lady. Ceux de vos compatriotes qui prodiguent leurs enseignements et leurs conseils à la cour, et ils sont nombreux, ne tarissent pas d'éloges à votre égard.

— Ils me flattent, sire. Et je me réjouis qu'un concours de circonstances providentiel nous ait fait passer par cette forêt alors qu'on essayait d'attenter à votre vie.

— Je suppose que vous rentriez à Autun ?

— Oui, après une entrevue avec le seigneur Guntram.

— Je m'apprêtais à lui rendre une visite impromptue après une partie de chasse quand on m'a attaqué. J'ai l'obligation de faire une apparition à Autun, à l'occasion d'un concile auquel je suppose que vous participez. À moins que ce vieux Leodegar ne vous ait exclue des débats à cause de votre sexe ? Il n'aime guère que les femmes expriment leurs opinions, conclut-il avec un large sourire.

— Ignorez-vous que le concile a été ajourné ? Des meurtres se sont produits.

Clotaire fronça les sourcils.

— J'ai été averti qu'un abbé étranger avait été assassiné, mais c'était il y a une semaine. Le danger n'a-t-il pas été écarté ?

— Je vous conseille la plus extrême prudence.

Ils furent interrompus par les trois hommes de Clotaire qui portaient le cadavre de frère Budnouen. Comme Fidelma s'en doutait, le pauvre homme avait trépassé avant d'avoir touché le sol. On ne se relevait pas de la blessure qu'il avait reçue.

D'un geste plein de compassion, Clotaire ferma les yeux de Budnouen.

— Il faudrait prévenir sa famille ou ses proches. Naturellement, je prendrai en charge les frais occasionnés par cette mort héroïque.

— Nous le connaissions à peine, expliqua Fidelma. Il nous avait conduits de Nebirnum à Autun, et aujourd'hui d'Autun à la forteresse du seigneur Guntram. L'évêque Leodegar pourra certainement nous renseigner sur sa famille, car il a une femme et des enfants, ce qui vous permettra de leur venir en aide.

Le corps fut transporté dans la carriole.

— J'avais l'intention de demander l'hospitalité à Guntram pour cette nuit avant de gagner Autun, dit le jeune roi. Mais je me demande si c'est bien sage. À votre avis ?

Fidelma allait répondre quand les cavaliers qui s'étaient lancés à la poursuite des voleurs réapparurent dans un tonnerre de sabots. L'homme d'un certain âge qui était à leur tête cria quelque chose en langue franque.

— Ils ont tous été tués, traduisit Clotaire.

— Personne n'a été épargné ? s'exclama Fidelma. Je le regrette.

L'homme qui commandait la troupe la dévisagea d'un air indigné.

— Comment cela ? s'écria-t-il en latin. Vous avez pitié de ceux qui ont tenté d'assassiner notre roi ? Femme, savez-vous bien à qui vous avez affaire ?

— Mais oui, je vous remercie. Je songeais simplement que les morts ne parlent pas, répliqua Fidelma d'un ton sec.

Clotaire sourit.

— Elle n'a pas tort, Ebroïn. À propos, je vous présente la princesse Fidelma, juriste célèbre du royaume de Mewin et sœur de Colgú de Cashel. Fidelma, voici Ebroïn, mon conseiller et chancelier. Et n'oublions pas frère Eadulf, l'époux de Fidelma, qui est étroitement associé à ses exploits.

Ebroïn se radoucit.

— Excusez ma brusquerie, lady, mais je ne comprends toujours pas pourquoi des voleurs de grand chemin auraient des révélations à nous faire.

— Fidelma les soupçonne d'être des guerriers de métier, expliqua Clotaire.

Ebroïn paraissait peu convaincu.

— Je reconnais qu'ils étaient bien armés et qu'ils se sont défendus comme des hommes entraînés au combat, mais cela ne signifie nullement qu'ils n'étaient pas de vulgaires voleurs. De nombreux guerriers désœuvrés se métamorphosent en vauriens. En ce moment même, mes hommes les fouillent pour tenter de les identifier.

— Cette aventure serait-elle liée aux drames de l'abbaye ? interrogea Clotaire.

— Je propose que nous allions nous reposer dans un endroit plus confortable et propice à la conversation, Imperator.

Fidelma avait usé du titre latin formel convenant à un monarque.

— Volontiers. Non loin d'ici, je connais une cabane de bûcheron mieux adaptée à l'évaluation à tête reposée de la situation.

— Comme il vous plaira, Sire, dit Ébroïn.

Il ordonna à des guerriers d'aller vérifier que la cabane ne présentait aucun danger tandis que les autres formaient un cercle protecteur autour du roi.

— Venez, Fidelma, nous chevaucherons ensemble, lança Clotaire en s'emparant des chevaux de deux de ses hommes qu'il chargea de conduire le chariot, dans lequel gisait le corps de Budnouden. Dites-moi, les exploits héroïques que content les Hiberniens à votre sujet sont-ils exacts ?

Fidelma eut droit à un feu roulant de questions plutôt embarrassantes. Eadulf, qui se retrouva assis auprès du cadavre de leur malheureux compagnon sur le plateau de la carriole, poussa une exclamation de dépit. Une fois de plus, on le traitait par-dessus la jambe. À l'évidence, aux yeux de Clotaire, son rang modeste le desservait. D'un autre côté, il fallait aussi tenir compte de la fascination qu'exerçait son épouse sur ses congénères. Eadulf remarqua qu'Ébroïn, le vieux conseiller du roi, suivait le cortège, la mine maussade.

Arrivés à la cabane, ils furent accueillis par le bûcheron et sa femme, abasourdis par cette visite royale. Quand ils furent installés devant un bon feu, on leur servit de la bière chaude et Fidelma narra dans le détail ce qui s'était passé à Autun, sans mentionner les soupçons qui l'agitaient.

— Croyez-vous que notre roi serait menacé à l'abbaye ? demanda Ébroïn avec un regard inquisiteur. Je n'ai pas grande sympathie pour l'évêque Leodegar. À la cour, il était très proche de la mère de Clotaire, ce qui ne me plaisait guère.

— Je n'ai aucune certitude sur les personnes qui se cachent derrière ces intrigues, confessa Fidelma. Je reconnais que Leodegar gouverne le monastère d'une main de fer et selon des principes rigides. Mais avant d'accuser qui que ce soit, je dois mener des investigations plus approfondies qui me permettront enfin d'expliquer les crimes d'Autun de façon satisfaisante.

— Pouah ! dit Ébroïn en faisant le geste de cracher par terre. Une brève entrevue avec un de mes hommes muni d'un couteau bien aiguisé et je tirerais les vers du nez de n'importe quel individu. Je me suis toujours méfié de Leodegar.

Fidelma était choquée.

— J'ignore les us et coutumes de votre pays, Ébroïn, mais dans le mien, nous enquêtons autant que possible dans la sérénité. Quand nous avons découvert des preuves, alors nous inculpons les suspects à qui l'on donne les moyens de se défendre. La confession sous la torture n'est qu'un cri destiné à faire cesser les souffrances.

Clotaire semblait contrarié.

— Je comprends votre point de vue, Fidelma, mais s'il y a du danger à Autun...

— Savez-vous si le nonce de Rome est toujours là ? s'enquit Ébroïn.

— Oui, il n'a pas quitté Autun, répondit Fidelma.

— Parfait. N'oubliez pas, Sire, que Rome compte sur votre présence. Vous devez approuver les décisions prises à Autun et, en retour, le Saint-Père reconnaîtra votre titre d'empereur de tous les Francs.

— Comment savoir si Leodegar peut me mettre en péril ? soupira le jeune roi.

— Rappelez-vous qu'après la mort de votre père Clovis votre mère Bathilde a dû assumer la régence. Quand elle a sollicité les conseils de Leodegar, qui avait été élevé à la cour, il a largement eu le temps de démontrer son goût du pouvoir.

— En ce qui concerne mon éducation et celle de mes frères, ma mère n'a rien eu à lui reprocher, objecta Clotaire.

— Il nous a entraînés dans une guerre sans merci avec les Lombards – et Grimuald de Bénévent a défait nos armées. Honte à nous ! Nous sommes maintenant assaillis à nos frontières par ces mêmes Lombards qui cherchent à se venger.

— Voilà pourquoi ma mère l'a renvoyé de la cour.

— En lui offrant l'évêché d'Autun. Et maintenant, que nous prépare-t-il ?

Fidelma s'éclaircissait la voix pour tenter de mettre fin à cette controverse quand un des guerriers entra en coup de vent.

— Nous avons trouvé cela sur un des corps, Imperator.

Et il leur montra une médaille en bronze avec une croix en forme de X.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Fidelma.

Ébroïn haussa les épaules.

— La croix de Benignus, un saint particulièrement apprécié des Burgondes. On la trouve gravée un peu partout.

— Où, par exemple ?

— Eh bien, sur les boucliers de leurs rois avant qu'ils se soumettent à la domination des Francs.

— Cela vous suggère-t-il quelque chose, Fidelma ? demanda Clotaire.

— C'est peut-être le signe d'une conspiration contre vous, mais il m'est impossible d'être plus précise pour l'instant.

— Que proposez-vous ?

— De retourner avec Eadulf à l'abbaye, ce qui nous permettrait de compléter certaines investigations.

— Je m'y oppose formellement ! s'écria Ébroïn. Cela pourrait mettre la puce à l'oreille de ceux qui se dissimulent derrière...

— Derrière quoi, exactement ? l'interrompit Clotaire. Nous ne savons

rien de précis.

— Pourquoi ne pas nous rendre à Autun afin d'y débusquer les conspirateurs qui ont trouvé refuge chez Leodegar ? En les brûlant sur un bûcher, nous donnerions une bonne leçon à cette cité.

Fidelma eut un rire forcé.

— À quoi cela servirait-il ? Arrêter de façon arbitraire quelques malheureux dont on ignore s'ils sont coupables ne pourrait qu'attirer de graves ennuis au roi. Ce serait la meilleure façon de lui assurer une solide réputation de tyran. Clotaire, si vous voulez être salué comme un monarque juste et pondéré, permettez-nous de découvrir les criminels avant que vous ne preniez des décisions irréversibles.

Ébroïn poussa un grognement de mépris. Clotaire le réduisit au silence d'un geste de la main.

— Fidelma, j'ai longuement parlé de votre système juridique avec des maîtres des cinq royaumes, et j'aimerais beaucoup appliquer de telles méthodes dès que j'en aurai la possibilité.

Il se tourna vers Ebroïn.

— Vous avez été un excellent mentor, mon ami. Je crains toutefois que vous ne m'estimiez pas assez mûr pour gouverner moi-même le royaume. En ce qui concerne cette affaire, je suis désolé de vous décevoir, mais je préfère me ranger à l'avis de cette sage princesse d'Hibernia.

Ebroïn ouvrit la bouche et la referma avant de regarder ailleurs.

Le jeune homme revint à Fidelma.

— Quelle voie me conseillez-vous ?

— Rien ne vous empêche de demeurer ici quelques jours. Vous disiez que vous aviez prévu de vous rendre chez le seigneur Guntram. Pourquoi changer vos projets ? Quand je serai prête, je vous enverrai un messager. Autre chose : j'aurai sans doute besoin de l'appui de vos guerriers.

— Je n'en ai que cinquante avec moi, mais ils comptent parmi les meilleurs.

— Dans l'éventualité d'une rébellion, nous aurons besoin de renforts, martela Ébroïn.

— Si nécessaire, nous enverrons quelqu'un au palais qui reviendra avec des hommes en armes, trancha Clotaire.

— Et Guntram ? s'enquit Ébroïn auprès de Fidelma. Croyez-vous qu'il appartienne à cette conspiration ?

— J'en doute. Et puis il n'a à sa disposition qu'une douzaine de guerriers qui ont essentiellement pour rôle de l'escorter à la chasse. Vous allez vous rendre chez Guntram. Au cas où je me serais méprise sur ses intentions, vos guerriers le tiendront en respect, mais, très franchement, je pense qu'il ne s'intéresse qu'à ses plaisirs et à son confort. Non, le danger viendra d'Autun.

- Combien de temps devrai-je rester à la forteresse de Guntram ? s'inquiéta Clotaire.
- Juste quelques jours. Je suis sur le point de démasquer les principaux fauteurs de troubles, qui ont déjà tenté de nous assassiner. C'est un signe qui ne trompe pas : nous approchons de la vérité.
- Mais n'est-ce pas dangereux pour vous de retourner à Autun ?
- Ce le serait davantage si nous disparaissions. Attendez mon message et ne bougez pas dans l'immédiat.

CHAPITRE XIX

Eadulf conduisit le chariot sur le chemin d'Autun. Ce fut un voyage pénible, avec le cadavre de frère Budnouen gisant derrière eux. Fidelma, qui avait pris place à côté d'Eadulf, demeura silencieuse jusqu'à leur arrivée sur la grand-place, devant l'abbaye. Laissant la carriole attachée à un pilier, ils partirent en quête de frère Chilperic. Quand il apprit la mort de frère Budnouen, le jeune intendant parut très affecté.

Fidelma relata qu'ils avaient été pris en chasse par des voleurs qui avaient tué Budnouen avant d'abandonner la partie.

— Vous avez eu de la chance d'en réchapper avec cet attelage de mules, commenta frère Chilperic. Pauvre frère Budnouen... *requiescat in pace*.

— Êtes-vous en mesure de joindre sa famille afin de lui annoncer la triste nouvelle ?

— L'évêque Arigius pourra sûrement nous renseigner. Frère Budnouen devait prochainement retourner à Nebirnum. Un volontaire rapportera la carriole et les marchandises à l'abbaye, et nous enterrerons notre malheureux frère ici même.

Ils allaient s'éloigner quand Chilperic leur apprit que Leodegar désirait les voir.

— Il se demandait où vous étiez. Il désire vous parler de toute urgence.

L'évêque les reçut froidement.

— Sœur Fidelma ! Mais où étiez-vous donc ?

— Nous nous sommes rendus chez le seigneur Guntram, expliqua Fidelma d'un ton sec. Frère Budnouen est mort. Sur le chemin de retour, nous avons été attaqués par des voleurs qui l'ont tué, mais nous avons pu en réchapper. Nous avons ramené le corps et frère Chilperic s'occupe de faire prévenir sa famille et d'organiser la cérémonie funèbre.

— Frère Budnouen était un de nos bons amis, répliqua l'évêque, visiblement touché par cette nouvelle.

— Nous ne le connaissions pas depuis longtemps, mais nous avons eu le temps d'apprécier sa compagnie et sa générosité.

— Décidément, vous jouez de malchance, grommela Leodegar.

— Ce qui est fréquent quand on mène des investigations sur des morts suspectes.

— Les jours se succèdent et vous n'avez toujours pas décidé qui, d'Ordgar ou de Cadfan, porte la responsabilité de la mort de l'abbé

Dabhóc ! Même le nonce Peregrinus commence à s'impatisier.

— Vous serez le premier à être averti de la conclusion de notre enquête.

— Vous refusez de vous prononcer ? s'écria Leodegar d'un ton plein de menaces.

— Du tout. J'ai simplement besoin d'un peu plus de temps. Lancer les dés pour résoudre cette affaire, qui est plus complexe qu'il n'y paraît, n'est pas une solution.

— Vous abusez de ma libéralité, s'énerva l'évêque. J'ai accédé à la requête de l'abbé Ségdae qui m'avait vanté votre réputation de juriste hors pair. Je me suis efforcé d'oublier que vous étiez une femme originaire d'une contrée où l'on refuse d'accepter la règle du célibat que nous appliquons dans cette abbaye. J'ai toléré votre... compagnon dans ce monastère, je vous ai même accordé l'autorité dont vous jouissez dans les cinq royaumes. Tout ce que je vous demandais en échange, c'était de parvenir à une décision rapide en ce qui concernait le meurtre de l'abbé Dabhóc. Il est grand temps que le concile entreprenne les travaux dont les résultats seront communiqués à Rome. Que s'est-il passé ?

Fidelma se redressa et Eadulf, qui s'attendait au pire, fut surpris de l'entendre s'exprimer d'une voix calme et mesurée.

— Il s'est passé, monseigneur, que de nouveaux décès sont intervenus et que l'on a attenté à nos vies à plusieurs reprises...

— De quels décès voulez-vous parler ? Ceux de Gillucán, le moine hibernien, de frère Andica et maintenant de frère Budnouen ? Comment seraient-ils liés à la mort de l'abbé ? Votre compatriote a été attaqué par des voleurs hors de cette abbaye, de même que frère Budnouen, et le tailleur de pierre a fait une chute accidentelle. Quant à ces tentatives d'assassinat contre vous, vous n'imaginez tout de même pas qu'on a descélé la statue dans la galerie pour vous écraser ? Vous vous êtes rendue dans un endroit interdit à la communauté à cause de la vétusté de la maçonnerie. En quoi cela concerne-t-il le meurtre de Dabhóc ? Vous invoquez de faux prétextes.

— Si vous en savez plus que moi, prenez vos responsabilités. Personnellement, je me lave les mains de toute cette affaire et vais en informer de ce pas le nonce Peregrinus.

— Non, je veux que vous vous prononciez !

— Je refuse de me laisser entraîner à porter un jugement hâtif alors que je n'ai pas tous les éléments en main, s'obstina Fidelma tout en se rendant compte que l'évêque pourrait très bien la prendre au mot.

Leodegar contenait sa colère à grand-peine.

— Très bien, je vous propose un compromis.

Il lui adressa un sourire forcé.

— Dans deux jours, nous célébrerons la fête du bienheureux Martial

d'Augustoritum, qui a apporté la foi aux Lémovices^[14]. Si d'ici là vous n'avez pas résolu cette énigme, je prononcerai moi-même la sentence. Devant le regard noir de Leodegar, Fidelma comprit qu'elle n'obtiendrait aucun délai supplémentaire.

— Très bien.

Puis elle murmura à Eadulf :

— Ne poursuivons pas une discussion inutile.

Et ils sortirent de la pièce.

— Tu ne penses pas qu'un peu de diplomatie aurait donné de meilleurs résultats ? demanda Eadulf dans le couloir.

Le visage de Fidelma s'adoucit.

— Avec un tel homme, la diplomatie n'est d'aucune efficacité. Et puis nous ignorons quel rôle il joue, n'oublions pas qu'il est un ami très proche de lady Beretrude... et de l'abbesse Audofleda. Or de lourds soupçons pèsent sur ces deux femmes.

— Tu crois vraiment à un complot visant à assassiner Clotaire dès son arrivée ici ? Je ne vois pas sur quels arguments tu t'appuies pour formuler de telles allégations. Et que fais-tu de la disparition de Valretrade, des religieuses et de leurs enfants à la *Domus Femini* ?

— On les a enlevés pour les vendre comme esclaves.

— Avec l'approbation de l'abbesse et des autres ?

Fidelma ne répondit rien.

— Comment relier ces événements à la mort de l'abbé Dabhóc ?

— Il me manque des preuves.

— Mais tu sais qui sont les coupables ?

— Je n'ai que des soupçons.

Eadulf secoua la tête. Perdus dans leurs pensées, ils se dirigèrent vers l'entrée principale de l'abbaye.

— Un plan logique est hors de notre portée, dit soudain Fidelma, le mieux est encore de provoquer une catharsis, une réaction de l'ennemi qui le trahira.

Eadulf s'immobilisa.

— Je crains le pire. Qu'as-tu en tête ?

— J'hésite sur la démarche à suivre. Pour commencer, je vais changer ma tenue de religieuse pour des vêtements ordinaires qui me permettront de passer inaperçue. Puis j'irai examiner la demeure de lady Beretrude de plus près. La réponse est là-bas, sans doute dans cette cave où Verbas de Peqini emmenait ses prisonniers.

Eadulf était horrifié.

— Je te l'interdis formellement ! Verbas n'a pas quitté la ville. Rappelle-toi, ce serpent venimeux ne t'a sans doute pas mordue par hasard et si quelqu'un doit se rendre là-bas, c'est moi.

— j'ai un plan, rétorqua-t-elle. Et j'ai besoin que tu restes ici.

— Je peux savoir de quoi il s'agit ?

— Tu te rappelles la boutique de la couturière que frère Budnouen nous a montrée, près de la propriété de Beretrude ? Je vais m’y procurer des vêtements du pays, puis j’irai faire un tour de reconnaissance.

— Mais nous avons vu sœur Radegund se rendre chez cette couturière ! C’est trop dangereux. Et qu’espères-tu trouver ?

— Je ne le sais pas encore, je me fierai à mon intuition. À mon avis, les femmes promises à l’esclavage sont retenues là-bas. Et je dois découvrir où se trouve Verbas de Pegini, qui est impliqué dans ce commerce avec lady Beretrude.

— En quoi cela concerne-t-il le meurtre de l’abbé Dabhóc ?

— Le pauvre frère Gillucán est la preuve qu’il y avait un rapport.

— Dans deux jours Leodegar te retirera tous tes pouvoirs, grommela Eadulf d’un air maussade.

— Voilà pourquoi nous devons accélérer les choses.

— Je refuse de te laisser partir seule.

— Une personne peut réussir là où deux ont toutes les chances d’échouer. Une femme de la région se promenant dans les rues près de la propriété ne se fera pas remarquer alors qu’un couple attirera forcément l’attention. De plus, tu dois demeurer ici dans l’éventualité où je ne rentrerais pas. Si je disparaissais, préviens Séгдаe. Il y a aussi une question que tu dois lui poser, je ne dispose pas d’assez de temps pour m’en charger.

— Je t’écoute.

— Je suis certaine que Benén mac Sesenén du Midhe, le *comarb* de Patrick dont le nom est inscrit sur le reliquaire, a aussi adopté un nom latin qui peut nous être d’une grande utilité. Je compte sur toi pour le vérifier.

— Très bien, mais je continue de désapprouver ton projet. Seule dans l’obscurité, il peut t’arriver n’importe quoi.

— Si je pars maintenant, il fera encore jour et j’espère être de retour avant la nuit. Ne t’inquiète pas, je reviendrai, je te le promets.

Eadulf voulut protester, mais elle avait déjà tourné les talons.

Fidelma quitta l’abbaye, traversa la place et s’engagea dans les ruelles qui lui étaient maintenant familières. Elle contourna le quartier commerçant. Les rares passants à pied ou à cheval qu’elle croisait la saluaient d’un air grave. De temps à autre, une carriole roulait bruyamment sur les pavés.

Elle s’engagea dans la grande rue qui menait à la place Benignus et à la demeure de lady Beretrude. Puis elle se dirigea droit sur la boutique qu’elle cherchait.

Une vieille femme, assise sur une chaise, reposa la chemise qu’elle était en train de raccommoder et adressa une phrase en burgonde à la visiteuse.

— Parlez-vous latin ? s'enquit Fidelma.

À l'air interloqué de la femme, Fidelma comprit qu'il était inutile d'insister. Elle désigna du doigt quelques vêtements qui lui semblaient convenir à ses desseins.

— J'aimerais acheter ça, dit-elle dans un saxon hésitant.

Surprise, la femme l'étudia de la tête aux pieds. Fidelma portait la robe d'une religieuse étrangère, et un crucifix sur la poitrine qui ne laissait aucun doute sur sa fonction.

— Combien ? demanda Fidelma.

La vieille leva un doigt avant d'appeler une femme qui surgit par la porte de derrière.

Fidelma la reconnut aussitôt.

— Sœur Inginge ! J'ignorais que vous étiez autorisée à quitter la *Domus Femini*.

La jeune fille la fixa d'un air stupéfait et son visage s'éclaira d'un sourire.

— Sœur Fidelma ! Je vous présente ma tante. On m'a autorisée à lui rendre visite car elle ne se sentait pas très bien ces derniers temps.

— Je comprends.

— Qu'est-ce qui vous amène ici, ma sœur ? Avez-vous des nouvelles de Valretrade ?

— Aucune, mais je refuse d'abandonner la partie. Et je désirerais acheter des vêtements.

Sœur Inginge parut étonnée.

— Bien qu'elle blanchisse et entretienne les nôtres, ma tante de coud pas de trousseaux pour les religieuses.

— J'ai juste besoin d'une tenue qui me permette de passer inaperçue et de mener mes recherches sans me faire remarquer.

— Alors nous nous ferons un plaisir de vous aider.

Elle s'adressa à la vieille femme qui jeta un coup d'œil acéré à Fidelma et prononça quelques paroles qu'Inginge sembla approuver.

— Elle dit que vous ne devriez pas porter de couleurs trop vives. Vos cheveux roux sont déjà suffisamment voyants. Une robe et une cape avec un capuchon vous aideront à passer inaperçue.

La vieille prit une robe brune qu'elle tint devant Fidelma.

— Elle est à votre taille, commenta Inginge.

Bientôt, Fidelma se retrouva affublée d'un accoutrement informe, la chevelure dissimulée sous un capuchon, son visage et son cou trop clairs camouflés par une bande d'étoffe.

Sœur Inginge lui lança un regard approbateur.

— Ainsi, personne ne vous remarquera.

— Cela peut aller, concéda Fidelma en se regardant dans le miroir en métal que lui tendait la vieille couturière.

Elle glissa sa croix sous le tissu et prit son *cior-bolg*, son sac à peignes

qui contenait les objets de toilette que les femmes de son pays gardaient toujours avec elles.

— Je récupérerai le reste quand j'en aurai fini.

— Où allez-vous ? demanda Inginde.

— Mieux vaut que vous ne le sachiez pas.

La jeune fille semblait inquiète.

— Peut-être pourrais-je vous aider ?

Fidelma secoua la tête.

— On vous attend sûrement à la *Domus Femini*. Combien vous dois-je pour mes achats ?

La jeune fille s'entretint brièvement avec sa tante.

— Comme vous m'aidez à retrouver une de mes amies, ma tante refuse que vous la payiez. Elle gardera vos affaires jusqu'à votre retour.

Fidelma les remercia et quitta la boutique. Elle se dirigea vers la propriété de lady Beretrude, la tête légèrement baissée à la manière des femmes d'Autun. Deux ou trois personnes la saluèrent dans la langue locale, que Fidelma connaissait tout juste assez pour répondre. Elle commençait à se sentir à l'aise dans son déguisement.

Les symboles gravés qu'elle remarqua sur les piliers devant la demeure renforcèrent ses suspicions. Une sentinelle montait la garde. Fidelma traversa tranquillement la place, comme si elle se dirigeait vers la rue latérale qui longeait les hauts murs de la villa.

La rue semblait déserte. Puis elle entendit quelqu'un qui courait et parlementait d'une voix pressante avec le guerrier à l'entrée. La porte s'ouvrit et les bruits d'une conversation animée lui parvinrent. Elle s'immobilisa. Personne ne la suivait. Elle entreprit alors de faire le tour du mur d'enceinte. À un moment donné, elle aperçut une grille en fer sous une arche. C'est par là que Verbas de Peqini, épié par Eadulf, avait fait entrer ses victimes. Elle balaya les alentours du regard, vérifia que la grille était fermée et poursuivit son chemin. Il n'y avait aucun moyen de pénétrer à l'intérieur des lieux, inutile de songer à franchir le mur.

Fidelma mesura l'inanité de son plan. La demeure était impénétrable. Et comment tenter de persuader une servante de la laisser accéder aux jardins si elles n'avaient même pas de langue commune ?

Alors qu'elle rebroussait chemin, elle éprouva un malaise. Des ombres menaçantes s'approchaient et, soudain, des hommes l'encerclèrent. Elle voulut fuir, mais on la frappa à la tête et un voile noir tomba devant ses yeux.

Eadulf faisait les cent pas dans le *calefactorium*. De temps à autre, il s'arrêtait devant la fenêtre et jetait un coup d'œil au ciel qui s'assombrissait. L'abbé Ségdae, qui était en train de parler à un des religieux de sa délégation, se tourna vers lui.

— Quelque chose vous tourmente ? Arrêtez de tourner en rond, frère Eadulf, vous allez user les semelles de vos sandales !

— Il se fait tard et Fidelma n'est pas rentrée, dit le Saxon d'une voix étouffée.

— Bah ! Elle aura suivi quelque intuition ou se sera rappelé une course qu'elle avait oubliée. La logique de votre épouse est parfois capricieuse.

— Je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque chose.

Il se pencha vers l'abbé.

— Elle a quitté l'abbaye en fin d'après-midi pour aller rôder du côté de chez lady Beretrude. Elle voulait observer la villa sans être vue.

— Pour quel motif ? s'étonna l'abbé.

Eadulf se demanda dans quelle mesure il pouvait faire confiance à l'abbé. Mais avait-il le choix ?

— Elle croit que Beretrude n'est pas étrangère aux morts violentes survenues ici.

— Je ne comprends pas. Comment lady Beretrude serait-elle responsable de la mort de l'abbé Dabhóc alors que...

Ignorant les véritables intentions de Fidelma, Eadulf décida de mettre Ségdae dans la confidence.

— Vous vous rappelez sûrement qu'à Tara nous avons été amenés à rencontrer un marchand d'esclaves du nom de Verbas de Peqini ? Figurez-vous que cet homme est ici, chez lady Beretrude. Il a juré de se venger de Fidelma et si jamais ils se sont croisés...

L'abbé connaissait Eadulf : il n'était pas homme à s'alarmer inutilement.

— Vers quelle heure attendiez-vous Fidelma ?

— Elle m'avait promis d'être de retour avant la tombée de la nuit.

— Le crépuscule tombe à peine. Cela étant, c'était très imprudent de sa part de se lancer dans pareille aventure ! objecta Ségdae d'un ton réprobateur.

— Je me reproche assez de l'avoir laissée partir ! s'écria Eadulf. J'aurais dû insister pour l'accompagner, mais s'opposer à sa volonté nécessite une énergie hors du commun !

L'abbé posa une main rassurante sur son épaule.

— *Aequamemento rebus in arduis servare mentem*, dit-il avec douceur. Dans l'adversité, il faut garder son calme.

— Pour mieux préparer l'action ! Je lui ai promis de rester à l'abbaye afin de vous prévenir en cas de nécessité.

— Attendons encore un peu, mon ami. Ensuite, je me rendrai chez l'évêque Leodegar et lui demanderai de m'accompagner chez lady Beretrude.

— Je sens qu'il lui est arrivé malheur, murmura Eadulf, au comble de l'angoisse.

— Tranquillisez-vous, nous surmonterons cette épreuve, dit l'abbé avec compassion.

CHAPITRE XX

Quand Fidelma reprit conscience, une jeune fille au visage inquiet était penchée sur elle et lui épongeait le front avec un chiffon humide. Elle cligna des paupières, ressentit une violente douleur à la nuque et déglutit avec difficulté. En changeant de position, elle fut saisie de vertige et poussa un gémissement.

La jeune fille lui tendit un gobelet rempli d'eau en murmurant des paroles incompréhensibles. Fidelma, qui avait la bouche sèche, but avec reconnaissance.

Puis elle se rendit compte qu'elle était étendue sur un lit de paille dans une cave voûtée, et distingua quatre marches menant à une porte. Grâce à une petite fenêtre en hauteur, elle constata qu'il faisait nuit. Les rares chandelles disséminées çà et là diffusaient une lumière vacillante. En entendant des voix d'enfants, elle fit signe qu'elle voulait se redresser et la jeune fille l'aida à s'asseoir tout en discourant dans la langue locale.

— Parlez-vous latin ? demanda Fidelma.

— Bien sûr. Je vous demandais comment vous vous sentiez.

Elle s'allongea à nouveau.

— Mal. Que s'est-il passé ?

— On vous a amenée ici il y a quelques heures. Ne vous voyant pas reprendre connaissance, je commençais à m'inquiéter.

Fidelma porta la main à sa tête qui était bandée.

— Votre blessure est superficielle, précisa la jeune fille. Je vous ai pansée comme j'ai pu. Surtout restez tranquille, il faut bouger le moins possible. Comment cela est-il arrivé ?

— Quelqu'un m'a assommée. Où suis-je ?

— Dans un cellier où je suis retenue depuis huit jours, soupira la jeune fille dont le visage était marqué par la souffrance. Certaines d'entre nous sont ici depuis plus de trois semaines.

— Mais où sommes-nous exactement ?

— Dans la demeure de lady Beretrude, à Autun.

En tournant la tête, Fidelma grimaça de douleur.

Une quarantaine de femmes, assises sur des bottes de paille, bavardaient à voix basse. Des enfants allaient de l'une à l'autre. Il n'y avait pas de meubles mais dans un coin s'entassaient des cruches, des gobelets et des couvertures. La plupart des femmes étaient revêtues de la robe austère des religieuses. Fidelma retrouva peu à peu la mémoire.

— D'où venez-vous ? demanda la jeune fille.

- D’Hibernia, et je m’appelle sœur Fidelma.
- Que faites-vous ici, dans cette tenue ?
- C’est une longue histoire. Et vous, comment vous appelez-vous ?
- Valretrade.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

- Sœur Valretrade de la *Domus Femini* ? L’amie de frère Sigeric ?

Ce fut au tour de la jeune fille de la fixer avec étonnement.

- Vous avez entendu parler de moi ?

- Oui, par Sigeric que j’avais entrepris d’aider à vous retrouver.

- Comment va-t-il ? demanda Valretrade avec anxiété. J’espère qu’il ne lui est pas arrivé malheur.

— Lors de notre dernière rencontre, il était en bonne santé et fou d’inquiétude à votre sujet. L’abbesse Audofleda prétend que vous avez décidé de quitter l’abbaye à cause de votre désaccord avec la règle. Et vous auriez laissé un message en ce sens.

- Audofleda ? Qu’elle soit maudite pour l’éternité !

Valretrade reposa le gobelet qu’elle tenait à la main et considéra Fidelma d’un air méfiant.

- Comment se fait-il que je ne vous aie jamais vue à la *Domus Femini* ? Quand êtes-vous arrivée à Autun ? Ah, sans doute êtes-vous venue pour le concile.

Fidelma résuma les circonstances qui l’avaient amenée dans cette ville et ce qu’elle y avait découvert.

- Je crains le pire, fut le seul commentaire de Valretrade.

- Expliquez-moi ce que vous entendez par « le pire ».

Les élancements que Fidelma ressentait dans la tête s’étaient calmés en même temps qu’elle se concentrait pour raconter son histoire. Sa lucidité lui était revenue et la douleur refluit.

— Les religieuses enfermées ici ont toutes des liens étroits avec des religieux ou des prêtres, et ces enfants sont les leurs, dit Valretrade. En ce qui me concerne, je suis tombée sur des informations qu’il aurait mieux valu que j’ignore. Nous avons été amenées ici de force depuis la *Domus Femini*.

- Qu’est-ce qui vous a valu d’être enlevée, vous aussi ?

— Ces dernières semaines, j’avais remarqué que des femmes de la communauté disparaissaient.

- Vous vous êtes inquiétée ?

— Il m’a semblé assez naturel de m’enquérir des raisons de leur absence. On m’a répondu qu’elles avaient quitté l’abbaye parce qu’elles n’étaient pas en accord avec la règle.

- Qui vous a dit cela ? L’abbesse Audofleda ?

— Non, l’abbesse est inapprochable. Elle ne s’adresse jamais directement aux membres de la communauté, nous devons passer par sœur Radegund.

— Et vous avez accepté cette explication ?

— S'il ne s'était agi que d'une ou deux femmes, je n'aurais pas protesté. Mais toutes les religieuses mariées s'évanouissaient dans la nature les unes après les autres, sans prévenir personne, alors que leurs époux vivaient encore à l'abbaye. Puis une sœur en visite nous a rapporté que d'autres femmes mariées disparaissaient elles aussi dans des communautés voisines.

— Lors de vos rendez-vous secrets, vous n'avez pas mentionné cet étrange phénomène à Sigeric ?

— Que pouvais-je lui dire ? Ces soupçons s'appuyaient sur de vagues rumeurs. Dans un premier temps, j'ai cherché quelqu'un à qui je pourrais demander conseil. Je ne faisais pas confiance aux prélats locaux, mais j'ai rencontré par hasard une femme de votre pays, l'épouse d'un des délégués. Je me suis confiée à elle, enfin... jusqu'à un certain point. Elle m'a suggéré de parler à un abbé du nord d'Hibernia.

— L'abbé Dabhóc ? demanda aussitôt Fidelma.

— C'est bien possible, je n'en jurerais pas, je n'ai pas la mémoire des noms étrangers.

— Quand et où l'avez-vous rencontré ?

— J'étais une des rares religieuses chargées de s'occuper des étrangères.

Fidelma hocha la tête. Cela confirmait ce que l'abbesse lui avait dit.

— Poursuivez.

— On me l'a désigné dans le vieil amphithéâtre romain que je faisais visiter aux femmes accompagnant des délégués. Il parlait à un autre étranger revêtu des riches atours des hauts dignitaires de l'Église.

— Le nonce Peregrinus ?

— Je ne connaissais pas son nom. Quand il s'est détourné de son interlocuteur...

— Vous avez approché l'abbé Dabhóc.

— Après coup, je me suis demandé s'il m'avait crue quand je lui avais dit que des femmes disparaissaient de l'abbaye. En vérité, il s'est montré plutôt condescendant et m'a recommandé de parler à mon abbesse de ce qu'il appelait « mes frayeurs ». J'ai donc décidé d'aborder le sujet avec Sigeric.

— Et alors ?

— Un soir, j'ai arrangé un rendez-vous avec lui grâce à...

— Il m'a informée de la façon dont vous communiquiez. Aviez-vous prévenu quelqu'un de vos projets ?

— Non.

— Pas même sœur Inginde, qui partageait votre chambre ?

— Quand j'allumais une chandelle près de la fenêtre, Inginde savait forcément que j'allais voir Sigeric. Mais cette nuit-là je ne lui avais pas

fait part de mes inquiétudes. Et Inginde s'était absentée pendant que j'attendais la réponse de Sigeric qui ne tarda pas à se manifester. Je me suis donc rendue à l'endroit où nous nous retrouvions habituellement. Sigeric n'était pas encore là mais j'ai aperçu un homme et une femme qui étaient en train de dissimuler quelque chose dans une tombe. En me voyant, ils se sont précipités sur moi, m'ont bâillonnée et attachée. Puis ils m'ont ramenée à la *Domus Femini* dont nous sommes sortis par une porte latérale. Là, ils m'ont mis un bandeau sur les yeux et l'homme, qui était très robuste, m'a transportée jusqu'ici. Et voilà.

Fidelma hocha la tête d'un air grave.

— Pendant que vous alliez rejoindre Sigeric, l'abbé Dabhóc était assassiné. Alors qu'il s'apprêtait à gagner les catacombes, Sigeric a découvert le corps et donné l'alarme. Le temps qu'il arrive à votre lieu de rendez-vous, vous aviez été enlevée. En y réfléchissant, son retard lui a sans doute sauvé la vie. Qui sont cet homme et cette femme qui s'affairaient dans la crypte ?

— Leurs capuchons dissimulaient leurs visages mais j'ai reconnu l'homme.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Frère Andica, le tailleur de pierre.

— Figurez-vous que lui aussi a trouvé la mort.

Sœur Valretrade écarquilla les yeux.

— Quelle coïncidence ! Dommage que je n'aie pas identifié la femme. Peut-être était-ce Radegund ? Après tout, elle est la nièce de Beretrude et la seule religieuse mariée de la communauté qui jouisse d'une totale liberté.

Quelques instants plus tard, les verrous grincèrent et tout le monde se tourna vers la porte. Un robuste guerrier barbu pénétra dans la cave et s'immobilisa sur les marches, le sourire aux lèvres. Il balaya la misérable assemblée d'un regard méprisant.

— C'est votre dernière nuit ici. Demain, avant l'aube, vous serez convoyées vers le sud, dit-il dans la langue locale, puis en latin.

Un chœur de protestations jaillit de la poitrine des captives tandis que le guerrier leur ordonnait de se taire, mais des gémissements s'élevaient de toutes parts :

— Où nous emmène-t-on ? Pourquoi nous traite-t-on ainsi ?

— Vous serez vendues sur les marchés aux esclaves où vous ont menées vos unions et vos liaisons contre nature.

Plusieurs femmes se mirent à pleurer.

— Selon quelle loi juge-t-on que nos mariages sont impies ? s'écria l'une d'elles. De quel droit nous retenez-vous prisonnières ?

— C'est la nouvelle loi.

Le guerrier tapota l'épée à son côté.

— Résignez-vous et préparez-vous au voyage qui vous attend. Vous avez été placées dans de bonnes mains.

Une silhouette apparut derrière lui, un homme de haute stature, richement vêtu, au teint basané et rasé de près. Il examinait attentivement les femmes, estimant sans vergogne ce qu'elles lui rapporteraient. Fidelma ramena le capuchon sur son visage. Dans l'obscurité, elle pria pour que Verbas de Peqini – car c'était lui – ne la reconnaisse pas.

— Ce marchand est votre nouveau maître jusqu'à ce que vous ayez trouvé acheteur. Soyez obéissantes et vous serez bien traitées mais si vous vous révoltez, vous serez sévèrement châtiées.

Une femme parmi les plus âgées se leva et s'avança vers lui.

— Honte à vous et honte à votre maîtresse Beretrude ! Nous vous connaissons, guerrier, et nous savons bien qui vous servez. Nous sommes des femmes libres qui avons de notre plein gré choisi d'entrer en religion avec nos époux afin de servir le Christ. Vous avez commis un acte inqualifiable et...

Le guerrier descendit les marches, la frappa au visage et elle s'effondra sur le sol avec un cri de douleur. Un grondement menaçant s'éleva du cellier alors que l'homme dégainait son épée.

— Arrière, garces ! À vous de décider si vous sortirez d'ici mortes ou vives. C'est la dernière fois que je m'adresse à vous. Vous avez eu des liens charnels avec des ecclésiastiques. Dans de nombreux pays, des conciles ont jugé que c'était un sacrilège. Toutes les femmes de religieux doivent être rassemblées et vendues pour la plus grande gloire de la foi. Tel est votre destin, soumettez-vous.

Verbas de Peqini s'éclipsa tandis que le guerrier, toujours l'épée à la main, remontait les marches à reculons et refermait la porte derrière eux.

Des sanglots s'élevèrent, les enfants hurlaient, des lamentations fusaient de toutes parts.

Valretrade se tourna vers Fidelma.

— Pour quelles raisons vous êtes-vous dissimulée ?

— J'ai déjà eu affaire à ce marchand, Verbas de Peqini, voilà quelques mois, dans mon pays. Je suis parvenue à le chasser et à faire libérer un de ses esclaves sans qu'il touche de compensations. Il est parti en proférant des menaces contre moi et je n'ose imaginer ce qui m'arriverait s'il me reconnaissait.

— Il ne manquera pas de se venger demain. Avec votre chevelure flamboyante et à la lumière du jour, il finira par vous remarquer.

Fidelma pinça les lèvres.

— Alors je dois m'assurer qu'il ne me trouvera pas ici demain.

— Vous voulez vous évader ?

Valretrade eut un rire sans joie.

— Croyez-vous que je n'aie pas cherché un moyen de m'échapper d'ici ?

— Que se passe-t-il quand vous voulez aller aux *latrina* ?

— Vous voyez ces seaux dans un coin ? répondit Valretrade d'un ton désabusé, nous devons nous en contenter. On nous apporte aussi des seaux d'eau pour nous laver. Aucune des personnes enfermées ici n'est sortie depuis son incarcération.

Fidelma était horrifiée.

— Mais c'est inhumain !

— Pas pour des esclaves.

Fidelma se leva avec précaution tout en s'appuyant à Valretrade.

— Aidez-moi à faire le tour de cette cave afin que je retrouve mon sens de l'équilibre.

Fidelma fut rapidement convaincue que le cellier ne présentait aucune issue possible mais, après cet examen, la confusion dans son esprit s'était dissipée et elle n'éprouvait plus aucun malaise.

— Peut-être trouverons-nous une occasion de fuir pendant le voyage ? suggéra sa nouvelle compagne.

— Verbas risque de me reconnaître à tout moment, mais il nous fera traverser la ville avant l'aube, pour agir le plus discrètement possible. Je suis certaine qu'ils ne veulent surtout pas que la population ait vent de leurs agissements. Voilà un point faible que nous pourrions exploiter.

Fidelma jeta un rapide coup d'œil autour d'elle. Une ou deux femmes les regardaient avec curiosité.

— Parlons plus bas, Valretrade, nous devons garder nos projets secrets.

— Très bien, murmura la jeune fille. À quoi pensez-vous ?

— À mon avis, ils vont nous emmener à la rivière. Pour cela, il n'existe que deux possibilités. Soit ils nous entasseront sur une carriole, soit ils nous mèneront à pied à travers la ville. S'échapper d'une carriole est quasiment impossible, mais à pied, nous avons nos chances.

Valretrade ne semblait pas convaincue.

— Ils vont probablement nous attacher, sans doute avec des chaînes comme c'est l'usage sur les marchés aux esclaves.

— En tout cas, ils ne nous lieront pas les chevilles sinon nous ne pourrions plus marcher. Notre seule chance, ce sont les ruelles étroites dans l'obscurité... vous connaissez bien cette partie de la ville ?

— Je suis née et j'ai grandi dans ce quartier. Mais si nous réussissons à nous échapper, où irons-nous ? Certainement pas à l'abbaye où nous serions incapables de distinguer nos amis de nos ennemis.

— Moi, j'ai des amis à l'abbaye qui nous aideront. Et vous oubliez frère Sigeric. Mais comment nous y prendrons-nous pour fausser

compagnie à nos geôliers ?

— J'ai une sœur qui vit près d'ici et si nous parvenons à atteindre sa maison, elle nous accordera l'hospitalité le temps que nous puissions contacter vos amis. Son mari est forgeron.

Fidelma hocha la tête d'un air absent.

— Tout dépendra de l'itinéraire que nous emprunterons. Verbas de Peqini vient de l'est. Je le soupçonne de vouloir nous emmener vers la mer Méditerranée.

— Alors le périple sera long. La plupart des marchands voyagent par bateau.

— Les rivières traversent-elles le pays ? Je croyais qu'elles naissaient dans les montagnes du Centre ?

— Ils ont pour habitude de remonter le fleuve Liger à contre-courant. Des mules tirent les bateaux vers le sud, jusqu'à Rod-Onna^[15] - un nom gaulois. Le fleuve est navigable jusqu'à cette ville commerçante. Après cela, ce sont des gorges étroites jusqu'à la source du Liger, dans le Massif central, et aucun gros bateau ne peut s'y aventurer.

— Rod-Onna est située près de la mer du Sud ?

Valretrade secoua la tête.

— Non, mais, de là, on peut emprunter des affluents qui mènent jusqu'à Lugdunum^[16].

— Et après ?

— Lugdunum est traversée par un fleuve, le Rhodanus^[17], et de là un bateau peut atteindre la pleine mer en quelques jours.

— Le Rhodanus ?

Fidelma sourit.

— C'est un bon présage car chez moi, cela signifie Grande Danu. Danu était la mère de tous les dieux païens.

Fidelma s'absorba dans ses pensées et Valretrade respecta son silence.

— Une fois sur cette mer du Sud, nous serions perdues, dit enfin Fidelma. Notre seule chance est ici, sur le chemin de la rivière qui mène au Liger.

— Elle le rejoint en amont de Nebirnum. Cet homme, Verbas, doit vouloir éviter Nebirnum, car cela fait longtemps que l'évêque Arigius lutte contre le commerce d'esclaves. Bien sûr, Verbas peut aussi utiliser des carrioles pour nous transporter jusqu'au Liger.

— Il faut nous évader avant de quitter la cité, conclut Fidelma. Essayons de dormir, demain nous devons être fortes.

L'évêque Leodegar fixait frère Eadulf et l'abbé Ségdae d'un air réprobateur. La nouvelle de la disparition de Fidelma l'avait profondément contrarié. Et maintenant l'abbé soutenait Eadulf qui exigeait, dans son inconscience, d'aller affronter lady Beretrude.

— À votre place, frère Eadulf, je pèserais soigneusement mes mots avant de porter de telles accusations contre une aussi noble dame.

Quant à vous, abbé Ségdae d'Imleach, j'y réfléchirais à deux fois avant de vous associer à frère Eadulf dans sa démarche téméraire.

Ségdae attrapa Eadulf par la manche et le tira en arrière avant de se rapprocher de l'évêque. Chilperic, craignant qu'il ne menace son maître, s'avança à son tour.

— Évêque Leodegar !

La voix de Ségdae avait claqué comme un coup de fouet.

— Ce que vous demande frère Eadulf est pourtant clair et je ne peux qu'appuyer vigoureusement sa requête. Fidelma, sœur de Colgú, mon roi, a déclaré vouloir rendre visite à lady Beretrude. Elle la soupçonne d'être impliquée dans les affaires qu'elle a prises en charge en votre nom. Il est maintenant minuit passé et elle n'est pas rentrée. Comprenez-moi bien, monseigneur, Fidelma est non seulement très chère à son époux, mais aussi à ses amis et à son frère, le souverain du royaume de Muman. Si vous méprisez nos avertissements et refusez d'agir, cela sera considéré comme un acte d'agression contre les cinq royaumes d'Hibernia.

Leodegar, qui n'était pas habitué à ce que l'on conteste ses décisions, fixa l'abbé d'un air stupéfait.

— Voilà qui ressemble fort à une menace, Ségdae d'imleach !

— Prenez-le plutôt comme une évaluation réaliste de la situation. Tout ce que nous vous demandons, c'est l'autorisation de nous rendre chez lady Beretrude afin de découvrir ce qui est arrivé à Fidelma.

L'évêque releva le menton avec arrogance.

— Êtes-vous bien conscient de ce que représente lady Beretrude, descendante de Gundahar des Burgondes ? C'est elle qui règne sur ces contrées, non son fils Guntram, ce débauché. Et vous attendez de moi que je me présente devant elle pour lui demander des comptes sur... Sur quoi, exactement ? Vous voulez que je me fasse une ennemie de Beretrude ? Je ne suis pas fou !

— Que préférez-vous ? Passer pour un lâche ou éviter un drame en dévoilant la vérité ? ironisa Eadulf.

L'intendant de Leodegar fit un pas dans sa direction. L'évêque l'arrêta d'un geste de la main.

— Trêve d'enfantillages, nous sommes des adultes trop sensés pour ne pas dissiper ce malentendu. Vous devez comprendre que vos exigences sont incompatibles avec la dignité des chefs de ce pays.

— Donc, vous vous obstinez à ne pas vouloir intervenir ? s'exclama l'abbé. Dois-je dire au roi de Cashel que vous n'avez pas protégé sa sœur ?

Leodegar poussa un profond soupir.

— Je vais envoyer mon intendant à la demeure de lady Beretrude pour demander si sœur Fidelma lui a rendu visite. C'est tout ce que je peux faire.

Ségdae croisa le regard désespéré d'Eadulf.

— Et si, comme je le suppose, la réponse est négative ?

L'évêque haussa les épaules.

— Autun est une grande cité. Il n'est pas raisonnable pour une femme étrangère de s'y promener la nuit sans protection : la ville pullule de voleurs et de malfaiteurs.

CHAPITRE XXI

Des hommes en armes pénétrèrent dans la cave avec des lanternes et hurlèrent des ordres tandis que les femmes et les enfants se réveillaient en sursaut. Alors que les enfants se mettaient à pleurer, les guerriers les maudirent et les menacèrent des pires sévices pour les faire taire. Les sanglots redoublèrent. Valretrade et Fidelma, déjà en alerte, frissonnaient dans la fraîcheur de la nuit. Fidelma jeta un coup d'œil à la lucarne : l'aube était encore loin et Verbas de Peqini n'avait pas fait son apparition pour le moment.

— Mettez-vous en ligne ! hurla le guerrier auquel elles avaient eu affaire la veille.

Il portait des chaînes, longues d'environ une demi-toise, avec un bracelet cadénassé à chaque bout.

— Mais que faites-vous ? demanda une femme en latin.

Le garde lui adressa un sourire mauvais.

— Nous allons vous attacher deux par deux. Si vous aviez l'intention de fuir en chemin, mieux vaut l'oublier.

Fidelma attrapa Valretrade par la manche, l'entraîna vers le milieu de la ligne et l'incita à demander :

— N'allez-vous pas nous procurer des carrioles pour nous transporter ? L'homme se mit à rire.

— Le confort des esclaves est le cadet de nos soucis, lady. Que diriez-vous d'une petite promenade jusqu'à la rivière ? C'est excellent pour la santé. De là, nous vous offrirons un voyage en bateau.

Fidelma poussa un soupir de soulagement. Maintenant il fallait résoudre l'obstacle des chaînes. Elle observa le guerrier tandis qu'il liait les prisonnières, l'une par le poignet gauche, l'autre par le poignet droit. Et elle remarqua qu'il associait toujours une personne faible à une autre plus robuste. Près d'elle se tenait une femme de forte constitution et Fidelma vit que l'homme l'observait. Elle se décida à jouer le tout pour le tout.

— J'aimerais bien être attachée avec elle, dit-elle en pointant la femme du doigt.

Le garde ouvrit de grands yeux et éclata d'un rire tonitruant. Puis, attrapant par le bras Valretrade qui se tenait près de Fidelma, il les lia l'une à l'autre.

— Tu voulais nous fausser compagnie, hein ? Pas de chance, ici c'est moi qui décide des accouplements !

On les remit en ligne.

— Pourquoi vouliez-vous être attachée à cette femme ? murmura

Valretrade qui ne comprenait plus rien.

— J'ai seulement voulu lui forcer la main. Il veille à associer une femme résistante et une femme chétive, chuchota Fidelma. En lui désignant la plus forte, j'espérais qu'il vous choisirait parce que vous étiez la plus gracieuse.

Valretrade fixait leur chaîne d'un air anxieux.

— Vous croyez vraiment à nos chances d'évasion ?

— Vous m'avez bien dit que nous traverserions des rues étroites ?

— Oui.

— Donc nous devons nous arranger pour être au centre de la colonne, le plus loin possible des gardes qui ouvriront et fermeront la marche.

— Et après ?

— Dès que vous aurez repéré les ruelles les plus favorables à notre entreprise, il nous faudra courir à toutes jambes et trouver un lieu où se cacher avant qu'on nous rattrape.

Valretrade réfléchit.

— Tout dépendra de quel côté on sort d'ici... bien que j'entrevoie des possibilités des deux côtés.

À cet instant, la porte s'ouvrit et Verbas de Pegini apparut sur le seuil, les jambes écartées et les mains sur les hanches.

— Tout est prêt ? lança-t-il à un des gardes en latin.

— Oui, seigneur.

— Alors sortez-les et mettez-les en file. Nous devons avoir quitté la ville avant l'aube.

Sept enfants et quarante femmes entravés, dont une avec un bébé dans les bras, furent poussés dehors.

— Les enfants devant ! vite ! crièrent les gardes qui les attendaient à l'extérieur.

Fidelma et Valretrade s'arrangèrent pour se placer au milieu de la colonne qui se formait.

On amena un cheval à Verbas qui l'enfourcha et jeta un regard dédaigneux aux captives.

— Celles qui tenteront de s'échapper seront fouettées ! hurla-t-il. Garde, traduisez mes paroles dans la langue locale. Et maintenant, avancez rapidement et en silence.

Il marqua une pause.

— Vous avez compris ?

Sur ces mots il leva le bras, l'abaisse, et le triste cortège se mit en branle, des guerriers ouvrant et fermant la marche comme l'avait prévu Fidelma.

— Prévenez-moi dès que nous approcherons de l'endroit, murmura celle-ci à sa compagne.

Valretrade hocha la tête.

Le groupe avait déjà emprunté deux rues assez larges, puis d'autres

plus étroites, quand Valretrade murmura :

— Un peu plus loin à droite, il y a une allée qui donne accès à un labyrinthe de ruelles où l'on ne peut parfois marcher à deux de front.

Fidelma se rapprocha de sa compagne et lui prit la main.

— Préparez-vous, dit-elle d'une voix ferme.

Elles arrivaient déjà à l'endroit indiqué, il n'était plus temps de réfléchir et Fidelma souffla :

— Maintenant !

Les deux femmes bondirent vers la bouche d'ombre de la venelle en se tenant par la main. Derrière elles, des cris retentirent.

Frère Chilperic était rentré de sa mission bien après minuit. Le *major domus* de lady Beretrude l'avait informé aux portes de la propriété que personne n'avait vu lady Fidelma. Apparemment, l'intendant n'était même pas allé se renseigner auprès de sa maîtresse et avait cavalièrement congédié le messenger. C'était exactement ce que craignait Eadulf.

L'abbé Ségdae le dissuada de se rendre lui-même chez lady Beretrude.

— Cela ne présage rien de bon. Si le *major domus* ment et que lady Beretrude est impliquée, alors ce pourrait être dangereux pour vous et Fidelma.

— On ne va quand même pas rester là sans rien faire !

— Attendons que le jour se lève, nous y verrons plus clair. En attendant, allez vous reposer.

— Ça m'étonnerait que je puisse dormir, grommela Eadulf.

— Détendez-vous et méditez. Après les prières du matin, nous annoncerons à l'évêque Leodegar que nous sommes décidés à exiger une entrevue avec Beretrude.

Au terme de longues tergiversations, Eadulf se laissa persuader de rentrer à *l'hospitia*. Il parvint à s'endormir juste avant l'aube et se réveilla alors que le soleil venait à peine de se lever. La cloche sonnait pour les laudes.

Fidelma et Valretrade couraient à perdre haleine. Les autres femmes, comprenant ce qui se passait, s'étaient massées à l'entrée de la ruelle. Pour se frayer un chemin, les gardes les fouettèrent à tour de bras tandis que Verbas de Peqini hurlait des instructions inutiles. Deux des gardes finirent par passer et se lancèrent à la poursuite des fugitives.

— Vous savez où mènent ces venelles ? haleta Fidelma, perdue dans le dédale de ruelles et de passages.

— Oui, nous ne sommes plus très loin de chez ma sœur et mon beau-frère.

Valretrade entraîna sa compagne qui, à force de tourner et virer en tous sens, fut bientôt incapable de distinguer sa droite de sa gauche.

Soudain, Valretrade s'arrêta devant une porte dans un mur en pierre.

— C'est là !

Elle chercha le loquet, la porte s'ouvrit en grinçant et elles s'engouffrèrent à l'intérieur. Fidelma distingua une petite cour. Des poules gloussèrent et une chèvre attachée à un piquet tourna la tête vers elles avec curiosité. Puis la chèvre et les poules commencèrent à bêler et à caqueter et les deux femmes s'accroupirent dans un coin. Une porte s'ouvrit et un homme apparut, une lanterne dans une main et un marteau de forgeron dans l'autre.

— Sortez de là, voleurs ! Et prenez garde, je suis armé !

Un faisceau de lumière tomba sur les deux femmes.

— Allons, debout !

— C'est moi, Ageric, fais moins de bruit, je t'en supplie ! dit Valretrade à mi-voix.

L'homme s'avança.

— Dieu du ciel ! Valretrade ?

La jeune fille se leva et le prit par le bras.

— Vite, rentrons et éteins cette lanterne ! Nous sommes poursuivies, j'ai une amie avec moi.

Elle parlait d'une voix entrecoupée, sans parvenir à reprendre son souffle.

Aussitôt l'homme les conduisit à l'intérieur et ferma les verrous derrière lui.

— Qui c'est, Ageric, que se passe-t-il ?

Une femme arriva de la pièce voisine et, voyant Valretrade, elle la prit dans ses bras et l'embrassa chaleureusement. Puis elle avisa ses mains enchaînées et recula, les yeux agrandis par la frayeur.

Ageric, qui avait posé la lanterne sur la table pour la rallumer, se retourna.

— Par tous les saints, te serais-tu enfuie de l'abbaye ?

— C'est une longue histoire, murmura Valretrade d'une voix lasse. Je vous présente Fidelma d'Hibernia. Elle ne comprend pas le burgonde. Fidelma, voici ma sœur Magnatrude et son mari Ageric.

— Excusez-moi de ne pas parler votre langue, dit Fidelma.

— Ma femme et moi, nous nous débrouillons en latin, expliqua Ageric. N'oubliez pas que nous étions une province romaine et que chez nous, c'est la *lingua franco* [18]. La plupart des gens qui ont reçu un enseignement la pratiquent.

Fidelma se sentit soulagée.

La contrariété se lisait sur le visage de Magnatrude qui ressemblait beaucoup à Valretrade, mais en plus âgée. Quant à son mari, un homme robuste au teint basané et aux cheveux noirs, ses yeux rieurs et son sourire facile séduisaient d'emblée.

— D'où nous arrives-tu et dans quelle aventure t'es-tu donc embarquée, Valretrade ? ironisa-t-il.

— Contrairement à ce que vous imaginez, je ne me suis pas enfuie de

l'abbaye, ce qui de toute façon n'aurait pas justifié le traitement auquel j'ai été soumise. Figurez-vous que Fidelma et moi nous avons été enlevées pour être vendues comme esclaves ! Et nous nous sommes échappées.

— Comment cela ? s'exclama Ageric qui n'en croyait pas ses oreilles. Des marchands d'esclaves auraient-ils attaqué l'abbaye ?

Valretrade avait maintenant les larmes aux yeux.

— Non, pas du tout. Peux-tu nous ôter ces chaînes ? Et aussi nous servir à manger et à boire, les conditions de notre captivité nous ont épuisées.

Magnatrude s'empressa de leur préparer une collation tandis qu'Ageric examinait les bracelets qui les enserraient.

— Ce sera un jeu d'enfant, conclut-il avant de disparaître dans la maison.

— Ageric est forgeron, rappela Valretrade à Fidelma.

— Un des meilleurs d'Autun, renchérit sa sœur en posant des gobelets de cidre, du pain et du fromage de chèvre sur la table.

Ageric réapparut avec un trousseau de clés.

— Inutile de briser les cadenas, une de ces clés devrait faire l'affaire.

Pendant qu'il les libérait, Valretrade leur conta son histoire tout en se restaurant. Bien avant qu'elles aient fini de manger, la chaîne gisait sur le sol. Maintenant, le soleil s'était levé et les oiseaux chantaient.

— Mais si l'évêque Leodegar et lady Beretrude ont organisé ce commerce, dit Magnatrude, à qui pouvez-vous vous adresser pour qu'on vous rende justice ?

— Le mieux serait que vous restiez cachées ici et que vous quittiez la ville cette nuit pour gagner un endroit qui ne dépend pas de Beretrude et de sa famille, conseilla Ageric.

Valretrade n'était pas d'accord.

— Vous quitter, vous et la ville où j'ai grandi ? Sans parler de ce pauvre Sigeric. Non, je refuse.

Magnatrude se tourna vers Fidelma qui jusqu'ici s'était abstenue de tout commentaire.

— Vous venez d'Hibernia et vous allez sûrement y retourner. Pourquoi n'emenez-vous pas Valretrade avec vous ? On m'a dit que là-bas, on mène une vie agréable. Peut-être Sigeric pourrait-il vous rejoindre plus tard ?

Fidelma poussa un profond soupir.

— Je crains que mon devoir ne me retienne encore quelque temps à Autun.

— Quel devoir ?

Difficile de leur expliquer en quoi consistait sa fonction de *dálaigh* et les obligations que cela entraînait.

— Il faut que j'entre en contact avec l'abbaye.

— Grâce à Sigeric ? demanda Valretrade, pleine d'espoir.

— Non, grâce à frère Eadulf, ce qui me semble impossible pour l'instant. Trop d'ennemis rôdent au monastère et je serais capturée avant de le rejoindre.

Elle fixa Ageric.

— Vous connaît-on, à l'abbaye ?

— Je travaillais pour le vieil abbé avant que Leodegar ne le remplace, mais voilà maintenant plusieurs années que je n'ai pas mis les pieds là-bas.

— Donc personne ne vous identifierait comme le beau-frère de Valretrade ?

— Oh non, cela m'étonnerait.

— Alors j'aimerais que vous alliez transmettre un message à frère Eadulf le plus discrètement possible.

— Et si jamais on me demande ce que je fais là, je pourrai toujours prétendre que je cherche du travail comme forgeron.

— Très bien. Si vous parvenez à vous entretenir avec frère Eadulf, persuadez-le de revenir ici avec vous. S'il est en compagnie d'autres personnes, vous lui direz qu'il manque à Alchú et demandez-lui un entretien. Rappelez-vous bien... Alchú. Il saura que vous venez de ma part.

Ageric répéta le nom.

Fidelma jeta un coup d'œil à Valretrade qui bâillait. Elle non plus ne tenait plus sur ses jambes ; les récents événements avaient été très éprouvants pour toutes les deux.

— Et maintenant, je propose que nous nous reposions un peu.

Magnatrude prit affectueusement sa sœur par la taille.

— Vous allez vous coucher dans notre lit jusqu'à ce que vous sachiez quel parti prendre.

— Est-ce que quelqu'un, à l'abbaye, connaît vos liens avec Valretrade ?

Fidelma s'inquiétait. Beretrude serait-elle capable de retrouver leurs traces ?

— Je ne l'avais pas vue depuis plusieurs mois et, dernièrement, je n'ai pas parlé d'elle.

Lorsque Ageric se mit en route, Fidelma et Valretrade dormaient à poings fermés.

Fidelma se réveilla en sursaut tandis qu'on la secouait par l'épaule. Valretrade était déjà debout.

— Les guerriers de lady Beretrude arrivent dans la ruelle, murmura Magnatrude. Suivez-moi.

Elle les mena dans un atelier contigu à la forge d'Ageric. Là, elle se dirigea droit vers un coin de la pièce et se pencha. Déjà elles entendaient les pas des guerriers à la porte. Magnatrude souleva une

trappe révélant un réduit.

— Vite, glissez-vous là-dedans.

— Ouvrez ! cria une voix autoritaire.

Fidelma atterrit dans ce qui était une réserve à provisions et Valretrade la suivit. La trappe se referma. Dans l'obscurité, Fidelma claquait des dents. Le choc était brutal entre la tiédeur du lit et l'atmosphère glaciale de ce trou noir.

Elle entendit qu'on tirait quelque chose sur la trappe pour la dissimuler.

Bientôt des voix hargneuses retentirent.

— Ma sœur ? Cela fait bien un an que je ne l'ai pas vue, disait Magnatrude. Elle est religieuse à l'abbaye, pourquoi n'allez-vous pas vous renseigner là-bas ?

Une conversation s'engagea en latin, que Fidelma avait du mal à suivre. Les gardes s'agitaient dans tous les sens. À l'évidence, ils fouillaient la maison. Puis les voix se rapprochèrent. S'attendant à tout moment que la trappe soit découverte, Fidelma enfouit son visage dans ses mains. Soudain, elle reconnut la voix de Verbas de Peqini ! Et il était furieux.

— Cela nous retarde ! hurlait-il. Pourquoi lady Beretrude ne m'a-t-elle pas averti de la présence de cette Fidelma de Cashel ? Je connais cette vipère et j'en aurais pris soin personnellement !

— Ma maîtresse ignorait que vous aviez déjà rencontré l'étrangère, répondit un garde d'un ton geignard.

— Partons, nous n'avons pas d'autre choix, ce sera à Beretrude de tuer ou de capturer cette gêneuse. J'ai loué un bateau sur la rivière et je n'ai pas de temps à perdre : regagner mon navire ancré sur la mer du Sud va prendre des semaines et je ne peux pas attendre.

— Ces deux femmes valent un bon prix. Ne croyez-vous pas que cela vaudrait la peine de faire encore un effort ?

— Ce sera tout bénéfice pour votre maîtresse, grommela Verbas de Peqini.

Ils s'éloignèrent et il sembla à Fidelma qu'il s'était écoulé une éternité quand Magnatrude cria au-dessus de leurs têtes :

— Ils sont partis. Ça va ?

— Oui. On peut sortir ?

— Patientez encore un peu, au cas où ils reviendraient.

Fidelma pensa que c'était une sage résolution.

— Ne tarde pas trop, dit Valretrade, que cette claustration angoissait.

Une heure plus tard, Magnatrude enlevait le meuble qu'elle avait placé sur la trappe et les libérait enfin.

— Vous avez habilement réagi ! s'exclama Fidelma en s'étirant pour chasser l'engourdissement.

— Heureusement que la maison a un étage et que je les ai vus arriver

de là-haut, répliqua Magnatrude avec un rire nerveux.

Quant à Valretrade, elle tremblait de tous ses membres.

— Ils sont vraiment loin ? murmura-t-elle.

— Mais oui, et très occupés à leurs affaires, répondit Magnatrude, d'ailleurs...

Elle s'interrompit et devint toute pâle.

— Que se passe-t-il ? s'écria Fidelma.

— Les chaînes ! Ageric les avait apportées ici.

Elle regarda autour d'elle.

Fidelma les désigna du doigt en souriant.

— On dit que la meilleure façon de dissimuler un objet est de le mettre en évidence.

À un mur, des chaînes et d'autres instruments étaient accrochés à des clous. La chaîne aux bracelets était pendue avec le reste, mais les guerriers n'y avaient pas prêté attention.

— Ne vous inquiétez pas, Magnatrude. Dès qu'Eadulf sera là, nous quitterons votre maison et vous n'aurez plus rien à craindre.

Magnatrude secoua la tête.

— C'est pour ma sœur que j'ai peur, je ferais n'importe quoi pour la protéger.

— On prétend que Beretrude a le don de double vue, intervint Valretrade. Comment a-t-elle su que nous nous trouvions ici ?

— Une sœur de la foi ne devrait pas croire de pareilles sornettes, la réprimanda Fidelma. Beretrude s'est renseignée et elle a appris que Magnatrude est votre sœur, voilà tout. Mais je vous concède qu'elle a été drôlement rapide pour obtenir cette information.

— Seuls mes amis les plus proches connaissent mon lien de parenté avec Magnatrude. Sigeric, Inginde...

— Sœur Radegund ?

— Oui, en tant qu'intendante... elle est la nièce de Beretrude, j'aurais dû y penser plus tôt.

Elles se rendirent dans la pièce principale où Magnatrude leur servit du pot-au-feu.

— Lady Beretrude a partout des espions, fit-elle remarquer. C'est une femme puissante, qui domine ses fils.

— Ses fils ? Ah, vous comptez son cadet, qui a été envoyé dans une abbaye quand il était jeune. J'ai parlé à l'aîné, Guntram, dit Fidelma.

— Il a le titre de gouverneur mais, en réalité, le pouvoir est entre les mains de Beretrude.

— Et son autre fils ?

— Personne ne sait ce qu'il est devenu. Sans doute un religieux.

— Vous connaissez son histoire ? s'enquit Fidelma avec curiosité.

— Il s'appelait Gundobad. Sa mère ne s'intéressait guère à lui et, à l'âge de sept ans, on l'a enfermé dans un monastère. Ainsi Beretrude

pouvait-elle se consacrer entièrement à Guntram, l'héritier de la seigneurie de Bourgondie. Mais elle l'a trop gâté et sa nature indolente a eu raison de lui.

Magnatrude voulut leur resservir du pot-au-feu mais le sommeil gagnait Valretrade qui, épuisée par toutes ces émotions, s'endormit sur la table. Quant à Fidelma, malgré sa nervosité, elle finit par l'imiter, et fut réveillée par la voix anxieuse d'Eadulf. Il venait d'arriver, accompagné d'Ageric.

— Personne ne vous a suivis ? s'inquiéta Fidelma après des retrouvailles émues avec son époux.

— Non, nous avons fait très attention, seul l'abbé Ségdae a été mis dans la confidence. Nous avons eu beaucoup de chance car nous sortions de l'abbaye, prêts à partir à ta recherche, quand Ageric nous a demandé où il pourrait trouver frère Eadulf.

— Donc Ségdae sait où nous sommes ?

Eadulf lui expliqua ce qui s'était passé après qu'elle n'était pas rentrée la veille au soir et Fidelma lui conta ses aventures.

— Lady Beretrude devra répondre de tout cela, conclut-elle avec un regard farouche.

— Elle a de nombreux guerriers à son service pour la protéger, objecta Eadulf. Quel est ton plan ?

— Ségdae et ses compagnons sont toujours à l'abbaye ?

— Oui, et j'ai demandé à Ségdae de ne pas bouger tant que je n'aurais pas parlé avec toi.

— As-tu obtenu la réponse à ma question ?

Eadulf la fixa sans comprendre, puis il se rappela ce dont il s'agissait.

— À propos de Benén mac Sesenén ? Oui, tu avais raison, il avait bien un surnom latin.

— Benignus ?

— Exactement. Tu m'étonneras toujours.

— Et l'évêque Leodegar, comment a-t-il réagi à l'annonce de ma disparition ? A-t-il manifesté de l'inquiétude ? S'est-il montré surpris ? Eadulf réfléchit.

— Soit il est très fort pour déguiser ses sentiments, soit il était plus préoccupé par la réaction du nonce Peregrinus quand il apprendrait ta disparition que par les dangers que tu courais.

— Bien. Eu égard au rôle que joue Verbas de Peqini dans cette affaire, mes mouvements sont forcément limités. Je dois donc m'en remettre à toi. Ce soir, il faut que je réintègre l'abbaye en secret. À part l'abbé Ségdae et ses amis d'Imleach, nous ne saurions distinguer nos alliés de nos ennemis à l'abbaye. Nous devons nous préparer à toutes les éventualités.

Fidelma jeta un coup d'œil à Valretrade.

— Je crois que nous pouvons compter sur frère Sigeric pour nous

aider, dit-elle en celte d'Éireann, la langue dont elle usait avec Eadulf. En entendant le nom de son fiancé, Valretrade leva la tête.

— Sigeric ? Quelque chose lui serait-il arrivé ? s'affola-t-elle.

— Il va bien mais il est fou d'inquiétude à votre sujet, dit Eadulf.

— Demain matin, tout devrait être résolu, affirma Fidelma.

Eadulf fronça les sourcils.

— Tu es sûre ?

— Absolument. Mais il faut que certaines conditions soient réunies. D'abord, tu dois aller organiser avec Ségdae mon retour au monastère à la nuit tombée. Valretrade viendra avec moi. Toi, procure-toi un cheval, va prévenir Clotaire, et ramène-le ici avec ses cinquante guerriers. Assure-toi que Guntram l'accompagnera. Là aussi, il faudra se montrer discret.

— Difficile de passer inaperçu en ville avec cinquante guerriers ! s'écria Eadulf.

— C'est là qu'interviendra Sigeric. Il faudra transmettre des instructions précises à Clotaire et contrer les objections d'Ebroïn, un homme qui donnerait sa vie pour son roi mais préfère la force à la stratégie.

— Qu'attends-tu de moi ?

— Les bâtiments de l'abbaye se dressent dans le coin sud-ouest de la cité, contre le mur d'enceinte. Sigeric nous a parlé d'un tunnel partant des catacombes et menant à l'extérieur des murs. La porte de ce souterrain ne s'ouvre que de l'intérieur. Demain, Sigeric devra l'ouvrir avant l'aube. Toi, tu dois trouver l'entrée avec Clotaire et ses hommes. Tu y parviendras ?

— Si Sigeric m'attend avec une lanterne, cela ne devrait pas poser de problème.

— Excellente suggestion.

— Mais... et le cheval pour rejoindre la forteresse de Guntram ?

— Ageric ? Auriez-vous une idée ?

— Mon frère, qui exerce lui aussi le métier de forgeron sur la route de la forteresse de Guntram, possède plusieurs chevaux, répliqua aussitôt le mari de Magnatrude.

— Sa forge est située loin d'ici ?

— À l'orée de la forêt. On peut facilement s'y rendre à pied. Mon frère s'appelle Clodomar.

— Mais oui, bien sûr ! Rappelle-toi, Eadulf, on est passés devant chez lui avec frère Budnouen.

Eadulf hocha la tête.

— Je suppose que votre frère est un homme de confiance ? poursuivit Fidelma.

— J'en réponds comme de moi-même. Et je vais accompagner votre ami jusque chez lui pour m'assurer que tout se passera bien.

- Je vous en remercie d'avance. Eadulf, que Dieu te protège.
- À l'idée de la chevauchée qui l'attendait, Eadulf poussa un profond soupir. Le cheval n'avait jamais été son mode de transport favori.
- Donc une fois que vous aurez pénétré dans la crypte, Sigeric vous guidera jusqu'à la chapelle, poursuivit Fidelma. Quand tout le monde sera réuni pour les prières du matin, les guerriers devront se tenir prêts à prendre le contrôle de l'abbaye.
- Je ne suis pas certain de comprendre tous les détails de ton entreprise mais j'exécuterai tes instructions à la lettre.
- Fidelma adressa un regard d'excuse à son époux.
- Pardonne-moi. Demain, je dévoilerai enfin les mystères de cette énigme et j'utiliserai la chapelle comme tribunal : c'est ainsi qu'en usent parfois les brehons d'Éireann. Avant cela, il faut que Valretrade me montre où elle a été faite prisonnière. J'espère trouver une preuve décisive près de la tombe dont elle m'a parlé.
- Que se passera-t-il si l'évêque Leodegar ne te laisse pas parler ?
- Il y sera obligé, car je m'assurerai d'informer le nonce Peregrinus de mes intentions. Et Leodegar ne pourra pas me refuser de tenir audience puisque telle était sa requête. Quant à Clotaire, il ne manquera pas de me soutenir. Et avec ses cinquante guerriers, je ne vois pas qui oserait le contredire.
- Et si tout allait de travers ? soupira Eadulf.
- Si chacun joue son rôle, tout se déroulera comme prévu.
- Fidelma se tourna vers Ageric, sa femme et sa belle-sœur, qui les écoutaient avec attention.
- Courage. *Audentes fortuna iuvat*, la fortune sourit aux audacieux. Avec un peu de chance, demain la peur et les ténèbres qui empoisonnaient cette ville seront dissipées.

CHAPITRE XXII

L'aube était levée quand Fidelma et Valretrade pénétrèrent dans la chapelle, flanquées de l'abbé Ségdæ et des délégués hiberniens. Les moines échangèrent des regards scandalisés tandis que tout ce monde remontait l'allée centrale et s'asseyait sur les bancs devant l'autel. Des murmures de protestation s'élevèrent, y compris derrière les paravents ajourés où se tenaient les sœurs de la *Domus Femini*. Fidelma se demanda ce que pensaient l'abbesse Audofleda et sœur Radegund en voyant Valretrade à ses côtés. Elle ne tarderait pas à le savoir.

L'évêque Leodegar et frère Chilperic firent leur entrée pour célébrer le premier service de la journée. L'évêque, qui s'apprêtait à dire la première prière, n'avait rien remarqué. Puis il sentit que quelque chose n'allait pas et se retourna à l'instant où une femme s'écriait :

— Je proteste !

L'abbesse Audofleda s'était levée, sa tête dépassant des paravents, et elle pointait Fidelma et Valretrade du doigt.

L'évêque suivit du regard la direction que lui indiquait l'abbesse et s'immobilisa, la bouche ouverte.

— D'où sortez-vous, Fidelma de Cashel ? s'écria-t-il. On m'avait affirmé que vous aviez disparu, frère Eadulf et l'abbé Ségdæ poussaient de hauts cris en prétendant que vous aviez été enlevée. Et que fait cette femme qui se tient à vos côtés dans la partie de la chapelle réservée aux hommes ?

— Elles ridiculisent la règle et profanent cette sainte chapelle ! vociféra Audofleda.

— Expliquez-vous, sœur Fidelma ! lança Leodegar, abasourdi. Si je vous ai accordé des dispenses, nulle autre que vous n'a le droit d'être là.

Fidelma posa une main rassurante sur l'épaule de Valretrade.

— J'étais prête à attendre la fin du service avant de justifier notre présence, mais si vous préférez que je vous fournisse des explications maintenant, j'y suis toute disposée. Je suis venue ici avec des témoins afin de résoudre les mystères qui troublent cette abbaye. Et je me réclame de votre autorité, évêque Leodegar, pour procéder à leur éclaircissement.

— Je ne permettrai pas que...

L'évêque Ségdæ sauta sur ses pieds.

— En tant que chef délégué d'Hibernia, je confirme que vous avez chargé Fidelma de Cashel et frère Eadulf de mener des investigations sur le meurtre de l'abbé Dabhóc.

Près de lui se tenait le nonce Peregrinus, veillé de près par son *custodes* à la mine sombre.

— En tant qu'envoyé du Saint-Père à Rome, déclara le nonce d'un air languide, j'approuve la déclaration de l'abbé Ségdae. Je suis accompagné par l'évêque Ordgar de Kent et l'abbé Cadfan de Gwynedd qui sont tous deux aussi impatients que moi d'entendre les révélations de sœur Fidelma. Et votre charge vous autorise à l'entendre.

Leodegar hésita, incapable de prendre une décision.

— Nous aussi brûlons d'être informés des résultats de l'enquête de sœur Fidelma ! cria l'abbé Herenal de Bro Erech.

Plusieurs délégués exprimèrent bruyamment leur assentiment.

Frère Chilperic chuchota quelque chose à l'oreille de l'évêque Leodegar dont la figure s'allongea. Mais avant qu'il ait pu parler, l'abbesse Audofleda intervint à nouveau.

— J'affirme que Fidelma est une conspiratrice qui cherche à saper les bases de notre communauté !

— Voilà une assertion bien sottise, rétorqua Fidelma. Craindriez-vous la vérité ? De quel droit m'accusez-vous ainsi ?

Une autre femme se leva, et sa tête apparut près de celle de l'abbesse.

— C'est moi qui lui accorde ce droit !

Et elle rejeta son capuchon en arrière.

En reconnaissant lady Beretrude, l'assistance eut le souffle coupé et Leodegar se figea.

— Lady Beretrude, commença-t-il d'un ton embarrassé, ceci est une question qui concerne les autorités ecclésiastiques. Je comprends votre colère mais vous ne pouvez pas...

— Je ne peux pas ? Je crains que vous n'ayez pas mesuré l'étendue de mon autorité, Leodegar.

Elle frappa deux fois dans ses mains et une douzaine de guerriers s'avancèrent, rejetant leur robe de religieux. Chacun tenait une épée à la main.

Dans la confusion, Fidelma se tourna vers l'abbé Ségdae, qui semblait aux cent coups, et lui adressa un sourire rassurant. Cette interruption tombait à point nommé.

— Bientôt, des amis vont nous rejoindre, ne vous inquiétez pas, lui murmura-t-elle.

— Et maintenant, évêque Leodegar, obéirez-vous à mes ordres ? tonna Beretrude.

— Cette question est déjà dépassée, lady, car vous allez obéir aux miens ! lança une voix de stentor qui résonna dans la chapelle.

Le jeune roi Clotaire, suivi d'Ebroïn, Eadulf et Sigeric, remonta l'allée et s'avança vers l'autel. À quelques pas derrière eux marchait Guntram, plutôt penaud et encadré de deux guerriers. Quant à

Leodegar et Chilperic, ils semblaient transformés en statues. Fidelma jeta un rapide coup d'œil autour d'elle. Les hommes de Clotaire, qui se déversaient comme par magie d'un coin obscur de la chapelle, avaient déjà désarmé les guerriers de lady Beretrude. Les deux seuls qui avaient résisté gisaient morts sur le sol. Un brouhaha assourdissant s'éleva. Ebroïn se retourna et frappa trois fois le sol du bâton de sa fonction.

— Silence ! Inclinez-vous devant notre Imperator Clotaire, troisième du nom à accéder au trône des Mérovingiens ! Saluez votre roi légitime !

L'assemblée se calma aussitôt.

Ebroïn fit signe à ses hommes de garder les sorties de la chapelle et se tourna vers l'évêque Leodegar.

— Avec votre permission, nous allons ôter ces paravents. Je suis certain que lady Beretrude est très désireuse de rejoindre cette congrégation.

Sans attendre la réponse de Leodegar, il fit signe à deux guerriers de replier les paravents dans un bruissement de murmures inquiets. Beretrude, dont le visage était un masque de rage impuissante, n'avait pas bougé. L'abbesse Audofleda contemplait ses sandales.

Clotaire se tenait maintenant devant l'autel, les bras croisés. Le silence se fit.

— Un siège serait le bienvenu, évêque. Je pense que cette séance sera longue et j'ai chevauché une bonne partie de la nuit.

Frère Chilperic s'empressa d'aller chercher un fauteuil.

— Je propose que nous nous exprimions en latin, poursuivit Clotaire. Fidelma de Cashel, êtes-vous prête à procéder aux interrogatoires et à exposer votre version des faits ?

Fidelma se leva, s'inclina devant le roi et fit face à la congrégation.

— Je suis prête, Imperator.

Puis elle murmura à Eadulf qui s'était levé à son tour :

— Joli travail. Tu vois, la fortune sourit souvent aux audacieux.

— Es-tu sûre de ne pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué ? répliqua Eadulf, toujours pessimiste.

Elle sourit et se pencha vers frère Sigeric.

— Allez rejoindre Valretrade.

Le jeune homme ne se le fit pas répéter, et ses retrouvailles avec la jeune fille firent plaisir à voir. Puis Fidelma attendit que l'attention de l'assistance se concentre sur elle et, quand tout le monde fut prêt, elle entama son réquisitoire.

— Je suis venue ici pour assister au concile, sur la requête de l'abbé et chef évêque du royaume de Muman où règne mon frère. Muman est un des cinq royaumes de l'île que vous appelez Hibernia. Mon rôle était de conseiller l'abbé Séгдаe dans la mesure où toute décision

prise à ce concile devait être compatible avec nos textes de loi. Vous connaissez aussi mon époux, frère Eadulf, bien connu des Hiberniens et *gerefa* de son peuple d'origine, les Angles de l'Est.

Elle marqua une pause.

— C'est grâce à l'intercession de l'abbé Ségdae, le délégué le plus important des Églises d'Hibernia avec le défunt abbé Dabhóc, que nous avons été chargés d'élucider les circonstances de la mort de ce dernier. Selon les rapports qui nous ont été remis, il a eu le crâne fracassé dans la chambre de l'évêque saxon, Ordgar de Cantorbéry, alors qu'Ordgar et l'abbé Cadfan de Gwynedd se trouvaient en sa compagnie. De prime abord, notre tâche semblait assez simple. Nous étions sommés de décider lequel de ces deux prélats, Ordgar ou Cadfan, était le coupable. Or la simplicité est souvent trompeuse. Comme c'est le cas, en l'occurrence.

— Qu'est-ce que vous racontez ? maugréa Leodegar. L'affaire n'est pas très compliquée puisque l'un des deux est forcément un menteur. *Vel caeco appareat !*

Cette remarque provoqua un geste irrité de la part de Clotaire qui réduisit l'évêque au silence.

Fidelma eut un sourire sans joie.

— L'évêque Leodegar prétend que même un aveugle le verrait. Dieu merci, je ne souffre d'aucune infirmité et j'ai l'usage de tous mes sens. Certaines personnes ici, bien qu'elles soient en excellente santé, ne peuvent en dire autant.

Des éclats de rire fusèrent.

— Et maintenant, je vous propose de dérouler le fil qui nous mènera à la vérité. Liés plus ou moins directement à cet assassinat, d'autres sujets d'inquiétude se sont fait jour.

— Sire, je vous conjure de m'entendre, lança lady Beretrude qui avait recouvré son assurance. Je me suis déplacée jusqu'ici car j'avais eu vent que cette femme allait tenter d'accuser ces saintes sœurs de malversation. Ces allégations allaient jusqu'à me mettre en cause ! Je parle au nom des Burgondes de cette province. Mon office est de représenter la loi de notre peuple, auquel cette femme n'a jamais appartenu. Ici, elle ne jouit d'aucun statut. Elle n'est pas habilitée à prononcer un seul jugement qui condamnerait l'un ou l'autre d'entre nous. En tant qu'étrangère sans titre, ses discours sont nuls et non avenus.

Clotaire la fixa d'un air distant.

— Beretrude des Burgondes, votre fils Guntram, qui se tient près de moi, est le seigneur de cette province où il commande sous mon autorité et selon la loi des Francs. De quelle juridiction vous réclamez-vous exactement ?

— Taisez-vous, mère, dit Guntram d'une voix mal assurée. Sœur

Fidelma parle au nom du roi et de moi-même en tant que seigneur des Burgondes.

— Je pense que vous avez eu votre réponse, lady, conclut Clotaire d'un ton sec. Obéissez à votre seigneur et à votre roi.

Mortifiée, Beretrude s'empourpra et pinça les lèvres.

— Parfaitement au fait des limites de mon rôle, reprit Fidelma, je me contenterai de souligner certains désordres sans me prononcer sur les lois qu'ils enfreignent, chaque peuple ayant élaboré ses lois et ses usages au cours des siècles.

Il y eut un murmure d'approbation dans la chapelle.

— C'est l'évidence même, grommela Clotaire. Quels sont ces points que vous allez aborder ?

— Je commencerai par l'esclavage, un chapitre sur lequel j'ai accumulé suffisamment de preuves, plusieurs témoins l'attesteront.

L'évêque Leodegar fronça les sourcils.

— Il n'y a aucune loi dans nos contrées qui interdise l'achat et la vente d'esclaves.

Fidelma se tourna vers lui.

— Certes, et j'en suis douloureusement consciente. Cette pratique détestable a été condamnée par mon peuple et légalisée par le vôtre. Loin de moi cependant l'idée de la contester. Toutefois, l'enlèvement de personnes libres afin d'en tirer un profit est condamnable sous toutes les latitudes. J'ai moi-même été enlevée il y a deux jours afin d'être mise aux enchères...

— Sans doute, intervint l'abbesse Audofleda, mais en tant qu'étrangère en ces contrées, c'est à vous d'en apporter la preuve.

— Vous avez raison de faire la distinction entre les personnes libres et les étrangers, répliqua Fidelma sans se départir de son calme. Sauf qu'un grand nombre de Burgondes et de Francs, membres de votre propre communauté, ont été enlevés sous votre nez et réduits à l'état de servitude. Puisque vous exigez que des marchands d'esclaves soient amenés ici pour le confirmer, vous allez obtenir satisfaction.

— Mensonges ! Mensonges ! s'écria sœur Radegund d'une voix aiguë pour dominer le vacarme.

— C'est la pure vérité. Sœur Valretrade, qui était une des femmes libres de cette ville et servait dans votre congrégation, a été trahie, emprisonnée et vendue. Nous nous sommes évadées ensemble de la demeure de lady Beretrude.

Clotaire toisa l'abbesse d'un regard méprisant.

— Avant de protester, abbesse Audofleda, sachez qu'hier au soir des guerriers à moi ont découvert un curieux bateau sur l'Aturavos. Il avait à son bord une quarantaine de religieuses, essentiellement de votre *Domus Femini*, ainsi que leurs enfants, transportés sous la garde d'un marchand du nom de Verbas de Pegini. Tous étaient enchaînés et

en route pour les ports du Sud. Verbas de Peqini et ses gardes ont tenté de s'opposer à l'autorité de mes guerriers et j'ai le regret de vous annoncer qu'ils sont tous morts, j'ai aussi le plaisir de vous apprendre que les femmes et les enfants ont été ramenés à Autun où ils sont prêts à porter témoignage de ce qu'ils ont subi.

L'abbesse Audofleda secoua la tête d'un air incrédule.

— Je ne comprends pas, ces femmes sont parties de leur plein gré, dit-elle d'une voix faible.

— C'est exact, renchérit sœur Radegund d'un air agressif. Vous ne pouvez blâmer l'abbesse pour ce qui s'est passé après que ces femmes se sont soustraites à la protection de l'abbaye.

— Oh, mais elles ont été faites prisonnières à l'intérieur de l'abbaye ! répliqua Fidelma. Et elles vous le confirmeront elles-mêmes s'il apparaît nécessaire de les faire comparaître ici.

— C'est... c'est impossible, bégaya sœur Radegund en se tournant vers l'abbesse qui était pâle comme un linge.

— Lady Beretrude, expliquez à votre nièce et à son abbesse comment vous avez procédé, lança Fidelma d'une voix coupante.

— L'esclavage n'est pas illégal, se défendit lady Beretrude en relevant le menton.

— Vous affirmez que vous avez le droit de capturer des femmes et des enfants et de les vendre ?

— Je suis...

— Nous savons qui vous êtes, Beretrude, et maintenant nous savons tous ce que vous êtes. Vous avez organisé ce commerce avec l'aide de Verbas de Peqini.

— Je ne le nie pas. Et je répète que cela n'a rien d'illégal.

— Permettez que j'en sois juge, intervint Clotaire d'une voix lourde de sous-entendus.

— Vous connaissez Verbas de Peqini depuis longtemps ? reprit Fidelma.

— C'est un marchand que j'ai rencontré voilà quelques semaines, à Nebirnum. Il se rendait dans le Sud pour rejoindre son bateau en partance pour les ports d'Orient. Je l'ai persuadé de m'accompagner à Autun.

— Pour lui livrer les femmes mariées et les enfants qui vivaient à la *Domus Femini*. L'évêque Leodegar ayant persuadé les époux de ces femmes de les rejeter ainsi que leur progéniture, elles ne jouissaient plus d'aucun soutien de l'Église. Et vous saviez que l'abbesse Audofleda, ravie de s'en débarrasser, ne chercherait pas plus loin que les prétextes qu'on lui fournirait.

Beretrude garda le silence tandis que l'abbesse niait à nouveau avec vigueur.

— Je suis innocente. J'ignorais tout de ce commerce.

— Et moi aussi, gémit sœur Radegund. Elles ont laissé des messages très clairs et ont fui pendant la nuit.

— Vous étiez tellement contentes d'en être délivrées que vous ne vous êtes posé aucune question sur cette épidémie de départs. Pourtant, abbesse Audofleda, vous étiez responsable du bien-être de ces femmes libres.

— Je suis placée sous l'autorité de l'évêque Leodegar, répliqua l'abbesse dans un effort désespéré pour rejeter la culpabilité sur un autre.

— Je n'avais aucune idée de ce qui se tramait dans la *Domus Femini*, se défendit Leodegar. Et de toute façon, je ne vois pas de quel délit nous parlons. Même si ces femmes ont été capturées pour être vendues, leur union avec des religieux était contraire à la règle que nos communautés ont ratifiée. Je considère même que cette... purification de l'abbaye présentait des avantages.

Fidelma le foudroya du regard.

Clotaire, voyant ses mâchoires se contracter, s'interposa aussitôt.

— Rappelez-vous, Fidelma, ce n'est ni le moment ni l'endroit de prononcer un jugement ou de remettre en cause la morale de l'évêque. Quant à lady Beretrude, le crime retenu contre elle se limitera au fait qu'elle est entrée en relation avec Verbas de Pegini pour enlever des femmes libres. Je garde également à l'esprit que vous-même, une invitée de haut rang, avez été traitée de façon infamante.

— Je n'ai jamais appartenu à cette conspiration, proclama l'abbesse Audofleda d'un ton mélodramatique.

— Je vous crois, dit Fidelma à la surprise de tous, de même que sœur Radegund qui n'était pas davantage informée des complots de sa tante. Mais nous y reviendrons dans un instant.

— Nous perdons un temps précieux sur des affaires qui ne concernent en rien le meurtre de l'abbé Dabhóc, déclara pompeusement l'évêque Leodegar. Or l'enquête de sœur Fidelma ne devait se limiter qu'à cet assassinat. Je suis certain que vous serez de mon avis, Sire : notre patience a des limites.

— Je vous préviendrai quand la mienne les aura atteintes, répliqua le jeune roi.

— J'avais pourtant été claire en annonçant en préambule que ces affaires étaient liées, fit observer Fidelma. Nous arrivons maintenant au deuxième point de mon exposé : la raison pour laquelle lady Beretrude s'était lancée dans le commerce d'esclaves. Elle n'agissait pas pour des raisons d'enrichissement personnel.

Beretrude se redressa. Sa pâleur et sa nervosité étaient manifestes. Un lourd silence régnait maintenant dans la chapelle et Clotaire se pencha en avant tandis qu'Ebroïn ne quittait pas Fidelma des yeux.

— Beretrude rassemblait des fonds pour une insurrection : celle des

Burgondes contre Clotaire et ses Francs.

Un cri s'éleva de l'assemblée et deux guerriers de Clotaire se rapprochèrent aussitôt du seigneur Guntram, la main sur la poignée de leur épée.

Guntram dévisageait sa mère, les yeux agrandis par l'horreur. Il tenta de parler mais aucun son ne sortit de sa bouche.

— Guntram, êtes-vous l'instigateur de ce complot ? demanda Ébroïn. Les Burgondes n'auraient pas suivi une femme.

— Je n'ai jamais conspiré contre le roi ! se récria Guntram avec l'énergie du désespoir. Je le jure !

— Guntram est un jeune homme sans malice, renchérit Fidelma à l'adresse de Clotaire. Ses seules fautes sont de passer sa vie à boire, à chasser et à courtiser les femmes. Les révoltes et le pouvoir ne l'intéressent guère.

— Mais alors, qui serait en mesure de prendre la tête des Burgondes contre nous ? objecta Ebroïn. Il est impensable d'imaginer que les Burgondes accepteraient d'autre chef qu'un héritier mâle de la descendance de leurs anciens monarques.

— Beretrude a un fils cadet, expliqua Fidelma, lui aussi descendant de Gundahar.

— Je n'ai qu'un seul frère, Gundobad, rétorqua Guntram. On l'a envoyé dans un couvent dès son plus jeune âge et ma mère ne s'en est plus préoccupée.

— C'est exact. Gundobad a grandi à l'abbaye de Divio où on l'avait placé à l'âge de sept ans. C'est un jeune homme ambitieux qui a davantage le goût des armes que Guntram. Mais c'est Guntram qui a hérité de la position de chef des Burgondes. Il y a quelque temps, Beretrude a regretté d'avoir abandonné son cadet pour concentrer ses attentions sur son aîné dans lequel elle plaçait tous ses espoirs. Guntram se révélant incapable de satisfaire ses ambitions, elle a décidé de corriger son erreur.

— Beretrude aurait-elle rassemblé des fonds en vendant des esclaves pour mieux manipuler son fils de Divio ? demanda Clotaire.

— Exactement. Et c'est quand on m'a parlé de ce second fils que tout a commencé à prendre sens.

— Et maintenant nous devons envoyer des guerriers à Divio pour ramener cet homme ! soupira Ébroïn.

— Ce ne sera pas nécessaire car il est ici, dans cette abbaye. Des clameurs fusèrent de toutes parts.

— Qui accusez-vous, Fidelma ? s'enquit l'évêque Leodegar. Plusieurs moines viennent de Divio. L'un d'entre eux aurait-il tué l'abbé Dabhóc ? Je suis perdu.

— Cadfan et l'évêque Ordgar sont tous deux innocents. En réalité, eux aussi sont des victimes du crime destiné à détourner l'attention du

véritable meurtrier.

Mais avant de l'identifier, je vous dois quelques explications. Tout en complotant avec sa mère, le coupable s'est présenté à l'abbaye qui devait être le siège de l'insurrection des Burgondes contre les Francs. Pourquoi ? Ce concile était l'occasion idéale. On savait que Clotaire viendrait ratifier officiellement les décisions du concile avant que le rapport soit envoyé à Rome. Quel meilleur endroit pour assassiner le roi et brandir le symbole de l'insurrection ?

— Quel symbole ? s'enquit Clotaire.

— Les Burgondes tenaient en haute estime un maître de la foi, qui avait été évêque et martyr. Son nom est étroitement associé à Autun où il est vénéré. D'ailleurs, la demeure de Beretrude se dresse sur une place qui porte son nom - Benignus. Et elle arbore le symbole que j'ai appris à reconnaître comme la croix de Benignus. Que se passerait-il si le chef des Burgondes arrivait avec ses reliques et appelait son peuple à le suivre parce que Dieu en personne bénit son action ?

— Ce serait en effet une puissante motivation, reconnut l'évêque Leodegar. Mais un tel symbole n'existe pas.

— Tout le monde n'est pas de votre avis. J'ai entendu de la bouche de ce pauvre frère Budnouen qu'il courait des rumeurs sur les reliques du bienheureux Benignus. Il m'a raconté que des paysans de ces contrées parlaient d'un chef qui les mènerait à la gloire et à l'indépendance.

Fidelma marqua une pause.

— Frère Gillucán m'avait appris que son abbé, Dabhóc, était venu à l'abbaye avec un reliquaire contenant les os de Benén mac Sesenén du Midhe, disciple et successeur de saint Patrick, notre grand missionnaire de la foi. Ce coffret était destiné à l'évêque Vitalianus de Rome.

— Allons, Fidelma, dit le nonce Peregrinus de sa voix languide, votre évêque hibernien n'a rien à voir avec Benignus d'Autun.

— Benén mac Sesenén était communément appelé Benignus. D'ailleurs, sur le reliquaire qui devait être offert au Saint-Père, d'un côté était gravé son nom de baptême, Benén, et de l'autre son nom en religion, Benignus.

Il y eut un moment de silence.

— Vous faites erreur ! s'obstina Peregrinus. Ce Benignus d'Hibernia n'est pas celui qui a apporté le christianisme aux Burgondes.

— Vous avez raison, nonce. Mais cela n'a pas fait reculer les conspirateurs. Imaginez leur joie quand ils apprirent que l'abbé d'Hibernia possédait un vieux reliquaire avec le nom de Benignus inscrit bien en évidence. Combien de fidèles s'inquiéteraient de savoir si les os à l'intérieur étaient vraiment ceux de leur apôtre ou ceux d'un obscur habitant d'Hibernia ?

— Serait-ce pour cette raison que l'abbé Dabhóc a été assassiné ? À

cause de ce coffret ?

— Je crois que vous connaissez déjà la réponse.

Peregrinus la regarda d'un air songeur.

— Que voulez-vous dire ?

— Quand vous l'avez rencontré à l'amphithéâtre, l'abbé Dabhóc vous a confié qu'il était en possession d'un reliquaire qu'il vous remettrait à la fin du concile. Puis il a été assassiné. Quand vous l'avez appris, vous vous êtes rendu dans sa chambre pour tenter de récupérer le coffret mais n'avez rien trouvé. Il vous est alors venu à l'esprit que la seule personne qui connaissait son existence était l'intendant de l'abbé Dabhóc, frère Gillucán. Accompagné de votre garde du corps, le *custodes* qui se tient en ce moment même à vos côtés, vous avez fouillé sa chambre mais en vain. Vous vous êtes alors persuadé que Gillucán devait avoir caché l'objet de votre convoitise quelque part. Vous avez donc rendu une petite visite à ce pauvre garçon au milieu de la nuit, et l'avez menacé et malmené pour qu'il avoue. Il en était totalement incapable et, en le voyant si terrorisé, vous avez bien été obligé de le croire.

Le nonce fixa Fidelma d'un air stupéfait.

— Vous possédez des pouvoirs de déduction hors du commun, Fidelma de Cashel.

— Ne craignez rien, ils ne sont dus qu'à la logique. Pauvre frère Gillucán ! Malade de peur, il décida de quitter l'abbaye après m'avoir fait ses confidences. Malheureusement pour lui, les conspirateurs burgondes s'étaient persuadés qu'il fuyait pour d'autres raisons. Ils étaient convaincus qu'il avait découvert quelque chose et risquait de les trahir. Or un autre élément avait contribué à la terreur qui s'était emparée de Gillucán : les cris d'enfants entendus alors qu'il s'était rendu au *necessarium* pendant la nuit. Et c'est dans ce *necessarium* qu'il fut tué. Son corps nu fut poussé dans le trou des *latrina* où il tomba dans le petit cours d'eau servant d'égout. De là, il flotta jusqu'à la rivière où on le découvrit. Voilà pourquoi son corps était souillé de matières fécales.

L'assemblée était suspendue à ses lèvres.

— Qu'est-il arrivé au reliquaire ? demanda l'évêque Leodegar. Dans quelles mains est-il tombé ?

— Dans celles des conspirateurs lors de l'assassinat de Dabhóc, bien sûr.

— Mais alors, pourquoi l'abbé Dabhóc avait-il apporté ce reliquaire dans la chambre de l'évêque Ordgar ?

— Il ne l'avait pas fait, le reliquaire a été volé dans sa chambre, où il a été tué.

— Je suis perdu, confessa Clotaire.

— L'histoire est tortueuse. Quand le fils ambitieux de Beretrude est

arrivé ici, deux complices l'attendaient. Le premier était frère Andica, le tailleur de pierre qui a tenté de me tuer ainsi que frère Eadulf. Heureusement, il a manqué sa cible. Pendant qu'Eadulf était conduit chez frère Gebicca pour y faire panser sa blessure, je suis montée sur la passerelle afin d'examiner le piédestal d'où avait chu la statue qui avait failli nous écraser. Ce que je soupçonnais s'est révélé exact. Un jeune religieux, identifié plus tard comme frère Andica, avait offert de m'accompagner jusqu'à la galerie supérieure. Alors que je procédais à mon examen, il a voulu me pousser mais, à l'instant où il avançait les mains, j'ai fait un pas de côté et il a basculé dans le vide à ma place. Frère Gebicca se mit à tousser, rompant le charme qu'exerçait le récit de Fidelma sur l'assistance.

— Diriez-vous que la morsure de serpent dont vous avez souffert était une autre tentative d'assassinat ?

Fidelma haussa les épaules.

— Dieu seul le sait. En tout cas, Beretrude avait d'autres sujets de préoccupation. Le meurtre de Dabhóc n'avait rien d'un vol ayant mal tourné parce que l'abbé serait rentré dans sa chambre à l'improviste. D'autre part, si on lui avait volé le coffret, Dabhóc en aurait informé l'évêque Leodegar et l'origine exacte des reliques de Benignus d'Hibernia aurait été connue de tous. Non, Dabhóc a été réduit au silence, de même que Gillucán dont l'assassin pensait qu'il connaissait l'existence du reliquaire.

« Mais après le meurtre de Dabhóc et le vol du coffret, que s'est-il passé ? Laisser les choses en l'état risquait de susciter trop de questions. Dans cette affaire, un esprit malfaisant est à l'œuvre. L'évêque Ordgar n'étant pas encore rentré dans sa chambre, empoisonner son vin fut chose facile. Quand il sombra dans une profonde torpeur, le corps de Dabhóc fut transporté dans la chambre. Mais quel motif aurait eu l'évêque Ordgar pour tuer l'abbé ? Là encore, l'esprit torturé du chef conspirateur élaborait un stratagème qui égara tout le monde. L'assassin avait eu vent de la querelle au concile plus tôt dans la soirée. Il se rendit jusqu'à la chambre de l'abbé Cadfan, glissa un message sous sa porte et y frappa avant de s'éclipser. Cette note invitait Cadfan à aller sur-le-champ retrouver Ordgar. Ce qu'il fit. Là, Cadfan fut assommé, laissé inconscient sur le sol, et le message fut subtilisé. Puis le meurtrier transporta le corps de Dabhóc dans la chambre d'Ordgar et le tour était joué. Il remit de l'ordre dans la chambre de Dabhóc et donna le reliquaire à frère Andica, qui alla le dissimuler dans la crypte sous l'abbaye. Maintenant, chacun supposerait que soit Ordgar, soit Cadfan avait assassiné Dabhóc lors d'une violence dispute.

— Vous ne pensez tout de même pas que frère Andica était Gundobad ? ironisa Leodegar. Je le connaissais bien et il n'était

certainement pas l'enfant de Beretrude.

— Andica, qui ne venait pas de Divio, n'était qu'un des principaux conspirateurs. Il se servait de ses fonctions de tailleur de pierre pour maintenir un contact régulier avec Beretrude, qui engageait des guerriers afin de préparer l'insurrection. Comme je l'ai déjà dit, il y avait deux autres conjurés dans l'abbaye, dont une femme. Cette dernière était chargée de l'enlèvement et de la vente des femmes mariées et de leurs enfants.

Fidelma laissa le temps à l'assistance d'assimiler ces informations avant de poursuivre :

— Même les plans les mieux élaborés peuvent déraiper à cause d'un événement imprévu. Dans ce cas, ce fut le rendez-vous de Sigeric et Valretrade. En passant devant la chambre d'Ordgar, Sigeric vit la porte entrebâillée et découvrit la scène du meurtre. Il donna l'alerte et le retard qu'il prit pour son rendez-vous lui sauva sans doute la vie. Valretrade, en se rendant dans les catacombes où il devait la rejoindre, se retrouva face à Andica et à la conspiratrice. Par chance, ce couple diabolique renonça à la tuer et choisit de la vendre comme esclave avec les autres femmes. C'était plus pratique et plus rentable pour la réduire au silence.

— Mais qui est cette femme ? s'impatienta Clotaire.

— Sœur Valretrade va nous le révéler. C'est elle le témoin qui a vu les conspirateurs dissimuler le reliquaire.

Valretrade ouvrit de grands yeux.

— Je n'ai reconnu que le tailleur de pierre, frère Andica, qui tenait le coffret. La deuxième silhouette avait une lanterne à la main. J'ai bien distingué une religieuse, mais c'est tout ce que je peux en dire. Ensuite, on m'a ligotée, bâillonnée et on m'a mis un bandeau sur les yeux. On ne m'a ôté ces entraves que dans la cave de Beretrude.

— Donc quand je suis descendu dans la crypte, Valretrade était déjà prisonnière ? s'enquit Sigeric.

— Exactement.

Clotaire poussa un soupir agacé.

— Sœur Valretrade, êtes-vous certaine d'ignorer l'identité de cette femme dont sœur Fidelma affirme que vous la connaissiez ?

— J'ai soupçonné sœur Radegund...

L'intendante se mit à sangloter.

— Ce n'est pas vrai, je le jure !

— Valretrade, réfléchissez, intervint Fidelma. Pour prendre rendez-vous avec Sigeric, vous aviez pour habitude d'allumer une chandelle sur le rebord de la fenêtre. C'était votre signal. Mais cette nuit-là, vous avez oublié quelque chose. Quoi donc ?

Valretrade fronça les sourcils en se remémorant la scène.

— J'ai laissé la chandelle allumée ! s'écria-t-elle soudain. Je l'avais

brèvement retirée de la fenêtre pour chercher quelque chose près de mon lit et je ne l'ai pas éteinte avant de sortir comme je le faisais d'habitude.

Fidelma se tourna brusquement vers Inginge.

— Mais quelqu'un n'a pas remarqué que vous aviez commis cette erreur, n'est-ce pas, Inginge ?

La jeune fille se pencha en avant, comme si elle s'apprêtait à fuir. Sur un signe de tête de Fidelma, deux guerriers de Clotaire la saisirent chacun par un bras et elle s'affaissa sur son siège.

— Sœur Inginge m'a affirmé qu'elle savait que Valretrade était partie retrouver Sigeric. Comment le savait-elle ? Valretrade avait précisé qu'Inginge n'était pas dans sa chambre quand elle avait mis le signal en place. Or la chandelle était toujours allumée et Sigeric avait rallumé la sienne, ce qui indiquait qu'il n'avait pas trouvé Valretrade au lieu de rendez-vous. Inginge m'a assuré qu'elle était dans la chambre quand Valretrade était partie. C'est faux. Si elle a su que Valretrade s'était rendue dans la crypte cette nuit-là, c'est parce qu'elle-même s'y trouvait. Ce troisième conspirateur, en l'occurrence une conspiratrice, était aussi le principal contact avec Beretrude. Inginge était impliquée dans la vente des femmes mariées. Elle les désignait et organisait leur enlèvement. Elle écrivait également les lettres que Valretrade et les autres étaient censées avoir écrites.

Je confirme donc que sœur Radegund et l'abbesse Audofleda ignoraient tout de ce commerce. Elles feignaient de croire à l'authenticité des messages, car cela réglait la question des femmes et des enfants dont la présence à la *Domus Femini* les gênait.

Fidelma se tourna vers sœur Radegund, qui était en larmes.

— Je me suis toujours méfiée de vous, mais mes soupçons se sont renforcés quand je vous ai suivie jusqu'à la demeure de lady Beretrude. Puis j'ai appris le lien de parenté qui vous unissait et constaté votre liberté de mouvement pour vous rendre chez votre tante, où vous traitiez de certaines affaires.

« Mes soupçons concernant Inginge se sont confirmés quand je me suis rendue chez une couturière. Je voulais me travestir pour épier à mon aise la demeure de Beretrude. Frère Budnouen m'avait dit que cette couturière était parente d'une religieuse de la communauté. Or sœur Inginge était présente dans la boutique et elle m'a présenté cette femme comme sa tante. Ensuite, elle m'a aidée à choisir des vêtements. Sauf qu'il n'a pas fallu longtemps pour que des guerriers de Beretrude s'emparent de moi et me jettent dans la cave où étaient détenus les femmes et les enfants. J'ai alors compris qu'Inginge avait prévenu Beretrude de mes intentions et lui avait décrit mon déguisement. Je crois même avoir entendu Inginge courir informer Beretrude et ses gardes de mon stratagème. C'était vraiment stupide

de ma part de ne pas avoir pris davantage de précautions.

— Et où se trouve maintenant le reliquaire de Benignus ? s'enquit le nonce.

— Il est en sûreté, n'est-ce pas, abbé Ségdae ?

L'abbé tira un sac de sous son siège et en sortit le coffret qu'il leva à deux mains devant l'assistance.

— Voici le reliquaire du maître hibernien Benén Mac Sesenén, que nous appelons également Benignus.

— Revenons au meurtre de l'abbé Dabhóc, lança l'évêque Leodegar. Nous ne savons toujours pas qui l'a tué. Ce chef des conjurés, le second fils de Beretrude dont vous affirmez qu'il se trouve ici...

— Guntram, vous nous avez bien dit que votre frère s'appelait Gundobad ?

Le jeune homme haussa les épaules.

— Oui, mais ne me demandez pas de le reconnaître. Je ne l'ai pas revu depuis qu'il avait sept ans.

— Votre mère ne lui donnait-elle pas un surnom ?

— Si, Benignus, « le Bienveillant ». Cela ne vous sera pas d'une grande utilité.

— Benignus, répéta Fidelma en souriant.

— Nous n'avons pas de frère Benignus ici, s'énerva Leodegar.

— Réfléchissez. N'y a-t-il pas quelqu'un...

— *Sic semper tyrannis !* hurla frère Benevolentia en courant comme un fou vers Clotaire, une dague à la main.

Il y eut un sifflement et un bruit sourd. Deux flèches décochées par des guerriers s'étaient fichées dans la poitrine de Benevolentia qui s'immobilisa, la bouche ouverte. Puis sa dague tinta en tombant sur les dalles et il s'effondra sur le sol, face contre terre. Beretrude poussa un grand cri et se cacha le visage dans les mains tandis qu'un guerrier se précipitait vers Benevolentia avant de se tourner vers Clotaire.

— Il est mort, Sire.

Le roi, qui s'était levé d'un bond, se rassit avec un soupir de soulagement.

— Quel dommage que nous soyons privés d'une exécution rituelle ! commenta Ebroïn. Cet homme, qui se comparait à Brutus assassinant Jules César, ne méritait pas une aussi belle mort.

Clotaire fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas.

— Les dernières paroles de ce détraqué, « Ainsi finissent les tyrans », sont attribuées à Brutus poignardant César.

Clotaire s'assombrit.

— Je ne suis pas un tyran et me suis toujours efforcé de respecter les lois.

— Bien sûr, Sire, mais rappelez-vous que vous avez affaire aux

Burgondes. Vous devez aussi leur montrer que vous êtes un chef responsable.

L'évêque Leodegar alla regarder le cadavre de plus près et s'adressa à Fidelma.

— Vous avez toujours su qu'il s'agissait de Gundobad ?

— Non, mais son visage affichait une ressemblance assez frappante avec ceux de Beretrude, Guntram, et même Radegund : les cheveux noirs, les yeux bleus... De plus, il était le seul à avoir eu l'occasion d'empoisonner le vin d'Ordgar. Mes soupçons se sont renforcés quand il est apparu dans la galerie interdite aux religieux où Andica avait tenté de nous tuer. Que faisait-il là ? Et puis son nom m'a alertée.

— Oui, Benevolentia est une autre forme de Benignus, murmura Leodegar.

L'évêque Ordgar vint à son tour contempler le cadavre. Il semblait stupéfait.

— Je n'y comprends rien. C'est pourtant bien moi qui l'ai choisi comme intendant.

— Vous nous avez raconté que sur le chemin de Divio votre intendant avait trouvé la mort, rappela Eadulf. Et c'est dans l'abbaye de cette ville que vous avez rencontré frère Benevolentia avant de l'engager.

— C'est exact.

— Êtes-vous sûr de l'avoir choisi ? N'est-ce pas plutôt lui qui vous a offert ses services en se rendant indispensable ?

— Je suppose que vous avez raison, reconnut l'évêque saxon à contrecœur.

— Donc Gundobad-Benevolentia, un Burgonde dans l'âme, héritier d'une lignée de rois burgondes, vous accompagne ici avec l'idée d'assassiner Clotaire et de prendre la tête d'une insurrection. Puis, comme Fidelma nous l'a appris, il entend parler du cadeau de l'abbé Dabhóc, un reliquaire au nom de Benignus. Quel symbole ce serait s'il pouvait s'en emparer ! Et peu importe que le saint hibernien n'ait rien à voir avec celui des Burgondes.

— Quelle histoire ! grommela l'évêque Leodegar.

— La vie n'est jamais simple, dit Fidelma.

— Et ces gens qui m'ont attaqué dans la forêt et ont tué ce religieux gaulois, je suppose qu'ils étaient des guerriers de Beretrude ? demanda Clotaire.

— Sans aucun doute. Ils avaient reçu pour instructions de me suivre ainsi qu'Eadulf. Leur chef arborait le symbole de la croix de Benignus, que l'on retrouve sur les piliers de la demeure de Beretrude. Ces guerriers avaient certainement pour mission de nous éliminer, Eadulf et moi. Benevolentia et sa mère estimaient que nous étions devenus des obstacles à leurs projets. Quant à vous, Sire, soit vous les avez dérangés, soit ils vous ont reconnu alors que vous chassiez dans la

forêt et ont pris sur eux d'avancer l'heure de votre exécution.

— Avons-nous passé en revue tous les coupables ? demanda Ebroïn. Beretrude, Inginge, les guerriers de Beretrude... et Guntram ?

Le jeune seigneur, toujours encadré de deux guerriers, faisait grise mine. Fidelma ne put s'empêcher de ressentir de la compassion pour lui.

— La seule faute de Guntram est de mal exercer sa fonction : c'est un mauvais chef, qui s'intéresse davantage à lui-même qu'à son peuple. Il n'a aucunement le désir de vous renverser, Clotaire. Il ne s'inquiète que de ses dîmes, qui lui permettent de maintenir son train de vie.

— Et l'abbesse Audofleda ?

— Tant sur le plan humain que sur le plan spirituel, je la juge inapte à assumer la fonction qu'elle exerce. Mais c'est une question entre elle et son évêque.

Elle se tourna vers Leodegar.

— Les obstacles à votre concile ont été levés, monseigneur. En vérité, vos coutumes ne sont pas celles de mon peuple, vos lois non plus. Les idées que vous incarnez, et qui voudraient que nous nous retrouvions tous sous le joug d'une même règle universelle, ne m'agréent pas davantage. Loin de la fraternité entre les hommes et les femmes que vous prétendez appeler de vos vœux, les entreprises auxquelles vous prêtez la main vont nous apporter d'immenses souffrances. Pour tout vous avouer, je ne peux attendre plus longtemps de retourner auprès des miens.

— Je ne vous demande rien de plus que ce que vous avez déjà accompli, rétorqua l'évêque qui avait retrouvé tout son aplomb.

Puis il s'adressa à Clotaire.

— Sire, après que vous aurez ordonné que vos prisonniers soient emmenés, je ferai une déclaration sur le concile qui reprendra demain à la première heure.

Clotaire hocha la tête d'un air absent. Il observait le groupe formé par sœur Inginge, lady Beretrude et la dizaine de guerriers à ses ordres.

— Occupez-vous des prisonniers, Ébroïn.

— Souhaitez-vous les traduire en justice, Sire ? demanda le conseiller.

— En justice ? s'exclama Clotaire. Mais ne viennent-ils pas d'être jugés ? Faites-les exécuter sur-le-champ et qu'on n'en parle plus.

Il fit face à Guntram, toujours aussi blême.

— Vous pouvez retourner à votre forteresse et à la poursuite de vos plaisirs, mais ne vous occupez plus jamais d'administrer cette province.

Quand il chercha du regard Fidelma et Eadulf, ils avaient disparu. Il avisa le nonce Peregrinus, qui discutait avec Ségdae.

— La sœur de votre roi est une femme étonnante, dit-il à l'abbé.

— Dans mon pays, on la tient en haute estime, Imperator, acquiesça

Ségdae en souriant.

— Je suppose que vous partagez ses vues sur nos lois et sur les textes que l'évêque Leodegar espère faire ratifier aux dignitaires des Églises ?

— Au risque de paraître impertinent, je suis en plein accord avec elle, Sire. Et les délégués des Églises des Britons, des Armoricaïns et des Gaulois nous rejoignent sur ces sujets. Nous respectons les mêmes valeurs.

Clotaire se mit à rire et donna une claque sur l'épaule de l'abbé.

— Voilà pourquoi le bon évêque s'est assuré de réunir ici deux fois plus de représentants des Églises de Neustrie et d'Austrasie que des autres nations. Ainsi, il obtiendra forcément ce qu'il désire.

— Nous ferons entendre nos protestations, lui assura solennellement l'abbé Ségdae, et puis nous retournerons chez nous et reprendrons la vie qui nous agréé. *Níl aon tinteán mar do thinteán féin.*

— Ce qui signifie ?

— Il n'est plus beau pays que le mien.

ÉPILOGUE

Les couleurs flamboyantes de l'automne embrasaient la campagne entourant Cashel, des feux crépitaient dans les âtres et des panaches de fumée s'échappaient des cheminées sur les toits. À la cour de Colgú, on avait troqué les tenues de lin et de soie pour les lainages et les fourrures. Fidelma était pelotonnée dans un fauteuil devant des bûches qui se consumaient dans des jaillissements d'étincelles. La lampe posée sur une petite table n'était pas de trop, car la lumière du jour avait du mal à percer les nuages gris. En début d'après-midi, le soleil avait tout de même réussi à réchauffer un peu l'atmosphère, puis il avait disparu. Fidelma retourna la missive qu'un religieux de retour de Bourgondie, où il avait passé deux ans, venait de lui remettre.

En voyant le nom de l'expéditeur, Fidelma fut tellement excitée qu'elle ne put attendre le retour d'Eadulf, qui s'était absenté pour traiter une affaire à l'abbaye d'Imleach. Elle brisa le sceau, déroula le vélin sur ses genoux et constata avec plaisir que la lettre était rédigée en latin. Elle remontait à quatre mois et venait de Nebirnum. Fidelma fronça les sourcils. Pourquoi pas d'Autun ? Mais cela faisait cinq ans qu'elle était rentrée d'Autun avec Eadulf, et ses amis pouvaient très bien avoir déménagé.

« De Sigeric et Valretrade, serviteurs de la foi du Christ Jésus, à Fidelma de Cashel et Eadulf de Seaxmund's Ham, son fidèle compagnon.

« Nous vous saluons et espérons que cette lettre vous trouvera heureux et en paix. Votre souvenir est vif dans notre cœur et nous vous remercions chaque jour dans nos prières pour les inestimables services que vous nous avez rendus, à nous et à notre peuple.

Au cours des deux dernières années, notre pays a été plongé dans l'affliction. Nos malheurs ont commencé au printemps, avec la mort du jeune roi Clotaire. Il s'était récemment converti au christianisme et repose dans la basilique consacrée au bienheureux évêque et martyr Dionysius de Paris^[19]. Le frère de Clotaire, Theuderic, lui a succédé mais, comme beaucoup le craignaient, il a été trahi. L'évêque Leodegar a été à l'origine d'une conspiration visant à placer sur le trône un autre frère de Clotaire, Childeric. Theuderic a été arrêté et emprisonné dans une abbaye tandis qu'Ébroïn, qui conseillait alors Theuderic, subissait le même sort. Ébroïn est parvenu à s'évader.

« Ensuite, les forces du mal se sont déchaînées et nous remercions Dieu d'avoir fui l'abbaye maudite d'Autun. Nous avons ainsi échappé au terrible destin qui a frappé nombre de nos amis et parents.

Leodegar et Audofleda ont appliqué leur règle avec un acharnement terrifiant. Ceux qui refusaient de s'y plier étaient torturés, et les persécutions ne touchaient pas que les communautés religieuses. Dans les royaumes, les nobles qui refusaient d'obéir à Childeric, un jeune monarque intolérant guidé par l'ambitieux Leodegar, ont été mutilés ou pendus.

« Il était inévitable que Childeric et sa femme Bilichild, haïs pour leurs actes abominables, attirent les foudres de la vengeance. On les assassina lors d'une partie de chasse et on ne retrouva jamais leurs meurtriers car les gens refusaient de témoigner.

« C'est alors que Theuderic fut libéré de sa prison monastique. Aussitôt, il envoya quérir Ebroïn qui a repris ses fonctions de conseiller.

« Ebroïn n'est pas homme à pardonner. Il leva une armée et marcha sur Autun qui était encore sous la férule de l'évêque Leodegar. Pendant l'attaque d'Autun, la population a beaucoup souffert. L'abbesse Audofleda est morte ainsi que sa compagne, sœur Radegund. De nombreux religieux ont perdu la vie et Leodegar a fini par se rendre.

« Leodegar a eu les yeux arrachés avec des pinces chauffées à blanc, sa langue a été coupée et on lui a fait subir des tourments inimaginables. Il a pourtant survécu et fut traîné devant le tribunal de Theuderic. Là, il fut condamné, de la même façon qu'il avait condamné bon nombre d'innocents. Sur ordre d'Ebroïn, on l'emmena dans une forêt où on le pendit.

« D'après la rumeur, des religieux veulent en faire un martyr et de nombreux monastères se réclament de sa règle. Cette même règle approuvée au concile d'Autun de sinistre mémoire. Même à Autun, certains demandent que ses reliques soient placées au milieu des objets de culte. Hélas, les gens ont la mémoire courte.

« Quant à moi, Valretrade et nos deux enfants, nous avons évité le pire car nous étions absents de la cité quand elle a été attaquée par Ebroïn. Mais de la famille de Valretrade, seule sa sœur Magnatrude a survécu.

« Nous ignorons ce que l'avenir nous réserve. Nous avons emmené Magnatrude à Nebirnum et allons continuer notre progression vers l'ouest. Nous espérons fonder un nouveau foyer dans les terres de Bretagne. On nous a rapporté que Domnonia^[20], une contrée des bords de mer située au nord-est, était hospitalière aux étrangers. Là, avec l'aide de Dieu, nous commencerons une nouvelle vie. Peut-être trouverons-nous un lopin de terre à cultiver ou une auberge à reprendre pour héberger les pèlerins.

« Une chose est certaine : il ne nous est plus possible de servir dans les communautés religieuses qui suivent les idées de Leodegar. Nous gardons la foi dans Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais pas dans les

hommes qui veulent nous dominer et ordonner notre vie avec des règlements absurdes, contraires à la nature humaine. Cette obsession de la discipline pervertit la religion. Nous sommes comme le créateur nous a faits, et ne pouvons grandir que dans l'épanouissement de notre âme et de notre corps.

« Si le destin et le Seigneur le veulent, nous nous reverrons. Sinon, que la paix et la joie vous accompagnent chaque jour que Dieu fait. Ne nous oubliez pas dans vos prières. »

La lettre était signée de Sigeric, Valretrade et des membres de leur famille.

Fidelma poussa un profond soupir et essuya une larme.

1. « Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. » (*N.d.T.*)

[1] Pays de Galles. (N.d.T.)

[2] Les Midlands. (N.d.T.)

[3] *1P2, 18*. (N.d.T.)

[4] 1 Co 7, 21. (N.d.T.)

[5] Tt 2, 9-10. (N.d.T.)

[6] Le 7, 24-25. (N.d.T.)

[7] « Nous adorons un Dieu dans la Trinité, et la Trinité dans l'unité. » (*N.d.T.*)

[8] Mt 25, 40. (N.d.T.)

[9] Langres. (N.d.T.)

[10] Gn 3, 11. (N.d.T.)

[11] Voir note p. 51. (N.d.T.)

[12] Voir, du même auteur, Une danse avec les démons, 10/18, n° 4413. (N.d.T.)

[13] Voir La Mort aux trois visages et Le Châtiment de l'au-delà, 10/18, respectivement n° 3913 et n° 4160.

[14] Peuple gaulois de l'Aquitaine, établi dans l'actuel Limousin. Il avait pour chef-lieu Augustoritum, plus tard nommé Lémovices (Limoges). (N.d.T.)

[15] Roanne (étymologiquement, « l'eau qui coule »). (N.d.T.)

[16] Lyon. (N.d.T.)

[17] Le Rhône. (N.d.T.)

[18] Littéralement « langue franque », mais aussi langue véhiculaire utilisée par les personnes de langues maternelles différentes. (N.d.T.)

[19] Saint Denis. (N.d.T.)

[20] Le Devon. (N.d.T.)